

Littoral

Une publication du GRÉNOC, groupe de recherche sur l'écriture nord-côtière

DOSSIERS

La légende de l'île de la Demoiselle

**L.-E. Hamelin : Anticosti,
mot d'Europe ou d'Amérique?**

LECTURES ET RELECTURES

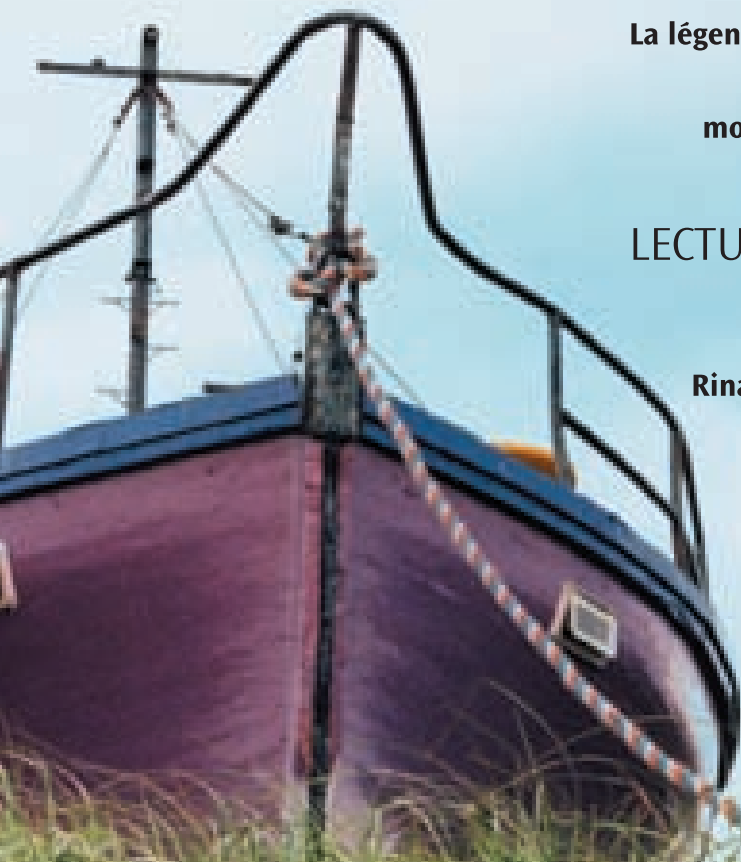
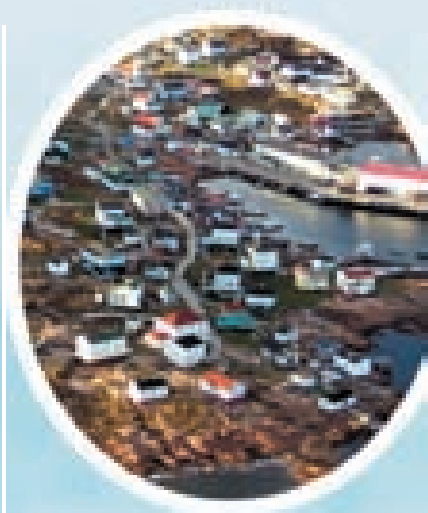
**Le naufrage de
La Renommée à Anticosti**

Rina Lasnier voyage sur la Côte

**L'écriture innue :
d'Ann Kapesch
à Mélina Vassiliou**

INÉDIT

Les *Carnets* de Jean Désy





CENTRE D'ÉTUDES UNIVERSITAIRES DE L'EST DE LA CÔTE-NORD

POUR DES SERVICES UNIVERSITAIRES DE QUALITÉ SUR LA CÔTE-NORD

La mission

Depuis 1971, l'Université du Québec à Chicoutimi offre à la population de l'Est de la Côte-Nord des programmes courts, certificats, baccalauréats et maîtrises. Avec la création d'un conseil d'orientation, la mission de l'Institution s'est considérablement développée et la Côte-Nord bénéficie aujourd'hui d'un éventail de services permettant à l'individu et à l'organisation d'évoluer dans sa région. L'UQAC privilégie donc une offre de programmes répondant aux besoins du milieu. Sa contribution au développement de la région est un élément important de sa mission dans le secteur Est de la Côte-Nord.

Les services

L'installation de l'UQAC, depuis juin 2003 au Cégep de Sept-Îles a permis une amélioration importante des services aux étudiants. L'accès à des services essentiels tels la bibliothèque et les laboratoires informatiques permettent aux usagers d'étudier dans un milieu stimulant.

Le service de formation continue

Mis en place pour mieux répondre aux besoins du milieu, le Service de formation continue offre :

- Formations de courte durée offertes en session publique
- Activités et/ou programmes de formation non créditée à durée variable
- Services de consultation et d'aide-conseil
- Services en recherche et développement pour d'éventuels maillages en recherche appliquée

LE CONSEIL D'ORIENTATION

Présent sur le territoire afin de faire le lien entre les besoins du milieu et l'université elle-même, le Conseil d'orientation est composé de décideurs provenant d'entreprises privées, publiques, parapubliques et communautaires ainsi que d'étudiants et diplômés de l'UQAC. Sa mission consiste à supporter, consulter, conseiller autant les étudiants, les organismes et l'UQAC pour des interventions à portée régionale les plus pertinentes possibles.

PROGRAMMES DE PREMIER CYCLE

Certificat en administration
Certificat en gestion des ressources humaines
Baccalauréat en sciences infirmières
Cours offerts pour la qualification des enseignants au secondaire

Baccalauréat en éducation préscolaire et enseignement
au primaire à temps complet (2 cohortes en cours)
Baccalauréat en travail social à temps complet

PROGRAMMES DE DEUXIÈME CYCLE

Maîtrise en gestion des organisations
DESS en administration scolaire
Maîtrise en sciences infirmières

PROJETS 2008-2009

Certificat en coaching
Certificat en planification financière
Maîtrise en travail social

CENTRE D'ÉTUDES UNIVERSITAIRES DE L'EST DE LA CÔTE-NORD

175, De La Vérendrye bureau J-215
Sept-Îles, Québec G4R 5B7
Téléphone : (418) 968-4801
Télécopieur : (418) 968-5414
Courriel : ceu_sept-iles@uqac.ca

Libre de
VOIR
plus loin

UQAC
uqac.ca

LITTORAL

Numéro 3, automne 2008

Une publication du



COMITÉ DE RÉDACTION

Jérôme Guénette
Pierre Rouxel
Marie-Ève Vaillancourt

ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO :

Paul Charest, Guy Côté, Jean-Philippe Croteau,
Florence Davaille, Jean Désy, Guylaine Guay,
Vital Gagnon, Jérôme Guénette, Louis-Edmond
Hamelin, Ann Jarnet, Germaine Mesténapéo,
Yvette Mollen, Claude Rodrigue, Pierre Rouxel,
Emmanuelle Roy, Geneviève Solasse,
Louise Tanguay, Claude Tremblay,
Marie-Ève Vaillancourt

RÉVISION LINGUISTIQUE

Johanne Charest
Jérôme Guénette
Pierre Rouxel
Marie-Ève Vaillancourt

CRÉDITS PHOTOS

En page couverture : *Bateau échoué qui
sert d'habitation à Natashquan*, Jean Désy.

Médailon de la couverture :

Harrington Harbour, ATRD © A. Danais.

P-3, 55 et 89 : MAP DESIGN

P-14 : Manon Hardy • P-82 : Lisette Roberge

P-67 et 119 : Marie-Ève Vaillancourt

GRAPHISME

MAP DESIGN

IMPRESSION

J.B. DESCHAMPS

COORDONNÉES

Littoral / GRÉNOG
Cégep de Sept-Îles

175, rue De La Vérendrye, bureau D-128

Sept-Îles (Québec)

G4R 5B7 CANADA

Tél. : 418 962-9848, poste 242

Télec. : 418 962-2458

marie-eve.vaillancourt@cegep-sept-iles.qc.ca

<http://www.cegep-sept-iles.qc.ca/>

ABONNEMENT ANNUEL

Faire parvenir votre paiement

à l'adresse postale de la revue.

Canada : 8 \$

États-Unis : 10 \$

Europe/Afrique/Amérique latine/Asie : 12 \$

ISSN 1911-5237

Table des matières

□ Éditorial (Jérôme Guénette).....	2
------------------------------------	---

DOSSIERS

□ La légende de Marguerite de Roberval (Marie-Ève Vaillancourt)	5
□ La présence d'Inuits sur la Basse-Côte- Nord au 19 ^e siècle (Paul Charest)	15
□ Anticosti, mot d'Europe ou d'Amérique? (Louis-Edmond Hamelin)	27
□ La Côte-Nord de l'abbé V.-A. Huard (Jean-Philippe Croteau)	33
□ Claude Marceau : le solitaire écrivain (Claude Rodrigue)	45
□ Une lecture comparée de deux poètes nord-côtier (Jérôme Guénette).....	51

LECTURES ET RELECTURES

□ Rina Lasnier sur la Côte-Nord (Florence Davaille)	58
□ Une lecture du roman <i>Sur la route de Franquelin</i> de Claudette Lajoie (Pierre Rouxel)	63
□ Un compte rendu de <i>The Forgotten Labrador</i> (Ann Jarnet)	68
□ Une lecture de l'essai <i>Être écrivain amérindien au Québec</i> (Pierre Rouxel)	72
□ Une lecture sociologique de <i>Je suis une maudite sauvagesse</i> (Guylaine Guay)	78
□ Une introduction à <i>Fou Floue Fléau</i> de M. Vassiliou (Pierre Rouxel).....	83

□ Un compte rendu du roman <i>Nipish</i> de L.-E. Hamelin (Geneviève Solasse)	87
□ Une collection qui présente des récits de vies innues (Yvette Mollen).....	88
□ Le naufrage de <i>La Renommée</i> à Anticosti : lecture du récit de Crespel (Pierre Rouxel)	91

LES AUTEURS ET LA CÔTE

□ <i>De l'eau salée dans les veines</i> : réception et retombées d'un recueil (Guy Côté)	104
□ Un entretien avec Dany-Philippe Desgagné (Claude Tremblay)	106

INÉDITS

□ <i>Dans l'œil de la truite</i> (Emmanuelle Roy)	108
□ <i>Carnets de la Minganie</i> (Jean Désy)	110
□ Des poèmes inédits (Vital Gagnon)	111
□ Des contes entendus au festival <i>Innucadie</i> (Louise Tanguay et Germaine Mesténapéo).....	113
□ Les activités du GRÉNOG (Comité de rédaction).....	117

LITTORAL : Zone de contact entre la terre et la mer

POURQUOI LITTORAL?

Le corpus des textes étudiés dans la revue se compose d'abord et avant tout des écrits se référant au territoire délimité, à l'est et à l'ouest, par Tadoussac et Blanc-Sablon, et par tout ce qui est au nord de cette bordure. Le sable, l'eau, le sel et le froid définissent cette terre singulière que nous nous proposons d'explorer par l'étude des textes. Par ailleurs, la parenté phonétique entre « littoral » et « littérature » n'est pas fortuite. La littérature, c'est aussi cette *zone de contact* entre le réel et l'imaginaire, entre le tangible et les passions.

Côte-Nord, terre infertile?

Vers une culture et une récolte de(s) textes

JÉRÔME GUÉNETTE*

L'ÉMERGENCE DE NOUVEAUX CORPUS a marqué l'histoire littéraire du siècle dernier. Peu à peu, les littératures nationales devinrent objets d'étude : tandis que les jeunes littératures se sont progressivement précisées, les grandes traditions littéraires furent évaluées, revues et fouillées, au fur et à mesure que se sont développées les études littéraires et les sciences humaines. Ainsi, pour ne prendre qu'un exemple, la littérature d'Amérique latine s'est vite distinguée de l'espagnole, et la mexicaine, de la colombienne ou de la chilienne. Aux XIX^e et XX^e siècles, les littératures nationales ont peu à peu vu le jour, résultantes, entre autres choses, des mouvements coloniaux, des révolutions politiques, des courants idéologiques et de la spécialisation même du champ littéraire; du moment que la littérature est devenue un objet d'étude sérieux, à part entière, les méthodes et les grilles d'analyse se sont diversifiées, se sont affinées, et ce, jusqu'à faire du texte littéraire la rencontre de(s) mondes : le réel et l'imaginaire, le semblable et l'autre, l'ici et l'ailleurs, le connu et l'inconnu, le visible et l'invisible, etc.

C'est de cette façon que la littérature québécoise s'est légitimée : depuis les premiers travaux de Camille Roy au début du XX^e siècle jusqu'à la parution en 2007 d'une *Histoire de la littérature québécoise*, les histoires littéraires se sont succédées, des auteurs se sont démarqués, des tendances se sont manifestées. À sa suite, ou en parallèle, les littératures acadienne et franco-ontarienne ont, elles aussi, pris place dans un mouvement d'affirmation identitaire, voire nationale. Des littératures sont nées. Les Hubert Aquin, Gaston Miron ou Michel Tremblay au Québec, les Antonine Maillet, Herménégilde Chiasson et Jacques Chiasson en Acadie, les Patrice Desbiens, Jean-Marc Dalpé et Daniel Poliquin en Ontario ont marqué à leur façon les jalons de corpus aujourd'hui reconnus.

Une littérature peut-elle naître autrement que par cette volonté d'affirmation identitaire? Eh bien, on peut considérer que les travaux du *Groupe de recherche sur l'écriture nord-côtière* (GRÉNOC) en sont à mettre au jour une littérature ou plutôt, comme le précisait Pierre Rouxel dans l'éditorial du n° 1 de *Littoral*, un corpus non pas défini par une seule langue et par l'appartenance de ses auteurs à une nation, mais défini par un espace, un territoire qui, d'une part, rejoint du fait même, la littérature québécoise, sans s'y restreindre, et la littérature acadienne, si l'on considère que l'Acadie nouvelle s'étend jusque sur la Côte-Nord, en Minganie. La littérature franco-ontarienne, dont une grande partie des textes évoque le Nord français de la province voisine, partage probablement avec l'écriture nord-côtière des paysages et des propos comparables. Mais qui plus est, le corpus nord-côtière que nous sommes en train d'inventorier, c'est aussi celui de textes en anglais, celui d'auteurs autochtones et de ces œuvres où l'on évoque le Nord québécois. Ce corpus hétéroclite ne se définit donc pas par une langue et par l'appartenance à une histoire nationale, mais demeure le point de rencontre d'identités et de langues. En ce sens, sa découverte et son étude permettent sans aucun doute de jeter un éclairage nouveau sur les identités – québécoise, acadienne, anglophone, autochtones – et sur les langues avec lesquelles il nous met en contact. Et c'est dans cette perspective nouvelle que nous pouvons, au GRÉNOC, aborder des textes et des auteurs variés sous des angles multiples et contrastés, mais éclairants. Et après plus de trois ans d'existence, des pistes se dessinent, des jalons se creusent, des hypothèses sont peu à peu échafaudées dans l'établissement de ce corpus aussi étendu que le territoire qui le circonscrit.

Cette terre infinie, à défricher, presque vierge, est fertile, n'en déplaise à Jacques

Cartier qui n'y voyait que « pierres et rochers effrables et mal rabotées »¹. Ainsi, dans ce numéro, vous pourrez lire une étude, signée Guylaine Guay, du témoignage polémique de la première Innue qui, en 1976, prit la plume, Ann Antane Kapesch. Ce geste déterminant a pavé la voie à Mélina Vassiliou, poète innue, qui vient de publier son premier recueil, dont il est question dans les pages qui suivent. Vous la découvrirez aussi dans une lecture où son recueil est comparé à celui d'un Septilien d'origine, Marco Vigneault, premier auteur publié chez Zenith Diffusion, à Rivière-au-Tonnerre. C'est entre autres là qu'est passée une autre poète, la grande Rina Lasnier, qui a rendu compte de ce voyage dans un journal que Florence Davaille de l'Université de Rouen nous fait découvrir avec minutie. Par ailleurs, l'autre poète de la solitude, Anne Hébert, a elle aussi été inspirée par l'imaginaire nord-côtière duquel est issu la légende de Marguerite de Roberval et de l'île de la Demoiselle dont Marie-Ève Vaillancourt suit les traces littéraires à travers le temps. La Côte-Nord propose d'autres lieux mythiques comme Franquelin, qui a inspiré à Claudette Lajoie un roman, ou l'île d'Anticosti, théâtre de nombreux naufrages dont l'un, celui de *La Renommée*, fera l'objet au XVIII^e siècle d'un récit. Pierre Rouxel nous propose d'ailleurs des lectures attentives de ces derniers textes. Toujours à propos d'Anticosti, le géographe Louis-Edmond Hamelin nous en apprend justement plus sur son origine toponymique : d'où vient ce nom? Pour terminer ce tour d'horizon non exhaustif, vous pourrez porter attention à l'étude de l'anthropologue Paul Charest qui nous fait découvrir, entre autres à partir de monographies consacrées à des villages de la Basse-Côte, une face cachée de la Côte qui fut, jusqu'au XIX^e siècle, fréquentée et peuplée par des Esquimaux.

Finalement, si la Côte-Nord est ainsi le lieu de rencontres et de naissances des textes et

des imaginaires, notre revue fait elle aussi naître de nouveaux espaces de contact. Vous pourrez à ce propos prendre connaissance de notre nouvelle rubrique « Les auteurs et la Côte » dans laquelle nous proposerons entrevue, portrait ou point de vue d'un auteur, toujours dans une perspective nord-côtière ou nordique. Enfin, notre rubrique « Lectures et relectures – Au nord du Nord » se renouvelle afin d'élargir la notion de texte nordique² : on englobera désormais dans cette partie nouvellement intitulée « Face au(x) Nord(s) » ces textes nord-côtiers dont le récit évoque la nordicité sans toutefois se dérouler au-delà du 50^e parallèle.

On a restreint trop souvent la Côte-Nord à un paradis économique sans parler de ses autres atouts. Il est d'ailleurs de mise, dans le discours ambiant de droite, de ne considérer que la productivité et l'utilité pour définir la valeur d'une activité, d'un projet ou d'une région. La Côte-Nord, vous le découvrirez dans les pages qui suivent, c'est aussi une Terre de naissance, de création et de production poétiques, romanesques, littéraires et culturelles. Et cela, oralement depuis des millénaires, ce que nous découvrons, par exemple, dans le texte inédit de Germaine Mesténapéo, et à l'écrit, depuis 1534. Et il semble bien que ce n'est pas encore près de se terminer. □

BONNE LECTURE ET À L'AUTOMNE PROCHAIN!

* Pour le Comité directeur, Jérôme Guénette, professeur de littérature au Cégep de Sept-Îles.

1 *Relation originale du voyage de Jacques Cartier au Canada en 1534* [En ligne], <http://www.gutenberg.org/files/23801/23801-h/23801-h.htm> (Page consultée le 28 août 2008).

2 À ce propos, consulter le tout récent ouvrage du Laboratoire international d'étude multidisciplinaire comparée des représentations du Nord : Daniel Chartier (dir.), *Le(s) Nord(s) imaginaire(s)*, Montréal, Imaginaire | Nord.



CBSI

Ouverte sur le monde, à l'affût
des nouvelles qui vous touchent,
7 jours sur 7, 24 heures sur 24 :
la radio de Radio-Canada.



RADIO

PREMIÈRE CHAÎNE

92,5^{FM}

Minganie

98,1^{FM}

Sept-Îles

100,5^{FM}

Fermont

106,1^{FM}

Baie-Comeau

Une demoiselle et son île : la mémoire oblongue du corpus nord-côtier

MARIE-ÈVE VAILLANCOURT*



Page couverture de la réédition du poème de George Martin par D.W.S. Ryan en 1995.

LE PLAISIR SPONTANÉ DE DIRE ET DE REDIRE AU FIL DES SIÈCLES L'AVENTURE INSENSÉE DE MARGUERITE DE ROBERVAL, cette jeune femme de bonne famille qu'on a rapidement affublée de qualités hyperboliques suite à son abandon sur l'une des îles de l'archipel d'Harrington Harbour, trahit la fascination de l'imaginaire collectif pour les histoires dramatiques à la limite du vraisemblable, fascination qui permet de conserver vivante la mémoire de cet exil hors du commun, étrange épisode du tout début de la Nouvelle-France (1542-1544) que semble avoir ignoré les historiens, mais qui semble avoir inspiré les littéraires dès le retour inattendu de la demoiselle en France. Ainsi, à la plongée verticale circonscrite d'un cruel exil de presque trois ans en terre isolée et inhospitalière répond, en perpendiculaire, la liberté d'une imagination nourrie par une aura de mystère et une dynamique des passions qui confèrent à une histoire vieille de 450 ans, celle de Marguerite de LaRoque de Roberval¹, un statut particulier dans l'étude du corpus nord-côtier car elle est encore, aujourd'hui, génératrice de fiction.

Déjà, chez les contemporains de Marguerite, le récit de ses aventures intrigue, suscite l'intérêt et l'admiration, et le courage dont elle a fait preuve la fait entrer dans la légende. On se sert de son histoire pour édifier les âmes. Ainsi, plusieurs versions différentes de ce récit se bousculent dès le XVI^e siècle : dans la 67^e nouvelle de son *Heptameron*² (1549) intitulée « Extrême amour et austérité de femme en terre étrange », la reine de Navarre est l'une des premières à présenter, en réduisant à quelques figures essentielles, les aventures de la jeune femme en « l'île de Canada ».

Sa source : le capitaine Roberval⁴. Puis il y a le récit d'André Thevet qui expose avec force détails, dans sa *Cosmographie universelle*⁵ (1575), les terribles mois d'exil sur l'île de la Demoiselle⁶, autrefois appelée l'Isle des Démon. Sa source : Marguerite elle-même⁷. Nos recherches font aussi état d'une autre lecture des événements menée par François de Belleforest⁸ : il s'agit du troisième récit paru dans le 5^e tome de ses *Histoires tragiques*⁹ (1572) intitulé « Cœur généreux d'une damoiselle françoise, exposée avec son mary en une isle déserte de l'Océan, et comment elle en fut délivrée ». Sa source avouée : Marguerite de Roberval¹⁰. Cette version s'inscrit dans un ensemble ordonné qui cherche à promouvoir un ordre moral où s'assoira l'ordre politique. Belleforest insiste beaucoup, d'ailleurs, sur le dilemme moral que suscite, chez Marguerite, l'amour clandestin qui ronge son cœur.

Il faut ensuite attendre le XIX^e siècle avant de voir réapparaître l'histoire de Marguerite de Roberval dans la littérature¹¹. Nous pensons entre autres à George Martin avec son long poème d'inspiration romantique intitulé *The Legend of Marguerite*¹² (1887). L'histoire de la demoiselle trouve également écho dans de nombreux récits et anthologies du XX^e siècle et particulièrement sous la plume d'Anne Hébert dans son *Île de la Demoiselle*¹³ (1974), une pièce dans laquelle on retrouve les thèmes et les procédés qui ont fait la renommée de l'auteure. Un événement donc, mais de multiples versions qui nous permettent de suivre le fil d'Ariane d'un exil en terre nord-côtière de 1542 à aujourd'hui.

C'est précisément ce fil que nous nous proposons de remonter afin de compren-

dre, à travers trois époques et trois genres littéraires différents, soit le conte de Marguerite de Navarre (XVI^e siècle), le poème de George Martin (XIX^e siècle) et la pièce d'Anne Hébert (XX^e siècle), ce qu'a retenu la mémoire collective et culturelle des événements tragiques de 1542 à partir de la version de Thevet; un fil à remonter pour infiltrer, de ce fait, l'image de la Côte-Nord que ces auteurs ont en quelque sorte forgée à travers leur lecture de cet épisode singulier de la Nouvelle-France.

Mais établissons d'abord les faits : que s'est-il donc passé aux abords des côtes labradoriennes et nord-côtières en cette moitié du XVI^e siècle?

LA MÉMOIRE HISTORIQUE

Le 16 avril 1542, Jean-François de LaRocque, Sieur de Roberval, un proche du roi François 1^{er} (1494-1547)¹⁴, quitte le port de La Rochelle en direction du Canada avec, sous son commandement, trois navires¹⁵ chargés de vivres, d'hommes et de femmes¹⁶. Sa mission : fonder une colonie française en terre d'Amérique « si l'air du pays [est] commode¹⁷ ». À bord du vaisseau qu'il occupe se trouve « une damoiselle qui luy estoit assez proche parente, nommée Marguerite, laquelle il respectoit fort, et luy déclaroit toutes ses affaires comme estant de son sang¹⁸ ». Parmi les gentilshommes qui complètent l'équipage de Roberval, il y a également un soldat dont on ignore tout, jusqu'à son nom, mais probablement d'origine noble, qui s'éprend d'amour pour la belle et jeune Marguerite. Les sentiments qui se développent lors de la traversée trouvent une réponse favorable dans le cœur de la belle : les amants, qui « passeraient plus avant que promesses ou vaines paroles », finissent par être surpris aux abords du détroit de Belle-Isle et leur liaison a tôt fait d'arriver aux oreilles de Roberval qui entre dans une terrible et calviniste colère. « Crevant de despit » et scandalisé par la conduite réprouvable de sa pupille, ce dernier l'abandonne avec « quatre harquebuses et de la munition pour se deffendre des bestes » en juillet 1542 sur la première île en vue, soit l'Isle des Démon, en compagnie de sa duègne native de Normandie, Damienne, qui « faisoit la sentinelle tandis que les deux amoureux estoient en leurs affaires », en guise de « son forfait et du scandale qu'elle luy avoit fait¹⁹ ». Voyant cette cruauté et inquiet du sort qu'on lui réserve s'il demeure

à bord, le gentilhomme « fut si transporté que, oubliant le peril de mort auquel il se lançoit et les récits espouvantables qu'on luy avoit fait de ceste terre, [il] se jetta en l'Isle pour tenir compagnie à sa maistresse, où Roberval les laissa [...], joyeux de les avoir puniz sans se souiller les mains en leur sang²⁰ ». Marguerite fut la seule survivante de cette déportation qui dura 2 ans et 5 mois : son ami « trespassa de tristesse et de fascherie » au bout de 8 mois, sa servante au terme de seize ou dix-sept mois d'exil « et peu de temps apres », l'enfant, auquel elle donna naissance sur l'île, « alla suyvnt la route des deux premiers²¹ ». Comme on peut s'y attendre, c'est une vie de misère inconcevable que mena la jeune femme durant ces 29 mois de réclusion forcée sur une île hostile, mais surtout de solitude profonde au cours des derniers mois qui ont précédé son sauvetage par des pêcheurs Bretons qui passaient par là –, vraisemblablement tard en novembre 1544, – mois au cours desquels « elle [eut] des visions les plus estranges qu'homme sçauroit imaginer²² ».

Bref, tout est en place pour que la légende naisse, pour qu'elle prenne vie dans l'imaginaire d'auteurs dont les textes portent forcément les marques de la Côte et dans la mémoire collective puisque nous sommes, dans un contexte déstabilisant, en présence d'un événement historique attesté et mettant en scène des personnages à la fois réels et archétypaux (un ennemi, un héros – dans ce cas-ci une héroïne – et des adjutants), plus grands que nature parce qu'arborés de mystère, munis d'une extraordinaire force de caractère ou capables de démesure; mais également en présence d'un lieu presque mythique, ou à tout le moins à l'origine de « récits espouvantables », et à coup sûr théâtre d'une aventure à la limite du vraisemblable...

UN ÉTAT D'ESPRIT PROPICE

En 1542, la découverte récente du Nouveau Monde fascine les Européens et le Canada, cette nouvelle France, interpelle plus particulièrement les Français qui ont pris goût aux récits de voyage de ces explorateurs partis à la conquête du pays mystérieux, pays dont les échos semblent plaire à la cour de François 1^{er} pour plusieurs motifs :

Après le premier voyage fait par Jaques Cartier, comme le grand Roi François fut convoiteux, et de sçavoir beaucoup, et d'entendre ce qui estoit rare et exquis par

les pays estranges, voulut que Roberval, Gentilhomme François, allast vers ce pays de Terre-Neuve, et de là passer jusques en la mesme terre de Canada, avec bonne compagnie, et que (si faire se pouvoit) il peuplast ceste contrée de François naturels, puisque le commencement y estoit si bon, et le chemin tant defriché : esperant que, encor que ce pays ne luy fust point de grand revenu, à tout le moins ce luy seroit honneur immortel, et grace envers Dieu, d'avoir retiré ce peuple barbare d'ignorance en laquelle il estoit plongé, pour le rendre fils et allié de l'Eglise chretienne²³.

Une mission que Roberval endosse avec autorité chez Anne Hébert :

Moi, Jean-François La Roque de Roberval, lieutenant général, chef d'acteur et capitaine de tous les navires et vaisseaux de mer et pareillement de toutes les parsonnes ici présentes; ordre m'a été donné par Sa Majesté François 1^{er}, Roi de France, de par la grâce de Dieu, d'aller découvrir grande partie de terre de Canada et d'Ochelaga et autres lieux circonjacens et d'y fonder une colonie destinée à l'accroissement de notre Sainte Mère l'Église catholique. La traversée jusqu'en Canada sera longue. L'ordre le plus strict doit régner à bord de tous mes vaisseaux et navires. Les tâches seront réparties entre les passagers, sans égard du sexe, de l'âge ou de la qualité des dits passagers. Ceux qui failliront à leur devoir seront sévèrement châtiés. Qu'on se le tienne pour dit²⁴.

Pays d'aventures, donc, où tout est incertain parce que non encore apprivoisé et indompté : il faut d'abord « habituer le pays de chrétiens²⁵ », comme le signale la sœur du Roi, reine de Navarre. Dans ce contexte, tout est possible... Mais encore faut-il arriver à bon port... L'équipée peut être longue lorsque les vents sont contraires. Or, selon la version de George Martin et celle d'Anne Hébert, c'est justement à cette médecine que semble avoir goûté l'expédition de Roberval : « C'est comme si je marchais sur les eaux. Quelqu'un a retiré le pont sous mes pieds. Je monte et je descends dans un fracas d'eau et de vent [...]. Il fait si noir qu'il n'y a plus de ciel nulle part. Les vagues me cherchent pour me noyer. Je glisse²⁶ », s'exclame Marguerite lorsqu'elle rencontre son amant sur le pont un soir de tempête. Mais « une tempête pareille c'est pas naturel, c'est la colère de Dieu qui cherche à châtier les coupables

et nous tous avec²⁷ », s'inquiète à son tour un passager. Nous constatons dès lors que même si l'homme de la Renaissance se définit d'abord comme un humaniste, il demeure aussi encore, et beaucoup, sous le joug de la foi catholique : il vit dans la crainte de la colère de Dieu et justifie son entreprise de christianisation des peuples « barbares » du Nouveau Monde par la prééminence qu'il accorde à la foi chrétienne sur toute autre forme de croyance. Avec le recul que nous offrent les siècles, on pourrait nuancer cette conception éculée de la présence chrétienne en Amérique du Nord, mais en 1542, François 1^{er} et sa cour ne voient probablement pas les choses autrement en ce qui concerne la question de l'autochtonie en Nouvelle-France...²⁸ En outre, le recueil de Marguerite de Navarre place d'emblée le lecteur, son contemporain, dans l'univers religieux dès le premier prologue, attestant du coup cette thèse de l'omniprésence de la religion dans le quotidien et donnant par là même le ton à l'ensemble de l'ouvrage²⁹. Et comme en écho à cette première journée, le prologue de la septième, moment au cours duquel Simontaut, l'un des devisants, raconte à son auditoire sa version de l'histoire de Marguerite de Roberval, accorde à la foi catholique un statut qui ne laisse de place à aucune interprétation par le biais de Mme Oisille qui ne faille d'« administrer » à ses compagnons d'infortune « la salutaire pâture qu'elle prit en la lecture des Actes et vertueux faits des glorieux chevaliers et apôtres de Jésus-Christ ». Elle leur dit par ailleurs que « ces contes-là devaient être suffisants pour désirer voir un tel temps et pleurer la difformité de cettui-ci envers cettui-là³⁰ ». La table est mise : le lecteur de la reine est prêt à recevoir l'exemple d'une héroïne « qui avait toute consolation en Dieu³¹ » ; comme celui de Thevet acceptait d'emblée que les « visions les plus estranges » de la demoiselle s'évanouissaient « aussi tost qu'elle prioit Dieu³² ». Bref, la société renaissante est encore très imprégnée par la philosophie religieuse d'un christianisme qui conditionne et influence considérablement ses comportements. Et une fois ce constat accepté, on peut facilement prétendre que celui qui croit en Dieu, croit forcément en son contraire, c'est-à-dire en Satan et ses acolytes... les démons. Le lecteur ou l'auditeur de cette époque n'est donc pas surpris d'entendre parler de l'existence d'une Isle des Démones qui serait sise aux abords de ce pays mystérieux qu'il découvre au fil des aventures américaines qu'on lui rapporte depuis 1492!

Mais voyager par procuration, cela n'incommodait pas pour ainsi dire que l'imagination : il n'y a rien comme de vivre ces aventures et d'en être le protagoniste pour être en mesure de juger de leur pertinence, de leur valeur, voire de leur signification. Dans les faits, à beau mentir qui revient de loin ! Il reste tout de même que se lancer dans une telle expédition demande du courage, mais surtout une force de caractère à toute épreuve : la traversée de l'Atlantique demeure un voyage risqué... et certainement interminable au XVI^e siècle. C'est donc tout le contraire du voyageur passif en attente de la prochaine histoire à se mettre sous la dent qui prend les commandes du voyage ce 16 avril 1542. Et même si le nouveau continent avait été foulé par d'autres Français et que les premières expéditions avaient fait l'objet de nombreuses discussions à la cour, il y a fort à parier que Roberval ne savait probablement pas trop à quoi s'attendre, surtout qu'il n'était pas marin de profession. Dans un tel contexte, les sens déjà exacerbés par le péril latent de l'inconnu, il ne faut pas s'étonner si certaines de ses réactions nous paraissent aujourd'hui à la mesure de la démesure...

DES PERSONNAGES PORTEURS

Cet intérêt pour l'histoire de Marguerite de Roberval, on le doit en partie à la présence centrale d'un personnage historique célèbre. Le Sieur de Roberval, Jean-François LaRoque, contemporain de Jacques Cartier, est en effet surtout connu pour sa tentative de colonisation de la Nouvelle-France. Personnage réputé pour sa personnalité rigide... et par conséquent tout désigné pour tenir le rôle de l'homme dont il faut se méfier, celui de l'ennemi. Ajoutons à ses côtés la personnalité naïve d'une demoiselle fraîchement sortie du couvent, mais dont le caractère n'en n'est pas moins trempé, par ailleurs belle à croquer et en âge de se marier et nous avons là une victime idéale. Il ne manque qu'un élément déclencheur, quelque chose comme un amour clandestin, une punition mémorable et un ou deux innocents adjuvants capables de donner leur vie pour le bien-être ou l'amour de la demoiselle, – et tant mieux s'il y a en a un des deux dont l'identité est demeurée inconnue, celle de l'amar, évidemment – pour que la légende se mette en branle...

Le Sieur de Roberval

Bien que la reine de Navarre ne dépeigne pas le caractère de Roberval dans le détail,

le lecteur devine cependant son autorité quand il fait « prendre [le] méchant traître » pour le « punir comme il l'avait mérité³³ ». Mais c'est surtout à la version de Thevet que l'on doit la couleur de Roberval. Le moine, qui se dit pourtant familier du capitaine, le présente comme un être fourbe : il dissimule sagement et habilement le courroux qu'il conçoit contre sa parente une fois qu'on lui a rapporté les amours clandestines de sa nièce³⁴. Au XIX^e siècle, c'est un être changeant, sournois, explosif :

A man of courteous mien was he,
And smooth as any summer sea
When winds are laid; he could be so
When naught befell to rouse the flow
Of passions that with scanty rest
Lay lava-like within his breast.

Mais sa colère :

[...] like storm-tossed ocean,
Was fearful in its rage; no human
Expostulation, no appeal
Of speech, or tears, could make him feel
The benediction that is felt

By one whose soul, if prone to error,
Will yield at last and kindly melt,
And lay aside its robe of terror.
He could be calm, could well repress
His evil nature's fierce excess,
But only when upon him fell
The shadow of superior power,
Then like all tyrants he would cower
And play the courtier passing well³⁵.

Une colère qui le défigure, qui trahit ses intentions chez George Martin : « the curling lip and heaving chest / of Roberval presaged the rest³⁶ » et sa « stormy face / flamed like a furnace³⁷ ». Roberval « gouverne son monde avec une poigne de fer³⁸ ». Et il est d'une si grande froideur que Charlotte, la servante de Marguerite, craint en se moquant que sa maîtresse, qui a « les mains brûlantes », ne prenne « un refroidissement en [lui] prenant la main³⁹ ». La demoiselle elle-même refusera plus tard de prendre son bras invoquant que cela la « glace jusqu'aux os⁴⁰ » ! L'équipage tout entier est sous le joug autocratique de son autorité : il n'hésite pas à tuer quiconque ose s'opposer à sa volonté :

[...]

Charlotte : Comme ces deux marins barbus qu'il a pendus, la corde au cou, accrochés au grand mât, tout juste avant de lever l'ancre de ces parages maudits.

Marguerite : Pauvres marins, pauvres barbus! Et tout cela parce qu'ils avaient pris notre défense et refusaient de nous mener sur l'île, malgré les ordres de M. de Roberval⁴¹.

Son autorité est despotique et dans ce contexte, lorsque tombe la condamnation de Marguerite, le lecteur n'est pas surpris de lire ces paroles cruelles chez Hébert :

Marguerite de Nontron, âgée de quinze ans et quatre mois, à cause de tes offenses et scandales, et en vertu de l'autorité qui me vient de Dieu et du Roi de France, François 1^{er}, je te condamne [...] à être déportée en compagnie de ta servante et complice, Charlotte Lemire, âgée de quarante-huit ans, sur l'île des Démon, située sur la côte nord du golfe Saint-Laurent⁴².

Ni chez Martin :

« Go! wretched girl », he fiercely said,
As, from the ship, myself and nurse
He hurried, « Go, and take my curse,
All evil light upon thy head!
[...]
For him, I swear he shall be taught
What torture means; ~ the crippled crone
Who all your secret sins has known
And pandered to, let her partake
The punishment assigned to you,
A penance to such service due⁴³. »

Cette condamnation, qui prévoit un volet pour les trois fautifs avec George Martin, est par ailleurs jugée sévèrement, chez Anne Hébert, par l'amant de Marguerite une fois qu'ils sont tous les trois prisonniers sur l'île : « La volonté d'un seul homme a décidé de notre sort à tous les trois⁴⁴ », lance-t-il, impuissant. Et même si cet homme a laissé, en guise de trousseau à Marguerite, quelques vivres et des armes⁴⁵ sur cette île où il fut permis aux condamnés de « porter avec eux ce dont ils avaient nécessité⁴⁶ », comme l'explique concisément la reine de Navarre, la demoiselle n'est pas dupe pour autant. Elle est même très lucide :

Was it in mercy he bestowed
The food and arms, a goodly load?
Nay, these were meant to stretch the doom
That made the Isle an open tomb⁴⁷.

Des paroles empreintes de clairvoyance qui indiquent qu'il n'y a rien d'autre « à attendre sur cette île déserte » sinon « la mort, la mort, rien que la mort⁴⁸ ». Au fond, Thevet

arrivait au même constat quand il écrivait que Roberval était « joyeux de les avoir puniz, sans se souiller les mains en leur sang⁴⁹ ». La fourberie de Roberval continue par conséquent de planer au-dessus de la petite colonie tombée en disgrâce comme l'oiseau noir menaçant qui poursuit Marguerite dans la pièce d'Anne Hébert.

Marguerite de Roberval

Il a semé l'injustice, elle a récolté la misère, « exilée, en pleine mer, comme une criminelle⁵⁰ ». L'héroïne, c'est elle : Marguerite de Roberval. C'est son courage qui nourrit encore aujourd'hui l'imaginaire nord-côtier⁵¹, un courage magnifié par une âpre captivité de laquelle elle s'est extirpée d'abord, au figuré, en survivant effrontément pendant deux longues années à une mort certaine sur une île hostile... et déserte...; et au sens propre, grâce au hasard qui a voulu faire passer des marins bretons devant ce rocher duquel il prit à Marguerite « une certaine volonté de ne passer plus avant [pour] mourir en ce lieu solitaire, comme son mary, son enfant et sa servante⁵² ». Un pied de nez à la mort, mais surtout un pied de nez à Roberval! Mais de quoi est donc fait ce courage?

Si la reine ne présente pas Roberval sous un aussi mauvais jour que ses successeurs, elle insiste par contre, beaucoup plus que ces derniers, sur le caractère vertueux de son homonyme à grand renfort de référents religieux. Les « Dieu », « Nouveau Testament », « espoir », « confesseur », « céleste patrie », « vie angélique », « contemplations », « prières », « oraisons », « vertu », « gloire », « louange à Dieu », « Notre-Seigneur » et « miséricorde »⁵³ attestent en effet de la volonté de la reine de montrer à quel point Marguerite, même si elle n'est pas expressément nommée, « est bien digne de louange, tant pour l'amour qu'elle a porté à son mari, pour lequel elle a hasardé sa vie, que pour la foi qu'elle a eue à Dieu⁵⁴ ». Est-il besoin de rappeler par ailleurs que cette nouvelle édifiante rend compte d'un état d'esprit ambiant à l'effet que la Nouvelle-France est d'abord et avant tout chrétienne, qu'elle enseigne à vivre, quant au corps, de « vie bestiale », et de « vie angélique⁵⁵ » quant à l'esprit?! Toutefois, bien que ce trait de caractère de Marguerite de Roberval ait été repris aussi bien par Thevet que par Martin ou Hébert, ce n'est jamais aussi prononcé que sous la plume de la fine fleur des auteurs du XVI^e. Il y a peut-être bien chez George Martin où la tendance au religieux

de la demoiselle se fait fortement sentir, mais on peut se demander à quel point cette thématique ne sert pas plutôt le propos, à quel point ce ne serait pas d'abord parce qu'il s'agit là, justement, d'une thématique chère aux poètes romantiques que le religieux est exploité : c'est dans un couvent que la Marguerite de George Martin raconte son histoire une fois de retour d'exil, couvent où elle implore la sainte Vierge de lui donner le courage et l'inspiration qu'elle lui a déjà insufflé alors que la jeune femme était prisonnière sur son île :

Mystic Mother! who erewhile
Sought me on the Demons' Isle,
Sought, and with compassion mild
Shielded thy afflicted child;
Shielded, and with vengeance new
Scattered the Satanic crew :
Blest Madonna! aid me now,
Lift the pressure from my brow;
Bid the thunder-cloud depart
From my overlaid heart;
Tune my tongue, my lips inspire,
Touch them with celestial fire;
Shape de lay as meet to set,
Like a modest violet,
In Saint Cecilia's coronet⁵⁶.

Chez Anne Hébert, en revanche, la part spirituelle de la jeune fille, bien qu'elle soit également présente (voir la note 27), réside aussi et beaucoup dans ses moments de délire où, emmurée dans sa grotte, elle ressemble davantage à une prêtresse vaudou qu'à une mystique (comme c'est le cas chez George Martin), même si elle est en discussion ~ imaginaire il va sans dire ~ avec une religieuse... qui nourrit son sentiment de vengeance :

La religieuse : Dessine-le, M. de Roberval, sur la paroi de la grotte, si tu peux. Ça pourrait t'aider à obtenir son extradition.

[...]

Marguerite : Je l'extrade du Canada, je le fais venir ici, je lui crève les yeux et je lui perce le cœur. Il perd son sang sur le mur là où je le dessine. J'ai mis de la poudre dans la neige fondue et j'ai fait tremper ma ceinture rouge dedans. Voici la couleur exacte du sang. Pour le reste, je dessine au charbon noir. Rouge les yeux, rouge le cœur. Trois points écarlates dégoulinent jusque par terre, en longues traînées...⁵⁷

Jeune fille naïve, « volatile and guay » et surtout malléable entre les « skilful hands⁵⁸ »

de son oncle au début de l'expédition, Marguerite se métamorphose rapidement au contact d'un amour qu'elle assume pleinement, qui lui fait pourtant découvrir la rigidité de Roberval et prendre toute la mesure de la cruauté dont est capable ce dernier. Elle n'hésite pas à lui tenir tête :

His insults pierced like barbs of steel;
My patience I no longer nursed,
I bade the tyrant do his worst : -
O, if he thought to see me kneel,
And for his mercy humbly sue,
'Twas little niece he knew;
His curse, his terrors, I defied,
And told him in his teeth, he lied!
I even dared predict his fate;
« Foredoomed », I said, « to all men's hate,
Like Cain or Judas thou shalt die
Unhoused, where none will pause to sigh
Denied the pity you deny⁵⁹. »

Elle « était jeune, tendre et belle [...]. La voici racornie comme du vieux cuir, intraitable comme la pierre⁶⁰ » après quelques mois passés sur son île. Elle a « déjà toute [sa] vie dans le cœur⁶¹ ». Plus que tout, ce qui l'aura complètement transformée, c'est sa lutte de tous les instants pour survivre contre les éléments, contre la solitude qui la ronge, qui nourrit son sentiment de vengeance et qui la fait « bascule[r] parmi les harpies » et perdre « toute face humaine⁶² ». Tellement que lorsque les marins la trouvent, ils la voient d'abord comme « une espèce de créature qui marche à quatre pattes ». Devenue marguerite sauvage, elle « fuit dans les rochers⁶³ », croit que ce sont les démons de l'île qui reviennent la hanter. Et quand ils veulent la ramener avec eux à La Rochelle, elle finit par les suivre, « encombrante comme une ombre que l'on tire de la nuit, au grand soleil⁶⁴ »; alors que chez Marguerite de Navarre elle se précipite vers ses sauveurs, les mène « en sa pauvre maisonnette, et leur montr[e] de quoi elle vivait durant sa demeure⁶⁵ », sachant déjà que son exil est terminé, et que, chez Martin, à la manière des romantiques, elle s'apprêtait à se suicider lorsqu'elle aperçoit, incrédule, venir le bateau secourable⁶⁶. Une transformation symptomatique d'un courage aiguillonné par un environnement hostile où, avec sa duègne, elle est obligée de se défendre « tresvaillamment des bestes farouches⁶⁷ » avec son arquebuse, de protéger de la profanation la sépulture de son amant qu'elle a enseveli « le plus profond en terre qu'il fut possible⁶⁸ » par ces animaux sauvages attirés par l'odeur de décomposition et

de lutter contre le froid et la faim. Nous aurons toutefois l'occasion de revenir sur ces aspects un peu plus loin, lorsqu'il sera question de l'île proprement dite.

Pour l'heure, quant au courage et à la volonté de Marguerite, nous voulons aborder la question des procédés narratifs retenus par les auteurs dans la version de Thevet comme dans celles de Marguerite de Navarre, de George Martin ou d'Anne Hébert. Le temps du récit exploité dans certains cas et la prise en charge de la narration dans d'autres contribuent en effet à perpétuer la fascination qu'exerce sur la mémoire collective l'histoire tragique de Marguerite de Roberval en mettant en valeur la force de caractère exceptionnelle de la demoiselle. À cet égard, il est intéressant de remarquer que les deux versions du XVI^e siècle s'appuient sur l'exigence de rapporter des faits vécus en prenant soin de nommer leur source, et ce, même si nous pouvons soupçonner l'un des auteurs, probablement la reine, de jouer la règle d'un jeu fictif en prenant appui sur une figure d'autorité pour modeler la réalité⁶⁹ : dans les deux cas, les narrateurs prétendent tenir leurs informations qui du bourreau, qui de la victime, des sources fiables donc, assurant ainsi à Navarre et à Thevet la crédibilité nécessaire qui éloigne les présumptions dommageables et qui frôle au contraire la vérité. Des aveux qui permettent par conséquent au lecteur d'accorder foi aux exemples de courage consignés dans la 67^e nouvelle de l'*Heptameron* et dans *La cosmographie universelle*. Chez George Martin, l'authenticité du propos se fait également sentir par le biais de la narration puisque la prise en charge du récit est assumée par Marguerite de Roberval elle-même :

You ask me, Sisters, to relate
The story of the wanton fate
That over sea, with dole and strife
And love and hate enthralled my life,
Entwined with his, whose gentle eyes,
That never lost their winsome smile,
Illumed for me those sullen skies
Which canopy the haunted Isle,
A tale so wild, I pray you think,
May ill beseem and prove amiss
For such a hollowed place as this [...]⁷⁰.

L'histoire nous est donc rapportée de l'intérieur. Comme dans la pièce d'Anne Hébert où, cependant, c'est le temps de la narration qui assume ce rôle de l'authenticité confortant l'image de la demoiselle coura-

geuse : l'action se déroulant sous ses yeux, le spectateur-lecteur a l'impression d'assister en direct à l'évolution de Marguerite, de vivre en crescendo, en même temps qu'elle, la lutte qu'elle mène contre l'adversité, une lutte qu'elle finit par gagner et qui, pourtant, continuera de la hanter...

La duègne et l'amant

Dans toutes les versions que nous avons consultées, au début de son exil, Marguerite n'est jamais seule : elle est avec son mari dans Navarre, puis avec sa servante et son amant, auquel trio vient s'ajouter l'enfant⁷¹ qui naîtra sur l'île (mais seulement après la mort de l'amant et pour pas très longtemps) dans les autres versions que nous avons retenues pour les fins de la présente analyse⁷².

Si l'identité de la duègne ne devrait pas, *a priori*, présenter de difficultés puisque Thevet la nomme et l'identifie très clairement dans sa *Cosmographie universelle* comme étant une « vieille servante [...] nommée Damienne, natifve de Normandie, fort accorte maquerelle⁷³ », il semble néanmoins y avoir un flou dans les versions subséquentes : elle se nomme Nanette, chez Martin, et Charlotte Lemire, chez Anne Hébert. Nous nous expliquons cependant difficilement ces changements de nom... La tradition populaire de l'île rapporte que l'un des exilés se serait jeté du haut d'une des nombreuses falaises de l'endroit ou serait à tout le moins tombé... Selon Royer, il s'agirait sans doute de Damienne⁷⁴. Il existe par ailleurs tout un mystère concernant l'identité de l'amant, identité qui fait, encore aujourd'hui, l'objet de nombreuses spéculations. Nous savons que Roberval a quitté le port de La Rochelle avec un contingent de colons français issus de plusieurs classes sociales, qu'il prit avec lui « bonne compagnie de Gentilshommes⁷⁵ » et « toutes sortes d'artisans⁷⁶ ». Une drôle de cargaison selon l'un des personnages d'Anne Hébert :

Trois beaux navires, ouais, ben chargés d'avoine et de blé, plus les bestiaux et les bestioles, les biscuits et l'eau douce, plus les parsonnes, gens de mer et de guerre, gentilshommes et dame de qualité, artisans et marins, plus les malfaiteurs et les malfaiteuses, enchaînés à fond de cale, ouais, drôle de cargaison⁷⁷.

Nulle part, cependant, il n'est fait mention de l'identité de l'homme qui fut abandonné avec Marguerite sur l'île de la Demoiselle. À ce chapitre, les historiens se butent à un silence surprenant : grâce aux trois versions

du XVI^e siècle, nous connaissons le rôle qu'il a joué, ce qu'il a fait sur l'île et ce qu'il y a transporté, mais aucune des versions ne l'identifie. À cause du « citre⁷⁸ » et de l'« espée⁷⁹ » qu'il transporta avec lui comme Thevet l'inventorie dans sa version, deux objets qui sont normalement l'apanage de la noblesse française de l'époque, la thèse d'Elizabeth Royer veut qu'il s'agisse d'un noble⁸⁰. En outre, André Thevet laisse entendre que le gentilhomme en question en était « un de bonne part » et qu'il devait probablement déjà connaître Marguerite puisqu'il s'embarqua « plus pour l'amour de ladite Damoiselle, que pour le service du Roy, ou respect du Capitaine⁸¹ »... Bref, ce mystère explique sans doute que l'amant se nomme Eugène Lamar chez Martin et Nicolas Guillou chez Anne Hébert.

Quoi qu'il en soit, même dans la version de la reine⁸², l'amant et/ou la duègne appuient Marguerite, la guident ou cherchent à la protéger lorsqu'elle tombe en disgrâce. Par exemple, Charlotte, qui dit se retrouver « dans le même pétrin » que sa jeune maîtresse pour avoir cautionné ses amours, semble s'être farouchement débattue avec « [s]es griffes, [s]es poings et [s]es dents » au moment où « ce cochon sauvage de Roberval⁸³ », comme le crache Marguerite, les a fait jeter sur l'île :

Si cela peut vous consoler, je l'ai mise en sang sa damnée figure à M. de Roberval. On aurait dit la Mort Rouge, le roi Peste, en parsonne, qui nous invectivait avec ses dents cassées, sa bouche tordue et sa langue de serpent⁸⁴.

Quant à lui, d'abord demeuré prisonnier de Roberval, mais ne supportant pas d'abandonner son amie sur cette île déserte et aussi probablement par crainte qu'il ne lui arrive le même sort sur une autre île, l'amant n'hésite pas à « se jet[er] en l'Isle⁸⁵ ». À cet égard, il nous semble intéressant de faire remarquer, ici, comment les versions ultérieures à celle de Thevet ont interprété ce « et se jetta en l'Isle⁸⁶ » lorsqu'il rapporte la réaction de l'amant au moment où Roberval vient d'abandonner sa belle sur l'île des Démon. Si l'on considère en outre dans notre réflexion la quantité d'objets qu'il transporte avec lui, il ne reste plus beaucoup de place à l'interprétation. Il serait en effet étonnant que le jeune homme se soit jeté à la mer les bras chargés d'une épée, de son arquebuse et d'un fusil, en plus de vêtements, d'un luth et de « plusieurs choses nécessaires

pour leur service⁸⁷ »... D'ailleurs, dans aucune des deux premières variantes de l'histoire de Marguerite qui ont été rédigées respectivement par la reine de Navarre et François de Belleforest il est fait allusion à ce saut impétueux et suicidaire du gentilhomme à la mer. Et pourtant, il y aurait eu là matière romanesque fort intéressante pour un Belleforest qui, déjà grandement impressionné par les aventures de la demoiselle, s'est notamment permis plusieurs débordements émotionnels chez ses personnages dans sa relation des événements de 1542. Un tel acte de bravoure, duquel serait en plus sorti vivant le jeune homme, aurait en effet certainement stimulé son imagination préalablement débordante! Bref, il n'y a rien, dans la version de Navarre, pas plus que dans celles de Belleforest et de Thevet par la suite, qui laisse entendre que l'homme se serait jeté à la mer pour aller rejoindre Marguerite à la nage. Mais c'est pourtant ce qu'il fera, se jeter « tout seul dans la mer comme un dauphin⁸⁸ », chez Hébert et Martin :

He saw, he seemed to hear my wail,
And springing from the forward rail
Leapt in the sea, and bravely smote
With lusty arms the foamy flood,
Oh! how my hot impetuous blood
Surged through my veins; while still remote
He battled shoreward gallantly;
Now borne upon a toppling wave,
And linded by the surfy spray,
Now lost to sight, now seen again,
While on the ship some fearless men
Loud shouts of exultation gave⁸⁹ [...].

Roberval ordonne alors qu'on lui tire dessus, mais il s'en sort vivant, au grand bonheur de Marguerite. Certes, dans les deux cas, le gentilhomme ne saute pas avec les bras encombrés de toutes ces choses nécessaires à leur survie, mais nous sommes tout de même en présence, ici, d'un épisode qui fait basculer de manière patente les faits historiques entourant la déportation de Marguerite dans la légende. L'imaginaire collectif s'est emparé de ce rebondissement, car il était, en soi, porteur d'un potentiel d'amplification susceptible d'être magnifié par le pouvoir évocateur des images et des situations extraordinaires qu'il pouvait générer dans l'imagination des auditeurs-lecteurs.

Enfin, tous les trois ensemble, la demoiselle, son cher Eugene et sa « good Nanette⁹⁰ », « ils dressent leur petit ménage, batissent une loge de feuilles, et se font des lits de

mesme⁹¹ ». Et lorsque les bêtes sauvages « s'en approchaient pour les dévorer, le mari avec sa harquebuse et elle avec des pierres se défendaient⁹² ». À la mort du gentilhomme, qui « trespessa de tristesse et fascherie, qu'en huit mois qu'il estoit là, il n'estoit passer vaisseau quelconque, duquel ils peussent avoir secours, soulagement et libéré⁹³ », c'est la « servante et complice⁹⁴ » qui prend le relais et assure la défense des lieux avec Marguerite, jusqu'à ce qu'elle meurt à son tour, faisant de la demoiselle la seule survivante de cette colonie improvisée durant près de douze mois... Douze longs mois où la solitude a dû peser de tout son poids sur l'imagination de la jeune femme et ainsi encourager le retour des démons sur cette île maudite!

UN LIEU MYTHIQUE ... ET SAUVAGE

Nous y voici enfin! De tous les aspects que nous avons traités jusqu'à maintenant, le lieu de l'exil est certainement celui qui fait le plus en sorte que l'histoire de Marguerite de Roberval passe du statut de simple événement anecdotique à celui de légende – et c'est aussi, forcément, cet aspect qui porte le plus la marque nord-côtière... Au XVI^e siècle, parce qu'il est encore à découvrir et que tout est à faire, tout ce qui est véhiculé à propos du Canada tend en effet à être idéalisé, amplifié ou, à l'inverse, dénaturé. En ce sens, la barrière qui sépare le réel de l'imaginaire tient à très peu de choses...

L'eldorado canadien

La conception qu'ont les Européens du Nouveau Monde excite l'imagination, prédispose à l'aventure, car tout est amplifié dès le départ : des rumeurs courent qu'« il y a de l'or et des diamants à profusion de l'autre bord de l'Océan », que « les épices poussent dans la neige, comme les fleurs de pommiers au printemps » et que « des sauvages tout rouges et pleins de plumes de par tout le corps [...] gardent des trésors immenses, jour et nuit⁹⁵ ». En somme, « tout le monde sait bien que le Canada est un petit bout de l'Asie fabuleusement riche⁹⁶ »! Aussi, ne sommes-nous pas surpris, comme lecteurs, de constater d'abord les beautés que l'île a à offrir, à tel point que l'exil est peut-être, après tout, une bénédiction :

Again in lighter mood we trod
The yellow sands and pale-green sod

Strewn with innumerable shells,
In whose pink whorls and breathing cells
Beauty and wonder slept enshrined,
Like holy thoughts in a dreamer's mind.

[...]

Which way our roving fancy led,
A wilding beauty largely spread
Rewarded our ambitious feet,
And made our banishment too sweet
For further censure or repining⁹⁷.

La Marguerite de George Martin, qui relate ses premiers jours d'exil à un groupe de religieuses, va jusqu'à comparer ce paradis de tranquillité au tumulte hypocrite de la ville :

The great rude world was far away,
And like a troubled vision lay
Outside our thought; its cold deceits,
The babble of its noisy streets,
And all the selfish rivalry
That courts and castles propagate
Were alien to our new estate⁹⁸.

Terre d'adoption où règne l'abondance, où la privation ne semble pas, *a priori*, être une préoccupation : bien souvent, ils « tuèrent de très bonnes [bêtes] à manger⁹⁹ » et « vivoient de fruits¹⁰⁰ », de « baies sauvages en quantité¹⁰¹ ». Forcément, donc, que dans un tel contexte les amoureux y trouvent leur compte :

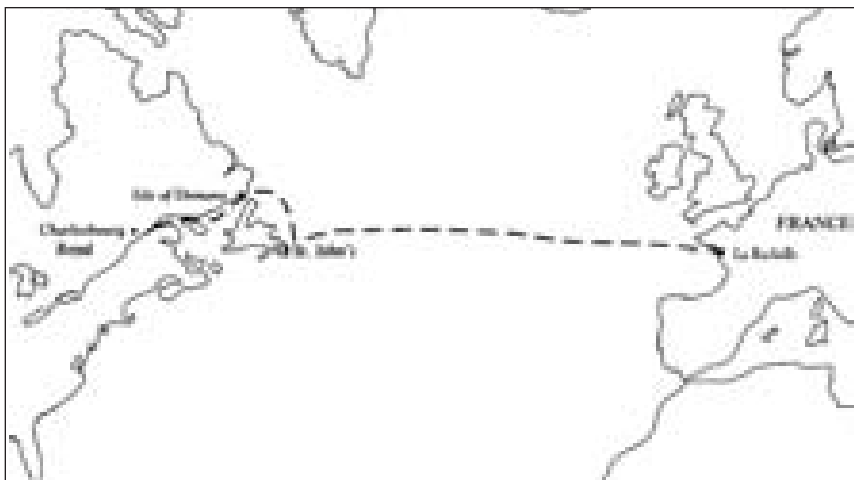
Marguerite : Plantons un jardin. Un rang de blé, un rang de sarrazin, un rang d'avoine. Nicolas! Prends-moi, Nicolas! Vite, dans le rang de blé! Tout de suite!

Nicolas : Ma femme, je te prends tout de suite, dans le rang de blé!

Marguerite : Mon homme. Ce rang de blé sera sacré et il poussera des enfants comme les coquelicots mêlés au blé. Nous peuplerons toute l'île¹⁰².

Tout le bonheur qu'ils croyaient avoir perdu en étant bannis est peut-être encore à portée de mains finalement... Mais l'automne arrive à grands pas et vient à bout de leur espoir : ils ont « mal aux yeux à force de regarder la mer¹⁰³ » en vain :

Oft times upon some lifted rock
That overhung the waves, we sat
And listen to the undershock
Whose sad persistency, like fate,
Made land and sea more desolate¹⁰⁴.



Carte montrant la route de Roberval à partir de La Rochelle en France (1542) jusqu'à l'Isle des Démon et Charlesbourg Royal.

Avec la saison qui s'engourdit pour faire place au froid hivernal, leur « faery world¹⁰⁵ » va disparaître... L'hiver est, en fait, meurtrier :

The Spectre of the wide world came
In league with wintwer's fierce array,
In league with fiends that hissed the name
Of Death around the ruined Isle¹⁰⁶.

L'île se révèle rapidement être à la hauteur des « recits espouvantables¹⁰⁷ » qu'on a rapportés et Marguerite finit par comprendre la peur qui faisait trembler les marins aux abords de ses côtes pénales¹⁰⁸.

Une île inhospitalière

Selon Elizabeth Royer, Roberval n'aurait pu trouver « a more deadly place of exile¹⁰⁹ ». La nomenclature de l'île qui fusionne la présence du merveilleux et du réel est, à cet égard, un bon indicateur de sa nature inhospitalière : Marguerite de Navarre la définit comme une « petite île sur la mer, où il n'habitait que bêtes sauvages¹¹⁰ » ; George Martin nous la présente avec sa « windy beach¹¹¹ », comme une « haunted land¹¹² » où la demoiselle sait que son « cruel banishment / was purposed for a lingering death / a dirige of painful breath¹¹³ » ; et Anne Hébert comme une « grande pierre plate¹¹⁴ », une terre aride sur laquelle il n'y a « que de la pierraille partout que c'en est une malédiction¹¹⁵ », une terre qui démasculinise : « J'ai besoin d'être un homme et de me mesurer avec la mort, besoin de me défendre et de nous défendre tous. C'est comme si mon arme se retournait contre moi. Je suis fort pourtant¹¹⁶ », explique Nicolas au bord du désespoir. Rapidement, le bois vient à manquer, « les brouilles sont rares sur l'île » et, s'ils ne les ménagent pas, « bientôt

il faudra brûler [leurs] os¹¹⁷ ». Puis les vivres et l'eau potable diminuent avec la saison froide qui arrive : la reine de Navarre rapporte qu'ils réussissent à vivre avec « les herbes du pays [...] quelque temps ». Cependant « quand le pain leur fut failli, à la longue, le mari ne put porter telle nourriture ; et à cause des eaux qu'ils buvaient devint si enflé qu'en peu de temps il mourut¹¹⁸ ». C'est aussi une île où la présence animale poursuit les naufragés comme des ombres de la nuit :

Among the pine-tops; you but heard
The language of some beast or bird;
The mouing of a mother bear,
An hungered in her frozen lair;
The laugh and mooing of the loon
That welcometh the rising moon¹¹⁹.

Par ailleurs, le petit logis qu'ils ont mis de la « peine à accouter le mieux qu'il leur était possible¹²⁰ » ne leur offre qu'une bien piètre protection contre les attaques de ces « bêtes sauvages et cruelles¹²¹ », mais surtout, il leur offre à peine de quoi se protéger du froid :

Our cabin stood; a poor defence
Against the mute omnipotence
Of searching and insidious frost,
Which, like a ghoul condemned and lost,
The closeness of an inmate claimed
[...]¹²².

Et la grotte que finit par habiter Marguerite n'est guère mieux : il y fait tout aussi froid et en plus, il y fait sombre¹²³. Rien pour rassurer une imagination fertile qui se sait condamnée sur une île que l'on dit remplie de Démon :

C'estoit pitié d'ouyr les ravages, que ces malings esprits leur faisoient autour, et comme ils taschoient d'abbattre leur logette, se presentans en diverses especes et figures d'animaux effroyables; [...] souvent la nuit ils oyoient des criz si grands, qu'il sembloit que ce fussent plus de cent mil hommes qui fussent ensemble¹²⁴.

Ils sont partout : « Our steps the envious demons haunted, / And peeped, or seemed to peep and leer, / From rocky clefts and caverns drear¹²⁵ », explique Marguerite à ses religieuses. Pas surprenant alors qu'avec cette présence surnaturelle et menaçante « il y en [ait] toujours un qui divague et vide ses rêves, comme des tripes pourries¹²⁶ ». Et lorsque la demoiselle se retrouve complètement seule sur son île et que les longs mois d'hiver ramènent les voix sauvages et inquiétantes, des voix qui entretiennent le souvenir insidieux de Roberval, « which, like a hearse, / bore inward to [her] palsied mind / the ghost of his inhuman curse¹²⁷ », toutes les versions sont unanimes : il n'y a que la prière pour faire en sorte que les fantômes s'évanouissent. Bref, « c'est pas vivable pour un chrétien dans cette île des démons¹²⁸ ».

Si la présence du surnaturel prend la forme de « malings esprits¹²⁹ » et de « fantômes¹³⁰ » chez Thevet et chez Martin, sous la plume d'Anne Hébert, c'est « un oiseau noir, toujours le même¹³¹ », qui suit la demoiselle où qu'elle aille sur son île. Ses pattes sont « gravées sur la neige¹³² » comme un rappel de la mort qui rôde et ses ailes déployées couvrent « l'île de son ombre noire¹³³ ». Mais Marguerite « veu[t] vivre! vivre!¹³⁴ » et elle portera au terme de son exil, comme une couronne de victoire, les plumes noires de cet oiseau avec lequel elle a « combattu corps à corps » : elle est « couturée de cicatrices », elle n'a « plus d'âge¹³⁵ », mais elle a vaincu la mort. À partir de ce moment, il n'y a plus de doute possible : « L'île ne contient aucun démon. Elle est pierre dure et morts secs. C'est [elle], Marguerite de Nontron, la reine et la patronne de ces lieux ». Et en son honneur, on appela « désormais ce rocher : l'île de la Demoiselle¹³⁶ ».

MÉMOIRE OBLONGUE...

Au bout du compte, Marguerite de Roberval est arrivée dans l'histoire de la Nouvelle-France de façon impromptue et elle en est disparue un peu de la même façon¹³⁷, mais entre les deux, elle a vaincu

tous ceux qui ont souhaité la faire disparaître... Et c'est précisément cet entre-deux qui a nourri et qui continue de nourrir une part importante du corpus littéraire nord-côtier, un entre-deux qui se situe à mi-chemin entre le réel et l'in vraisemblable. Un entre-deux qui est, à cet égard, d'autant plus intéressant qu'il permet de nuancer la perception traditionnelle que l'histoire littéraire a modelée à partir des écrits issus des premières tentatives de colonisation de la Nouvelle-France. Il semble en effet que les récits de voyage ne seraient pas les seuls textes à poser un regard étranger sur le Nouveau Monde : en parallèle, la Côte-Nord serait également, depuis le tout début, une source d'inspiration exotique, un terreau fertile d'où peut naître un imaginaire qui porte la marque du pays, la marque d'une terre sauvage qu'il faut apprivoiser... La mémoire littéraire garde par conséquent bien vivant le souvenir de ce dont les historiens ont oublié de parler. En ce sens, nous rejoignons pleinement le propos d'Elizabeth Royer qui se demande comment il est possible que les historiens n'aient pas reconnu la valeur pionnière des événements de 1542 :

Why, then, has history so largely failed to recognized them? Except for a footnote here, a page there, a scholarly dissertation or a fictionalized version, this early segment of human experience, of human achievement, has been forgotten, obliterated from our historical records.

And yet it was a frontier of the human spirit which occurred during the founding of our nation. While other colonists remained on our shores only for one winter, and then scurried for home, this one beleaguered Damoiselle held her ground for two winters on our continent, against incredible odds.

Furthermore [...] she might have become our first permanent settler¹³⁸.

Heureusement, les littéraires ont vu dans cette aventure tous les ingrédients nécessaires à la construction d'un imaginaire susceptible d'intéresser un auditoire avide et prêt à recevoir l'in vraisemblable : un contexte socio-historique déstabilisant, des personnages porteurs, un lieu isolé, aride et l'exploitation de thèmes universels tels que l'amour, la solitude, la mort, la jeunesse et la spiritualité. Tout est en place pour que la mémoire collective se laisse prendre par la légende.

Trois époques, trois genres, un lieu, une histoire... avec des variantes. La mémoire littéraire du corpus nord-côtier est oblongue... □

* Formée en littérature, Marie-Ève Vaillancourt est directrice adjointe aux Communications et aux Études au Cégep de Sept-Îles.

Notes

- 1 Marguerite de LaRoque, Marguerite de Roberval, Marguerite de LaRoque de Roberval et Marguerite de Nontron sont toutes la même Marguerite, celle que l'histoire identifie comme étant la jeune fille qui fut abandonnée par le Sieur de Roberval sur une île de l'archipel d'Harrington Harbour en 1542.
- 2 Marguerite de Navarre, « Extrême amour et austérité de femme en terre étrange », dans *Heptameron*, édition critique de Simone de Reyff, Paris, Flammarion, 1982, p. 458-461.
- 3 *Ibid.*, p. 458. Cette version, bien que la plus près des événements dans le temps, semble aussi la plus éloignée des faits si on tient pour vraisemblable celle que proposera Thevet quelques années plus tard, soit en 1575 : la reine élimine le lien de parenté entre Roberval et la femme de l'histoire; c'est l'homme qui est d'abord déporté et non la femme et c'est parce qu'il a failli faire prendre Roberval par les Indiens et non pour une question d'amour clandestin; les bêtes sauvages de la reine sont des lions avant d'être des loups et des ours... Elizabeth Boyer démontre cependant, particulièrement dans les chapitres intitulés « The Queen » (p. 65 à 83) et « The Demoiselle » (p. 131 à 158) de son essai *A Colony of One – The History of a Brave Woman* paru en 1983 chez Veritie Press (Ohio), que la bonne reine n'est peut-être pas si loin de la vérité qu'il n'y paraît. Pour Boyer, il est clair que Marguerite de Navarre « had some firsthand knowledge of the marooned Damoiselle after her return. Because while the Queen carefully prefaces her version of the marooning with a statement that it came from Roberval, her story includes facts which he could not have known » (p. 138).
- 4 « C'est l'occasion qui me fera raconter ce que j'ai oui dire au capitaine Roberval et à plusieurs de sa compagnie » (*Idem.*).
- 5 André Thevet, *Cosmographie universelle*, Tome II, chapitre VI, livre XXIII, 1575, folios 1019a et 1019b, 1020. Nous avons consulté la reproduction des folios 1019a à 1020b du manuscrit de la Library of Congress Rare Books Collection fournie par Elizabeth Boyer aux pages 178 à 181 de son essai que nous avons déjà cité (cf. note 4). E. Boyer y reproduit également (p. 188 à 203) les pages d'un chapitre intitulé « Isle de Roberval », chapitre extrait du manuscrit non-publié de la *Grande insulaire* de Thevet (Bibliothèque nationale de Paris) où le moine apporte quelques précisions à son exposé sur l'aventure de Marguerite.
- 6 C'est Jean Alphonse de Saintonge, pilote de l'expédition du Sieur de Roberval en 1542, qui nomme ainsi dans son *Routier* l'île sur laquelle fut déportée Marguerite en juillet 1542 (voir la note 4, p. 212 de l'essai de E. Boyer, *op.cit.*). Thevet, qui prétendait être un ami proche du Sieur de Roberval, commence d'abord par désigner le lieu d'exil comme étant l'Isle des Démon dans sa *Cosmographie universelle* (*op. cit.*), mais propose, dans sa *Grande insulaire*, de la rebaptiser Isle de Roberval « pource [que Roberval] fut le premier qui mit pied a terre » et « pour la grande amitié qu'[il] luy portoya de son vivant » (*op. cit.*, p. 188 et 190. Voir aussi la traduction de E. Boyer, *op. cit.*, p. 228 et 229.). Il semble toutefois être le seul à avoir utilisé cette appellation! Sur de nombreuses cartes ultérieures, c'est l'appellation Isle de la Demoiselle qui apparaît (voir, entre autres, la note 8, p. 272 de l'essai de E. Boyer, *op. cit.*). On note cependant que l'appellation Isle des Démon est encore vivante dans de nombreuses anthologies où l'histoire de Marguerite de LaRoque de Roberval figure. Aujourd'hui, on désigne encore l'île de Marguerite comme étant l'Isle de la Demoiselle. La toute première dénomination de ce regroupement d'îles, c'est à Jacques Cartier qu'on le devrait avec les Isles Ste-Marthe, regroupement qu'il aurait nommé ainsi en l'honneur de sainte Marthe dont c'était le jour anniversaire lorsqu'il est passé devant le 29 juillet 1535.
- 7 « La pauvre femme estant arrivée en France apres avoir demeuré [sic] deux ans cinq mois en ce lieu là, et venu en la ville de Nautron, pays de Perigort lors que j'y estois, me feit le discours de toutes ses fortunes passées [...] » (André Thevet, *op. cit.*, f° 1019a).

- 8 Arthur Stabler a réalisé une étude comparative exhaustive des versions de Thevet, de Navarre et de Belleforest dans *The Legend of Marguerite de Roberval*, Washington State University Press, 1972. Les différences les plus frappantes résident entre autres dans les liens qui unissent le personnage qui prend la décision d'abandonner le couple sur l'île déserte et la femme qui est déportée. Chez Marguerite de Navarre, de toute façon, c'est l'homme qui est puni de déportation pour avoir « trahit son maître » et l'avoir mis « en danger d'être pris des gens du pays » et c'est sa femme, qui n'a aucun lien de parenté quelconque avec le capitaine Roberval, qui « avec force de larmes, fit tant avec le capitaine et toute la compagnie » qu'on les abandonna tous les deux « en une petite île sur la mer » (Marguerite de Navarre, *op. cit.*, p. 458); alors que chez Belleforest, la jeune fille qui fait les frais de la colère du capitaine est sa sœur, une demoiselle « assez belle et de bon esprit » mais surtout « capable des flammes d'Amour »! (Belleforest, *op. cit.*); et que chez Thevet la demoiselle en question est « assez proche parente » de Roberval, « laquelle il respectoit fort, et luy declaroit toutes ses affaires comme estant de son sang » (André Thevet, *op. cit.*, f° 1019a). Chez Belleforest, la trahison de l'amant par rapport à la confiance que lui portait le capitaine semble aussi un motif majeur de la déportation des amants, mais, à la différence de Marguerite de Navarre, la colère de Roberval est à la fois tournée vers sa sœur, ici, et l'amant de celle-ci : « Puis que sans [lui] et outre [son gré [ils ont] trouvé le moyen de [se] marier, et sera aussi sans [lui], mais selon [son vouloir et ordonnance], qu'ils jouiront de leurs « nopces clandestines, et payer[ont] l'usure des plaisirs receus durant que le reste de l'armée se penoit pour [les] tenir à [leurs] aises et que [sa] trop grande courtoisie servoit de couverture à [leurs] lubricitez » (Belleforest, *op. cit.*). Ce qui explique que c'est le couple qui est déporté, et non uniquement l'homme, comme dans la version de la reine. Autres différences importantes : dans la version de la reine de Navarre, le couple abandonné ne conçoit pas d'enfant alors que dans les versions de Belleforest et de Thevet, la jeune fille tombe enceinte à bord du navire et donne naissance sur l'île à un garçon, selon Belleforest, à un enfant, selon Thevet; et seul Thevet rapporte que la dame de compagnie de Marguerite, Damienne, une vieille servante « native de Normandie » (André Thevet, *op. cit.*, f° 1019a), est aussi déportée avec le couple. Il existe, entre ces trois versions, bien d'autres écarts, mais nous renvoyons notre lecteur au travail rigoureux de Stabler pour obtenir plus de précisions.
- 9 François de Belleforest, « Cœur généreux d'une damoiselle françoise, exposée avec son mary en une isle déserte de l'Océan, et comment elle en fut délivrée », dans *Histoires tragiques*, vol. V, Paris, Hulpéau, 1572. Né en 1530, mort en 1583, Belleforest écrivit sur les matières les plus diverses. Il composa, compila, traduisit ou remania plus d'une cinquantaine d'œuvres, dont les *Novelle* de Bandello qui inspira de nombreux récits de ses *Histoires tragiques*. L'histoire de Marguerite de Roberval est un ajout de Belleforest... qui séjourna – heureux hasard?! – à la cour de Marguerite de Navarre jusqu'à la mort de cette dernière, en 1549.
- 10 Belleforest donne ainsi sa source à son lecteur : « [...] ainsi que orrez suivant le discours assez tragic de ceste histoire : le recit de laquelle est perru jusques à nous par le tesmoignage mesmes de la Damoiselle delivree du peril où son chaste desir et amour plein de vertu la conduit, par la cruauté de son frere » (Belleforest, *op. cit.*). Cependant, s'il faut en croire André Thevet, il semblerait que le travail de Belleforest n'est peut-être pas aussi rigoureux qu'il le prétend puisqu'il se donne la peine d'écarter dans sa version, mine de rien, les *Histoires tragiques* de son contemporain : « Je sçay bien, que quelques folastres eventez, apres m'en avoir ouy faire le discours, comme il est advenu, y ont augmenté des folies et mensonges, lesquelles ils ont inserées parmi leurs fables et histoires tragiques, desrobées deçà et delà » (*op. cit.*, f° 1020b).
- 11 Il est peu probable que l'exil de Marguerite de LaRoque de Roberval n'ait fait l'objet d'aucune référence littéraire au cours des XVII^e et XVIII^e siècles, mais la documentation que nous avons consultée ne nous a pas encore permis de retracer ces éventuelles sources.
- 12 George Martin, *The Legend of Marguerite*, édition critique de D.W.S. Ryan, St. John's, Jespersen Publishing Limited, 1995, 79 p. Ce poème a d'abord été publié en 1887 à l'intérieur du recueil *Poems – Marguerite; or, the Isle of Demons and Other Poems*, de George Martin. Notons au passage que le XIX^e siècle semble avoir été particulièrement intéressé par l'exil de Marguerite : nos recherches nous ont permis de recenser au moins quatre autres œuvres où il en est question. Il y a d'abord *L'Isle aux Démon*s de Louis-Hippolyte Taché (1884); puis « The French Girl on the Lonely Island », une nouvelle parue dans le recueil *Stories of the Maple Land Tales of the Early days of Canada for Children* de Katherine A. Young (1898); *Pioneers of France in the New World* de Francis Parkman (1898); et, de Thomas Guthrie Marquis, *Marguerite de Roberval : a Romance of the Days of Jacques Cartier* (1899).
- 13 Anne Hébert, *La cage suivi de L'île de la Demoiselle*, Montréal, Boréal, 1990, p. 115-246. Le XX^e siècle foisonne d'écrits concernant l'aventure de Marguerite de Roberval. Notons, entre autres, *l'Impératrice d'Amérique : roman historique* de Joseph-Alphonse Lefevre (1928); *Les îles de l'aventure* d'Henri Malo (1928); le *Marguerite de LaRoque et l'île de la Demoiselle au Canada* de Robert LaRoque de Roquebrune (1931); le *Marguerite de la Roque : A Story of Survival* d'Elizabeth Boyer (1975) et, du même auteur, l'essai *A Colony of One – The History of a Brave Woman* paru en 1983; la section « Histoire » des *Carnets viatoriens* de Rina Lasnier (1943); publiée en 1982, *La mystérieuse dame de Nontron : Enquête historique* d'Alberte Sadouillet-Perrin et Jean-Charles Cazarès (1982); paru en 1983, *Le Feu, l'épée, le diable : la saga de 1534 de Dennis Adair et Janet Rosenstock*; puis les *Ten Canadian Legends* de Jack Tremblay (1955) et les *Legends of Newfoundland and Labrador* de D.W.S. Ryan (1989); publié en 1993, *L'ouest surnaturel : les écrivains du bout des terres vers les îles* de Paul Louis Rossi et, plus près de nous, en 2000, *The Isle of Demons* de Charles O. Goulet; en 2002 le *Paradise* de Joan Elizabeth Goodman (réimpression en 2006); publié en 2003, le surprenant roman intitulé *Le pas de l'ourse*, de Douglas Glover; puis, en 2004 la pièce de Robert Chafe intitulée, elle aussi, *Isle of Demons*.
- 14 Roberval aurait passé son enfance en compagnie du roi, à Amboise, et il semble que ce soit une faveur que François 1^{er} aurait accordée à Roberval, un calviniste condamné à l'exil, en le plaçant aux commandes de cette expédition très catholique afin d'afficher publiquement la conversion de son protégé.
- 15 Il s'agit du *Lechefraye*, du *Sainte Anne* et du *Valentyne*.
- 16 Francis Parkman rapporte que Roberval, impatient de partir, quitte La Rochelle « with three ship and two hundred colonists. [...] The Viceroy's company was of a mixed complexion. There were nobles, officers, soldiers, sailors, adventurers, with women too, and children » (*op. cit.*, p. 85 et 86).
- 17 Marguerite de Navarre, *op. cit.*, p. 458.
- 18 André Thevet, *op. cit.*, f° 1019a.
- 19 *Idem*.
- 20 *Ibid.*, f° 1019a-1019b.
- 21 *Ibid.*, f° 1019b-1020a.
- 22 *Ibid.*, f° 1020a.
- 23 *Ibid.*, f° 1019a. Parmi les motifs, il ne faudrait peut-être pas oublier, par ailleurs, la « bataille » que se livrent la France et l'Espagne dans le partage des terres à découvrir sur le nouveau continent...
- 24 Anne Hébert, *op. cit.*, p. 137-138.
- 25 Marguerite de Navarre, *op. cit.*, p. 458.
- 26 Anne Hébert, *op. cit.*, p. 171. La narratrice de George Martin rapporte à peu près la même violence alors qu'ils sont à mi-chemin : « Mid-ocean crossed, the wind blew strong / And like a Nereid's dolorous song / Wailed through the rigging; rose and fell / The billows with portentous swell. / Swift night came down, cold, wild and black, / Red lightnings lit the inky rack / Of hostile clouds; a storm is grew, / And such a storm as men might rue » (*op. cit.*, p. 31).
- 27 Anne Hébert, *op. cit.*, p. 178. Marguerite elle-même en appellera « à la justice de Dieu » lors de l'enterrement de son amant (p. 222). Outre ces références directes à la religion catholique, l'auteur de cette pièce, très « hébertienne », va jusqu'à adapter l'une des scènes importantes de la vie de Jésus à la réalité vécue par Marguerite : la mise au tombeau de son amant (p. 224) est une allusion directe à la mise au tombeau du Christ, tout comme l'épisode où Marguerite rassure son amant quant à la venue de l'enfant qui est toute proche « dans ce désert de pierre » en lui disant qu'ils le réchaufferont tous les trois, elle, Nicolas et Charlotte, « comme le bœuf et l'âne » l'ont fait en soufflant sur l'enfant Jésus (p. 204-205).
- 28 Et par extension, le massacre de milliers de protestants à Paris dans la nuit 23 au 24 août 1572 n'est-il pas devenu un symbole de l'intolérance religieuse?
- 29 Simone de Reyff, dans l'introduction de son édition de *l'Heptameron* parue chez Gallimard en 1982, explique ainsi la tendance de la reine de Navarre à donner dans l'hérésie : « La convergence des devisants révèle [...] ce qui, au-delà des oscillations de surface, demeure chez Marguerite une conviction absolue. Si Dieu fait des apparitions régulières dans les pages de *l'Heptameron*, ce n'est pas, on s'en doute, simple convention déferente, pas plus que les citations scripturaires ne s'expliquent comme l'assaisonnement obligé d'un auteur « spirituel ». En réalité, ces affleurements se bornent à rappeler l'existence, ou mieux, la présence d'une vérité totale qui, loin de tout régir à la manière artificielle d'un dogme, guide l'interrogation de l'auteur... La foi évangélique de la reine n'en fait ni un devin ni un prophète capable de dicter en chaque circonstance une solution toute faite. Mais elle est source d'un rayon très pur qui, dans la Babel des apparences, capte les certitudes essentielles de la miséricorde et de la grâce » (Marguerite de Navarre, *op. cit.*, p. 23).
- 30 Marguerite de Navarre, *op. cit.*, p. 435.
- 31 *Ibid.*, p. 459.
- 32 André Thevet, *op. cit.*, f° 1020a. Quant à lui, Belleforest glose en exploitant des référents puisés aussi bien dans la foi catholique que dans la mythologie gréco-latine.
- 33 Marguerite de Navarre, *op. cit.*, p. 458.
- 34 André Thevet, *op. cit.*, fo 1019a. Cette fourberie est accentuée chez Belleforest dans ses *Histoires tragiques* (cf. la note 9).
- 35 George Martin, *op. cit.*, p. 27-28.
- 36 *Ibid.*, p. 34.
- 37 *Ibid.*, p. 38.
- 38 Anne Hébert, *op. cit.*, p. 154.
- 39 *Ibid.*, p. 160.
- 40 *Ibid.*, p. 166.
- 41 *Ibid.*, p. 192.
- 42 *Ibid.*, p. 193.
- 43 George Martin, *op. cit.*, p. 36-37.
- 44 Anne Hébert, *op. cit.*, p. 216.
- 45 « Quatre arquebuses et des munitions pour se défendre des bêtes sauvages », récite la Marguerite d'Anne Hébert (*op. cit.*, p. 198), des paroles prises presque textuellement chez Thevet lorsqu'il détaille le contenu de ce qui est resté sur l'île avec la demoiselle : Roberval « luy fait donner quatre harquebuses et de la munition pour se defendre des bestes », ce à quoi il faut ajouter ce que le gentilhomme prend soin d'apporter avec lui quand il rejoint Marguerite et sa duègne, soit « son harquebuz et habits, avec un fusil, et peu d'autres commoditez, quelque muyd de biscuit, citre, linge, ferremens, et plusieurs choses nécessaires pour leur service » (*op. cit.*, f° 1019a). Anne Hébert détaille elle aussi, un peu plus loin, l'avoir des exilés (voir les pages 200 et 201, *op. cit.*). Boyer se penche sur cet inventaire dans son essai *A colony of One* (ouvrage cité à la note 3) surtout pour évaluer le rang social de l'amant dont l'identité est demeurée inconnue.
- 46 Marguerite de Navarre, *op. cit.*, p. 459. La version de Belleforest laisse entendre que Roberval est bon joueur quand il lui fait dire : « Encor ne suis-je pas si cruel comme vous estes ingrats, qui vous ay laissé suffisamment des vivres, jusqu'à tant que coignoissant la portée de la terre, de laquelle je vous donne la seigneurie, vous puissiez vous pourvoir de vostre industrie, vous laissant munition de poudre et de boulets, et d'arquebuses, afin que les bestes ne vous offensent, et un fusil pour tirer du feu, y ayant assez de boys en vostre province » (*op. cit.*).
- 47 George Martin, *op. cit.*, p. 39.
- 48 Anne Hébert, *op. cit.*, p. 193.
- 49 André Thevet, *op. cit.*, f° 1019b.
- 50 Anne Hébert, *op. cit.*, p. 229.
- 51 Si la tradition écrite force l'admiration de la jeune fille pour le courage dont elle a fait preuve durant son exil, il semble que la tradition orale, elle, y a vu une occasion édifiante surprenante : lors d'un entretien, le maire de Gros-Mécatina,

- monsieur Randy Jones, né à Harrington Harbour, nous expliquait que lorsqu'il était petit on racontait l'histoire de « Margaret pour faire peur aux jeunes filles qui risquaient de tomber enceinte hors-mariage »...
- 52 André Thevet, *op. cit.*, f° 1020a. Anne Hébert va reprendre cette idée dans son *Île de la Demoiselle* lorsque les pêcheurs veulent ramener Marguerite en France : « Pierre je suis devenue et je ne veux pas partir » (*op. cit.*, p. 246).
- 53 Marguerite de Navarre, *op. cit.*, p. 458-460.
- 54 *Ibid.*, p. 461.
- 55 *Ibid.*, p. 459.
- 56 George Martin, *op. cit.*, p. 26.
- 57 Anne Hébert, *op. cit.*, p. 233-234. Marguerite aura, en prélude à ce meurtre, accusé « Dieu d'être complice de M. de Roberval » au moment où elle enterre son enfant. Pour elle, « c'est le même meurtre et c'est le même meurtrier » (*op. cit.*, p. 228).
- 58 George Martin, *op. cit.*, p. 29.
- 59 *Ibid.*, p. 37.
- 60 Anne Hébert, *op. cit.*, p. 246.
- 61 *Ibid.*, p. 204.
- 62 *Ibid.*, p. 229. L'auteur fera même dire à Marguerite, plus loin, qu'elle n'est « plus une femme, ni rien de convenable », que ce qu'elle est devenue « n'a pas de nom en aucune langue connue » (*op. cit.*, p. 233).
- 63 *Ibid.*, p. 241.
- 64 *Ibid.*, p. 246.
- 65 Marguerite de Navarre, *op. cit.*, p. 460.
- 66 George Martin, *op. cit.*, p. 73.
- 67 André Thevet, *op. cit.*, f° 1019b.
- 68 Marguerite de Navarre, *op. cit.*, p. 459.
- 69 François de Belleforest (*op. cit.*) pousse probablement encore plus loin la ruse de la référence à la source pour donner plus de crédibilité à son récit : il insiste énormément sur l'aspect psychologique des personnages mis en scène, beaucoup trop pour qu'il s'en soit uniquement tenu à l'exposition des faits... ce que lui reproche d'ailleurs André Thevet (voir la note 10). Cependant, à la différence de Belleforest, nous pouvons penser que la reine de Navarre, sensible aux questions politiques, a voulu ménager les personnes en cause en modifiant les détails qui auraient permis l'identification précise des protagonistes.
- 70 George Martin, *op. cit.*, p. 25-26.
- 71 Les versions divergent quant au sexe de l'enfant : il n'y a pas d'enfant chez Navarre, le sexe n'est pas identifié chez Thevet, c'est un garçon chez Belleforest et Hébert, puis une fille chez Martin.
- 72 Chez Belleforest, il n'y a pas de servante, puisque c'est Roberval, dans sa grande fourberie, qui fait mine de cautionner leur union, mais il y a un enfant, un garçon, auquel Marguerite donnera naissance sur l'île.
- 73 André Thevet, *op. cit.*, f° 1019a. Thevet précise, ailleurs, dans sa *Grande insulaire* (*op. cit.*), que Damienne était âgée d'une soixantaine d'années. Chez Anne Hébert, elle en a 48 (*op. cit.*, p. 193).
- 74 Elizabeth Royer, *op. cit.*, p. 144.
- 75 André Thevet, *op. cit.*, f° 1019a.
- 76 Marguerite de Navarre, *op. cit.*, p. 458.
- 77 Anne Hébert, *op. cit.*, p. 120.
- 78 André Thevet, *op. cit.*, f° 1019a. Le citre ou cistre est un instrument de musique à cordes, semblable à la mandoline et en usage aux XVI^e et XVII^e siècles.
- 79 *Ibid.*, f° 1019b.
- 80 Elizabeth Royer, *op. cit.*, pp. 2-3 et 134-135. Selon Royer, ce sont probablement des raisons d'ordre politique qui ont fait en sorte que l'identité du gentilhomme est demeurée secrète.
- 81 André Thevet, *op. cit.*, f° 1019a.
- 82 Rappelons-nous que c'est l'homme qui est déporté dans cette version et que c'est la femme qui l'accompagne. Dès lors, de ce point de vue, la place qu'elle occupe se complexifie : Marguerite, logiquement, devrait devenir l'adjuvant dans ce contexte, mais, ici, le mari n'est que le prétexte de l'exil, il n'est pratiquement pas question de lui, si ce n'est que pour la mettre en valeur. C'est de sa femme, qui prend les devants de la scène, qui lui sert « de médecin et de confesseur ; en sorte qu'il passa joyeusement de ce désert en la céleste patrie » (*op. cit.*, p. 459), dont il est principalement question dans la narration. L'adjuvant, c'est donc lui.
- 83 Anne Hébert, *op. cit.*, p. 193.
- 84 *Idem.*
- 85 André Thevet, *op. cit.*, f° 1019a.
- 86 *Idem.*
- 87 *Idem.*
- 88 Anne Hébert, *op. cit.*, p. 197.
- 89 George Martin, *op. cit.*, p. 37-38.
- 90 *Ibid.*, p. 51.
- 91 André Thevet, *op. cit.*, f° 1019b.
- 92 Marguerite de Navarre, *op. cit.*, p. 459.
- 93 André Thevet, *op. cit.*, f° 1019b. Les circonstances de la mort de l'amant sont tout aussi nébuleuses que son identité peut l'être : la version de Marguerite de Navarre le fait mourir de malnutrition, celle de Thevet indique qu'il est mort de désespoir, alors que chez George Martin il disparaît dans une tempête hivernale et que chez Anne Hébert il succombe à des blessures infligées par l'immense oiseau noir qui les poursuit.
- 94 Anne Hébert, *op. cit.*, p. 197.
- 95 *Ibid.*, p. 123 et 124.
- 96 *Ibid.*, p. 123.
- 97 George Martin, *op. cit.*, p. 44-45.
- 98 *Idem.*
- 99 Marguerite de Navarre, *op. cit.*, p. 459.
- 100 André Thevet, *op. cit.*, f° 1019b.
- 101 Anne Hébert, *op. cit.*, p. 203.
- 102 *Ibid.*, p. 207.
- 103 *Ibid.*, p. 206.
- 104 George Martin, *op. cit.*, p. 44.
- 105 *Ibid.*, p. 50.
- 106 *Ibid.*, p. 58.
- 107 André Thevet, *op. cit.*, f° 1019a.
- 108 George Martin, *op. cit.*, p. 36.
- 109 Elizabeth Royer, *op. cit.*, p. 160.
- 110 Marguerite de Navarre, *op. cit.*, p. 459.
- 111 George Martin, *op. cit.*, p. 37.
- 112 *Ibid.*, p. 40.
- 113 *Ibid.*, p. 39.
- 114 Anne Hébert, *op. cit.*, p. 204.
- 115 *Ibid.*, p. 191.
- 116 *Ibid.*, p. 215.
- 117 *Ibid.*, p. 207.
- 118 Marguerite de Navarre, *op. cit.*, p. 459.
- 119 George Martin, *op. cit.*, p. 52.
- 120 Marguerite de Navarre, *op. cit.*, p. 459.
- 121 *Idem.*
- 122 George Martin, *op. cit.*, p. 51.
- 123 Anne Hébert, *op. cit.*, p. 211.
- 124 André Thevet, *op. cit.*, f° 1019b.
- 125 George Martin, *op. cit.*, p. 41.
- 126 Anne Hébert, *op. cit.*, p. 219.
- 127 George Martin, *op. cit.*, p. 52.
- 128 Anne Hébert, *op. cit.*, p. 239.
- 129 André Thevet, *op. cit.*, f° 1019b.
- 130 *Ibid.*, f° 1020a.
- 131 Anne Hébert, *op. cit.*, p. 214.
- 132 *Ibid.*, p. 228.
- 133 *Ibid.*, p. 244.
- 134 *Ibid.*, p. 236.
- 135 *Ibid.*, p. 244.
- 136 *Ibid.*, p. 246.
- 137 Nous savons par Thevet que la demoiselle est retournée en son pays de « Perigort » (*op. cit.*, f° 1019a) et Marguerite de Navarre prétend qu'elle « fut recue à grand honneur de toutes les dames, qui volontiers lui baillèrent leurs filles pour apprendre à lire et à écrire » (*op. cit.*, p. 460).
- 138 Elizabeth Royer, *op. cit.*, p. 166. Royer insiste : « The little settlement on Harrington was a microcosm, but it was a true colony. A hand-fast marriage took place there; shelter was built; there was a birth, deaths, entrenchment into the environment, defense, winter survival. Longer than other settlements of that period, and with no support, it endured for two years and five months, a bench-mark for its time » (*op. cit.*, p. 164). Aujourd'hui, la mémoire de Marguerite est conservée comme un trésor sur l'île d'Harrington Harbour où le touriste peut, s'il le désire, se recueillir au sommet de l'île et peut-être entendre, malgré le bruit assourdissant des vagues qui viennent se briser sur les rochers, les fantômes de l'amant, de Damienne et de l'enfant.

La présence d'Inuits sur la Basse-Côte-Nord au 19^e siècle

selon les écrits des explorateurs
et des missionnaires

PAUL CHAREST*

LA BASSE-CÔTE-NORD DU GOLFE DU SAINT-LAURENT OU LE LABRADOR CANADIEN AU 19^e SIÈCLE

C'est le géographe Paul Bussi res¹ qui a popularisé la division de la vaste région de la Côte-Nord en trois sous-régions distinctes : Haute-Côte-Nord, Moyenne-Côte-Nord et Basse-Côte-Nord – ou Lower North Shore pour les anglophones. Comme pour le Labrador de Junek², cette dernière s'étend entre la rivière Natashquan et Blanc-Sablon et comprend en plus l'arrière-pays jusqu'aux limites du Labrador terre-neuvien. Toutefois, ces limites sont loin de faire l'unanimité chez plusieurs résidents de la Côte-Nord et bien des auteurs désignent sous le vocable Basse-Côte-Nord tout le territoire situé à l'est de la rivière Moisie. Et pourtant la distinction entre Moyenne et Basse Côte-Nord se fonde sur de nombreuses différences entre les deux sous-régions : géographiques, historiques, ethniques, linguistiques, économiques, socio-culturelles et religieuses.

Les principales ressources marines exploiti es par les résidents autochtones et non autochtones de cette partie de la Côte-Nord ont été – et sont encore dans une certaine mesure – le loup-marin (ou phoque), le saumon, la truite de mer, la morue, le hareng, le homard et plus récemment le

crabe, le pétoncle, les oiseaux aquatiques et leurs œufs. Parmi les ressources terrestres, il faut mentionner le caribou, le lièvre, le porc-épic, plusieurs espèces d'animaux à fourrure (principalement le vison, le renard, la loutre, le lynx, le rat musqué) et la sauvagine (oies et canards).

L'ANCIENNETÉ DE LA PRÉSENCE AUTOCHTONE EN BASSE-CÔTE-NORD

Contrairement à une idée largement répandue dans de nombreux écrits mal document s portant sur la Côte-Nord, ce ne sont pas les Esquimaux ou Inuits qui ont été les premiers autochtones à s'établir dans la partie orientale de cette région, mais bien les Amérindiens il y a plus de 8000 ans³. Selon les archéologues, ces premiers peuplements dateraient soit de la période paléo-indienne⁴, soit de la période archa ique ancienne⁵. Le terme « Archa ique maritime » est le plus souvent utilisé pour désigner le type d'adaptation culturelle que les Amérindiens ont développée sur les côtes des Labrador (canadien et terre-neuvien) et de Terre-Neuve basée principalement sur l'exploitation des ressources marines : baleines, phoques, poissons, coquillages⁶. Aux périodes de l'archa ique récent et du sylvicole, cette tradition culturelle a été remplacée par d'autres modes d'adap-

tation associés davantage à l'exploitation des ressources de l'intérieur des terres (caribou, castor, poisson d'eau douce, animaux à fourrure) caractérisant la culture des Montagnais ou Innus de la période de contact jusqu'à aujourd'hui.

Selon l'état actuel des connaissances, la première venue des Inuits dans le détroit de Belle-Isle et sur la Basse-Côte-Nord daterait de la période pr dors tienne, il y a 2600 ans environ⁷, mais elle aurait toujours été épisodique avec de longues périodes de discontinuité. Par contre, leur retour dans cette zone à la période de contact avec les Européens est attestée par de nombreux documents dont les rapports de De Courtemanche, « commandant de la Côte du Labrador » au début du 18^e si cle⁸, analysés en détail par François Trudel⁹. Ils y auraient été attirés saisonnièrement à partir de leurs lieux de résidence permanente localisés plus au nord sur la Côte du Labrador par les nombreux postes de pêche utilisés pendant l'été par les armateurs européens - basques entre autres - qui y exploitaient la baleine et la morue sur une grande  chelle¹⁰.

Selon les différents auteurs qui ont traité de la présence inuite dans la partie sud du Labrador (détroit de Belle-Isle) et sur la Basse-Côte-Nord¹¹, les Inuits se seraient

retirés de cette zone avant 1760 ou auraient tout simplement été éliminés physiquement. Il apparaît donc certain qu'il n'y a pas eu de continuité de la présence inuite sur la Basse-Côte-Nord entre cette date et la mention de quelques familles et personnes dans des textes du 19^e siècle rédigés par des explorateurs et des missionnaires, sujet du présent article. Mais avant d'y arriver, il est nécessaire de dresser un tableau rapide de l'origine du peuplement de cette partie de la Côte-Nord.

L'IMPLANTATION D'UNE POPULATION PERMANENTE EN BASSE-CÔTE-NORD

Avant 1820, tous les postes de pêche de la Basse-Côte-Nord étaient sous l'emprise de trois monopoles commerciaux : celui de la Compagnie de la Baie d'Hudson sur les postes de traite des fourrures et de pêche au saumon situés entre la rivière Natashquan et la rivière Étamamio; celui de la Labrador Company sur les postes de pêche au loup-marin et au saumon situés à l'est de la rivière Étamamio; celui des compagnies jerseyaises sur les postes de pêche à la morue situés dans les environs de Blanc-Sablon. De plus, des centaines de goélettes des provinces maritimes et des États-Unis venaient y faire la pêche itinérante à la morue et au hareng principalement dans sa moitié orientale.

Suite à la faillite de la Labrador Company en 1820, les postes de pêche dont elle était propriétaire au Labrador canadien furent vendus à des particuliers, dans certains cas à d'anciens employés de la Compagnie. Ainsi, par exemple, le rapport pour l'année 1862 du Capitaine Étienne Fortin, alors en charge de la protection des pêcheries dans toute la partie du territoire maritime du Québec, est très explicite à ce sujet :

Saint Augustin : *Mathew Kennedy* and his brother Andrew, have been engaged in salmon fishing and seal hunting since 1823; before that time, the Labrador Company, Lymburner and Co., fished the river. The two brothers paid L300 to that company for the right of salmon fishing and seal hunting in the Saint-Augustin River.

Mathew alone, is engaged in both pursuits; Andrew fishes for salmon only¹².

De même, dans un texte inédit intitulé *De quelques grandes maisons sur la côte par en bas*, Placide Vigneau, le réputé historio-

graphe de Pointe-aux-Esquimaux (Havre-Saint-Pierre), inclut la maison des Kennedy dans les demeures cossues possédées par les riches propriétaires des postes de pêche au loup-marin au milieu du 19^e siècle :

La maison des frères Kennedy sur les îles au large de la rivière St Augustin, c'est-à-dire à l'endroit que nous appelons havre St Augustin, devait avoir coûté plusieurs milles piastres, car c'était une maison d'au moins 45 pieds de long à comble mansart comme le couvent de la Pointe. Elle fut démolie vers 1870¹³.

À partir des années 1830, cette partie de la Côte-Nord fut ouverte au peuplement libre et à la venue de nombreux squatters qui s'établirent où bon leur semblait pour pratiquer à leur compte la pêche au loup-marin et au saumon. La concurrence s'exacerba entre des exploitants de plus en plus nombreux, ce qui mena à une crise juridique (reliée à la venue des squatters et des pêcheurs itinérants) dans les années 1840 et à une crise économique dans les années 1850-1860 alors que les loups-marins et les saumons se faisaient de plus en plus rares. C'est dans le contexte de la forte immigration de pêcheurs dans les années 1830-1840 que se situe la nouvelle arrivée d'Inuits en Basse-Côte-Nord dont les descendants réclament aujourd'hui des droits aboriginaux de pêche et de chasse.

LES PREMIÈRES MENTIONS D'INUITS SUR LA BASSE-CÔTE-NORD AU 19^e SIÈCLE DANS LA LITTÉRATURE

Les plus anciens documents écrits rédigés après le début du peuplement permanent de la Basse-Côte-Nord sont les journaux de bord du naturaliste John James Audubon pour l'année 1833¹⁴ et de l'hydrographe de la marine anglaise Henry Wolsey Bayfield pour les années 1834-1835¹⁵. Tous les deux se sont d'ailleurs rencontrés à quelques reprises au cours de leurs explorations de la partie orientale de la Côte-Nord. D'une part, le journal d'Audubon fait mention de quelques postes et de leurs occupants : La Tabatière ou Sparr Point (Samuel Robertson), Rivière Saint-Paul (Chevalier) et de Brador (Randall Jones), mais il ignore ceux de Kékarpoui, de l'île Saint-Augustin, de Chécatica et de Baie-des-Rochers qui pourtant étaient en opération en 1833. Cette omission est intrigante, mais elle semble due au fait que le célèbre ornithologue ne s'est pas arrêté dans aucun de ces derniers endroits. D'autre part, il ne dit rien

non plus de la présence d'Inuits dans cette partie de la Côte-Nord. Par contre, il fait état de l'utilisation du *cométique* ou traîneau à chiens et des bottes en peau de loup-marin¹⁶.

De son côté, Bayfield mentionne bel et bien la présence d'Inuits en 1834 dans le passage suivant : « A family or two of half civilized Esquimaux frequent the coast »¹⁷. Il mentionne aussi l'utilisation du traîneau à chiens pour aller chasser à l'intérieur des terres pendant l'hiver¹⁸.

Dans un texte écrit en 1841 intitulé *Notes on the Coast of Labrador*, le premier occupant permanent du poste de La Tabatière à partir de 1813¹⁹, Samuel Robertson, fait aussi état de la présence d'Inuits sur la Côte du Labrador (canadien) à cette époque dans le passage suivant :

Since that time the Esquimaux have troubled no one. About the Moravian settlements they are generally very pious Christians, and those scattered west are at least, nominal ones; the whole are protestants. About fifty individuals of the tribe live in the Province; they have adopted the English manners, clothing and language; and live exactly the same as the other inhabitants of the coast²⁰.

Ces informations sommaires diffèrent de celles fournies par Bayfield. D'abord, sur le nombre d'Inuits pour lequel il y a une divergence importante : deux familles en regard d'une cinquantaine de personnes. Ensuite sur leur degré d'acculturation : « demi civilisés » par rapport à assimilés au mode de vie des autres résidents de la côte. Comme nous le verrons plus loin, Bayfield était probablement près de la vérité au sujet du nombre d'Inuits, alors que Robertson n'exagérait peut-être pas trop au sujet du degré d'acculturation de ces Inuits.

Les premiers missionnaires catholiques qui sont venus saisonnièrement sur la côte du Labrador à partir de 1848 ont aussi laissé quelques témoignages écrits de la présence inuite. Une première mention nous vient du recensement des catholiques dans la partie orientale de la Basse-Côte-Nord réalisé entre 1850 et 1853 par l'abbé Alexis Bélanger, vicaire général, et que nous avons pu transcrire de façon intégrale en 1967. Le registre indique la présence d'« un Esquimau » au poste de Saint-Augustin²¹. Quatre inscriptions dans le premier registre catholique conservé à la paroisse de Notre-

Dame-de-Lourdes-de-Blanc-Sablon viennent préciser qu'il ne s'agissait pas seulement d'un Inuit, mais en fait d'une famille de cinq personnes dont quatre baptisées en 1852 et en 1853 : le père, Louis Esquimaux, âgé de 43 ans en 1853; John Esquimaux, âgé de 18 ans en 1852; Louis Esquimaux, âgé de 17 ans en 1853; et Catherine Esquimaux, âgée de 16 ans en 1852. La mère Marie Esquimaux, semble être décédée entre les deux séries de baptêmes célébrés respectivement le 22 juillet 1852 et les 26 et 29 juillet 1853. Son nom apparaît dans les entrées de 1852, mais celle du 29 juillet 1853 indique « feue Marie » comme mère de Louis.

Un autre témoignage, probablement sur la même famille, provient du père Pinet, O.M.I., dans une lettre datée de 1855 :

Un peu plus loin je m'arrêtai pour donner les exercices d'une mission à quelques planteurs. Là je rencontrai aussi quelques Esquimaux, qui avaient été instruits par feu M. Desruisseaux. Ces bonnes gens savaient bien la langue anglaise et pouvaient aussi lire dans cette langue. Ces Esquimaux descendent cependant de parents qui avaient été instruits par les frères Moraves : aussi l'un d'eux, qui avait apostasié, tout fier de lire dans une Bible qu'un américain lui avait donné, refusa d'abord d'assister à la mission²².

La même année, Noel H. Bowen, dans un article portant sur « The social conditions of the Coast of Labrador », mentionnait au passage la présence de quelques Inuits :

During my stay on the coast I chanced to meet with some of the Esquimaux tribe, who have almost deserted that portion of the Labrador south of Blanc-Sablon Bay. These Esquimaux have adopted the dress and habits of the fishermen, and the only original articles seen in their possession were kiyacks [*sic*] or seal skin boats which are quite worthy of notice²³.

L'auteur consacre ensuite une vingtaine de lignes à la description de la fabrication et de la manipulation de cette embarcation mais ne fournit aucune autre explication sur les personnes d'origine inuite.

Deux ans plus tard, le Père Pailler, un autre missionnaire oblat, fait une référence générale à une présence inuite :

Les pauvres abandonnés ...sont, pour la majorité, des Canadiens français; le reste se recrute parmi les Irlandais, les Anglais, les sauvages Montagnais, voire même les Esquimaux. Quelle confusion de langues! Quel Babel! Quel Pays!²⁴.

Le prêtre catholique qui apporte le plus d'informations sur la présence d'Inuits dans les archipels Saint-Augustin est l'abbé J.B.A. Ferland dont le rapport de mission de 1858 très détaillé a d'abord été publié dans les rapports annuels des Missions du diocèse de Québec, puis sous forme de volume avec quelques éditions différentes²⁵. Sur l'origine ethnique des familles qu'il a rencontrées, il écrit ceci : « Quelques-unes comptent parmi leurs ancêtres des Anglais, des Écossais, des Irlandais, des Jersiais, des Français et des Esquimaux²⁶ ». Au sujet de ces derniers, il ajoute :

Quant aux Esquimaux, j'en ai vu trois ou quatre, qui vivent à l'européenne; tous les autres se sont retirés vers le nord. Ils ont néanmoins laissé des traces de leur passage : les noms de lieux, la manière de faire la pêche et la chasse, les coutumes viennent en grande partie des Esquimaux : les voitures, les harnais des chiens, les fouets sont les mêmes dont se servent les Esquimaux. L'on a fait preuve de sagesse en conservant ces coutumes des anciens habitants, car elles conviennent au climat et à la nature du pays²⁷.

Dans l'esprit de Ferland, il n'y aurait donc pas eu de discontinuité dans la présence des Inuits au Labrador occidental : la plupart des Inuits se seraient retirés vers le Nord, mais certains seraient restés. Par ailleurs, le texte est très explicite sur les emprunts culturels faits par les nouveaux venus d'origine européenne - que Ferland appelle « planteurs » en référence au terme anglais « planters » - aux (anciens) résidents inuits de la région, mais son commentaire pourrait s'appliquer à toute la côte du Labrador, tant canadien que terre-neuvien.

De plus, le texte de Ferland fait état d'un couple inter-ethnique, celui d'Andrew Kennedy et de Catherine Wilchir (ou Wilshire) habitant l'île Saint-Augustin :

Monsieur Andrew Kennedy conserve un canot esquimaux, dont il se sert souvent quand il fait la chasse : la carcasse a été préparée par un esquimaux, et les peaux qui la recouvrent, ont été posées et

cousues par madame Kennedy. Cette dame, née et élevée au pays des Esquimaux, est une convertie fervente. Dès sa plus tendre jeunesse elle se sentait portée à descendre vers le midi pour s'instruire des vérités de la religion. Quand il fut possible, elle exécuta son projet avec une partie de ses parents; elle désirait surtout être catholique, sans trop savoir ce qu'est le catholicisme. Mais elle voulait se sauver et quelque chose lui disait qu'elle ne pouvait se sauver hors du catholicisme. Dieu la récompensa de sa fidélité, car elle eut le bonheur d'être admise avec son mari dans le sein de l'église, par le premier missionnaire qui visita le Labrador²⁸.

Ce premier missionnaire fut l'abbé F. Desruisseaux, mais il n'a pas mentionné l'origine ethnique de Catherine (sans nom de famille), « agée de quarante ans environ » dans l'acte de baptême daté du 16 août 1848²⁹. À la même date était aussi baptisée Eloïse (ou Elisabeth) Kennedy « née le six mars mil huit cent quarante deux³⁰ ». Le 3 août de l'année suivante, une autre fille du couple Kennedy, Marie, née le premier avril précédent était baptisée à son tour. Curieusement, le même registre fait état du mariage de André [*sic*] Kennedy et de Catherine (Wilchir) en date du 27 septembre 1850, alors que dans les inscriptions pour les baptêmes de leurs deux filles, il était inscrit qu'elles étaient nées « du légitime mariage de Andrew Kennedy, pêcheur, domicilié à Saint-Augustin, et de Catherine³¹ ». Il se peut fort bien que le couple ait vécu jusque là en union libre contractée devant témoin, comme cela arrivait régulièrement en l'absence de ministre du culte, ou que le mariage ait été contracté devant un ministre d'une autre dénomination et que le prêtre catholique ait voulu régulariser leur situation selon les canons de cette église. Andrew Kennedy est décédé le 26 novembre 1876 à l'âge probable de 83 ans et son acte de sépulture mentionne pour une des rares fois le nom complet de son épouse Catherine Wilchir³².

Ferland ajoute un détail au sujet de la présence inuite sur l'île de Saint-Augustin qu'il quitta dans une embarcation conduite par Thomas Lessard, accompagné par « un jeune Kennedy et un Esquimaux [*sic*], qui a quelque droit de saluer les Wabishtouis comme ses cousins³³ ». Il s'agissait probablement d'un des deux fils de Louis Esquimaux. Le terme Wabishtouis fait référé-

rence à une légende selon laquelle les phoques et les Inuit auraient une origine commune. De plus, Ferland fait plusieurs fois mention d'influences inuites dans le mode de vie des résidents du Labrador canadien : les chiens esquimaux auxquels il consacre plusieurs pages³⁴, le traîneau esquimau ou *cométique*³⁵ et le terrible fouet esquimau³⁶ qui « dans les mains d'un esquimau ou d'un homme expérimenté sur la côte [...] devient une arme puissante [...]. Les fouetteurs habiles sont connus dans tout le Labrador; à leur tête est un nommé Bill, dans les veines duquel coule un peu de sang Esquimau...³⁷ ».

En 1860, l'abbé F.X. Plamondon, vicaire de la paroisse Saint-Roch de Québec, est l'auteur de la dernière mention de la présence inuite au Labrador canadien qui apparaît dans les *Rapports des Missions du diocèse de Québec*. Il y fait une courte référence à l'épouse inuite d'Andrew Kennedy en se rapportant au texte de l'Abbé Ferland :

Le 28 je partis pour St. Augustin, résidence de Monsieur Andrew Kennedy, marié à une femme née au pays des Esquimaux dont l'histoire merveilleuse est racontée dans la relation de Monsieur Ferland, je fus obligé de parler anglais; car personne ici ne parle français.³⁸

À partir de ces différentes sources dont la plupart sont imprécises ou incomplètes, on peut en déduire qu'il y avait six personnes d'origine inuite résidant dans l'archipel Saint-Augustin vers 1850 : la famille complète de Louis Esquimaux [*sic*] et de Marie Esquimaux [*sic*] comprenant cinq personnes et Catherine Wilchir (ou Wilshire), l'épouse d'Andrew Kennedy. Tous semblent demeurer sur l'île Saint-Augustin et on peut supposer que Louis était un engagé d'Andrew Kennedy, car il n'est jamais mentionné par la suite comme possesseur d'un poste de pêche. Par ailleurs, Andrew Kennedy et Catherine Wilchir sont inscrits comme parrain et marraine des enfants du couple Louis/Marie Esquimaux.

D'autre part, les noms de Catherine Wilshire [*sic*], John Louis et Catherine Louis apparaissent dans le premier recensement canadien effectué sur la Basse-Côte-Nord en 1861, mais pas ceux de Louis Esquimaux (père) ni de Louis Esquimaux (fils) ou Louis Louis. Louis Esquimaux était peut-être déjà décédé à cette date ou avait quitté

la région, car nous n'en retrouvons plus aucune trace par la suite ni dans les registres ni dans les recensements. Un Louis l'Esquimau est mentionné en 1871 comme témoin dans l'acte de sépulture d'Andrew Kennedy, mais il devait s'agir fort probablement de Louis Louis, souvent identifié sous le même nom que son père. Louis Louis épousa plus tard une Euro-canadienne, comme nous le verrons dans la partie suivante. Dans le recensement 1871, Terre-Neuve (alors une colonie anglaise) est mentionné comme étant le lieu de naissance de Catherine Wilshire, alors que c'est Québec (la province) dans le cas de son mari Andrew Kennedy, ce qui confirme ce qui a été écrit précédemment sur les origines géographiques de ce couple.

Par ailleurs, dans son journal manuscrit, rédigé entre 1856 et 1865 lors de ses résidences dans l'archipel de la rivière Saint-Paul, le missionnaire congrégationniste américain Charles C. Carpenter a aussi témoigné de la présence d'une famille inuite à cet endroit. Elle était composée d'une veuve, Jenny Menouque, et de trois enfants (Mary, George et Andrew) portant le nom de famille Dukes. Selon le registre de la paroisse anglicane de St. Clement's of Labrador, George était né en 1834 sur la côte nord-ouest du Labrador d'où on peut supposer que la famille était originaire. Le père de famille, portant aussi le nom de George, est décédé à une date inconnue. Le nom de Dukes laisse supposer que la famille ait pu habiter pendant un certain temps sur l'île Duke's ou Dukes située au milieu de l'archipel Saint-Augustin, mais aucune donnée précise ne vient confirmer cette hypothèse, sauf pour le toponyme Havre-aux-Esquimaux (Eskimo Harbour) relevé dans les rapports annuels sur les pêcheries pour les années 1866, 1867 et 1869. Il correspond vraisemblablement à une petite baie située dans la partie ouest de l'île Dukes, mais il fut rapidement remplacé par celui de Pointe-à-Giroux. Comme la famille métisse inuite de Pierre Léon s'y est établie vers 1855³⁹, il est plus probable qu'elle soit à l'origine du nom Havre-aux-Esquimaux.

Jenny Menouque se remaria avec un célibataire assez âgé, John Goddard, mais elle n'eut pas d'enfant avec lui. Un récit de voyage d'un groupe de collégiens du New Hampshire écrit en 1860 mais publié en 1970 rapporte ainsi les propos de Carpenter au sujet de cette femme inuite :

The household of John Goddard, a wealthy Englishman whose island was near Caribou, was a center on interest. His wife, a full-blooded Esquimaux, kept a spotless household and was gifted in all the lore of a race. She was an expert sealer. Establishing herself with a rifle in a prone position on a cliff above an inlet of moderate depth, she called harbor seals into the inlet by « seal talk ». Because seals sink when shot she cajoled them into comparatively shallow waters before shooting. The first seal killed (weighing 150 to 250 pounds) she would prop up on the top of the cliff to serve as a decoy for others and a shield of her presence⁴⁰.

Selon les recensements de 1861 et 1871, Old Jenny ou Aunt Jenny, comme elle était appelée familièrement, serait née entre 1796 et 1801. Selon Carpenter, les résidents de l'archipel Saint-Paul la croyaient centenaire lorsqu'elle mourut après 1880⁴¹. Il visitait à l'occasion le vieux couple Goddard et il en profitait pour interroger Old Jenny sur les moeurs des « Esquimaux », comme en témoigne cette entrée en date du 30 avril 1861 : « ...to Stick Point – stop there an hour talking with Lucy on baptism and with old woman about the Esquimaux⁴² ».

Les deux fils de Jenny Menouque, George et Andrew Dukes, moururent tous deux de la tuberculose dans la vingtaine. Ils n'étaient pas mariés et ne laissèrent pas de descendance. Carpenter mentionne fréquemment leurs noms dans son journal, plus particulièrement Andrew qui était son guide et compagnon lors de ses voyages en cométique ou en embarcation. Quant à leur soeur Mary, elle mourut aussi jeune, mais après avoir donné naissance à une fille illégitime du nom de Lucy Ann Dukes, élevée par sa grand-mère maternelle comme le mentionne la citation précédente. Lors d'une visite à rivière Saint-Paul en 1880, Carpenter écrit ceci dans son journal au sujet de la vieille Jenny et de sa petite-fille Lucy :

Lucy Dukes receives us cordially... She says Old Mrs Goddard was about 90 years old – 9 tens – the old Esquimaux woman said. She has 6 children left. The... lady most like the old woman with her flat face & small eyes. Although Lucy tells that Jennie (9 years old) looks like her granny – for she says « u know, Mr Carpenter, with growing bad long &

narrow features ». Yet the old woman had a face as round as the full moon, and as flat⁴³.

Finalement, au début des années 1850, une troisième famille inuite a vécu pendant un certain temps au poste de Five Leagues, situé à peu près à mi-chemin entre la rivière Saint-Paul et Blanc-Sablon : celle de « Nathanaël Pawlo, esquimau, et de Nancy John, Esquimau⁴⁴ ». Le couple avait au moins un fils de 15 ans qui avait été baptisé⁴⁵. Toutefois, comme aucune autre mention de ce nom apparaît dans le registre par la suite, on peut supposer que toute la famille a déménagé ailleurs, peut-être à Fox Harbour, dans la partie sud-est du Labrador où ce patronyme était celui d'une femme décédée en 1921 et dont le nom était Betsy Wakeham (née Paulo)⁴⁶. Selon Kennedy, les patronymes Paul, Pollo ou Paulo existent toujours dans le village de Port Hope Simpson⁴⁷.

De plus, une Catherine « Esquimaude » a été baptisée à Brador le 15 août 1853⁴⁸, mais on ne peut la relier à aucune famille. Un autre nom à consonnance inuite, « Edwidge Iteuc, protestante, deux enfants », est inscrit dans le recensement de l'abbé Bélanger de 1850-1853⁴⁹. Comme il ne revient pas non plus dans aucun autre document, il nous est impossible de le relier à une appartenance inuite.

Au total donc, le nombre d'Inuits présents dans la partie orientale du Labrador canadien vers 1850 pouvait s'élever de façon certaine à trois familles (celles de Louis Esquimau et de Marie Esquimau, celle de Jenny Menouque et Charles Dukes et celle de Nathanaël Pawlo et Nancy John) et deux individus (Catherine Wilchir et Catherine Esquimaude), soit une quinzaine de personnes.

LES MIGRATIONS INUITES VERS LE SUD LABRADOR ET LA BASSE-CÔTE-NORD

Plusieurs questions se posent au sujet de l'origine de ces personnes, du moment où elles ont migré sur la partie canadienne du Labrador et sur les raisons qui ont motivé leur déplacement. Selon certains auteurs cités précédemment, Ferland en particulier, il est évident que ces personnes sont originaires du Labrador terre-neuvien et peut-être même des parties les plus éloignées de cette côte où la congrégation connue sous le nom des « Frères Moraves »

s'étaient implantée en 1770 pour évangéliser les Inuits du nord du Labrador tout en les regroupant en villages et en commerçant avec eux. Selon une hypothèse avancée par John Kennedy pour expliquer la migration d'Inuits de cette région vers le sud Labrador à peu près au même moment, ces personnes auraient voulu échapper à un régime trop contraignant. L'explication donnée par Ferland se rapproche de celle-ci en faisant appel au désir de se convertir au catholicisme, une religion possiblement vue comme plus attirante ou peut-être plus tolérante que le fondamentalisme morave.

Kennedy avance trois hypothèses pour expliquer la migration d'Inuits du nord et du centre du Labrador vers la partie sud : a) ils ont été bannis des communautés moraves pour mauvaise conduite; b) ils ont volontairement migré vers le sud pour « peupler la région »; c) des intermédiaires (« middlemen ») sont descendus vers le sud pour y faire du commerce et ont décidé d'y rester⁵⁰. La recherche d'un travail salarié comme engagé ne fait pas partie de ses hypothèses mais, si on se fie aux informations fournies par Feild, les Inuits et les Métis inuits qu'il a rencontrés travaillaient dans des postes de pêche au loup-marin et à la morue. À notre avis, la recherche d'un travail comme engagé dans un poste de pêche au loup-marin ou au saumon pourrait être une raison motivant de tels déplacements jusque sur les côtes du Labrador canadien, car à cette époque la main-d'œuvre était encore rare avant que les familles ne commencent à devenir autosuffisantes dans ce domaine. Qui plus est, dans les archipels de Saint-Augustin et de Rivière-Saint-Paul, les Inuits pouvaient trouver des milieux écologiques et des ressources fauniques assez semblables à ceux auxquels ils étaient habitués plus au nord : îles, baies, anses, passes protégées, pointes avancées sur la mer où pratiquer différentes activités de chasse et de pêche à différents moments de l'année, selon les stratégies d'adaptation diversifiées ou généralisées développées depuis des millénaires et caractéristiques des peuples exploitant des milieux extrêmes comme les Inuits⁵¹.

Quant à la période de migration de ces quelques familles et/ou individus vers le sud du Labrador, on peut vraisemblablement la situer dans les années 1830-1840. Leur présence est déjà mentionnée dans des textes datant de 1834 (Bayfield) et de 1841

(Robertson). Par ailleurs, Catherine Wilchir serait née vers 1808, Louis Esquimau vers 1811 et Jenny Menouque vers 1801. Les enfants de Louis et de Marie Esquimau seraient nés sur une courte période de trois ans entre 1836 à 1838. Les deux filles d'Andrew Kennedy et de Catherine Wilchir sont nées respectivement en 1842 et en 1849, ce qui suppose que l'union du couple a dû se concrétiser tout au moins aux environs de 1840.

Ces dates correspondent à ce que John Kennedy écrit pour la période de migration d'Inuits vers la région du Sud-est Labrador⁵². Il développe même la thèse de l'existence d'une « enclave » inuite dans cette région ayant donné lieu à un métissage inuit/anglo/terre-neuvien⁵³. Il appuie cette thèse principalement sur les comptes rendus de deux visites épiscopales faites par l'évêque anglican E. Feild en 1848 et en 1853 dans la partie sud du Labrador entre Blanc-Sablon et la Baie de Hamilton Inlet⁵⁴. Il y a rencontré à quelques endroits, tels que Francis Harbor, Venison Tickle et Seal Island, des Inuits et des Métis inuits pratiquant la pêche et parlant couramment anglais au point qu'il était souvent difficile de les distinguer des autres pêcheurs d'origine anglaise ou terre-neuvienne. Il donne quelques exemples de femmes inuites qui vivaient en union libre avec des pêcheurs originaires d'Angleterre et il qualifie d'« Anglo-Esquimaux » les enfants issus de ces unions⁵⁵. Dans certains cas, on lui demanda de consacrer par le mariage ces unions forcément libres, faute de ministres pour les célébrer. Au passage, il écorche quelque peu les frères Moraves : « they keep the poor Esquimaux in strict subjection, and will not allow them to trade with any other persons⁵⁶ ». Il ne relie toutefois pas cette « sujétion » à des migrations inuites vers la partie sud du Labrador. Trouvant sans doute que les « Esquimaux » et « Anglo-Esquimaux » de la partie sud du Labrador étaient passablement acculturés, voire assimilés, l'évêque s'est beaucoup intéressé à ceux de la partie centrale du Labrador vivant à l'entrée de Hamilton Inlet qu'il a pu rencontrer à Sandwich Bay en 1848 et qu'il espérait peut-être convertir à l'anglicanisme.

MENTIONS DE LA PRÉSENCE INUITE DANS LA SECONDE PARTIE DU 19^e SIÈCLE

Le naturaliste américain A.S. Packard a fait deux expéditions scientifiques sur les côtes

du Labrador en 1860 et 1864 et il a publié 20 ans plus tard deux textes intitulés « Notes on the Labrador Eskimo and their former range southward⁵⁷ ». Cependant, on y trouve assez peu d'informations sur les Inuits de la partie orientale du Labrador canadien y habitant au moment de son séjour en dehors de quelques informations sur la famille Dukes obtenues du révérend Carpenter après 1880. En citant ce dernier, Packard ajoute ceci au sujet de la présence d'Inuits dans l'archipel Saint-Augustin :

There was another family of Esquimaux, whose residence was at St. Augustine; I cannot recall the surname. I used to see one, « Louis the Esquimaux ». My impression is that the only one of the family was living in 1880, for I brought home Esquimaux dolls in full dress made by her.

These I feel were all the remnants living in my parish, say for fifty or a hundred miles up and down the coast.

The Esquimaux in Southern Labrador are a remnant. Once powerful there and numerous, they were defeated in a battle fought on Esquimaux Island (at the mouth of the river) by the Indians (Mountaineers), and what few were left went northward.⁵⁸

Le dernier des Inuits de Saint-Augustin aurait été une femme selon Carpenter cité par Packard. Il s'agissait de Catherine Wilshire qui apparaît encore au recensement de 1881 sous le nom de Ketty Kennedy. Par ailleurs, il y avait aussi possiblement John Louis qui vivait à Napéti, mais nous ne retrouvons pas son nom dans ce même recensement.

En fait, malgré leur titre, les deux textes de Packard traitent surtout de la présence des Inuits au sud du Labrador à la période préhistorique et au début de la période historique en insistant, comme bien d'autres, sur les affrontements sanglants entre Inuits et Montagnais – ou Innus – qui auraient mis fin à la présence inuite dans cette partie du Labrador incluant le Labrador canadien. Comme pour bien d'autres auteurs, la présence passée et apparemment massive – par milliers selon certains récits légendaires – des Inuits dans le détroit de Belle-Isle l'intéressait bien davantage que les Inuits vivant à cette époque au Labrador canadien. Dans l'esprit de cet auteur comme de bien d'autres, c'était l'époque des « vrais » Inuits.

À l'automne de l'année 1868, J. U. Gregory, un fonctionnaire du gouvernement du Québec, fut envoyé au Labrador canadien pour apporter des secours à la population de pêcheurs appauvrie et en détresse après plusieurs années de faillite presque complète des pêches. Le récit de son voyage publié en 1886 fait état de sa rencontre avec un Inuit de Saint-Augustin :

...C'était la barge du missionnaire de l'Eglise d'Angleterre, le révérend M. Wainright, qui, accompagné d'un esquimau, et d'un pêcheur, était parti de St-Augustin pour rencontrer le steamer à Bonne-Espérance⁵⁹.

Il ajoute aussi que la « population de cette partie de la côte [...] se compose d'habitants venus de l'île Jersey, de Terre-Neuve, du Canada, de l'ancienne Acadie et de quelques Esquimaux⁶⁰ ».

Un autre naturaliste américain, Wilfrid Alden Stearns a publié en 1884 un compte-rendu de ses déplacements et de ses travaux de recherche réalisés en 1875, en 1880-81 et en 1882 sous le titre *Labrador : A sketch of its peoples, its industries and its natural history*. Pour la partie orientale du Labrador canadien il ne traite de la présence inuite qu'au passé :

Bonne Esperance, Caribou Island, Esquimaux river : this was undoubtedly one of the chief seats of the Indians and Esquimaux, as well also of the French and Indian wars. A large number of graves were supposed to exist on the island, while an occasional one is still to be found there [...]⁶¹.

Pourtant Stearns a aussi voyagé dans la partie du sud du Labrador terre-neuvien jusqu'à Chateau Bay et Fox Harbour, et il mentionne la présence d'Inuits à ce dernier endroit dans les termes suivants :

Here, at length, we struck a real semi-artic habitation, inhabited by Indians, Esquimaux, and several half-breed families. The houses were similar, but poorer, than those seen all along the coast. The children were everywhere followed with troupes of dogs, but they were not savages [...]

Our men returned to the vessel loaded with spears, bows and arrows, komatik whips, sealskin boots and mittens, and several finely spotted skins⁶².

À nouveau, ce qui intéressait Stearns, ce sont les « vrais » Inuits vivant encore de façon « traditionnelle » et faisant usage de nombreux objets de leur propre fabrication. C'est peut-être la raison pour laquelle il ne fait aucune mention des Inuits et des Métis inuits qui vivaient dans les archipels de Rivière-Saint-Paul et de Saint-Augustin. Ils n'étaient pas dignes du même intérêt. Et pourtant, encore davantage que l'abbé Ferland, Stearns consacre de nombreuses pages de son livre à décrire en détail l'héritage inuit dans la partie sud du Labrador : le complexe du traîneau à chiens ou cométique, soit le traîneau lui-même, le fouet, le langage pour diriger les chiens, le harnachement et les cordages en peau de phoque; les bottes « esquimaudes », les mitaines, le chapeau, le sac de chasseur, tous fabriqués en peau de phoque⁶³.

Ces descriptions sont placées dans les premiers chapitres du livre de Stearns relatant son séjour prolongé d'un an dans l'archipel de la rivière Saint-Paul, point de départ de plusieurs excursions en bateau ou en cométique vers l'est et vers l'ouest, ce qui pourrait signifier qu'elles s'appuient en particulier sur des observations qu'il a pu faire dans les environs du poste de Bonne-Espérance où il était hébergé par William H. Whiteley, propriétaire de l'important poste de pêche de l'endroit, mais qu'il désigne le plus souvent comme un « magistrat ». Ses descriptions pourraient aussi se baser sur la collection d'objets matériels que lui et son équipe ont ramenés de leur séjour à Fox Harbour en 1882. Toutefois, un passage de son journal indique qu'au moins une partie des objets de culture matérielle héritée des Inuits était fabriquée par les femmes de l'archipel de la rivière Saint-Paul : « During the long winter months the women of the house spend their evening, and for most of their days also, in making boots, shoes, and nicknacks of various kinds⁶⁴ ». De plus, il précède immédiatement les longues descriptions d'objets typiques de la culture inuite mentionnés précédemment.

Dans son journal, Stearns raconte aussi un voyage qu'il a fait à la rivière Saint-Augustin à l'hiver 1881, mais il ne donne aucune information d'intérêt autre que le fait que le poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson était fermé cet hiver-là⁶⁵.

Nous ne connaissons aucune publication postérieure à celle de Stearns avant la fin du 19^e siècle qui traite de la présence inuite dans la partie orientale du Labrador cana-

dien. Les différents documents publiés dans la seconde moitié de ce siècle auxquels nous avons fait référence ont-ils contribué à faire connaître la présence des Inuits et des Métis de cette partie de la Côte-Nord en dehors des limites de celle-ci. Probablement très peu, car la plupart de ces textes avaient une circulation très limitée dans les milieux religieux et scientifiques. Ainsi, un très compétent historiographe, comme le Chanoine Victor Huard, formé lui aussi en sciences naturelles, et qui a visité la Côte-Nord jusqu'à Natashquan, ignore complètement la présence inuite au Labrador canadien au 19^e siècle. Dans son volume intitulé *Labrador et Anticosti*, publié en 1897, il ne fait référence dans le chapitre 22 intitulé « Topographie du Labrador oriental » qu'aux légendaires combats entre Esquimaux, Montagnais et Micmacs qui auraient fait « mille morts à la rivière aux Esquimaux en 1640, selon l'abbé A. Delay⁶⁶ ». On peut en conclure que l'information publiée auparavant sur la présence inuite contemporaine s'est perdue, même dans la tradition orale, car Huard a obtenu ses informations sur le Labrador oriental de personnes qui y voyageaient régulièrement à chaque année, comme les commerçants à bord de goélettes.

LES PREMIERS MÉTISSAGES ENTRE INUITS ET EURO-CANADIENS SUR LA BASSE-CÔTE-NORD

Comme nous l'avons vu précédemment, la première union mixte Inuit/Euro-canadien dans l'archipel Saint-Augustin fut celle d'Andrew Kennedy et de Catherine Wilshire (ou Wilchir). Les deux premières personnes métisses furent donc leurs deux filles Éloïse, prénom indiqué sur son acte de baptême mais remplacé par celui de Eliza par la suite, née en 1842, et Catherine née en 1849. Comme le couple Kennedy n'a pas eu d'enfant mâle, il n'y a pas aujourd'hui à Saint-Augustin de Kennedy descendant de cette branche de la famille. Ceux qui portent actuellement le nom de Kennedy sont les descendants de l'autre branche qui est celle de Mathew Kennedy et de Suzanne Lépine. Les actuels descendants directs de Catherine Wilshire sont donc issus des branches féminines d'Éloïse et de Marie. La première a épousé Patrick Driscoll en 1860, probablement un engagé au poste de Saint-Augustin, d'origine écossaise et ayant résidé au préalable à Terre-Neuve. Le couple, encore sans enfant, est mentionné dans le recensement de 1861 avec le nom d'Éliza Kennedy au lieu d'Éloïse et l'âge de

35 ans pour Patrick. Comme ce dernier est le seul et unique Driscoll à avoir migré sur la Basse-Côte-Nord, tous les descendants directs ou par alliance du couple ont une origine inuite.

De son côté, Marie (Catherine) Kennedy a épousé en 1867 Napoléon Nadeau, le plus souvent identifié sous le prénom de Paul Nadeau, dont les parents étaient originaires de Berthier, sur la Côte-du-Sud, en aval de Québec. Lors du recensement de 1861, il avait 20 ans et résidait sur l'île Saint-Augustin ou dans les environs. Il devait travailler comme engagé pour Thomas Lessard, car il est inscrit dans la maison de celui-ci. Il avait un frère du nom de Téléphore, de deux ans son aîné, qui s'est établi au Vieux Poste de Mécatina, près de La Tabatière, d'après le recensement de 1871, mais qui selon le site GENWEB LowerNorth shore⁶⁷ serait retourné dans son village d'origine vers 1880. Donc tous les descendants directs ou par mariage de Napoléon (ou Paul) Nadeau auraient une ascendance inuite.

Comme les couples Eliza Kennedy/Patrick Driscoll et Marie (Catherine) Kennedy/Napoléon (Paul) Nadeau ont eu respectivement onze et neuf enfants qui se sont mariés, leur descendance métisse inuite dans les Archipels de Saint-Augustin et dans les agglomérations voisines ne peut qu'être nombreuse. Nous n'avons toutefois pas fait la démarche de retracer au complet tous leurs descendants par manque de données concernant les deux plus récentes générations. Toutefois, la généalogie de la descendance de Catherine Wilshire sur les deux premières générations métisses est présentée dans la figure 1 de notre article de 1998⁶⁸.

Du côté de la famille de Louis et de Marie Esquimau, le premier métissage s'est réalisé suite à l'union de Catherine avec Pierre Léon, dont on ne connaît pas l'origine exacte, sauf la mention de Canada dans le recensement de 1861 et celle de Québec dans celui de 1871. Dans celui de 1861, le couple est établi sur l'île Dukes et a trois enfants, Peter, Marie-Louise et Eliza Ann, âgés respectivement de huit, cinq et deux ans. Comme la date de leur mariage religieux est le 13 juillet 1856, il est évident que les époux avaient auparavant vécu en union libre au moins depuis 1852, alors que Pierre avait environ 31 ans et Catherine 17 ans, ce que confirme l'acte de mariage par l'inscription « mariage déjà contracté ».

Dans ce même acte, il est aussi indiqué que le lieu de résidence de la mariée est Pointe-à-Giroux, situé sur l'île Dukes tel que mentionné précédemment. Cela peut vouloir dire deux choses : soit que la mariée vivait déjà en couple avec son conjoint, ce qui était indubitablement le cas, soit que la famille de Louis Esquimau vivait aussi sur cette île depuis un certain temps et que Pierre Léon se serait établi avec sa belle famille. Cette seconde hypothèse expliquerait par ailleurs la brève existence du toponyme Havre-aux-Esquimaux dans les rapports sur les pêcheries remplacée par celle de Pointe-à-Giroux. Par contre, l'inventaire des stations de pêche au saumon du capitaine Fortin de 1862 mentionne que Pierre Léon « has been engaged in salmon fishing at Duke's Island for 7 years; he was the first to fish there⁶⁹ ». Un autre pêcheur, François Lessard, s'adonnait aussi à la même activité sur la même île depuis 10 ans et il aurait aussi été le premier à le faire⁷⁰.

Ces indications ne signifient pas, toutefois, que d'autres occupants ne se soient adonnés à une autre activité, comme la pêche au loup-marin, par exemple, avant ces dates. Comme le même rapport de 1862 indique que Pierre Léon pratiquait ce type de pêche avec un filet de fond⁷¹, on peut penser que son beau-père a pu le faire avant lui. Mais une chose est sûre, c'est que cet endroit n'apparaît pas comme un site de pêche au loup-marin dans les brèves listes de postes de pêche dressées par Fortin en 1852 et 1858⁷². Comme le nom de Louis Esquimau n'apparaît à aucun endroit dans les rapports annuels sur la protection des pêcheries, on doit donc en rester avec l'hypothèse que tant qu'il a vécu sur la côte du Labrador canadien, Louis Esquimau était un engagé d'un poste de pêche au loup-marin et au saumon, fort probablement celui des frères Andrew et Mathew Kennedy sur l'île Saint-Augustin.

Selon le recensement de 1871, Pierre Léon était devenu veuf après celui de 1861, car il n'y est pas fait de mention de son épouse. Cependant, il avait un quatrième enfant, Andrew, âgé de 10 ans, ce qui signifie qu'il serait né juste après le recensement de 1861. Seuls deux des enfants qui se sont mariés ont laissé des descendants dans les Archipels Saint-Augustin : Pierre (ou Peter) à Élizabéth Bilodeau en 1877 et Marie-Louise à Thomas Maurice la même année. Une autre fille, Eliza-Ann, a marié Pierre Philippe en 1886, mais ce couple n'a pas laissé de descendant

dans l'Archipel. Comme Pierre Léon est le seul de ce patronyme à s'établir sur la Basse-Côte-Nord, tous les descendants de son mariage avec Catherine Louis et des alliances que ceux-ci ont contractées avec d'autres personnes sont des Métis inuits. Les deux premières générations de ces Métis inuits sont présentées dans la généalogie reproduite dans la figure 2 de l'article de 1998⁷³.

Un seul des deux fils du couple Louis et Marie Esquimau s'est marié. Il s'agit de Louis Louis, appelé aussi Louis Esquimau comme son père. Il s'est marié à Mary Belvin en 1872 à l'âge de 36 ans. Le couple a eu six enfants avant 1889, dont (Mary) Catherine et Sophie. La première a épousé John Shattler en 1890 sous le nom de Catherine Louis Johnson, la seconde William Kennedy sous le nom de Sophie Johnson, en 1903. Comme les noms des parents et des quatre autres enfants disparaissent des registres après 1889, il est impossible de savoir ce qu'il est advenu des autres membres de la famille. Se sont-ils noyés, selon une hypothèse présentée dans notre article de 1998⁷⁴, ou le couple avec les quatre plus jeunes enfants a-t-il migré ailleurs laissant derrière lui les deux filles aînées sous la responsabilité de leur oncle John Louis, qui les aurait adoptées, d'où leur nom de Johnson? La deuxième hypothèse nous semble maintenant plus plausible, car, en raison des graves difficultés économiques vécues par les familles de l'archipel Saint-Augustin dues à des saisons de pêche misérables dans les années 1880, plusieurs familles ont migré tout au moins temporairement, soit dans des postes voisins comme Bonne-Espérance, soit à l'extérieur de la région.

En tout cas, les dernières inscriptions dans les registres concernant la famille Louis/Belvin sont associées au poste de La Tabatière, ce qui laisse à penser que le couple avait déjà quitté les archipels Saint-Augustin avec au moins leurs plus jeunes enfants vers 1885, la dernière mention pour Saint-Augustin étant le baptême de « Joseph Grégoire Pierre André Edmond Louis Esquimaud », en date du 24 avril 1885. Le baptême du fils suivant, nommé « Joseph Jacques Esquimaud », est enregistré à La Tabatière le 17 avril 1887. Le dernier enregistrement connu est celui de « Joseph Pierre Adolphe François de Paul Laurent Esquimau » baptisé le 10 août 1889. À La Tabatière, la famille de Louis Louis a dû se retrouver en compagnie de celle de sa

cousine Eliza Ann Léon, mariée à François Philippe, qui y a fait aussi baptisé un enfant : Joseph Pierre François, le 17 avril 1887. Par la suite, ce couple disparaît aussi des registres et le nom de Philippe n'est plus présent sur la Basse-Côte-Nord.

Quant à John Louis, il ne s'est jamais marié à notre connaissance. Il aurait agi, selon notre hypothèse, comme père adoptif des deux filles aînées de Louis Louis et de Mary Belvin, puisqu'elles portent le nom de Johnson lors de leur mariage. Il a vécu jusqu'à un âge avancé, car il serait le dernier « pur » Inuit de la Côte-Nord selon le passage suivant du livre de Puyjalon intitulé *Récits du Labrador* :

Il ne reste plus un seul Esquimaux [*sic*] entre la Pointe des Monts et Blanc-Sablon. Le dernier que j'ai vu demeurerait, il y a une quinzaine d'années dans les goulets précédant Shécatika. Il y vivait seul. Depuis, il est mort. Représentait-il le dernier vestige des tribus disparues? Était-il revenu attiré par les chasses sur les terres occupées autrefois par ses aïeux? Je ne saurais le dire. Quoi qu'il en soit, on ne rencontre plus sur tout le littoral que des Montagnais et accidentellement, quelques représentants de la tribu forestière et lacustre des Naskapis⁷⁵.

Il semble donc que, pour cet auteur, les descendants métis des Inuits de la Basse-Côte-Nord ne devaient pas être considérés comme des Inuits, mais plutôt comme des « Blancs ». Par ailleurs, une entrée dans la liste des postes de pêche du district de Bonne-Espérance indique que John Louis était installé au poste de Rivière Napétipi (écrit Wahtipiti dans le rapport) en 1880. Il est inscrit sous le nom de Louis Jean, mais il s'agit sans doute d'une traduction malvenue du texte anglais du capitaine Wakeham, alors officier en charge de la protection des pêcheries⁷⁶. Il ne vivait pas seul, cependant, car les statistiques fournies par Wakeham pour ce poste mentionnent quatre pêcheurs et un gravier⁷⁷.

Ainsi, en raison de l'absence de descendant mâle de Louis Louis et de John Louis, le patronyme Louis est aussi disparu de la Basse-Côte-Nord. Par contre, les deux filles aînées du couple Louis Louis et Mary Belvin se sont mariées respectivement à John Shattler en 1890 et à William Kennedy en 1903, mais seule la première a une descendance à Saint-Augustin⁷⁸, soit (Mary)

Catherine Louis mariée à John Shattler. Leur fils Dick fut le guide de Junek lors de son terrain en 1934. Sa mère apparaît sur une photo du livre de Junek *Isolated Communities* reproduite dans mon article sur « Les Inuit du Labrador canadien...⁷⁹ » et apparaissant sur la page couverture de ce document. La généalogie schématique des deux premières générations de Métis inuits descendant du couple Louis Esquimau et Marie Esquimau est présentée dans la figure 2 de l'article de 1998 déjà cité.

Ainsi, après seulement deux générations d'intermariages entre Euro-canadiens, Inuits et Métis inuits, on peut identifier plusieurs lignées patronymiques de l'archipel Saint-Augustin constituées entièrement ou partiellement de Métis inuits. Dans le premier cas, il s'agit des Driscoll et des Nadeau, descendants de Catherine Wilshire, et des Léon, descendants de Catherine Louis. Dans le second cas, il s'agit des descendants de Mary-Catherine Louis, mariée à John Shattler, de ceux de Pierre Léon jr et de Marie-Louise (Lise) Léon, mariée à Thomas Maurice. À la deuxième génération de métissage des descendants de Louis et Marie Esquimau, nous retrouvons déjà 14 couples et des alliances entre 11 patronymes différents. Dans le cas de la descendance de Catherine Wilshire, nous avons compté 20 couples représentant aussi 11 patronymes différents.

Tel qu'expliqué précédemment, nous n'avons pu retracer toutes ces descendance métisses jusqu'à aujourd'hui, et il n'est pas nécessaire de le faire non plus, selon nous. Comme nous l'avons démontré dans notre article de 1998, tout près de la moitié de la population du village de Saint-Augustin avait une ascendance inuite en 1965 lors de nos travaux de terrain dans cette communauté⁸⁰. Près de deux générations plus tard, ce nombre n'a pu qu'augmenter par le simple fait des nouveaux mariages et des enfants qui en sont issus. On peut donc considérer qu'actuellement la majorité de la population du village de Saint-Augustin peut revendiquer des Inuits comme ancêtres.

L'HÉRITAGE CULTUREL INUIT EN BASSE-CÔTE-NORD

Selon les commentaires de Feild dans son récit de voyage de 1848, l'acculturation des Inuits du sud du Labrador sous l'influence des nouveaux venus anglais s'effectuait à un rythme très rapide :

A few years ago the Esquimaux women, generally, wore cloak, or cope, of seal-skin, with the hair outwards, the tail hanging down behind, and the flippers on their arms; but now all rejoice in european dresses, shawls and gowns of many colors. The only remains of Indian dress is the seal-skin boot, which even the smallest children wear; it is of great use in the snow, being quite impervious to wet. In the race of mixed blood, or Anglo-Esquimaux, the Indian characteristics much disappear, and the children are both lively and comely⁸¹.

Cette appréciation est un peu trop rapide et superficielle, car la culture d'un peuple est beaucoup plus que la seule culture matérielle comme le vêtement, qui en est un des éléments les plus apparents. Mais les observations de Feild pour le sud Labrador corroborent celles de certains auteurs que nous avons cités précédemment pour ce qui est de la situation culturelle des Inuits résidant dans la partie canadienne du Labrador : ils parlaient anglais, portaient des vêtements européens et de façon générale vivaient à l'euro-péenne comme les autres résidents de la côte. Bayfield est le seul à faire référence à des Inuits « demi-civilisés ». Toutefois, bien qu'ils se soient intéressés à plusieurs éléments de culture matérielle empruntés aux Inuits, comme le complexe du traîneau à chien, le kayak ou les bottes en peau de phoque au point d'y consacrer souvent de longues descriptions, ces auteurs n'établissent pas de lien direct entre la présence d'Inuits et l'usage par les nouveaux résidents permanents de cette partie de la Côte-Nord de plusieurs éléments de la culture inuite. Le seul à le faire est Ferland tel que cité précédemment.

Dans son texte « Mission du Labrador » publié en 1859, l'abbé Ferland décrit en détail certains éléments culturels inuits intégrés à la culture des résidents du Labrador canadien au milieu du 19^e siècle, en particulier le complexe du traîneau à chiens qui comprend le traîneau lui-même, les chiens dits « esquimaux », leur attelage et la façon de les conduire en utilisant le fouet et des signaux verbaux.

Au sujet des chiens, Ferland écrit ceci :

Chaque famille garde ordinairement huit ou dix chiens, qui pendant l'été n'ont qu'à manger, flaner et se quereller. Pendant l'hiver l'état des choses est bien

changé : il leur faut renoncer au *far niente* [sic], et se soumettre à des rudes fatigues.

Le chien esquimaux [sic] a servi de base à toutes les familles de chiens au Labrador; dans quelques localités, il s'est croisé avec des chiens appartenant à d'autres races; ailleurs il a été conservé pur et sans mélange. Le vrai chien esquimaux [sic] est de forte taille; sa robe est blanche avec quelques taches noires; il a le poil long, les oreilles pointues, la queue touffue et relevée; il n'aboie point, mais pousse des cris courts et étouffés, qui semblent être des essais d'aboiement. Il ressemble d'une manière frappante au loup du pays, ou plutôt, c'est un loup réduit à l'état domestique⁸².

La description se poursuit sur plusieurs pages et cette pièce d'anthologie est une de celles choisies par la collection *Classiques canadiens* pour illustrer la littérature de J.B.A Ferland présentée par Thomas-M. Charland⁸³ comme le rapport au complet publié dans *La littérature canadienne de 1850 à 1860*⁸⁴.

Le traîneau nommé d'après son nom inuit « cométique », l'attelage des chiens et la façon de les conduire font l'objet d'une moins longue mais tout aussi intéressante description :

Le cométique est un traîneau large d'environ trente pouces et long de dix à douze pieds. Il est bien différent de la tabagane, ou traîne sauvage. Deux membres, semblables à ceux du traîneau canadien, sont unis par des barres transversales arrêtées au moyen de lanière de cuir. Sous chaque membre est une bande ou lisse, formée d'os de baleine, et ayant un demi pouce d'épaisseur. On choisit pour cela des machoires, qu'on laisse tremper dans l'eau de la mer pendant quelques semaines. Lorsque toutes les parties de la chair sont détachées, on scie les os dans leur longueur et on les divise en pièces, qui sont longues de quinze à vingt pouces, et qui après avoir été polies ressemblent à l'ivoire; ainsi préparées des [sic] lisses glissent sur la neige bien plus facilement que celle de fer...

Le cométique de voyage est garni de peaux d'ours ou de loups-marins, fortement cousues que le voyageur ramène

sur lui pour se préserver du froid. L'attelage est en peau de loup-marin; on place le chien-guide à une dizaine de brasses du cométique; les autres sont rangés derrière lui de manière à ne point l'embarrasser. Le guide ou comme on le nomme au Labrador, le chien de l'avant, doit être intelligent, dressé à obéir à la voix, et à se porter vers la droite ou vers la gauche, sur un mot d'ordre. Les autres chiens sont accoutumés à le suivre et n'ont pas besoin d'être soumis à la même discipline. Avec un bon chien de l'avant, le voyageur n'a pas à craindre de s'écarter durant les tempêtes, lorsque souvent la neige empêche de voir les objets à quelques pas autour de soi. Qu'il abandonne la direction du traîneau à la sagacité de son chien, sans le troubler par des coups : guidé par l'odorat, l'intelligent animal reconnaîtra les traces cachées sous la neige, et se dirigera vers l'habitation la plus voisine. S'il arrive quelque accident dans les voyages d'hiver, on peut presque toujours l'attribuer à l'inexpérience ou à la mauvaise humeur du conducteur, qui a gourmandé ses chiens hors propos⁸⁵.

L'auteur conclut son élégie des chiens par la phrase suivante : « Pendant l'hiver, ils récompensent leurs maîtres des dépenses et des inquiétudes qu'ils lui ont causées durant le reste de l'année⁸⁶ ».

Et l'auteur d'enchaîner avec la description du terrible fouet, instrument de domination de l'homme sur l'animal :

Le fouet est un instrument formidable, devant lequel les chiens fuient, même en été. Au milieu de leurs batailles les plus acharnées, il suffit de leur montrer pour rétablir la paix. À côté du fouet esquimaux, le knout de Russie est un jeu d'enfant. Un bon fouet a une longueur de dix à douze brasses : il est attaché à un manche long de cinq ou six pouces; lorsqu'on ne s'en sert point, on le laisse traîner derrière le cométique. Pour les personnes qui ne sont pas accoutumées dès l'enfance à le faire jouer, il constitue un embarras sérieux à cause de sa longueur; mais dans les mains d'un esquimaux [sic] ou d'un homme élevé sur la côte, il devient une arme puissante. Le bout du fouet va choisir à quarante ou cinquante pieds le chien paresseux ou grognard; le claquement produit un son si éclatant que l'animal le plus endormi en trépigne d'épouvante.

Un seul coup appliqué à une grande portée couperait un chien en deux. Les fouetteurs habiles sont connus dans tout le Labrador; à leur tête est un nommé Bill, dans les veines duquel coule un peu de sang esquimau; du bout de son fouet il enlève à soixante pieds le goulet d'une bouteille sur une ligne tracée d'avance. Il joue mille tours de cette force, tous remarquables par leur précision et leur vigueur⁸⁷.

Un peu plus loin dans son récit, Ferland décrit succinctement un kayak qu'il appelle « canot esquimaux » tel que mentionné précédemment⁸⁸.

Par contre, Ferland ne dit rien des différentes pièces de vêtements de type inuit fabriqués en peau de phoque que les résidents de la Basse-Côte-Nord portaient en bon nombre à l'époque. La raison en est probablement qu'il a effectué son voyage en été alors que ces vêtements étaient portés en hiver. Il semble bien qu'en hiver, les bottes en peau de phoque étaient portées par à peu près tout le monde. Cette pratique s'est perpétuée jusque dans les années 1960, mais par un nombre de plus en plus restreint de personnes. Les autres pièces de vêtements fabriquées localement par les femmes étaient des vestes avec capuchon, des mitaines, des casquettes, et des sacs portés en bandoulière, tels que mentionnés par Stearns⁸⁹. De façon plus générale, au plan économique, l'exploitation du phoque (ou loup-marin) à l'aide de filets (« pêche au loup-marin ») et sur les glaces et la préparation de différents produits du phoque comme la viande pour nourrir les chiens et occasionnellement les humains, l'huile pour l'éclairage et l'échange, la fourrure pour fabriquer des vêtements pour se protéger des rigueurs de l'hiver et des lanières pour les harnais et les fouets peuvent être considérés comme des éléments caractéristiques de la culture inuite.

24

Par contre, ces éléments les plus évidents de la culture matérielle inuite facilement identifiables par un observateur venu de l'extérieur en cachent d'autres qui relèvent de l'adaptation au milieu arctique et subarctique que les Inuits ont su développer suite à leurs longs séjours dans ces types de milieux. Mais ici, il est difficile de départager ce qui serait une influence culturelle inuite et ce qui découlerait de la propre

expérience adaptative des nouveaux venus d'origine euro-canadienne. Il est toutefois logique de penser que la façon dont les Inuits occupaient et utilisaient le territoire côtier du Labrador a dû sûrement influencer la façon dont les pionniers ou premiers résidents permanents en ces endroits ont pu développer leurs traditions culturelles propres empruntant à la fois à celles de leur milieu d'origine et à celles des populations autochtones, inuites et innues. Il en est résulté une culture métisse à prédominance euro-canadienne, mais avec de nombreux éléments de cultures autochtones. Pour les besoins de cet article, nous ne retiendrons que les principales caractéristiques du métissage culturel euro-inuit correspondant à une sous-aire culturelle sud labradorienne dont nous avons décrit les caractéristiques en détail dans un article récent publié dans la revue *Recherches amérindiennes du Québec*⁹⁰.

LES PRINCIPALES CARACTÉRISTIQUES DE LA CULTURE MÉTISSE EURO-NUITE

La culture métisse euro-inuite correspond dans ses grandes lignes à celle de sa période de plus grande stabilité, soit entre les premières décennies du 19^e siècle et le milieu du 20^e siècle. Comme le soulignent certains auteurs⁹¹, la culture labradorienne possède sa propre spécificité, son « caractère unique » ou son « identité distincte » par rapport à celles de Terre-Neuve et d'autres régions du Canada. À un degré moindre, il en est de même pour la sous-aire du Labrador méridional par rapport aux autres sous-aires culturelles du Labrador (Nord Labrador, Centre Labrador) et du Québec (Moyenne-Côte-Nord ou Minganie).

Les traits les plus marquants de l'identité socioculturelle des résidents du Labrador méridional en général et du Labrador canadien en particulier sont les suivants : 1) l'adaptation au milieu et l'exploitation de ressources naturelles variées; 2) l'héritage culturel autochtone; 3) le pluralisme occupationnel et le cycle annuel des activités de production; 4) le dualisme résidentiel, la pratique de la transhumance (déplacements saisonniers entre deux habitats d'hiver et d'été) et la dispersion du peuplement; 5) l'économie et la technologie centrées sur la pêche, la chasse et le piégeage; 6) la famille et le poste de pêche comme unités socioterritoriales de base; 7) le faible développement politique; 8) la multiconfessionnalité religieuse. Aucune de ces caractéristiques

ne différencie en soi la sous-aire culturelle du Labrador méridional des autres sous-aires voisines, mais c'est leur combinaison en un tout structuré qui en fait l'originalité ou la spécificité par rapport à celles-ci. On reconnaîtra dans ces différents éléments plusieurs caractéristiques propres aux petits groupes de chasseurs-pêcheurs-trappeurs comme les Inuits avant et au début de leur sédentarisation. Ainsi, au-delà même d'un héritage culturel direct se manifestant surtout par des emprunts de culture matérielle, la façon dont les pionniers de la Basse-Côte-Nord se sont adaptés à leur nouveau milieu est semblable à celle des « Settlers » ou Métis du Sud et du Centre Labrador et se rapproche aussi beaucoup de celle des Inuits du Nord Labrador.

CONCLUSION

Avant le milieu du 19^e siècle il a existé au Labrador canadien ou Basse-Côte-Nord une enclave inuite qui a donné lieu à un métissage d'Inuits et d'Européens qui fait qu'aujourd'hui au moins la moitié de la population du village de Saint-Augustin a des ancêtres inuits. Là, comme au sud Labrador, ce métissage était occulté par les personnes d'ascendance inuite face aux personnes de l'extérieur de peur d'être stigmatisées et dévalorisées comme étant des gens inférieures en raison de leurs origines. Le mouvement de revalorisation culturelle et politique des Autochtones en cours depuis environ trois décennies a permis à de nombreux groupes métis un peu partout ailleurs au Canada, au Labrador et maintenant sur la Basse-Côte-Nord d'affirmer leurs origines autochtones et de revendiquer certains droits fondés sur leur aboriginalité, c'est-à-dire sur le fait qu'ils sont descendants d'ancêtres autochtones et aussi sur le fait qu'ils ont hérité d'une culture particulière. Pour eux, c'est une question d'équité sociale. Si les Inuits et les Settlers du Nord Labrador et les Innus peuvent bénéficier de la reconnaissance de leurs droits aboriginaux, pourquoi pas eux? Surtout qu'au jeu du découpage des territoires nordiques du Québec-Labrador entre Autochtones dûment reconnus par les gouvernements, ceux qui ne le sont pas risquent de se retrouver privés de territoires qu'ils fréquentent et de ressources qu'ils exploitent depuis de nombreuses générations. □

* Paul Charest est professeur retraité associé du Département d'anthropologie de l'Université Laval et chercheur régulier du Centre interuniversitaire d'études et de recherches autochtones (Ciéa) basé à cette même université.

Notes

- 1 Paul Bussières, « Les limites géographiques de la Côte-Nord », *Saguenayensia*, 5(5-6) : 109-111. Voir aussi la carte de Jacquelin Harvey 1973 dans *Le trafic maritime de la Côte-Nord*, Québec, Ministère de l'Industrie et du commerce, 1973.
- 2 Oscar Waldemar Juneke, *Isolated communities. A study of a Labrador fishing village*, New York, American Book Company, 1937.
- 3 Au sujet de la préhistoire de la Basse-Côte-Nord voir : Paul Charest, « Les Nord-Côtiers : peuplement permanent de la partie orientale de la Côte-Nord du golfe Saint-Laurent », 23-36, in Gérard Duhaime (dir) : *Le Nord. Habitants et mutations*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval et Groupe d'études inuit et circumpolaires, 2001; Daniel Chevrier, « Les premières populations humaines, 8500 à 2000 ans avant aujourd'hui », 73-104, in Pierre Frenette (dir) : *Histoire de la Côte-Nord*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval et Institut québécois de recherche sur la culture, 1996; Yves Labrèche, « Terres habite es, interactions et changement au temps de la préhistoire », 5-22, in Gérard Duhaime (dir) : *Le Nord. Habitants et mutations*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval et Groupe d'études inuit et circumpolaires, 2001; Jean-Yves Pintel, *Aux frontières de la mer, la préhistoire de Blanc-Sablon*, Québec, Ministère de la Culture et des communications (Dossiers 102), 1998; James Tuck, *Newfoundland and Labrador Prehistory*, Ottawa, Musée national de l'Homme, Musées nationaux du Canada, 1976.
- 4 Voir Dominique Groison, « Blanc-Sablon et le paléo-indien du détroit de Belle-Isle », *Recherches amérindiennes au Québec*, XV(1-2), 1985 :127-133; Pintel 1998, *op. cit.*
- 5 Pintel, *op. cit.*, p. 18.
- 6 Charest, *op. cit.*, p. 38.
- 7 Labrèche, *op. cit.*; Pintel 1998, *op. cit.*
- 8 Pierre-George Roy, 1926; Great Britain. Privy Council, *In the matter of the boundary between the Dominion of Canada and the Colony of Newfoundland in the Labrador Peninsula*, London, William Clowes and Sons, 12 vol., 1927, Charles Martijn, « La présence inuit sur la Côte-Nord du Golfe Saint-Laurent à l'époque historique », * tudes Inuit Studies*, 4(1-2), 1980, p. 105-109.
- 9 Voir François Trudel : « Les Inuit du Labrador méridional face à l'exploitation canadienne et française des pêcheries (1700-1760) », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 31(4), 1978, p. 481-499; « Les Inuit face à l'expansion commerciale européenne dans la région du détroit de Belle-Isle au XVI  et au XVII  siècles », *Recherches amérindiennes au Québec*, VII (3-4), 1978, p. 49-58; « Les relations entre les Français et les Inuit au Labrador méridional, 1660-1760 », * tudes Inuit Studies*, 4(1-2), 1980, p. 135-145; « Autochtones et traite des fourrures dans la péninsule du Québec-Labrador », p. 125-154, in Gérard Duhaime (dir) : *Le Nord. Habitants et mutations*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval et Groupe d'études inuit et circumpolaires, 2001.
- 10 Voir Selma Barkham, « The Basques : filling a gap in ou history between Jacques Cartier and Champlain », *Canadian Geographical Journal*, 96(1), 1978, p. 8-19; « A note on the strait of Belle Isle during the period of Basque contact with Indians and Inuit », * tudes Inuit Studies*, 4(1-2), 1980, p. 51-58; James Tuck et Robert Grenier, *Red Bay, Labrador : World fishing capital A.D. 1550-1600*, St. Johns (NFLD), Atlantic Archaeology, 1989, Martijn 1980, *op. cit.*; Trudel, *op. cit.*
- 11 Martijn, *op. cit.*; Vaino Tanner, *Outline of the Geography, Life & Customs of Newfoundland-Labrador (The Eastern Part of the Labrador Peninsula)*, Cambridge University Press, 2 vols., 1947; J. Garth Taylor, « Historical ethnography of the Labrador Coast », p. 508-521, in David Damas (vol.  d.) : *Arctic*, vol 5, *Handbook of North American Indians*, W.C. Sturtevant (gen.  d.), Washington (D.C), Smithsonian Institution, 1984; Trudel, *op. cit.*
- 12 Traduction de l'auteur de l'article : « Saint-Augustin : Matthew Kennedy et son frère Andrew pratiquent la pêche au saumon et la chasse au phoque depuis 1823; avant cela, la Compagnie du Labrador, Lymburner et Co. p chait dans la rivière. Les deux frères ont payé 300 livres à cette compagnie pour les droits de pêche au saumon et de chasse au phoque sur la rivière Saint-Augustin. Matthew seulement pratique ces deux activités; Andrew pêche uniquement le saumon » Canada. « Rapport annuel ... du magistrat en commandement de la go lette "La Canadienne", dans le golfe Saint-Laurent ... », *Documents de la Session*, 1863, p. 92.
- 13 Placide Vigneau, « De quelques grandes maisons sur la Côte par en bas », *Notes diverses*, Manuscrit, Archives nationales du Québec, Québec, n.d, p. 211.
- 14 Maria R. Audubon, *Audubon and his journals*, New York, Dover Publications, 2 vol., 1960.
- 15 Ruth McKenzie (ed.), *The St. Lawrence journals of Captain Henry Wolsey Bayfield (1829-1853)*, Toronto, The Champlain Society, vol 1.
- 16 Audubon, *op. cit.*, p. 402 et 408.
- 17 Traduction de l'auteur de l'article : « Une famille ou deux d'Esquimaux demi civilisés fréquentent cette côte. » McKenzie, *op. cit.*, p. 356.
- 18 *Ibid.*, p. 305.
- 19 Audubon, *op. cit.*, p. 90
- 20 Traduction de l'auteur de l'article : « Depuis ce temps, les Esquimaux n'ont import n  personne. Dans les établissements moraves, ils sont généralement des chrétiens très pieux, et ceux qui sont dispersés à l'ouest le sont au moins nominalement; dans l'ensemble, ils sont protestants. Environ cinquante personnes de cette tribu vivent dans la province; ils ont adopté les manières, l'habillement et la langue des Anglais; et ils vivent exactement comme les autres habitants de la côte ». Samuel Robertson, « Notes on the Coast of Labrador (Read, 16th January, 1841) », *Transactions of the Literary and Historical Society of Québec*, 4 (1), 1855, p. 45.
- 21 Paul Charest, « La dynamique de l'occupation humaine du territoire », Chap II : 1-150, in Marc-Ad lard Tremblay, André Lepage, Paul Charest et al. : *Rapport ethnologique sur la Basse-Côte-Nord du golfe Saint-Laurent*, Québec, Laboratoire d'anthropologie, Université Laval, 1973, p. 148.
- 22 J.H. Pinet, « Mission du Labrador, St. Roch, le 21 novembre 1855 », *Rapport sur les Missions du Diocèse de Québec*, 12, 1857, p. 54.
- 23 Traduction de l'auteur de l'article : « Pendant mon séjour sur la côte, j'ai eu la chance de rencontrer quelques individus de la tribu des Esquimaux qui a presque déserté cette partie du Labrador au sud de la baie de Blanc-Sablon. Ces Esquimaux ont adopté le costume et les habitudes des pêcheurs, et les objets originaux que j'ai vus en leur possession étaient des kayaks ou embarcations en peau qui sont vraiment dignes de mention ». Noel H. Bowen, « The social conditions of the Coast 1855 of Labrador », *Transactions of the Literary and Historical Society of Québec*, 4, 1855, p. 336.
- 24 R.P. Pailler, « Lettre du R.P. Pailler, missionnaire oblat de Marie Immaculée,   M. le curé de Pompey (diocèse de Nancy), Montréal, le 25 octobre 1957 », *Annales de la propagation de la foi*, Tome Trentième, 1858, p. 110.
- 25 J.B.A. Ferland, « Mission du Labrador », *Rapports sur les missions du Diocèse de Québec*, 13, p. 65-130; « Le Labrador », p. 288-365, in *Littérature canadienne de 1850 à 1860*, Québec, Desbarats et Derbyshire, Imprimeurs- diteurs, T. 1.; « Le Labrador, p. 35-181, in *Opusculs*.
- 26 Ferland, *op. cit.*, p. 81.
- 27 *Ibid.*, p. 81.
- 28 *Ibid.*, p. 112.
- 29 Registre de la paroisse de Lourdes-de-Blanc-Sablon.
- 30 *Ibid.*
- 31 *Ibid.*
- 32 *Ibid.*
- 33 Ferland, *op. cit.* : 348.
- 34 *Ibid.*, p. 324-329.
- 35 *Ibid.*, p. 329-330.
- 36 *Ibid.*, p. 330-332.
- 37 *Ibid.*, p. 331.
- 38 F.X. Plamondon, « Lettre de M.F.X. Plamondon, vicaire de St. Roch de Québec, St. Roch , 12 octobre 1860 », *Rapport sur les Missions du Diocèse de Québec*, 12, p. 94-95.
- 39 Canada 1863, *op. cit.*, p. 92
- 40 Traduction de l'auteur de l'article : « La maisonnée de John Goddard, un anglais à l'aise dont l' le, était proche de [l' le] Caribou était un centre d'intérêt. Sa femme, une Esquimaude pur-sang tenait une maison impeccable et était douée de toutes les habilités de sa race. Elle était une chasseuse de phoque experte. En position couch e sur une falaise au dessus d'une crique de profondeur moyenne, elle appelait les phoques des havres dans le « langage des phoques ». Parce que les phoques calent lorsque atteints d'une balle, elle les amenait en eau relativement peu profonde avant de les tirer. Une fois le premier phoque tué (pesant entre 150 et 200 livres), elle le hissait au sommet de l'escarpement pour servir de leurre pour les autres et comme écran pour cacher sa présence ». Jeannette Graustein, « Collegians in Labrador and Greenland », *Explorers Journal*, 48(3), 1970 : 184-191, p. 187.
- 41 Alpheus S. Packard, « Notes on the Labrador Eskimo and their former range southward », *American Naturalist*, 19, 1885, p. 556.
- 42 Traduction de l'auteur de l'article : « ...   Stick Point – arrêt d'une heure à parler avec Lucy au sujet du b pt me et avec la vieille femme au sujet des Esquimaux... ». Charles C. Carpenter, *Daily journal of Charles C. Carpenter, Labrador Mission, 1856, 1858, 1859, 1861, 1862-1864, 1865, 1880, 1909*, Deux microfilms, Bibliothèque et Archives nationales du Canada, 1861 : 56).
- 43 Traduction de l'auteur de l'article : « Lucy Dukes nous reçoit cordialement ... Elle dit que la vieille dame Goddard est âgée d'environ 90 ans – 9 dizaines a dit la vieille femme esquimaude. Il lui reste 6 enfants. La dame... comme la vieille femme avec le visage plat et de petits yeux. Bien que Lucy affirme que Jennie (9 ans) ressemble à sa grand-mère – parce qu'elle dit "vous savez M. Carpenter, en grandissant avec de vilains traits longs et étroits". Pourtant la vieille femme a un visage rond comme la lune et aussi plat. » *Ibid.*, p. 93.
- 44 Registre de l'Archevêché de Québec, 4 août 1848.
- 45 Paul Charest, « Les Inuit du Labrador canadien et leurs descendants sur la Basse-Côte-Nord du golfe Saint-Laurent », * tudes Inuit Studies*, 22(1), 1998, p. 13.
- 46 John C. Kennedy, « Our heritage, our Identity : the Case of the Labrador Metis Association », *Acta Borealia*, 1, 1996, p. 23-34, p. 26; John C. Kennedy, « Labrador Metis ethnogenesis », *Ethnos*, 62(3-4), 1997, p. 12.
- 47 John C. Kennedy, *People of the bays and headlands*, Toronto, University of Toronto Press, 1995, p. 84.
- 48 Charest, 1998, *op. cit.*, p. 13.
- 49 Charest 1975, *op. cit.*, p. 147.
- 50 Kennedy 1995, *op. cit.*, p. 84.
- 51 Charest 1973 *op. cit.*; Paul Charest, « Stratégies d'adaptation généralisées et écosystèmes spécialisés : le cas de la Basse-Côte-Nord du golfe Saint-Laurent », *Cahiers d'anthropologie de l'Université Laval*, 1, 1976; Paul Charest, « Contraintes écologiques et pêcheries sédentaires sur la Basse-Côte-Nord du golfe Saint-Lasurent », *Anthropologie et sociétés*, 5 (1), 1981, p. 29-56; Paul Charest, « Modes d'exploitation des ressources marines et processus d'adaptation sur la Côte-Nord du golfe Saint-Laurent, p. 244-262, in Paul-Louis Martin (dir.) : *Traditions maritimes au Québec*, Québec, Ministère des Affaires culturelles, 1985.
- 52 Kennedy, *op. cit.*, p. 73.
- 53 *Ibid.*, p. 86.
- 54 Edward Feild, *Journal of the Bishop of Newfoundland's Voyage of Visitation and Discovery on the South and West Coasts of Newfoundland and on the Labrador, in the Church Ship 'Hawk', in the Year 1848*. The Society for the Propagation of the Gospel, Church in the Colonies XXI, London, 1849; Edward Feild, *Journal of the Bishop of Newfoundland's Voyage of Visitation on the Coast of Labrador and the North-East Coast of Newfoundland in the Church Ship 'Hawk' in the Year 1853*. The Society for the Propagation of the Gospel, Church in the Colonies né XXX, London, 1865.
- 55 Feild 1849, *op. cit.*, p. 73.
- 56 Traduction de Littoral : « ils gardent les pauvres Esquimaux assujettis, et ne leur permettent pas de transiger avec d'autres personnes. » *Ibid.*, p. 71.
- 57 Packard, *op. cit.*
- 58 Traduction de l'auteur de l'article : « Il y avait une autre famille d'Esquimaux qui résidait à St-Augustin; je ne peux me rappeler du prénom. J'avais l'habitude de rencontrer un "Louis l'Esquimaux". Mon impression est qu'une seule de

- la famille vivait en 1880, car j'ai rapporté à la maison des poupées esquimaudes toutes habillées fabriquées par elle. Selon moi, ceux-ci étaient les derniers survivants dans ma paroisse, soit entre cinquante à cent milles le long de la côte. Les Esquimaux du Sud Labrador sont des vestiges. Autrefois puissants et nombreux, ils ont été vaincus dans une bataille sur l'île aux Esquimaux (à l'embouchure de la rivière) par les Indiens (Montagnais) et le peu qui ont survécu sont partis vers le nord. » *Ibid.*, p. 556.
- 59 J. U. Gregory, « Les pêcheurs du Labrador », in *Récits de voyages en Floride, au Labrador, sur le fleuve Saint-Laurent*, Montréal, Librairie Beauchemin, 1886, p. 39.
- 60 *Ibid.*, p. 23.
- 61 Traduction de l'auteur de l'article : « Bonne Espérance, Île Caribou, Rivière aux Esquimaux : c'était sûrement un lieu central des Indiens et des Esquimaux, aussi bien que des guerres française et indiennes. Il était supposé d'y avoir un grand nombre de tombes sur l'île, et on peut en trouver une à l'occasion... » Wilfred Alden Stearns, *Labrador : A sketch of its peoples, its industries and its natural history*, Boston, Lee and Shepard, 1885, p. 67.
- 62 Traduction de l'auteur de l'article : « Ici, enfin, nous avons trouvé une vraie habitation hémiaïrctique, habitée par des Indiens, des Esquimaux, et plusieurs familles de Métis. Les maisons étaient semblables, mais plus pauvres que celles rencontrées tout au long de la côte. Les enfants étaient partout suivis par des troupes de chiens, mais ils n'étaient pas sauvages... [...] Nos hommes sont retournés au navire avec des lances, des arcs et des flèches, des fouets pour cométique, des bottes et des mitaines en peau de phoque, et quelques peaux finement tachetées. » *Ibid.*, p. 284 et 288.
- 63 *Ibid.*, p. 145-162.
- 64 Traduction de l'auteur de l'article : « Pendant les longs mois d'hiver, les femmes de la maison passaient leur soirées et aussi une bonne partie de leurs journées à fabriquer des bottes, des chaussures, et des objets de toutes sortes. » *Ibid.*, p. 161.
- 65 *Ibid.*, p. 173.
- 66 Victor Huard, *Labrador et Anticosti*, Montréal, C.O. Beauchemin, 1897, p. 435.
- 67 Genweb, *The Quebec Lower North Shore GenWeb site*, <http://www.rootsweb.com>
- 68 Charest, 1998, *op. cit.*, p. 19.
- 69 Traduction de l'auteur de l'article : Pierre Léon « s'occupe de la pêche au saumon à l'île Dukes depuis 7 ans; il a été le premier à pêcher à cet endroit ». Canada, 1863, *op. cit.*, p. 92.
- 70 *Ibid.*, p. 92.
- 71 *Ibid.*, p. 104.
- 72 Canada « Rapport annuel ... du magistrat en commandement de la goëlette "La Canadienne", dans le golfe Saint-Laurent », *Documents de la Session*, 1853 et 1859.
- 73 Charest 1998, *op. cit.*, p. 17.
- 74 *Ibid.* : 15.
- 75 Henry de Puyjalon, *Récits du Labrador*, Montréal, Imprimerie canadienne 1894, p. 112.
- 76 Canada, *Rapport annuel du Service de protection des pêcheries* (Titre simplifié), Documents de la session, 1881, p. 97.
- 77 *Ibid.*, p. 97.
- 78 Charest 1998, *op. cit.* p. 15.
- 79 *Ibid.*, p. 17.
- 80 *Ibid.*, p. 23.
- 81 Traduction de l'auteur de l'article : « Il y a quelques années les femmes esquimaudes portaient généralement des manteaux ou chapes de peau de phoque, avec les poils à l'extérieur, la queue pendant par en arrière, et les nageoires sur leurs bras; mais maintenant toutes sont contentes de porter des habillements européens, des châles et des robes de couleurs. La seule réminiscence du costume indien est la botte en peau de phoque, que même les plus petits enfants portent; elle est très pratique dans la neige, étant bien imperméable à l'humidité. Chez les gens métissés, ou Anglo-Esquimaux, les caractéristiques indiennes disparaissent pas mal, et les enfants sont vifs et avenants. » Feild 1849, *op. cit.*, p. 67.
- 82 Ferland 1863, *op. cit.*, p. 324.
- 83 Thomas-M. Charland, *J.B.A Ferland : Textes choisis par Thomas-M. Charland*, Montréal et Paris, Fides. 1959, p. 78-83.
- 84 Publié par *Le Foyer canadien* 1863, p. 289-374.
- 85 Ferland 1863, *op. cit.*, p. 330-331.
- 86 *Ibid.*, p. 329.
- 37 *Ibid.*, p. 330-331.
- 88 *Ibid.*, p. 342.
- 89 Stearns, *op. cit.*, p.162-165.
- 90 Paul Charest, « Le métissage euro-inuit dans la sous-aire culturelle du Labrador méridional », *Recherches amérindiennes au Québec*, 2008, à paraître
- 91 Voir : Tim Borlase, *The Labrador Settlers, Métis and Kablunângajuit*, Labrador East Integrated School Board, Happy Valley-Goose Bay, 1994. Lynne D. Fitzhugh, 1999 : *The Labradorians. Voices From the Land of Cain*. Breakwater, St. John's (NFLD), 1999; William A. Fowler, « The Growth of Political Conscience in Labrador ». *The Newfoundland Quarterly* 72(4), 1975-1976, p. 38-44; Kennedy 1995, *op. cit.*; Kennedy 1996, *op. cit.*



La Revue d'histoire de la Côte-Nord

Vous pouvez vous procurer *La Revue d'histoire de la Côte-Nord* au coût de 8 \$ aux endroits suivants :

Société historique de la Côte-Nord 9, avenue Marquette Baie-Comeau (Québec) G4Z 1K4 (shcn@globetrotter.net)	Société historique du Golfe 700, boulevard Laure Sept-Îles (Québec) G4R 1Y1 (steve.dubreuil@mrcn.qc.ca)
--	--

Anticosti, mot d'Europe ou d'Amérique?

LOUIS-EDMOND HAMELIN*

L'ÎLE LAURENTIENNE LA PLUS IMPRESSIONNANTE DU GOLFE DU SAINT-LAURENT SE PRÉSENTE COMME UN TERRITOIRE MYTHIQUE. Ce caractère apparaît-il dans son abondant corpus toponymique et lexicologique? Jusqu'à quel point les désignants sont-ils définis clairement? À quel niveau de langage appartiennent-ils? De quelle localisation côtière s'agit-il? Les divers toponymes sont-ils nouveaux, seulement empruntés ou partiellement incorporés à des entités antérieures? Des phonèmes autochtones peuvent-ils se retrouver sur de célèbres cartes mondiales? Le pouvoir colonial intervient-il dans la désignation? Même si, il y a un siècle, la question posée dans le titre avait fait l'objet d'une réponse « définitive », une nouvelle réflexion sur la *Grande Île* donne l'occasion d'aborder dans un cadre international la question générale de l'apparition des noms de lieux. Cependant, il ne peut être question d'une monographie poussée, car trop d'inconnus touchent encore ce qui a trait à l'interculturel autochtone/non autochtone au cours des deux premiers siècles de la colonisation.

Le mot *Anticosti* qui est un indicateur des Découvertes entreprises en Amérique il y a cinq siècles constitue l'objet de la présente étude.

RÉGIONYMES DE LA PÉNINSULE DU QUÉBEC-LABRADOR

Comme l'île d'Anticosti est située en bordure d'une longue et large presqu'île, une certaine connaissance de celle-ci est utile à la compréhension de celle-là. Un *régionyme* est une appellation d'une aire assez vaste, telle, la Côte-Nord, c'est-à-dire, plus ample qu'un lieu de résidence, comme Havre-Saint-Pierre. Le terme de *péninsule* qualifie l'espace considérable entre le Saint-Laurent (estuaire et golfe), l'Atlantique, Baffin et la baie d'Hudson; il est connu des Autochtones

depuis des milliers d'années, de voyageurs anonymes depuis 1000 ans et de célèbres cartographes depuis 500. En fait, entre le temps des Vikings et celui de la Renaissance, les Européens entretiennent des contacts avec cette façade de l'Amérique en profitant des écrits, cartes, idées et améliorations maritimes. Même les simples croyances encouragent les opérations; Martin Frobisher à Baffin en 1575 se fie aux récits des faux voyages de Zéno au Groënland deux siècles auparavant. C'est que les documents anciens portent une valeur non seulement historique mais didactique.

Concernant la péninsule, quatre intérêts culturels sont identifiés. La première, de sonorité norse, laisse *Nordseta*, *Markland*, *Estotiland* et, en référence aux Autochtones, *Skralingeland*.

Plus tard, vers le milieu du millénaire, des termes viennent de l'Ibérie (Espagne et Portugal) comme en témoignent *Terra incognita* (à laquelle le dessinateur réserve quand même des espaces), *Terra Corte Real*, *Tiera de Esteva Gomez*, *Tierra del Lab[o]rador*, *Labrador*, *Pyra regio*, *Canada*, *Fretum* (détroit) *arcticum*, *Golfo de Merosro*, *Saguenay Regno* (le Royaume), *Ilha de Bacailhas*, *Terra de Bacalos*, *Tierra de los Bretones* et *Terra Nova*.

D'autres entités régionales, celles-là en rapport à la France, sont *La Nouvelle-France*, *Nova Francia*, *Tierra Franscesca*, *Rio de Canada*, *Golfe du Saint-Laurent*, *Grande Terre du Nort*, *Terre ferme de Mingan*, *Domaine du Roi*. Référant à l'autochtonie, sont *Terre de Caïn*, *Terre des Esquimaux*, *Territoire des Canadiens* (Indiens) et *Pays des Montagnais* [*Nehiro-Iriniui Astshitsh*], *Nouveau-Québec*.

En référence à la Grande-Bretagne et au Canada s'installent *Newfoundland*, *Rupert's*

Land, *Eastmain*, *Nova Britannia*, *New Britain*, *Hudson Strait*, *Hudson Bay*, *Coast of Labrador*, *Northwest Territories*, *Ungava*.

Malgré l'abrègement et l'absence de références dans la précédente liste, elle identifie des traits majeurs du corpus régional désigné. D'abord, on constate l'abondance des vocables. Même à cette échelle outre que locale, l'espace du tout Québec ne demeure pas innommé.

La présence de multiples langues prouve que la péninsule offre un immense intérêt à chacune des principales *Europes* colonisatrices : Portugal, Espagne, France et Grande-Bretagne. Le Nouveau Monde ne contient-il pas tant d'arpents à conquérir! Les langages ne peuvent se limiter à l'espagnol même si, en cartographie, ce dernier domine avec le latin. Les séquences étrangères qui viennent s'ajouter à la dizaine de parlers autochtones créent une situation très plurilingue.

Chacun des vocables européens est très nationalisé avec ses *Terra*, *Land*, *Territoire*, *Nova* et *Regnum* à celui-ci et à celui-là, tous pionniers qui agissent pour le compte d'institutions ou d'États.

Les terres de l'Amérique du Nord qui s'avancent le plus dans l'Atlantique se trouvent dans une situation analogue à celle du Brésil en Amérique du Sud; en effet, les Bancs de Terre-Neuve où Bretons, Basques, Portugais et autres pêchent avant 1500 sont à la longitude 50, soit celle de l'embouchure de l'Amazone en Amérique du Sud. Or, la saillie brésilienne est accordée au Portugal lors des ententes papales de 1493-94 et d'arrangements postérieurs¹. En principe, la fin occidentale des terres portugaises en Amérique du Sud se situe environ à 2000 kilomètres à l'ouest de l'archipel du Cap-Vert dans l'Atlantique. Dans l'Est

du Canada, la saillie ne semble pas assez prononcée pour profiter d'une telle faveur juridique pro-portugaise mais, à l'époque, qui le sait exactement étant donné les difficultés de mesurer les longitudes ou qui a intérêt à agir sans se préoccuper de le savoir? Quoi qu'il en soit, le Portugal voyage dans les pays de l'Atlantique septentrional; vers 1472, il le fait en collaboration avec les Danois. C'est ainsi qu'en Amérique du Nord, la puissance portugaise a une façade, désignée *Labrador*. Un tel avantage n'est pas immérité, car, au plan de la navigation océanique, il aurait bénéficié « d'une avance d'au moins un siècle sur des concurrents potentiels² ». L'influence de ce pays est étendue; un navigateur comme Magellan, qui est au service de l'Espagne, est portugais; Jacques Cartier connaît la langue portugaise; des cartographes étrangers véhiculent la pensée portugaise.

Dans ces conditions, il n'est pas surprenant qu'au cours des années 1500, la façade du Canada atlantique affiche de nombreux lusitonymes, à la fois régionaux mais locaux. Mais quelles étaient leurs chances de pérennité? La *cartologie* enseigne que certains ont survécu comme *Labrador*, *Placentia* et *Capo Verde*. D'autres ont duré moins longtemps, comme *Golfo de Merosro* (détroit d'Hudson) et *Praia* (plage). Certains se retrouvent mutilés dans leur forme ou sens. La plupart sont disparus. Ainsi, les identifications d'espace par les braves navigateurs et chroniqueurs portugais dont les Corte Real (Joao Vas, Gaspar et Miguel) n'ont guère de suite. Trois principales considérations défavorisent la survie de ces noms de lieux : l'absence d'implantation de peuplements permanents, l'arrivée d'autres pays maîtres – Grande-Bretagne, France – ainsi que des difficultés politiques au Portugal.

LE MOT MÊME D'ANTICOSTI

Sa forme peut venir d'un assemblage du préfixe *ant[i]* et du substantif *cost[i]*, provenance étymologique jugée un peu facile par certains. Pourtant, une telle composition correspond à un mode de construction de maintes entités en langues romanes. De plus, le générique *ant[i]* est utilisé pour désigner spécifiquement des espaces, ainsi, Antarctique, Anti-Atlas, Anti-Liban, Anti-Taurus et antipode. De même, les éléments *pré* ou *pro* au sens d'*être devant*, associés à un substantif, forment des familles sémantiques voisines. Les faciès varient avec *ante*, *anti* et *antes*, *costa* et *costi*, *Anticosti*,

Anticosta et *Anticoste*. Sémantiquement, le formant *anti* positionne, en fonction d'une autre entité, celle à laquelle il appartient; aussi, une *anticôte* se dit-elle par rapport à une *côte* d'un territoire plus profond; sur le terrain, on peut y reconnaître *Anticosti* versus *Côte-Nord*. La dualité vocabulaire produit un enrichissement de compréhension.

L'initiative nominative serait venue des pays de la Méditerranée, suivant l'énoncé fourni au XIX^e siècle par une religieuse étrangère qui oeuvre à l'intérieur d'une institution de la Côte-Nord. L'idée est des plus mal reçue par le célèbre auteur W.F. Ganong qui écrit : « ... wholly without any support in history or probability. It seems a typical case of folk-nomenclature... with a suggestion of learning³ ». L'anathème a fait école et les toponymistes éviteront même de reconsidérer l'énoncé.

Aux temps initiaux, la masse insulaire située entre l'estuaire et le golfe est plus souvent cartographiée que désignée; aussi peut-elle apparaître sans nom; compte certainement le peu d'espace pour écrire une locution allongée par *île de* et entourée par l'hydronyme *Sinus*[golfe] *Saint-Laurent*. Malgré cet inconvénient technique, l'île périphérique aux grandes terres du Nord du Québec a fait l'objet d'une intense quête d'appellatifs. Une liste abrégée rassemble, au cours des années 1500, *Isola Anticosta*, *Anticosti*, *Île de l'Assomption*, *Île de l'Ascension*, *Isla de S. Ivan*. Dans les années 1600, suivent *Anticosti*, *Isle d'Anticosti*, *Nat[d]ico[u]sti*, *Natisc[g]o[ôs]tec*, *Nati[s]costi*, *Natascoueh*, *Natashquan*, *Note Scote* (Ontes Cote?); pour sa part, Champlain utilise cinq variantes du terme *Anticosti*. Enfin, les années 1700 voient *Anticoste*, *Anticosse*, *Anticosti I.*, *Î Anticosti*, *Isle Anticoste*, *I. D. Anticosti*, *Anticosta I.*, *Isle of Anticosti* et autres formes.

Quant aux mentions cartographiques *Ysles*, *Larchipel*, *I. d'arcipel*, *Jaisple*, *I. Simploï*, *I. Sinplor*, *Siplos*, elles doivent plutôt se rapporter aux antilles rocheuses de Mingan qu'à Anticosti même.

Les nations autochtones désignent-elles par un seul mot l'ensemble de l'île? Un tel régionyme peut leur apparaître moins nécessaire que les nombreux appellatifs décrivant les lieux précis de leur vie quotidienne, tel, Port-aux-Ours. On connaît peu leur langage hyperonymique d'antan mais, aujourd'hui, à l'intérieur de la péninsule du Québec-Labrador, existent des termes, tels,

Nuna, *Innu Aitoun*, *Nitassinan*, qui expriment un intérêt certain à l'égard de territoires vastes.

Si le mot *Anticosti* est d'origine ibérique, il resterait à établir ce qu'il doit spécifiquement au portugais, à l'espagnol, au « basque espagnol » ou au « basque français⁴ ». Cette recherche n'exclut pas de se questionner, soit sur l'influence d'autres contrées européennes, tels, la Catalogne, des cités italiennes, les Pays-Bas et le Danemark, soit sur la science des Arabes, soit sur les interventions et archives vaticanes. Bien des nations participent aux Découvertes. Entre ces pouvoirs, si la concurrence est féroce, de nombreux transferts se font de bon gré, de force, par espionnage, trahison ou autrement. À la fin, tous types de cheminements peuvent construire des désignations étonnantes. Quoi qu'il en soit, l'appareillage, d'une part, de l'espagnol et du portugais et, d'autre part, du français et de l'anglais, ne désavantage pas la carrière du terme *Anticosti*.

Au niveau local, les appellatifs anticostiens sont répartis à l'intérieur de deux méga périodes. La première, exclusivement autochtone, peut s'échelonner sur quelques millénaires. En effet, il est de sens commun que ces gens qui viennent à l'île depuis le post-glaciaire désignent les lieux selon leurs besoins. Malheureusement, on connaît très peu cette toute première *américanité* culturelle. La seconde ère onomastique, non autochtone, va connaître un grand essor à partir de la Renaissance. Elle comprendra plusieurs phases respectivement identifiées comme ibérique, française (du Roi), britannique, canadienne, française (aux temps des Menier et de Révillon), enfin, québécoise.

LE DOUBLE RIVAGE SEPTENTRIONAL DU GOLFE LAURENTIEN

On considère la navigation transocéanique et péricontinentale. En langue française, le mot *côte* qui date des années 1100 est d'importance majeure, mais les découvreurs utilisent en même temps d'autres notions qu'elles soient voisines, complémentaires ou contraires, tels, continents, îles, côtes insulaires, péninsules, détroits, passages, récifs, hauts-fonds, battures, rivages et archipel. On différencie particulièrement le trait « mer/continent » du trait « mer/îles frangeantes », comme on note la différence entre seulement « ranger » un continent et y pénétrer profondément. D'après le dictionnaire Furetière (Rotterdam, 1690),

« on dit continent par opposition aux îles ». À leurs dépens, Christophe Colomb, puis le père Emmanuel Crespel deux siècles plus tard, gèrent une telle topographie différentielle. L'écart mentionné par Furetière serait confirmé par la préférence des conquérants à l'endroit de la vastitude. Pour sa part, la langue anglaise distingue *main land*, surface très étendue, de *foreland*, aire proximale.

Au tout début des années 1500, le terme *Anticosti* aurait désigné une première côte géographique, c'est-à-dire, une avant côte, celle en fait d'une île éloignée de trente-cinq à cinquante kilomètres de la Côte-Nord. Par sa longueur et sa masse terrestre, on pouvait s'attendre à ce que ce dôme terrestre corresponde à une *grande terre*, une *terre ferme*, celle de tout l'espace infini « qui devrait se trouver vers le nord en s'éloignant de la rive ». Mais Cartier, en confirmant l'insularité d'Anticosti, — comme avait dû le faire le Viking Karlsefni plus de 500 ans auparavant — fait abandonner cet espoir. En tant que seulement rivage d'une île séparée par un détroit de la terre sans fin, elle est une « non-côte », une *anticosse* d'après le langage de marins, une fausse façade du continent; elle n'est qu'un mirage de l'immensité espérée. Désormais, ce premier trait de côte, trompeur, celui de l'île, ne pourra être confondu avec un second, celui qui compte, celui qui ouvre sur une péninsule étendue, voire obèse. Évidemment, les Autochtones, résidant temporairement dans l'île ou en permanence sur la Côte-Nord, évaluent autrement les territoires que les nations européennes affairées à « prendre autant de terres qu'il y en aura »; pour les Indiens, les morceaux de l'espace naturel — île ou terre ferme — sont évalués en fonction de leur capacité à devenir des écoumènes de bonne vie.

Au XVI^e siècle, suite à l'emprise politique et langagière absolue de la péninsule ibérique sur l'Amérique du Nord, les nations françaises et anglaises ont réagi par des explorations, déclarations de possession et occupations. Comme pour contrer davantage la présence de prédécesseurs, elles utilisent également l'arme terminologique.

L'HAGIONYMIE

Habituellement, les chercheurs font commencer la série de désignants par *Isle de l'Assumption* donnée par Jacques Cartier le 15 août 1535, jour de cette fête religieuse. Le père Descelliers et le très catholique

Mercator en font autant en s'inspirant du parler de l'Église plutôt que de celui de l'Europe profane ou celui de l'autochtonie. On notera quelques emplois tardifs de la locution bénite. Par erreur, quelques auteurs écrivent *Ile de l'Ascension*, toponyme que la carte de Briggs en 1625 fait équivaloir à *St. Poll*. Un tel emprunt à un événement italien renseigne davantage sur l'horaire du Malouin que sur l'âme des lieux. Ces néologismes comme ceux des alentours — *golfe du Saint-Laurent* et *détroit [Estroict] de Saint-Pierre* — ajoutent peu à la connaissance de l'île.

Après 1600, le Français influent Lescarbot utilise *I. de l'Assomption* mais en équivalence avec *Anticosti*. Vers 1700, cette dernière forme devient dominante, puis unique dans de splendides Atlas mondiaux. Si les noms pieux s'appliquant au tout de l'île disparaissent, il en demeure au plan local; même, des nouvelles locutions débarquent, telle, *Baie Sainte-Claire* au temps d'Henri Menier arrivant sur son yacht princier et utilisant en néologie le prénom de sa mère.

EMPRUNT D'UNE FORME OU D'UN SENS AUTOCHTONE?

Un *autochtone* est une entité qui vient directement du monde indien/inuit/métis de l'Amérique ou qui en témoigne; comme dans le cas des autres cultures, il est l'objet d'une étude de forme, de sens et d'environnement culturel. Sont des autochtonymes, *Ministouk* (île) et *Minapish* (batture) ainsi que leurs équivalents et variantes.

En contrepartie des vocables ibériques, des auteurs voient dans la forme même du mot *Anticosti* une origine autochtone. Au moins trois entités onomastiques sont identifiées, puis reconnues par la Commission de toponymie du Québec : *Nadicousti* qui, pour certains, serait d'origine iroquoienne, *Natigostec* [*Natiscotec*], micmaque et *Natashquan*, montagnaise. Elles ne sont considérées qu'en fonction de leur capacité à conduire au terme d'Anticosti ou à en être dérivées. L'auteur renommé qui avait condamné l'origine européenne privilégie l'emprunt au parler nord-côtier : « *Natistco*(s)ti represents the earliest known map-form of Anticosti, which seemingly goes back to Cartier »; l'auteur exclut *Natiscotec* comme ancêtre d'Anticosti⁵. La référence à Cartier inquiète doublement, d'une part, le découvreur préfère utiliser un hagianyme et,



Les deux tiers des pourtours de l'île d'Anticosti sont encerclés par un large trottoir rocheux qui se voit bien à marée basse et lorsque soumis au vent. Ici, à l'ouest de l'île, dans la partie supérieure de la photographie, existe une interruption exceptionnelle de cet obstacle à la navigation; elle est située à la baie Sainte-Claire (auparavant *English Bay* ou Baie des Anglais) où, il y a un siècle, le yacht de Henri Menier pouvait ancrer. Dans le fond concave de cette baie, la forêt fait place à une plante littorale comprenant deux voies, un petit chemin longeant le rivage et une route d'environ quinze kilomètres se dirigeant vers la grande baie Ellis; y ont été construits une fameux château volontairement incendié en 1953, un long quai en vue de l'exportation du bois ainsi que l'agglomération de Port-Menier. Le trottoir rocheux de l'île, tragique pour la navigation ancienne, porte le nom populaire de « reef » ou « rif », la langue savante emploie « estran ». C'est ce qui est nommé en français du Québec une « batture ».

d'autre part, le peu fiable Thevet sert d'intermédiaire au chercheur canadien.

L'apparement des formes pose d'autres inquiétudes. Les premières syllabes de chacun des trois autochtonymes sont *Nadi*, *Nati*, *Nada*; « en se référant à la métathèse (déplacement des lettres, *na* en *an*) ainsi qu'à l'interchangeabilité entre *t* et *d*, on obtient *ant[i]*, *ant[i]*, *ant[a]* », a-t-on écrit. Si une telle lecture est acceptable, il pourrait apparaître curieux que des langues différentes aient, par pur hasard, favorisé l'arrivée de phonèmes semblables; plus grave, le message implicite d'une navigation transocéanique est étranger à ces cultures autochtones.

La proximité formelle de *Nadicousti* (ou ses variantes) par rapport à *Anticosti* ne prouve

pas que ce dernier nyme prend automatiquement modèle sur le premier, car l'inverse n'est pas moins probable. Comment le fait d'entendre *Nadicousti* prouverait qu'il s'agit d'une forme d'origine exclusivement montagnaise? N'y pourrait-on pas aussi bien voir la façon déformée de prononcer un mot, *Anticosti*, laissé auparavant par d'autres Européens?

Le relevé des premiers autochtones exige beaucoup de soins car le cueilleur ne connaît pas la langue qu'il entend; il n'est pas en mesure de juger ce que peuvent représenter les phonèmes en circulation. Un Iroquois informe-t-il bien son visiteur lorsqu'il parle des Montagnais, d'autant plus que ce dernier anthroponyme est européen? De même, un Montagnais, lorsqu'il parle des Esquimaux? L'inconnu des situations de parole devrait enlever de la certitude à maints énoncés. Bref, se prononcer sur l'usage d'un terme est chose difficile en l'absence de critères de lexicalisation.

Au sujet d'Anticosti, un autre type de convergence linguistique est celle d'une entité autochtone qui se joindrait à une entité issue d'autres langues? Maints toponymes ne semblent-ils pas être des produits d'une composition plurilingue? Une mixture imaginée est celle des syllabes *gôsteg* et *ashquam* associées à un formant étranger. De tels assemblages pluriels ne forment cependant pas des *autochtonymes* entiers. Dans chaque cas de convergence, d'imbrication ou de *métissage* culturelle (mot du lexicologue Alain Rey, Paris, 2007), l'argumentation exige d'être suffisamment démontrée.

La variante *Natashquan* manque de précision, si l'on en juge par sa signification où

l'on chasse à l'ours; comme on ne précise pas le lieu où se passe l'acte, est-ce bien là où on se trouve ou clairement ailleurs? Pour quelqu'un de la Côte-Nord, Natashquan indique-t-il le rivage strictement continental, la longue île d'Anticosti visible au large ou chacun des deux sites vaguement imbriqués?

Les choses étant ce qu'elles sont, il n'est pas étonnant de lire d'un toponymiste connu que « la signification du terme *Nadicousti* et son dérivé *Anticosti* est obscure ». Dans son *Histoire de Nouvelle France* publiée en 1609, Marc Lescarbot écrit bien que cette île est appelée par les Sauvages du pays *Anticosti*, mais cet auteur ne donne pas le sens de ce nom géographique. Cependant, le père Pacifique, en 1928, affirme que les Micmacs donnent à cette île le nom de *Natigôsteg* et cet auteur ajoute que ce terme signifie « terre avancée ». Par ailleurs, d'après le père Lemoine, les Montagnais attribuent à cette île le nom de *Nâtâkwaw* dans le sens de « chasse à l'ours⁶ ».

La multiplicité des sources autochtones du mot *Anticosti* n'en rend aucune suffisamment probante. Trois inconvénients contrent l'hypothèse du préalable nord-côtier : le transfert n'est pas linguistiquement étayé; les Autochtones ne sont pas alors invités à participer à l'opération terminologique; les érudits collecteurs de mots ne possèdent pas les connaissances nécessaires à la difficile tâche de passeur dans le domaine culturel.

POUVOIR DÉCISIONNEL DANS LE DOMAINE DE LA TOPONYMIE OFFICIELLE

L'analyse toponymique aborde un dernier référent, celui de la puissance langagière du pouvoir colonial.

D'une part, en ce qui concerne les opérations de désignation, colonisateurs et colonisés possèdent des capacités suffisantes à leurs besoins. Les premiers sont davantage présents dans les domaines politiques et religieux alors que les seconds le sont à propos de la nature et des milieux habités. Le type vocabulaire est plus dédicatoire chez les Européens que chez les Autochtones.

D'autre part, les métropoles sont pratiquement les seuls agents à s'affairer à la diffusion générale des langages. Dans un relevé des voyages laurentiens de Jacques Cartier, les autochtones tant locaux que régionaux ne font que six pour cent du total, et certains d'entre eux n'ont guère d'identité claire; en moyenne Côte-Nord, le même découvreur utilise *Isles Rondes* ou *Sept-Îles* plutôt que des locutions indiennes comme *Washat* (baie). Par comparaison, sur les neuf entrées de langue anglaise qu'en 1595 Mercator installe à l'île de Baffin, aucune n'est autochtone.

Face aux discours des arrivants, les autochtones ne sont pas en mesure de s'imposer ni dans la langue de l'administration ni dans celle de la religion ni en dehors des écoumènes locaux. En fait, comment des termes, non écrits, non diffusés et ayant des syllabes difficilement prononçables peuvent se retrouver sur les cartes coloniales des grands imprimeurs flamands? Le fait de taxer les termes du cru de dialectaux ou vernaculaires est défavorable à leur entrée dans des langues européennes standards plutôt portées à l'élitisme. L'atmosphère générale des contacts n'est pas celle d'un respect culturel à l'égard des Autochtones. Même les traités qui apparaissent une preuve de considérations à l'égard de l'autre sont avant tout des arnaques en vue



Le Centre d'archives de la Côte-Nord de BAnQ Les trésors de notre histoire vous y attendent

Le Centre d'archives de la Côte-Nord de Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ) vous invite à découvrir la riche et étonnante histoire de la région. Venez y consulter les innombrables documents d'archives – textes, photos, cartes et autres – que BAnQ y conserve et met à votre disposition. Explorez aussi le portail de BAnQ qui donne accès à de multiples ressources pour vos recherches en généalogie et en histoire.

Centre d'archives de la Côte-Nord de BAnQ

700, boulevard Laure, bureau 190, Sept-Îles
Du lundi au vendredi, de 8 h 30 à 12 h et de 13 h à 16 h 30
Le mercredi, de 19 h à 21 h (sauf en juillet et en août)

www.banq.qc.ca

418 964-8434 ou 1 800 363-9028

Bibliothèque
et Archives
nationales

Québec

d'une colonisation profitable aux arrivants. L'hypothèse d'un ancêtre autochtone au mot *Anticosti*, par latinisation de *Nadicousti*, vient exclusivement d'Européens. Alors, il aurait été étonnant que d'aussi puissantes gouvernances aient pris le risque de désigner leurs fragiles *dominium* en évitant d'imposer leur propre signe linguistique. Ne « baptisent »-elles pas les terres lointaines du nom même du pays européen (*Nouvelle-France*, *Nueva Espana*, *New Britain*)? Les mots choisis reflètent clairement une intention géopolitique. Les choses commenceront à changer quand des missionnaires élaboreront des relevés des parlers locaux, des savants étudieront leurs précieuses informations et des politiciens prendront des décisions en faveur d'un redressement culturel.

Anticosti serait venu des « vieux pays », d'abord comme mot commun de la navigation, puis, anobli au niveau de nom propre par les cartographes métropolitains. Géographiquement, le terme se rapporte à une côte en situation pénultième par rapport à une autre côte, en arrière et ouverte sur une superficie bien plus vaste. Le toponyme fait partie du langage de Découvreurs qui voient enfin le bout des océans, mers et golfes. *Anticosti* exprime un signal; il avertit d'une discontinuité des terres continentales pour cause d'insularité.

L'hypothèse qui atteste d'un signe culturel d'un peuple autochtone demeure mal étayée et l'attitude de dominance des colonisateurs l'aurait rendue très peu probable.

Bref, l'argumentation conduirait à interpréter *Anticosti* comme un *euronyme*, tout comme la souche grecque du mot *archipel* ou l'ancêtre ibérique du mot *Antilles*. Ces espaces découpés, donc moins étendus, semblent différemment appréciés que les grandes masses de terre qui débutent tout près d'eux. Un tel concept de discrimination territoriale devait être aussi utilisé par les navigateurs qui, au cours des mêmes siècles, passaient également devant les antichambres topographiques de l'Afrique et de l'Asie. □

Notes

1 Georges Duby, 2006, page couverture 1, p. 40-41, 45, 76.

2 Alice Saunier-Séité, 1995, p. 9.

3 Ganong, 1964, p. 212.

4 Au sujet des toponymes basques dans la plaine laurentienne, étant donné les référents de Mingan et la présence de baleines dans le chenal au sud de la Côte-Nord, un nom de lieu proprement basque devrait avoir désigné la Grande Île du golfe.

5 Ganong, 1964, p. 465.

6 Poirier, 1982, p. 121-122.

Références

BRAZAO, Eduardo. *The Corte-Real Family and the New World*, Lisbon, Ultramar, 1965, 170 p. (voyages vers le Labrador depuis 1472).

DE DAINVILLE, François. *Le langage des géographes. Termes, signes, couleurs des cartes anciennes. 1500-1800*, Paris, Picard, 1969, 384 p.

D'HOLLANDER, Raymond. « La connaissance de la géographie du globe à l'époque de Christophe Colomb », *Acta Geographica*, Paris, Société de géographie, no 101, 1995/1, pp. 19-53.

DUBY, Georges. *Atlas historique mondial*, Paris, Larousse, 2006, 340 p.

GANONG, W.F. *Crucial Maps in the Early Cartography and Place-Nomenclature of the Atlantic Coast of Canada*, Toronto, UTP, 1964, 511 p. (anthologie des écrits de l'auteur faits de 1929 à 1937; comprend la reproduction de cartes anciennes et des tableaux comparatifs de toponymes).

GOYA, Engana. « Basque Toponymy in Canada », *Onomastica Canadiana*, 74, 1992, pp. 53-77.

GRENIER, Fernand, Jean-Claude Dupont et Francine Dumont. *Inventaire toponymique des îles du Saint-Laurent, situées entre Orléans et Anticosti*, Québec, Université Laval, Géographie, Collection Tigul, 14, 1964.

HAMELIN, Louis-Edmond. « Côte-Nord et North Shore en aval du Saguenay », *Onomastica*, 81, 2, 1999, pp. 53-76.

HAMELIN, Louis-Edmond, et Benoît Dumont. « Anticosti, l'aspect régional du peuplement », *Cahiers de géographie du Québec*, 60, 1979, pp. 435-450.

OLESON, Tryggvi J. *Early Voyages and Northern Approaches. 1000-1632*, Toronto, MCS, 1963, 211 p.

MORISSONNEAU, Christian. *Le langage géographique de Cartier et de Champlain. Choronymie, vocabulaire et perception*, Québec, Collection, Choronomia, 7, 1978, 230 p. Avec la collaboration de Henri Dorion.

POIRIER, Jean. *Regards sur les noms de lieux*, Québec, Commission de toponymie, Études, 3, 1982, 175 p. *Anticosti*, pp. 121-122.

PORTINARO, Pierluigi et Franco Knirsch. *The Cartography of North America. 1500-1800*, Édition, Chartwell, 1987, 320 p.

QUÉBEC. *L'Île d'Anticosti (bibliographie)*, Québec, Ministère, Terres et Forêts, éditeur officiel, 1975, 43+7+14 pages (près de 500 titres).

QUÉBEC. *Noms et lieux du Québec. Dictionnaire illustré*, Québec, Les Publications du Québec, Commission de toponymie du Québec, 1994, 925 p. Présentation par Henri Dorion. *Anticosti*, p. 19.

RAYBURN, Alan. *Dictionary of Canadian Place Names*, Don Mills, 1999, 461 p., *Anticosti*, p. 11.

REY, Louis, éd. *Unveiling the Arctic*, Calgary et Fairbanks, Arctic Institute of North America, 1984, pp. 321-612 (pagination qui reprend celle de la revue *Arctic*. Reproductions et analyses de cartes anciennes du monde circumnordique).

RIVARD, Étienne. « Image géographique de la Nouvelle-France selon la cartographie », *Acta Geographica*, Société de géographie, Paris, 118 (1493), 1999/II, pp. 37-55.

SAUNIER-SÉITÉ, Alice. « De la géographie grecque à la cartographie occidentale du XVII^e siècle », *Acta geographica*, Société de géographie, Paris, 101, 1995-1, pp. 3-18.

SEAVER, K.A. *The Frozen Echo : Groenland and the Exploration of North America, A.D. 1000-1500*, Stanford, SUP, 1996, 407 p.

TRUDEL, Marcel. *Collection de Cartes Anciennes et Modernes pour servir à l'étude de l'Histoire de l'Amérique et du Canada*, Québec, Institut d'histoire et de géographie, Université Laval, 1948, 91 p.

WEB



*LOUIS-EDMOND HAMELIN

Des études en économie, géographie, quaternaire et linguistique ouvrent à Louis-Edmond Hamelin, né dans la Mauricie rurale en 1923, des perspectives d'ensemble. À l'Université Laval, en plus d'être professeur, il fonde en 1961 le Centre d'Études nordiques, avant de devenir recteur à l'Université du Québec à Trois-Rivières. Au Québec particulièrement, ses recherches concernent, soit la zone du Nord par le concept de nordicité, soit celle du Sud par deux ouvrages sur le rang d'habitat, soit l'ensemble du territoire par un dictionnaire. Il étudie les pays du golfe Saint-Laurent : Côte-Nord littorale, arrière Côte-Nord jusqu'au Mushuau Nipi, île d'Anticosti, Gaspésie et Îles-de-la-Madeleine. En 2006, son douzième ouvrage s'intitule *L'âme de la terre. Parcours d'un géographe*.

LA PLUME ET LE PORTABLE

Exercices de français écrit en contexte de rédaction sur des textes littéraires

Septembre
2008

Cédérom/DVD

Logiciel à télécharger

Manuel

Manuel numérique

Site Web

Autres

www.ccdmd.qc.ca/fr/parcours_guides

Auteurs

Véronique Bossé

Véronique Fortin

Jean-Pierre Dufresne

Établissements

Cégep Saint-Jean-sur-Richelieu

Cégep Édouard-Montpetit

CCDMD

Description

D'abord conçus à l'intention des élèves qui suivent le cours de Français 101, les six modules de cette activité peuvent aussi bien être utiles à la rédaction des paragraphes de développement de l'analyse littéraire, de l'explication de textes ou de la dissertation (Français 102 et 103). Les exercices visent la sensibilisation. Pour bien couvrir toutes les difficultés, l'élève est guidé, à la fin de chaque module, vers les nombreux exercices des sections **Matériel à imprimer** et **Matériel interactif** du site *Ne donnez plus votre langue au chat!* La dernière étape de chaque module, **Activités complémentaires**, comporte des suggestions en ce sens.

Six modules

Orthographe ■ Ponctuation et intégration de la citation
■ Syntaxe ■ Problèmes fréquents ■ Vocabulaire ■
Enchaînement des idées ■ Compréhension du texte littéraire
■ Courts exposés suivis d'exercices interactifs ■ Correction
instantanée et résultats imprimables

Configuration minimale requise

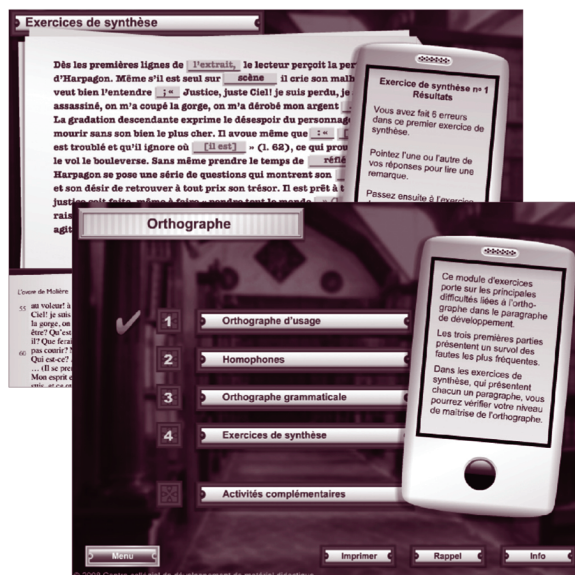
- Accès Internet
- Tout navigateur avec Flash player 8 ou plus

Conception informatique et graphique :
Synapse Multimédia

Langue et littérature (600)

CCDMD 2008 ■ Site Web

Disponible en ligne sans frais



CCDMD

Centre collégial de développement de matériel didactique ■ www.ccdmd.qc.ca ■ info@ccdmd.qc.ca ■ Téléphone : 514 873-2200

Les peuples de la Côte-Nord : Mémoire et oubli

Anticosti et Labrador de l'abbé V.-A. Huard

JEAN-PHILIPPE CROTEAU*

En 1895, l'abbé Victor-A. Huard, supérieur du Séminaire de Chicoutimi et directeur de la revue scientifique, *Le Naturaliste canadien*, accompagne Mgr M.-T. Labrecque, évêque de Chicoutimi, dans un long périple à travers la Côte-Nord, baptisé alors le « Labrador », une région qui s'étend de Tadoussac à Blanc-Sablon¹. Cependant, ce n'est pas à titre de scientifique que l'abbé Huard entreprend ce voyage, mais plutôt comme historien. En effet, il déplore que toutes les régions de la province de Québec aient trouvé leur « historien, leur panégyriste, leur peintre² », sauf le Labrador. Il se donne comme mission de rédiger la première histoire du Labrador. Dans chaque mission, poste de traite ou village qu'il visite, il interroge donc les « anciens » et les missionnaires et il entretient une correspondance suivie avec les autorités ecclésiastiques. Enfin, il consulte les archives apostoliques de la préfecture du Golfe du Saint-Laurent.

BEAUCOUP PLUS QU'UN JOURNAL DE BORD OU UN CARNET DE VOYAGE, LE RÉCIT DE L'ABBÉ HUARD S'INSPIRE À LA FOIS DE LA PRATIQUE HISTORIENNE ET JOURNALISTIQUE. Il décrit la vie quotidienne des habitants du Labrador et dresse la genèse des établissements nord-côtiers. Esprit curieux et observateur, l'abbé Huard décrit tout ce qu'il voit avec un style imagé et humoristique et, dans ses comptes rendus, prête souvent la voix aux habitants des contrées qu'il visite. À ce titre, *Anticosti et Labrador* constitue un témoignage essentiel de la vie quotidienne sur la Côte-Nord à la fin du XIX^e siècle.

Toutefois, à notre avis, l'intérêt majeur de ce livre se situe à un autre niveau. La lecture de cet ouvrage permet de saisir le contexte sociopolitique et idéologique de l'occupa-

tion du territoire nord-côtier, entre 1850 et 1900. Une perspective de l'histoire régionale peu abordée jusqu'à ce jour. À partir du milieu du XIX^e siècle, le clergé catholique propose un mode de développement social et économique, la colonisation, fondée sur le peuplement et l'exploitation agricole du Moyen-Nord québécois. Il s'agit d'une utopie nationale et religieuse de reconquête et d'indépendance du territoire québécois qui vise à redonner aux Canadiens français la maîtrise de leur destin collectif. La colonisation est une réponse cléricalo-nationaliste aux phénomènes d'urbanisation et d'industrialisation. L'urbanisation et l'industrialisation perpétuent, d'après les promoteurs de la colonisation, la sujétion des Canadiens français face à la domination politique et économique d'une société parallèle, la

société anglo-protestante. Si cette utopie n'a pas favorisé l'émergence d'une société agricole, les historiens conviennent que la colonisation a étendu le peuplement canadien-français à d'autres régions et assuré ainsi la persistance du caractère français sur l'ensemble du territoire québécois³.

L'abbé Huard ne s'en cache pas. Le Labrador ne disposera jamais du potentiel agricole pour réaliser l'utopie de la colonisation. Son adhésion à une telle idéologie se situe ailleurs. Tout au long de son ouvrage, il cherche à montrer, en continuité avec le Régime français et malgré le sort de la Conquête, que les Canadiens français ont maintenu une présence prépondérante au Labrador à l'instar des autres régions de la province de Québec.

Pour raconter son histoire du Labrador, l'abbé Huard présente les différents peuples qui coexistent sur la côte. Bien entendu, les « peuples français » — Canadiens français, Gaspésiens, Paspébiacs, Anticostiens et Acadiens — occupent le devant de la scène dans ce récit pour témoigner du caractère français et catholique inaltérable du Labrador. Quant aux autres peuples du Labrador, les Montagnais et les « Anglais » — Terre-Neuviens, Jersiais et Labradoriens —, leur influence est jugée négligeable quand elle n'est pas carrément passée sous silence. Leur présence considérée marginale vient conforter l'idée aux yeux de l'auteur que le Labrador est un territoire français et catholique.

C'est sous cette perspective que nous aborderons l'ouvrage de l'abbé Huard, *Anticosti et Labrador*. L'abbé Huard a tissé la trame d'un récit collectif nord-côtier qui se caractérise par un souci de la mémoire pour les uns et de l'oubli pour les autres. C'est cette histoire sélective, partisane et patriotique dont nous rendrons compte dans ce présent article. Nous examinerons en détail le récit de l'abbé Huard sur la Conquête du Labrador par les « peuples » français et la place qu'occupent les « Autres » dans cette appropriation territoriale.

LES PEUPLES DE LA CÔTE-NORD

Avant d'aborder le récit de l'abbé Huard, il importe de présenter une synthèse des différentes vagues de peuplement de la Côte-Nord et de leurs conditions d'enracinement. Cette brève description permettra de situer le compte rendu de l'abbé Huard sur les peuples de la Côte-Nord dans un cadre historique¹.

La première présence humaine sur la Côte-Nord remonte, d'après les archéologues, à 9 000 ans. Des populations migrantes auraient traversé le détroit de Bering. Ces populations s'installent sur les rivages et exploitent les ressources maritimes, les mammifères marins et les poissons. L'intérieur des terres venait à peine d'être libéré des glaciers et était donc peu propice à l'occupation humaine. Cette occupation des terres, au Lac-Saint-Jean et sur la Haute-Côte-Nord, aurait débuté, il y a environ 7 500 ans. Pour l'auteur Daniel Chevrier, la présence des Innus, connus aussi sous le nom de Montagnais, peut être établie avec certitude à 500 ans sur la Haute-Côte-Nord et à 350 ans sur la Moyenne et la Basse-Côte-Nord².



Tableau 1. Source : Paul Charest, « Les Nord-Côtiers, Peuplement de la partie orientale de la Côte-Nord du golfe du Saint-Laurent », in Gérard Duhaime (dir.), *Le Nord, Habitants et mutations*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval et Le groupe d'études inuit et circumpolaires, 2001, p. 23.

À l'aube des premiers contacts avec les Européens, au début du XVII^e siècle, les Montagnais du Lac-Saint-Jean et de la Côte-Nord sont estimés entre 2000 et 5000 individus. Cependant, ils sont peu à peu décimés à la suite des guerres contre les Iroquois, des famines causées par la surexploitation du gibier à des fins commerciales et des épidémies. Leur nombre serait tombé, en 1733, à 1 300 individus³. D'après l'historien Maurice Ratelle, le nombre des Montagnais se maintient à 1700 personnes entre les décennies 1850 et 1870. Cette population se stabilise à ce nombre jusqu'au début du XX^e siècle⁴.

Jusqu'au début du XIX^e siècle, les Montagnais occupent l'ensemble du territoire nord-côtier. Peuple nomade, ils se déplacent en bandes — quelques familles — à la poursuite du gibier suivant un cycle saisonnier. La surexploitation de la chasse par les compagnies commerciales a causé une

raréfaction du gibier et bouleversé leur mode de vie. Par la suite, la colonisation agricole, l'exploitation forestière et l'aménagement hydro-électrique, aux XIX^e et XX^e siècles, les ont refoulés à l'intérieur des terres. À la fin du XIX^e siècle, ils sont regroupés au sein des réserves créées par le gouvernement fédéral dans le cadre de la *Loi sur les Indiens*.

Du XVI^e au XIX^e siècle, le territoire de la Côte-Nord se caractérise par un peuplement non permanent, à l'exception des Montagnais, bien entendu, constitué d'exploitants privés et de leur main-d'œuvre saisonnière à qui l'on confère des droits exclusifs sur la traite des fourrures et de la pêche. Cette exploitation des ressources naturelles du territoire, on s'en doute bien, ne favorise pas l'enracinement d'une population. Vers 1830, à peine deux cents personnes d'origine euroquébécoise habitent la Côte-Nord. Au début du XIX^e siècle, des

monopoles sont concédés à la *Labrador Company* et à la *Hudson Bay Company* qui leur réservent une grande partie du territoire de la Côte-Nord pour l'exploitation de la pêche et de la traite des fourrures. Le territoire est fermé à la colonisation. Ces monopoles prennent fin respectivement en 1820 et en 1859.

La fin de ces monopoles ouvre la voie à la colonisation et favorise l'implantation de nouveaux arrivants répartis, d'après l'anthropologue Paul Charest, en quatre vagues principales : les Canadiens français, les Gaspésiens (incluant les *Paspeyas* et les Jerseyais), les Acadiens et les Terre-Neuviens⁸. Le premier groupe, arrivé entre 1840 et 1880, comprend surtout des Canadiens français, originaires des comtés de l'Islet, de Montmagny et de Bellechasse et de la ville de Québec. Ils quittent les terres surpeuplées de la vallée du Saint-Laurent pour tenter leur chance comme pêcheurs sur la Côte-Nord, afin de travailler à leur propre compte ou pour les compagnies jersiaises.

En effet, ces dernières, qui détiennent le monopole du marché de la morue en Gaspésie, établissent, à partir des années 1850, quelques postes de pêche sur la Côte-Nord, ce qui entraîne l'afflux d'une main-d'œuvre originaire de Paspébiac, les *Paspeyas*, et du reste de la Gaspésie. La plupart de ces travailleurs s'installent à Rivière-au-Tonnerre, à Magpie, à Rivière-Saint-Jean et à Longue-Pointe de Mingan⁹.

Dans le milieu des années 1850, les Madelinots, d'origine acadienne, quittent les Îles-de-la-Madeleine en raison des conditions de vie pénibles et s'établissent sur la Moyenne-Côte-Nord, surtout à Pointe-aux-Esquimaux (Havre-Saint-Pierre) et à Natashquan. Dans les années 1880, 80 % des 1 000 habitants de la Moyenne-Côte-Nord sont d'expression française et catholiques¹⁰.

Enfin, les Terre-Neuviens, qui constituent la dernière vague d'arrivants, s'établissent sur la Basse-Côte-Nord dans les années 1870 et 1880 et surpassent en nombre la population acadienne déjà installée. Ils s'établissent à Kegaska, Harrington Harbour, Rivière Saint-Paul, Saint-Augustin et Mutton Bay. À la fin du XIX^e siècle, les Terre-Neuviens sont plus d'un millier sur la Basse-Côte-Nord¹¹.

Entre 1871 et 1901, les francophones représentent entre 64 et 70 % de la population de la Côte-Nord, les anglophones se maintiennent à environ 10 %, surtout concentrés sur la Basse-Côte-Nord et, quant aux Amérindiens et aux Inuits, Montagnais pour la plupart, ils représentent de 20 à 24 % de la population totale¹². Ainsi, lorsque l'abbé Huard dépeint le caractère français de la Côte-Nord, il est loin de brosser un portrait exhaustif de la région puisqu'à peine les deux tiers des habitants de cette région sont d'expression française. Toutefois, les industries minières, forestières et hydro-électriques constitueront un pôle d'attraction important pour les travailleurs canadiens-

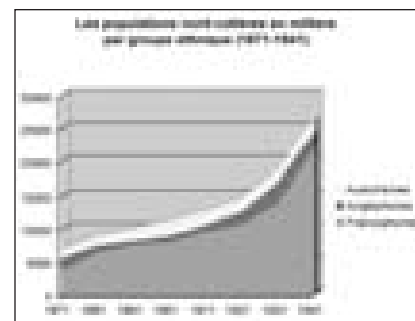


Tableau 3. Source : Nathan Keyfitz, « Population Problems », Marcel Rioux et Yves Martin (dir.), *French Canadian Society*, Toronto, Carleton Library, 1968, p. 223. Recensements Canada (1871-1941).

français et leurs familles, surtout après la Seconde Guerre mondiale. Ce qui ne manquera pas de franciser le paysage humain de la Côte-Nord. Entre 1941 et 1971, la proportion de francophones passe de 74 à 80 %¹³. Aujourd'hui, les francophones comptent pour 87 % de la population de la Côte-Nord, les Innus et les Naskapis pour 8 % et les anglophones environ 5 %¹⁴.

BETSIAMIS ET MINGAN : CAPITALES RELIGIEUSES DES MONTAGNAIS

À plusieurs reprises dans son ouvrage, l'abbé Huard fait référence au pays montagnais et à ses habitants, un « territoire situé à l'est de Betsiamis; tout ce pays, qui s'étend vers le nord, et jusqu'à l'océan Atlantique du côté de l'est, c'est le territoire de chasse des Montagnais. Vers le nord-est, ils se rencontrent avec les Esquimaux et les Naskapis ». Toutefois, les premiers occupants de ce territoire apparaissent aux yeux de l'auteur condamnés à disparaître. Il les dépeint essentiellement comme le dernier vestige d'un passé révolu. Dans son ouvrage, l'auteur célèbre d'abord et avant tout la victoire du catholicisme. Pour l'abbé Huard, la conversion des Montagnais au catholicisme est vue comme une victoire, un signe de la supériorité du catholicisme sur les autres religions, notamment le protestantisme, qui parvient à s'enraciner dans les contrées les plus hostiles. *Anticosti et Labrador* prend la forme alors d'un ouvrage de propagande pour vanter le succès des campagnes de conversion des missionnaires catholiques.

Le Labrador est une terre de mission. Par conséquent, pour l'abbé Huard, l'histoire des Montagnais avant l'arrivée des Pères oblats, en 1844, n'est guère digne de men-

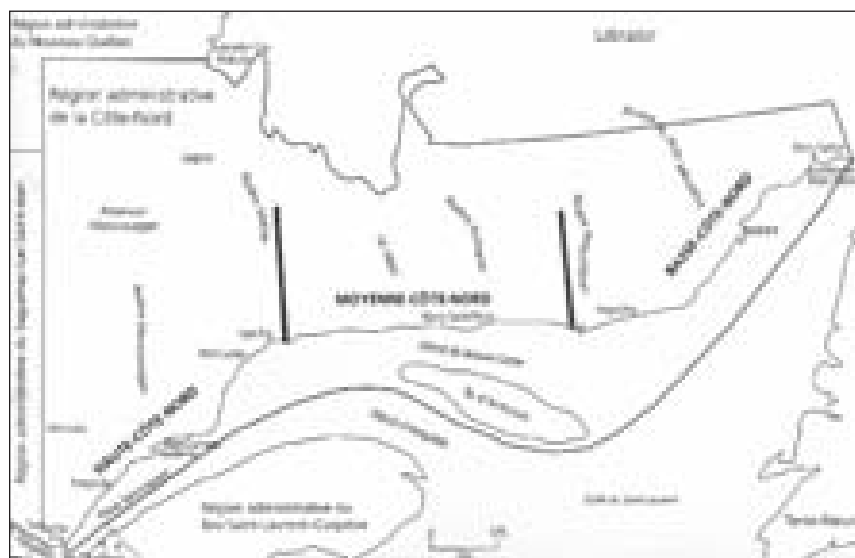


Tableau 2. Source : Paul Charest, « Les Nord-Côtiers, Peuplement de la partie orientale de la Côte-Nord du golfe du Saint-Laurent », in Gérard Duhaime (dir.), *Le Nord, Habitants et mutations*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval et Le groupes d'études inuit et circumpolaires, 2001, p. 29.

tion. Ces derniers, sous la conduite des pères Charles Arnaud et Louis Babel, ont fait du Labrador leur royaume et de Betsiamis (Betsiamites), leur capitale, raconte l'auteur. En 1844, les autorités ecclésiastiques confient aux Pères oblats la responsabilité des missions du Bas-Canada, de la côte du Labrador au nord jusqu'au golfe Saint-Laurent. Un territoire qui s'étend de Tadoussac au détroit de Belle-Isle, au large de Terre-Neuve¹⁵.

Les Oblats établissent d'abord une mission aux Escoumins pour desservir les populations montagnaises de la Haute-Côte-Nord, puis à Bersimis, en 1862, qui devient rapidement leur principale mission religieuse au Labrador¹⁶. La mission de Bersimis sert de plaque tournante aux expéditions des missionnaires pour entrer en contact avec les groupes qui vivent à l'intérieur des terres, les Naskapis, qui ne sont pas encore convertis au christianisme. À tous les printemps, les missionnaires partent en goélettes pour s'arrêter dans les différents postes de traite de la Compagnie de la Baie d'Hudson et rencontrer leurs ouailles. Ils visitent deux fois le poste de traite, à l'aller et au retour, pour célébrer les baptêmes, les mariages, les sépultures, les fêtes patronales, pour rendre visite aux malades, etc.¹⁷.

Le premier contact de l'abbé Huard avec les Montagnais est au village de Bersimis, sur la Haute-Côte-Nord, qu'il qualifie de « capitale religieuse des Montagnais ». Les Pères oblats ont érigé dans ce village une chapelle qui, d'après l'abbé Huard, fait l'orgueil des Montagnais et un presbytère pour loger les missionnaires. Malgré la description élogieuse qu'en fait l'abbé Huard, il reste que cette réputation de capitale est surfaite, car, hormis la chapelle, Betsiamis n'a guère l'allure d'une cité. En réalité, Betsiamis accueille au cours des mois d'avril, mai et juin les Montagnais qui reviennent de leurs territoires de chasse où ils ont passé l'hiver. Ceux-ci restent jusqu'à la fin du mois de juillet à Betsiamis pour s'approvisionner au poste de traite en vue du prochain hiver et vendre les produits de leur chasse.

Pendant le reste de l'année, cette ville est faiblement peuplée, seulement soixante-quinze personnes y vivent, pour la plupart, des vieillards, des veuves, des enfants ou des malades qui n'ont pas pu suivre les autres à l'intérieur des terres. Pendant l'été, la population montagnaise s'élève jusqu'à

120 familles qui habitent la plupart dans des maisons de bois ou des tentes sur le bord de la baie et de la rivière Betsiamis¹⁸.

Lors de la visite des missionnaires, les célébrations religieuses et liturgiques se succèdent. À la surprise de l'abbé Huard, les messes à Betsiamis sont chantées, non pas en latin, mais en montagnais. Il a fallu une dispense de Rome pour autoriser les chants liturgiques en langue vulgaire, explique ce dernier, car les Montagnais éprouvent de la difficulté à prononcer certaines lettres de l'alphabet latin¹⁹.

Ce n'est qu'une des stratégies parmi tant d'autres déployées par les missionnaires pour amener les Montagnais à embrasser le catholicisme. Ainsi, les Pères enseignent aux Montagnais, lors de leur passage dans les missions pendant la période estivale les rudiments du catéchisme dans leur langue maternelle. Pour les missionnaires, l'apprentissage des Saintes Écritures en montagnais les isole des influences néfastes des blancs et les empêche « d'apprendre d'eux à perdre la simplicité de leurs mœurs patriarcales et leur fidélité à remplir tous leurs devoirs religieux²⁰ ». L'abbé Huard va même plus loin et vante le nomadisme des Montagnais qui leur permet, à l'ombre de la forêt, loin des soucis de la société « moderne », de mener une vie de parfait chrétien :

L'instruction et l'éducation étant avant tout au nombre des devoirs qui incombent aux parents, voilà encore un idéal que l'on voit réalisé chez les sauvages! Les blancs, trop absorbés par leurs affaires commerciales, industrielles ou professionnelles, voire par la politique, voire même par leurs parties de plaisir, sont obligés de se faire remplacer par les instituteurs de diverses catégories, pour accomplir leurs obligations concernant l'instruction de leurs enfants. Les sauvages, eux, trouvent facilement les heures nécessaires pour remplir à cet égard leur devoir d'état. Il y a des loisirs dans la forêt. On y prend le temps de vivre! Quand on a tiré quelques coups de fusil, visité les pièges à renard, dérobé trois à quatre truites à la rivière voisine, et préparé le frugal repas, il reste encore bien des moments de libres. Il n'y a pas de visites à faire, ni à recevoir, et les soins du ménage sont vite expédiés. C'est alors qu'on allume le flambeau de la science sous la tente de toile; sous l'œil attentif du père ou de la mère, les petits s'exercent, l'un à joindre les lettres aux lettres,

et les mots aux mots, dans l'alphabet que l'on a reçu de la « robe noire », l'autre à tracer des chiffres et des caractères d'écriture sur un beau morceau d'écorce de bouleau²¹.

L'abbé Huard exagère sans nul doute la piété des Montagnais particulièrement pendant la saison de la chasse. Il est peu probable que les Montagnais, peuple de chasseurs, mettent autant de zèle qu'il le prétend à l'enseignement du catéchisme à leurs enfants sous la tente... Ainsi, les travaux d'historiens et d'anthropologues nous brossent un tout autre tableau que celui de l'abbé Huard. Bien qu'une certaine forme de piété religieuse semble s'emparer des Montagnais pendant la venue passagère des missionnaires à l'été, ils renouent avec leurs croyances traditionnelles lors de leurs migrations hivernales à l'intérieur des terres. Pour beaucoup d'auteurs, les emprunts au catholicisme n'ont pas remplacé leurs croyances traditionnelles, mais les auraient plutôt enrichies ou complétées²².

D'autre part, il ne faut pas perdre de vue que les œuvres de la propagation de la foi ne sont que faiblement soutenues financièrement par les évêchés et que leurs minces revenus dépendent en grande partie de la générosité de quelques bienfaiteurs. En ce sens, dans leurs rapports envoyés à l'Évêché, les Oblats soulignent avec un enthousiasme à peine contenu les succès des missions religieuses pour justifier l'utilité et l'efficacité de ces dernières dont l'existence est souvent remise en question et aussi pour s'attirer les bonnes grâces et la générosité des bailleurs de fonds. À cet égard, l'abbé Huard ne se distingue pas de ses confrères missionnaires en glorifiant le travail accompli par les missionnaires pour propager la foi catholique chez les Montagnais²³.

L'autre emplacement d'importance visité par l'abbé Huard est Mingan, plus loin sur la côte, une mission des Pères oblats qui rassemble trente-cinq familles montagnaises. La plupart des Montagnais de Mingan vivent dans des tentes, mais certains d'entre eux habitent dans des maisonnettes. En raison du caractère nomade des Montagnais, il serait bien inutile, fait remarquer l'abbé Huard, de « construire ici des palais luxueux, puisque toutes [les familles] passent dans les bois la plus grande partie de l'année; un Métis seulement réside en permanence à Mingan²⁴ ».

Comme nous l'avons déjà indiqué, les Montagnais viennent surtout aux missions de Betsiamis et de Mingan pour célébrer des événements religieux et commercer avec le poste de traite. À la fin du mois de juillet, les Montagnais repartent à l'intérieur des terres où ils parcourent jusqu'à 800 kilomètres. Parfois, lorsque leurs provisions, obtenues à Mingan, sont épuisées, ils vont se ravitailler à crédit auprès des marchands de la Pointe-aux-Esquimaux (Havre-Saint-Pierre) qu'ils rembourseront avec le produit de la chasse la saison suivante²⁵.

LA NATION MONTAGNAISE : UNE MORT EN SURSIS?

Pour l'abbé Huard, les activités des Montagnais pendant la période estivale au village de Betsiamis ou à Mingan ne devraient pas faire oublier le tragique destin qui attend cette nation. C'est un peuple moribond condamné à la disparition, car, toujours d'après lui, la « transition de la vie entièrement sauvage à celle de l'homme civilisé est fatale au peuple qui la subit²⁶ ». Ainsi, l'abbé Huard fait partie d'une longue liste de faux prophètes qui ont annoncé la mort des Montagnais²⁷, mort annoncée contredite par l'histoire. Ce jugement péremptoire s'inscrit dans un courant de pensée ethnocentriste des élites politiques, intellectuelles et religieuses canadiennes-françaises qui croient sans l'ombre d'un doute à la supériorité de leur civilisation. La prédiction de l'abbé Huard résulte aussi de son adhésion à la pensée ultramontaine qui voit dans la disparition prochaine des Montagnais une intervention de la Divine Providence :

Au moins, est-il vrai de dire, pour laisser arriver un rayon de soleil sur ce tableau par trop attristant, que le peuple agonisant fera une mort édifiante, grâce aux bons missionnaires qui l'assistent de leur dévouement. Le but de la Rédemption est atteint chez les Montagnais : ils sont tous chrétiens, et chrétiens pratiquants, et chrétiens fervents. Dieu ne permet pas à l'enfer de semer l'ivraie au milieu de ce bon grain! C'est la récompense de leur docilité à suivre les enseignements de l'Église de Jésus-Christ. — nous, les blancs, nous méritons de moins en moins ces bénédictions spéciales du Très-Haut; et en particulier, nous, Canadiens-français, nous soutenons une certaine presse qui mine sourdement la foi dans les âmes et la vertu dans les cœurs : il y a là un crime social dont nous

portons la responsabilité et dont nous serons châtiés ici-bas, puisque les peuples dès ce monde [sont] punis ou récompensés, suivant qu'ils le méritent²⁸.

Les commentaires de l'abbé Huard reflètent la pensée de nombreux de ses compatriotes. Une pensée empreinte de paternalisme, de condescendance pour la culture et le mode de vie des Montagnais et aussi teintée de racisme. Néanmoins, l'abbé Huard éprouve un mélange de sympathie pour les Montagnais, prenant parti pour eux lorsqu'ils ont des différends avec les pouvoirs publics, mais aussi de curiosité ou de fascination pour leurs habitudes de vie et leurs coutumes.

Ainsi, l'abbé Huard note avec humour que les Montagnais disposent d'un ingénieux service de poste « qui est bien près d'être idéal du genre puisqu'il n'exige ni administration centrale, ni bureaux de poste, ni courriers spéciaux, ni timbres-poste; il n'y a là-dedans ni recettes, ni dépenses, et par conséquent pas de déficit au bout de l'année fiscale ». L'abbé Huard prend un certain plaisir à décrire ce réseau postal exagérant sans nul doute pour mieux impressionner ses lecteurs. Lors de ses voyages à l'intérieur des terres, le Montagnais dispose d'un moyen unique pour donner de ses nouvelles à ses proches ou réclamer un bien qui lui manque. Il écrit alors un petit mot sur un morceau d'écorce de bouleau, puis l'enroule au bout d'un bâton planté dans le sol. Un autre Montagnais passant par là prend connaissance du message qu'il remettra à son destinataire à son arrivée à Mingan ou Betsiamis. L'abbé Huard tente de démontrer avec enthousiasme l'efficacité et les avantages de ce courrier postal :

Qui sait si, dans deux mois, vous ne trouverez pas quelque part, à votre tour, une écorce vous indiquant certaine cache où un sauvage, revenant de la Côte, a déposé pour vous le *Tshishtekükan* — petit livre de prière en montagnais — que le bon P. Arnaud vous envoie [...]. Il y a aussi une lettre du Père qui recommande de bien dire les prières, matin et soir. La grand'mère, elle, dit à son filleul de ne pas s'amuser à jouer avec les ours tant qu'ils sont en vie. — Eh bien, que dit-on de la poste montagnaise? N'est-ce pas ingénieux, ce système de communication? Il est vrai, comme je l'ai dit, que ce n'est pas rapide; mais l'inconvénient est léger pour les sauvages, qui généralement sont doués de beaucoup de patience, surtout pour ce qui est de la

correspondance. Il ne manque pas de blancs qui poussent fort loin la temporisation en matière épistolaire, et qui ne mettent guère de zèle à profiter des avantages postaux qui sont à leur portée!²⁹

De passage à Mingan, l'évêque de Chicoutimi, Mgr Labrecque, donne sa bénédiction aux nouveaux mariés dans une maisonnette en bois. Après la bénédiction solennelle de l'évêque, à la grande surprise de l'abbé Huard, les nouveaux mariés dansent en cercle en tapant du pied sur le plancher sous le son d'un tambour. Cette cérémonie lui a paru plutôt longue et sans intérêt ne comprenant pas le plaisir que les Montagnais et les Montagnaises pouvaient en retirer. D'autant plus que l'abbé Huard eut à faire face à la jalousie de Canadiens français qui ne bénéficiaient pas de la même bienveillance de leur curé pour la danse :

Quoi qu'il en soit, avant de quitter le « bal », Monseigneur fit approcher les danseurs, et leur distribua de jolies images en souvenir de la circonstance. « Voilà qui est étrange! me dirent quelques blancs qui se trouvaient là. Quand nous nous livrons à la danse, dans les paroisses, M. le curé a tout autre chose que des images à nous offrir pour nous récompenser. La religion n'est donc pas la même partout! ». Il faut dire que ces propos n'étaient qu'affaire de badinage, car nos bons Canadiens savent parfaitement que si, dans leurs réunions, on se contentait de danser à la mode montagnaise, c'est-à-dire de tourner, l'un devant l'autre et en frappant du pied, autour du poêle, ni les auteurs de théologie, ni M. le curé n'auraient rien de désagréable à leur dire. Mais, voilà! Danser de la sorte, ce serait pour eux se livrer à un inexprimable ennui! Et ce n'est pas l'ennui que l'on recherche en telles circonstances!³⁰

Enfin, l'abbé Huard s'ébahit de constater que, contrairement aux « Blancs », les Montagnais ne cherchent pas à accumuler une fortune personnelle, mais plutôt à vivre des provisions qu'ils emportent et des fruits de la chasse. À la fin de l'été, les Montagnais s'approvisionnent chez le marchand de provisions, « sept ou huit barils de farine, et tout le reste en proportion » qu'ils emportent dans les canots. Ce long périple, qui dure plusieurs mois, n'a rien à voir avec la chasse sportive, insiste l'abbé Huard. Après

avoir épuisé leurs provisions, à la suite de longs mois en forêt, les Montagnais ne peuvent que compter que sur les ressources de la chasse. En cas de disette, leur situation peut devenir bien précaire : « La position est devenue terrible. Et si la bonne providence ne le fait pas exprès pour sauver ces pauvres gens, en envoyant par là quelques gibiers, ils mourront de faim. Ce malheur arrive bien quelquefois. Un peu comme le marin, le sauvage, qui passe sa vie dans l'immensité des plaines et des forêts, est apparemment sous une dépendance plus immédiate des hasards de l'existence³¹ ».

Bien que les Montagnais chassent pour assurer leur subsistance, ils participent aussi activement à la traite des fourrures, un commerce lucratif qui représente pour eux des revenus d'appoint, surtout en période de disette. Inscrits dans une logique commerciale, ils échangent dans les comptoirs de traite la fourrure et s'approvisionnent en produits de toutes sortes (fusils, munitions, outils, farine, vêtements, denrées alimentaires). Lors de son voyage sur la Côte-Nord, en 1895, l'abbé Huard est témoin de ces changements dans la vie des Montagnais. Il ne peut s'empêcher d'observer que ceux-ci pratiquent une économie mixte de subsistance et d'exploitation commerciale :

On ramasse ainsi, tout l'hiver, des pelletteries que l'on apportera à la mer, le printemps venu, et que l'on donnera au « bourgeois », pour payer les avances de provisions, de vêtements et de munitions que l'on a reçues l'été précédent. Mais, en somme, et, par surcroît seulement, on fait de l'industrie et du commerce. Si la chasse et la pêche sont très productives, tant mieux! On fera bombance tout l'hiver à la viande fraîche et au poisson délicat; puis, on emportera assez de peaux pour solder assez de dettes, et l'on aura encore un surplus qui permettra de se faire la vie large durant les *vacances au bord de la mer*³².

Le dernier élément que l'abbé Huard observe chez les Montagnais, c'est l'organisation politique. Depuis la Loi de 1876, qui a mis les Amérindiens sous la tutelle du gouvernement fédéral, chaque bande élit son chef qui « exerce son souverain pouvoir sous l'égide du gouvernement canadien et d'un peu plus loin, de la Couronne d'Angleterre³³ ». L'abbé Huard ne perd pas de vue que le gouvernement fédéral garde un droit de regard important sur l'élection des chefs de bande et aussi

sur la vie politique des Amérindiens en général³⁴.

L'abbé Huard ne semble pas entretenir beaucoup d'illusions sur la capacité des Montagnais à se gouverner ni sur leur pouvoir politique réel. D'après lui, la souveraineté de leurs chefs repose sur les médailles d'argent que les missionnaires leur distribuent, c'est-à-dire « l'insigne de leur autorité, et c'est bien près tout ce qu'ils possèdent de souveraineté ». En fait, remarque l'auteur, le vrai pouvoir ne leur appartient pas :

Ce n'est pas que le peuple règle à lui seul les affaires importantes, comme cela se faisait dans certaines républiques anciennes. Avouons-le, il n'y a plus dans ces nations d'affaires à régler. L'objet même du gouvernement fait presque entièrement défaut. Voilà jusqu'où la décadence peut atteindre une race! Il n'y a pas de règles nettement définies pour la transmission de la dignité suprême, lorsque survient le décès de l'un de ses potentats : car ils ne sont pas moins sujets à la mort de leurs collègues, empereurs, tsars, ou monarques généralement quelconques. Leur pouvoir n'est pas héréditaire, et, pour les remplacer — autant que cela se peut — on fait suivant des formalités qui dépendent beaucoup des circonstances, l'élection d'un nouveau chef, à qui l'on remet en guise d'intronisation la grande médaille, emblème de la souveraineté³⁵.

Pour bien montrer le caractère factice du pouvoir des chefs de bande, l'abbé Huard raconte un événement qui avait suscité bien des remous à Betsiamis. L'agent des Affaires indiennes et les missionnaires avaient choisi un chef qui ne ralliait pas l'approbation de plusieurs Montagnais de Betsiamis, qui avaient préféré un autre individu. Le candidat déchu et ses partisans se rendirent à Ottawa pour protester auprès des autorités gouvernementales contre ce « cas d'influence indue » et obtenir le choix d'un autre chef. Ce fut peine perdue. Le gouvernement fédéral resta sourd aux appels des mécontents. Ces derniers n'eurent d'autres alternatives que de se rallier au protégé de l'agent des Affaires indiennes et des missionnaires³⁶. Cet épisode semble avoir outré l'abbé Huard qui, cette fois-ci, prend parti, non sans ironie, pour les protestataires :

Je ne sais vraiment s'il régnait alors, au ministère des Sauvages, un conservatisme, ou si, par une incompréhensible

aberration d'esprit, l'« influence indue » n'y inspirait pas toute l'horreur qu'elle mérite. Toujours est-il que l'administration, dont ce cas était justifiable, se régala de l'huître, comme le plus gourmet des magistrats, et donna des écailles aux délégués de la tribu de Betsiamis, qui s'en revinrent à la bourgade, enchantés de toutes les belles choses qu'ils avaient vues dans un si long voyage, mais condamnés pourtant à se soumettre au chef qu'ils avaient tenté de détrôner³⁷.

De tous les peuples non français de la Côte-Nord, les Montagnais sont sans doute celui qui retient le plus l'attention de l'abbé Huard. puisque, contrairement aux anglo-protestants, ils ont adopté la religion catholique. L'abbé Huard voit donc les Montagnais comme des compagnons de route des Canadiens français, ce qui leur vaut sans doute une place à part dans son récit. Toutefois, situés en marge de la *Civilisation*, les Montagnais doivent céder le pas aux avancées irrésistibles du Progrès. Déjà, dans ce récit de l'histoire de la Côte-Nord, l'ambiguïté des rapports entre Montagnais et les Canadiens français se profile à l'horizon.

LES PASPÉYAS ET LES JERSIAIS

En accostant à Magpie, l'abbé Huard arrive au pays des *Paspéyas*, des Gaspétiens originaires de Paspébiac et de la Baie des Chaleurs. C'est aussi le fief des compagnies jersiaises Robin et Le Bouthillier qui exploitent la pêche à la morue. La population de Magpie est d'environ 250 personnes, une population qui double pendant la période de la pêche en raison de la venue d'employés saisonniers engagés par la compagnie Robin³⁸.

L'abbé Huard relate trois traits distinctifs aux *Paspéyas* ou aux Paspébiacs. Leur langue très sonore fait penser à l'accent méridional en France. L'abbé Huard remarque aussi la piété des *Paspéyas* et leur attachement profond à leur curé. Ceux-ci n'hésitent pas à menacer de « fermer à clé l'église et le presbytère », si on leur enlève leur curé... Enfin, l'abbé Huard ne peut s'empêcher de constater le caractère bouillant et intempestif des *Paspéyas* :

Ces Paspébiacs ont un caractère absolument tranché même au milieu de la population acadienne. Il n'est vraiment pas facile d'avoir, plus qu'eux, la tête près du bonnet, et il faut y regarder à

deux fois avant de les contredire; ils ont, semble-t-il, le sang à une température très élevée. Quand ces braves gens causent entre eux, vous les croiriez transportés de colère, tant ils ont le verbe haut... l'adjectif retentissant. Partout, on reconnaît cette ardeur qui est dans leur tempérament et la tiédeur dans la foi n'est pas leur fait : ils descendent en ligne directe des Francs dont le roi Clovis aurait voulu se faire accompagner pour aller chauffer les oreilles aux mécréants qui crucifiaient Notre-Seigneur Jésus-Christ³⁹.

Nous l'avons déjà précisé, Magpie et les hameaux voisins sont le fief des compagnies jersiaises comme celle du Robin et, dans une moindre mesure, Le Bouthillier. Ces compagnies établissent des postes de pêche et des comptoirs commerciaux dans la Baie des Chaleurs, mais aussi sur la Côte-Nord, à partir des années 1860, à Magpie, Rivière-Saint-Jean, Sheldrake et à Rivière-au-Tonnerre. Elles emploient des pêcheurs saisonniers de la Gaspésie et aussi quelques d'habitants de la Côte-Nord. Les magasins-comptoirs avancent les provisions et l'équipement aux pêcheurs grâce à une politique de crédit.

À chaque semaine, les goélettes des compagnies jersiaises embarquent la marchandise pêchée pour la livrer à Paspébiac : cette marchandise est ensuite expédiée à l'étranger. L'hiver, les habitants de ces postes de pêche peuvent s'adonner à l'exploitation forestière. Quant aux directeurs des postes de pêche, ils quittent en novembre leur demeure confortable, demeure aménagée pour eux en prévision de la période de la pêche, pour Paspébiac, siège social des compagnies Robin et Le Bouthillier. L'abbé Huard jette un regard bienveillant sur les patrons jersiais. Ceux-ci parlent à la fois français et anglais et traitent les missionnaires catholiques avec bien des égards⁴⁰.

LES ANTICOSTIENS : L'HISTOIRE D'UNE RECONQUÊTE

L'île d'Anticosti occupe une place toute particulière dans le récit de l'abbé Huard⁴¹. Cette île peuplée de Canadiens français tomba à deux reprises sous la coupe de compagnies anglo-protestantes avant d'être « restituée » à un propriétaire français et catholique. Il s'agit pour l'abbé Huard d'un bel exemple de reconquête, d'un juste retour de l'histoire!

Dans *Anticosti et Labrador*, l'abbé Huard prend bien soin de rappeler que, dès 1535, l'explorateur Jacques Cartier prit possession de l'île d'Anticosti au nom du roi de France. En 1680, le roi Louis XIV la concède à l'explorateur Louis Jolliet⁴². En 1872, la Compagnie Forsyth fait l'acquisition de l'île pour la vendre, en 1884, à un prénommé M. Stockwell. À cette époque, quatorze familles vivaient sur l'île d'Anticosti surtout des activités de la pêche. Stockwell rêvait de faire de l'île une colonie agricole et fit venir des colons d'Angleterre. Toutefois, cette tentative s'avéra un échec. Il fit payer aussi aux habitants des redevances sur leurs terrains et leurs maisons. De nombreuses familles choisirent de s'exiler... pour la ville de Hull en Outaouais!⁴³

En 1894, Stockwell vend l'île à Henri Menier, chocolatier français et millionnaire, au prix de 160 000 \$. La transaction entre en vigueur l'année suivante. Pour l'abbé Huard, cette vente symbolise la fin d'une période de noirceur, alors que l'île d'Anticosti était aux mains d'intérêts privés qui lui ont légué cette réputation d'une terre inhospitalière et désolée. L'abbé Huard voit en Henri Menier un homme de vision et un entrepreneur dynamique. C'est sans aucun doute la perspective de voir cette île restituée à une suzeraineté française qui remplit le plus de bonheur l'abbé Huard :

Le public canadien, surtout dans la province de Québec, suit avec la plus grande sympathie le progrès de l'entreprise de M. Menier. On est heureux de voir cette grande terre de l'Anticosti revenue en des mains françaises comme elle était à l'origine de la colonie. Et le soin que le propriétaire paraît vouloir apporter au choix de ses subordonnés, rappelle les conditions des premiers établissements français en Amérique⁴⁴.

C'est un nouveau règne qui commence sur l'île d'Anticosti d'après l'abbé Huard. Henri Menier édicte, en mai 1896, un nouveau règlement que les habitants doivent respecter à la lettre sous peine d'expulsion. Il interdit la chasse et la pêche pour permettre le repeuplement d'espèces animales sur l'île et en faire un site de villégiature. L'usage d'alcool est prohibé, ce qui fait dire à l'abbé Huard : « Ce détail indique assez combien le propriétaire désire le maintien de l'ordre dans ses États ». La place qu'accorde Henri Menier au culte catholique est la mesure la plus chaudement accueillie par l'abbé Huard. Menier construit une

église et un presbytère pour le prêtre. Suivant une convention avec l'évêché de Chicoutimi, le missionnaire verra son salaire versé par Menier et les habitants de l'île seront exemptés de la dîme.

L'abbé Huard prédit un avenir prospère à l'île d'Anticosti grâce à la gestion éclairée et efficace du richissime chocolatier. Ce dernier pourra compter sur d'innombrables ressources comme la pêche au hareng et à la morue, l'exploitation forestière, la force hydraulique de ses cascades, la culture de l'avoine et des légumes, l'élevage d'animaux de ferme et l'industrie laitière. Bref, l'abbé Huard ne peut s'empêcher d'être optimiste pour l'avenir de l'île :

En tout cas, la province de Québec est loin d'être indifférente à la mise en valeur de cette colossale corbeille de verdure qui jetée en travers de l'entrée de son beau fleuve, ne lui semblait pas destinée à devenir jamais l'un des joyaux de sa couronne. De savoir, surtout, que cet éclat nouveau lui vient d'une main française, cela met à sa joie⁴⁶.

DE POINTE-AUX-ESQUIMAUX À NATASHQUAN : LA RÉPUBLIQUE CANADIENNE-FRANÇAISE

La région, qui s'étend de Sept-Îles à Natashquan, dont la « capitale » est Pointe-aux-Esquimaux – Havre-Saint-Pierre, à partir des années 1920 –, représente pour l'abbé Huard le cœur de la Côte-Nord⁴⁷. Quatre habitants sur cinq de la Moyenne-Côte-Nord sont Canadiens français, la plupart d'origine acadienne. Originaires des Îles-de-la-Madeleine, fuyant les dures conditions de vie qu'on retrouvait là-bas à cette époque, ils fondent les villes de Kegaska, Natashquan et de la Pointe-aux-Esquimaux respectivement en 1854, en 1855 et en 1857.

L'abbé Huard clame fièrement – il ne s'en cache pas – le caractère résolument français du Labrador :

« [...] il est agréable de constater que cette partie du pays est aussi française que les autres régions de la Province de Québec. Il n'y a là qu'un très petit nombre de familles de race étrangère, et encore le travail d'assimilation est visible chez ces familles, noyées qu'elles sont, dans un milieu si français⁴⁸ ». Il n'hésite d'ailleurs pas à affubler cette partie du Labrador du titre de « République canadienne française⁴⁹ ».

Si le « Pays montagnais » a pour capitale religieuse Betsiamis, Pointe-aux-Esquimaux constitue la capitale du « Pays acadien ». À l'instar de Betsiamis, cette capitale a été érigée par l'Église catholique. Pour l'abbé Huard, l'État n'y a guère droit de cité. Grâce à l'œuvre des missionnaires, l'Église a fait de cette région son fief en créant une première paroisse, en 1860 et une institution d'enseignement supérieur, le Couvent Saint-Joseph.

Fondé en 1885, le Couvent Saint-Joseph est dirigé par les Sœurs de la Charité et vise à former les futures institutrices qui manquent cruellement au Labrador. Au début des années 1890, le Couvent commence à fournir les premiers contingents d'institutrices. Le Couvent Saint-Joseph demeure pendant longtemps la seule institution d'enseignement supérieur de la région⁵⁰.

Pour l'abbé Huard, l'Église catholique a présidé à la création de toutes les institutions sociales, religieuses, éducatives et culturelles, tandis que le pouvoir civil et politique a joué un rôle tout à fait négligeable. Le curé, le père de famille et l'école représentent les seules formes d'autorité qui régissent la vie des habitants de la Pointe-aux-Esquimaux.

Quand l'abbé Huard aborde la question du pouvoir civil ou politique, c'est pour le ridiculiser puisqu'il le considère livré aux passions humaines, à l'intérêt privé et aux considérations matérielles, contrairement à l'Église catholique qui cherche à assurer l'instruction de ses ouailles et le salut de leur âme. Ainsi, l'abbé Huard n'hésite pas à tourner en dérision le Conseil municipal, fondé en 1875 et disparu une décennie plus tard, car il n'avait plus sa raison d'être :

[...] quelques années avant notre passage en ce lieu, le Conseil municipal (dont la première organisation date de février 1875) avait cessé d'exister... faute de conseillers, c'est qu'il n'y avait presque pas de citoyens du village qui fussent « qualifiés », c'est-à-dire dont la propriété foncière fût de la valeur requise de quatre cents piastres. Voilà donc une administration, une sorte de gouvernement, qui s'est d'elle-même éteinte, parce qu'il n'y a personne pour exercer l'autorité civile. Le fait est peut-être unique dans l'histoire! Du reste, personne ne s'en portait plus mal, à la Pointe-aux-Esquimaux et la vie sociale ne paraissait pas avoir souffert, dans son fonctionnement, de cette absence d'autorité

municipale. Il faut avouer, aussi, que le corps civique dont il s'agit manquait joliment de sujets propres à alimenter son activité. Impossible d'imposer des taxes sur l'eau, puisqu'il n'y a pas d'aqueduc, ni d'accorder des « licences » aux cochers ou aux charretiers, puisqu'il n'y a pas même un seul cheval dans la localité. À vrai dire, lorsque chaque printemps, le Conseil municipal avait ordonné aux gens par décret de tenir les chiens attachés, pour permettre aux bestiaux de jouir en sûreté des plaisirs du grand air pendant l'été, l'ordre du jour – ou plutôt de l'année – était à peu près épuisé. Heureux Conseil! Population fortunée! qui ne connaissez que par les journaux ce que l'on entend par « *bood-lage* » et pots-de-vin!⁵¹

L'isolement semble donc être le propre de ce pays. Depuis les années 1880, des navires font la traversée régulièrement pendant l'été entre la Côte-Nord et Québec ou Gaspé. Auparavant, c'était les goélettes qui assuraient la communication avec Québec et la Côte-du-Sud. Pendant l'hiver, toutefois, l'isolement des habitants est total, rappelle l'abbé Huard. Le moyen de transport est la raquette ou le cométique – un traîneau tiré par des chiens. Les habitants de la Pointe-aux-Esquimaux chassent les loups marins pour assurer leur subsistance et pêchent le hareng et la morue. Pour augmenter leurs maigres revenus, ils chassent aussi le petit gibier (martres, loutres, visons, renards, rats musqués, castors, etc.). Quant à l'agriculture, elle donne peu de résultats, estime l'auteur⁵².

L'autre zone de peuplement importante est Natashquan, fondé par des Acadiens des Îles-de-la-Madeleine, en 1855. À cette époque, quinze familles viennent s'y établir. La compagnie jersiaise De La Parelle fonde un établissement de pêche qui emploie une trentaine de travailleurs en provenance de Berthier-sur-Mer et des paroisses voisines. Plus tard, la compagnie Robin en devient la propriétaire. En 1861, est érigée une paroisse qui s'étend jusqu'à Blanc-Sablon⁵³.

À Natashquan, rappelle l'abbé Huard, l'unique ressource est la pêche. Pendant l'été, ses habitants pêchent la morue pour le compte de la compagnie jersiaise. La compagnie leur avance à crédit des marchandises et des provisions. Les pêcheurs remboursent leurs dettes en vendant à la compagnie les produits de la pêche. Par ailleurs, au prin-

temps, les pêcheurs embarquent à bord de goélettes pour chasser le loup marin. Enfin, à l'hiver, les habitants de Natashquan peuvent varier leur alimentation avec la chasse au petit gibier⁵⁴.

Toutefois, les ressources maritimes ne sont pas intarissables. Ainsi, pendant l'hiver 1885-1886, la pêche à la morue et la chasse au loup marin ne suffisent plus à nourrir les habitants de Natashquan et une famine se déclare. Le gouvernement intervient alors et quarante-cinq des quatre-vingts familles de Natashquan acceptent de quitter le Labrador pour s'établir dans la Beauce. Ainsi, on vit naître dans la Beauce une colonie acadienne! Pour l'abbé Huard, il apparaît plus naturel au pêcheur de devenir agriculteur que simple ouvrier. L'auteur reprend alors son credo agriculturiste. La vie de pêcheur comme celle de colon signifie la liberté, tandis que la vie d'ouvrier confine à l'esclavage et à l'aliénation perpétuelle :

Cet essai de colonisation a donc réussi. Et tous ceux, qui ont pris quelque part à l'émigration de 1886, doivent s'applaudir d'avoir dirigé ces Acadiens dans la forêt, au lieu de les avoir conduits dans des centres industriels [...]. L'ancien pêcheur souffre longtemps de la nostalgie de la mer; il finit pourtant à s'attacher au sol qu'il a fécondé de ses sueurs. Enfermez-le dans une manufacture : aimera-t-il ces machines dont il est l'esclave? N'étouffera-t-il pas dans cette atmosphère à peine respirable? Ah! Qui lui rendra sa barque que berçaient les flots mouvants? Qui lui rendra les grands horizons de là-bas? Qui lui rendra surtout la belle liberté d'autrefois! C'en est fini du nouvel ouvrier, quand une fois l'amertume de tels regrets l'a touché au cœur. S'il le peut faire, il retournera au Labrador, s'il n'en a pas le moyen, il changera de métier toutes les semaines et traînera de fabrique en fabrique le poids de ses souvenirs⁵⁵.

ÉDUCATION, RELIGION ET SOCIÉTÉ

Pour l'abbé Huard, l'école et la paroisse constituent les deux institutions sociales fondamentales des Canadiens français. La Côte-Nord n'échappe pas à cette règle. D'après l'auteur, on assiste au développement des maisons d'éducation et des missions religieuses encore trop peu nombreuses, grâce au dévouement des prêtres. L'éparpillement de la population ne facilite pas la tâche des missionnaires qui doivent

parcourir de grandes distances, souvent dans des conditions très difficiles afin de s'assurer que leurs ouailles remplissent leurs devoirs religieux. De plus, ces villages faiblement peuplés et disséminés le long du littoral ne peuvent soutenir à eux seuls l'entretien d'une école et le salaire d'une institutrice. Néanmoins, l'abbé Huard prend la défense de ces communautés qui n'ont d'autres désirs que d'instruire leurs enfants. Il vante les progrès en éducation survenus lors des dernières années en dépit de conditions difficiles grâce aux efforts infatigables des prêtres qui diffusent les bienfaits de l'instruction.

Pour l'abbé Huard, le prêtre représente la figure centrale au sein de ces communautés :

Rien ne fait plus penser à ce que dut être l'état social de la colonie, après la cession à l'Angleterre, que la condition présente du Labrador. Dans les deux situations, il n'y a que deux classes de représentées : le clergé et les travailleurs. Ce qu'était le prêtre au milieu de nos pères, il l'est encore parmi la population côtière du Golfe. Il est à peu près le seul homme instruit qu'il y ait dans ces missions, pour ne pas parler des agents des Compagnies, qui sont presque tous de race, de langue et de religion différentes des nôtres. C'est à lui que l'on a recours dans les difficultés de tout genre; en lui on a confiance, dans la prospérité comme dans l'adversité. Ses avis sont toujours reçus avec déférence. Il n'est pas une famille qui ne regarde sa visite comme un honneur et une bénédiction. Heureux peuples et heureux pasteurs! Puissent d'aussi excellentes relations durer toujours, pour le bonheur des uns et des autres⁵⁶.

L'auteur tente de montrer les effets bénéfiques qui résultent de la présence des missionnaires catholiques. La Côte-Nord prend la forme, à ses yeux, d'une société originelle, une société conforme au projet de la colonisation qui a su protéger la population canadienne-française et catholique des affres de la vie urbaine et industrielle. L'abbé Huard ne tarit pas d'éloges pour la piété des habitants de la Côte-Nord, leur assiduité aux offices religieux, la simplicité de leurs mœurs et l'absence sur le territoire de débit d'alcool.

Bref, pour l'abbé Huard, les habitants de la Côte-Nord sont un peuple profondément religieux, moral et honnête qui n'a rien à

envier aux autres concitoyens du Québec : « Tout cela ressemble bien aux vertus nationales des Canadiens français en général. Seulement chez nous, il ne paraît pas qu'elles brillent encore de tout l'éclat qu'elles avaient chez nos pères. [...] cela est bien vrai : nous ne sommes plus aussi dociles envers l'Église, ni d'une probité si scrupuleuse ni d'une aussi large hospitalité qu'on l'était autrefois. Il faut aller au Labrador pour retrouver les belles vertus de nos ancêtres⁵⁷ ».

L'abbé Huard présente la vie des habitants de la Côte-Nord comme une existence détachée des considérations matérielles, contrairement à ce que l'on retrouve, selon lui, à la ville. Ils dépensent peu pour des frivolités. Ils vivent des produits de la pêche et de la terre où ils font pousser quelques légumes. Les hommes s'improvisent avec succès comme charpentiers et ébénistes. Ils construisent leur propre maison et fabriquent leur mobilier. L'abbé Huard considère superflue la présence des magistrats et des médecins d'ailleurs peu nombreux sur la Côte-Nord. L'administration de la justice et de la santé publique ne ferait qu'augmenter bien inutilement les dépenses pour les habitants de la Côte-Nord. Pour l'auteur, seule la présence du prêtre est jugée essentielle pour assurer le bien-être des habitants et surtout le salut de leur âme⁵⁸.

L'abbé Huard conclut :

[...] avec un gain très modique, la population de la Côte-Nord peut vivre avec assez d'aisance, parce qu'elle a peu de dépenses à faire. Grâce à son esprit ingénieux, elle supplée facilement à tous les services que, dans nos villes comme dans nos campagnes, on demande à prix d'argent à tous les corps de métiers. L'absence des habitudes de luxe, la simplicité de la vie que l'on mène, achèvent d'expliquer la condition relativement aisée de son existence⁵⁹.

ÉCONOMIE ET SOCIÉTÉ

L'abbé Huard n'anticipe pas d'avenir agricole pour la Côte-Nord. Il ne se détourne pas pour autant de l'idéologie agriculturiste de ses contemporains. Les promoteurs de la colonisation favorisaient un développement agricole, mais accompagné de l'exploitation générale des ressources naturelles du territoire à des fins commerciales et industrielles⁶⁰. L'abbé Huard rejoint tout à fait cette perspective. Il

encourage les pêcheurs de la Côte-Nord à ne plus compter exclusivement sur les richesses de la mer et à pratiquer d'ailleurs une agriculture de subsistance, une activité qui les protégerait de la disette⁶¹.

L'abbé Huard attire l'attention de ses lecteurs sur le sort des pêcheurs de la Côte-Nord qui travaillent pour les compagnies jersiaises à des salaires de misère. Toutefois, l'abbé Huard ne remet pas en cause les rapports entre le capital et les ouvriers. Ainsi, il reconnaît aux entreprises commerciales jersiaises le droit de prospérer, même si cela se fait au détriment de la population de la Côte-Nord, car elles ne font que suivre les règles commerciales basées sur la recherche du profit.

L'abbé Huard ne s'attend guère à une amélioration de la situation des pêcheurs de la Côte-Nord dans un avenir proche. Leur pauvreté et leurs conditions de vie précaires les empêchent d'accumuler des capitaux pour se lancer en affaires. Ils continueront à constituer une main-d'œuvre à bon marché pour les compagnies jersiaises. Cette perspective ne semble pas troubler l'abbé Huard. En effet, ce dernier privilégie le salut des âmes plutôt que le bien-être matériel considérant que la fortune n'est pas une condition au bonheur bien au contraire :

Aussi bien, s'il n'y avait pas au Labrador ces puissantes Compagnies ou ces grands propriétaires pour les pêcheries, nos braves pêcheurs de là-bas en seraient-ils mieux? Ils seraient dans des conditions encore plus défavorables puisque beaucoup manque de ressources nécessaires pour posséder eux-mêmes une barque et des agrès de pêche. Rien ne les empêcherait sans doute de se réunir et de constituer ainsi plusieurs compagnies qui exploiteraient elles aussi, les diverses industries de la pêche; non rien ne les empêcherait s'ils avaient des capitaux à mettre en commun. Or, ils n'en ont pas! [...] Je ne vois pas de raisons pour que cette situation de nos pêcheurs s'améliore d'ici à longtemps. Ils continueront de faire individuellement la petite pêche, ou de louer, pour de maigres salaires, leurs services aux grands établissements de pêche. Et ils vivront au jour le jour, avec plus ou moins d'aisance; mais ils ne s'enrichiront pas. Heureusement, l'acquisition de la fortune n'est pas une chose essentielle au bonheur d'ici bas, ni surtout à celui de la vie

future; souvent même elle est un obstacle à la félicité présente et à celle de l'avenir⁶².

L'abbé Huard entrevoit des possibilités d'avenir économique si les gens de la Côte-Nord commercialisent certaines de leurs ressources : les duvets et les plumes d'oiseau de mer; les plantes marines pouvant servir à l'engrais végétal; les arbres résineux pour la production de gommages, de résines ou même de goudrons et les pelleteries. Toutefois, prévient l'abbé Huard, l'initiative devrait revenir aux compagnies étrangères qui possèdent « des connaissances spéciales et de l'argent à risquer⁶³ ». Enfin, l'auteur mise surtout sur la construction du chemin de fer pour sortir la Côte-Nord de l'isolement. Cette nouvelle voie de communication donnerait un second souffle à l'exploitation des pêches et des fourrures et favoriserait l'établissement d'industries connexes. Pour l'abbé Huard, « sans communications aisées pas de commerce; sans commerce, pas d'industrie; et quand il n'y a pas d'industrie dans un pays qui ne peut être agricole, la prospérité y sera toujours fort médiocre⁶⁴ ».

Enfin, lorsque le Canada prendra place parmi les pays indépendants et décidera de se doter d'une véritable marine de guerre, il pourra compter sur les gens de la Côte-Nord qui naissent pratiquement tous marins. L'abbé Huard va encore plus loin et se risque à faire un siècle trop tôt une prophétie en vantant les bienfaits d'un État français :

D'ailleurs, si les prévisions patriotiques d'un grand nombre d'entre nous se réalisent quelque jour; si, à la faveur de transformations politiques dont la Providence a le secret, notre province française devient elle-même un pays autonome. Ah! Alors notre bien-aimée patrie aura son rôle à jouer non seulement sur le continent américain, mais encore sur les mers, à raison de la position exceptionnellement avantageuse qu'elle occupera à l'un des meilleurs endroits de l'Atlantique. Et si l'occasion ne s'en présente jamais, non seulement les troupes de l'infanterie française d'Amérique, mais aussi de nos robustes soldats de marine – les gars de la Côte-Nord – ajouteront de belles pages au chef-d'œuvre qui a pour titre : *Gesta Dei per Francos*⁶⁵.

LE LABRADOR ORIENTAL : L'AUTRE CONQUÊTE

Le « Labrador oriental », qui s'étend de

Kégaska à Blanc-Sablon, n'en déplaise à l'abbé Huard, dément sa thèse d'une Côte-Nord au caractère français et catholique. Ce territoire, aujourd'hui connu sous le nom de Basse-Côte-Nord⁶⁶, se caractérise par un peuplement anglophone et protestant, originaire principalement de Terre-Neuve. Si la partie occidentale du « Labrador » a été conquise par les Canadiens français catholiques, tel n'est pas le cas pour le « Labrador oriental », constate amèrement l'abbé Huard. En contradiction avec son postulat de départ – la conquête française et catholique de la Côte-Nord – l'auteur présente un récit beaucoup moins enthousiaste. Il se contente de décrire brièvement chacun des villages de pêcheurs anglo-protestants. De toute évidence, le portrait de la Basse-Côte-Nord, qu'il est contraint de broser ne lui plaît guère, le dérange et même l'inquiète.

L'abbé Huard doit se rendre à l'évidence : il y a bien eu une conquête dans cette partie de la Côte-Nord, mais pas comme il l'aurait souhaité. Au XVIII^e siècle, des concessions sur la côte sont cédées à des seigneurs pour exploiter les pêcheries. Or, sous le gouvernement britannique, ces pêcheries passent peu à peu aux mains des marchands britanniques. Au XIX^e siècle, la Basse-Côte-Nord est peuplée de familles originaires de la ville de Québec et du comté de Berthier qui sont attirées par la perspective de pêcher à leur propre compte. Ils sont rejoints quelques décennies plus tard par les Acadiens des Îles-de-la-Madeleine. Cependant, ces familles seront supplantées en nombre par les familles des pêcheurs de Terre-Neuve. L'abbé Huard constate que la population de cette partie du Labrador est constituée d'individus dont les ancêtres sont d'origines anglaise, écossaise, irlandaise, jersiaise, française et inuite.

Kégaska constitue un bon exemple de la conquête anglaise de cette région d'abord peuplée par les Canadiens français. Dès 1854, les Acadiens s'installent à cet endroit. Vingt ans plus tard, ces familles acadiennes quittent le village pour se diriger vers Pointe-aux-Esquimaux et ils sont remplacés par des Terre-Neuviens. Ainsi, déplore l'abbé Huard :

Aujourd'hui, le poste de Kégaska est de nouveau habité. Six familles de langue anglaise, dont une seule est catholique, y sont établies. Telle est l'histoire véridique de Kégaska! Telles sont les vicissitudes des colonies du Labrador! Tandis que, sous d'autres cieus, il faut des décades

de siècles pour que les peuples succèdent aux peuples, ici quelques dizaines d'années suffisent à des transformations si étonnantes... Il n'y a que dans notre Nouveau Monde que les choses vont si vite⁶⁷.

Toutefois, d'après l'abbé Huard, les Canadiens français prédominent tout de même de Kégaska à Tête-à-la-Baleine. Tête-à-la-Baleine représente un peu la capitale française de la Basse-Côte-Nord avec ses quinze familles canadiennes-françaises! Grâce à leurs sacrifices, celles-ci ont érigé une chapelle sur l'île Providence, juste en face du village de Tête-à-la-Baleine. À l'ouest de ce village, les Irlandais catholiques et les anglo-protestants prédominent⁶⁸.

La population du Labrador assure sa subsistance grâce à la pêche et à la chasse au gibier. Toutefois, se désole l'abbé Huard, ce mode de vie est grandement menacé. Les zones de pêche sont souvent louées à des compagnies ou à des particuliers qui tendent de grands filets, les trappes-nets ou utilisent des câbles garnis d'hameçons pour récolter le poisson. Les pêcheurs du Labrador, peu fortunés, ne peuvent rivaliser avec cette pêche industrielle qui les appauvrit et diminue les ressources maritimes dont ils dépendent pour survivre. L'abbé Huard ne peut que constater l'impuissance des Labradoriens face à cette concurrence qu'il juge déloyale et dont les intérêts ne sont guère défendus par le gouvernement fédéral⁶⁹.

L'abbé Huard constate qu'il n'y a ni médecin, ni juge de paix, ni officier de justice au Labrador, et encore moins d'administration municipale. Les institutions scolaires font peine à voir particulièrement pour les catholiques. Ces derniers sont disséminés sur le territoire⁷⁰. Pendant la période de la pêche, les familles quittent les villes côtières et s'éparpillent dans les îles le long du littoral. À la différence des catholiques, les anglicans ont leurs écoles régulières à Saint-Paul, à Mutton Bay et à Harrington Harbour. Les enfants protestants des autres villages fréquentent ces écoles à quelques reprises durant l'année où ils bénéficient d'une éducation rudimentaire. D'après l'abbé Huard, les protestants profitent du concours financier des sociétés bibliques pour payer les frais de transport et le gîte de ces enfants. Quant aux missionnaires catholiques, ils ne peuvent compter que sur les subventions provinciales nettement insuffisantes.

De plus, les missionnaires protestants utilisent des embarcations à vapeur et bénéficient d'un guide expérimenté pour exercer leur ministère tout le long du littoral nord-côtier. Le missionnaire catholique dispose de beaucoup moins de moyens financiers. La générosité de ses paroissiens et l'aide de l'Oeuvre de la Propagation de la Foi sont loin de suffire à la tâche⁷¹.

Le récit de l'abbé Huard constitue un témoignage riche qui rend compte de la vie sur la Côte-Nord préindustrielle à la fin du XIX^e siècle. Cependant, l'ouvrage *Anticosti et Labrador* est beaucoup plus qu'un compte rendu détaillé de la vie quotidienne des Nord-Côtiers à cette époque. En effet, l'auteur tente de justifier le projet de la colonisation dans un milieu qui à première vue ne semble guère s'y prêter. Ainsi, le caractère français et catholique de la Côte-Nord représente le signe incontestable du succès de l'entreprise colonisatrice. Les peuples francophones n'ont-ils pas, selon l'auteur, réussi à étendre leur influence et à imposer leur présence sur l'ensemble de la Côte-Nord?

La fondation d'institutions sociales et nationales, que ce soit les églises, les paroisses ou les écoles, tout le long du littoral nord-côtier, renforce la conviction de l'auteur que la colonisation est une réussite. En effet, toutes les institutions sociales et nationales de la Côte-Nord relèvent de l'Église catholique. L'État reste un pouvoir lointain et effacé qui cède toutes ses prérogatives à l'Église catholique. Il n'y a pas de structures sociales qui échappent à l'emprise du clergé catholique et celui-ci ne subit la concurrence d'aucun pouvoir.

Un autre succès de l'entreprise colonisatrice est la conversion des Montagnais au catholicisme. Ceux-ci, d'après l'auteur, ont choisi de rejoindre la grande famille canadienne-française grâce au zèle infatigable des missionnaires catholiques. L'auteur n'entrevoit pas d'autre avenir pour les Montagnais que leur absorption par la société canadienne. À ce titre, l'abbé Huard s'est lourdement trompé, comme bien de ses contemporains, sur les perspectives d'avenir des Innus, dont la présence et la culture sont toujours bien vivantes sur la Côte-Nord. Ce discours, alimenté par des théories sur le déterminisme historique et providentiel, ainsi que par une conception hiérarchique des sociétés et des cultures, a nourri un

profond malentendu historique qui laisse encore aujourd'hui des marques profondes dans la mémoire collective nord-côtère.

À propos de la population anglo-catholique et anglo-protestante de la Basse-Côte-Nord, l'abbé Huard évite soigneusement de se pencher sur cet aspect du peuplement de la Côte-Nord qui conteste sa thèse d'une région française et catholique. Il se contente de faire un survol descriptif et sans éclat du « Labrador » qui tranche avec l'ensemble de son récit.

Aujourd'hui, force est de constater que l'historiographie nord-côtère n'intègre pas toujours l'expérience des Innus et des anglophones dans une trame collective même si des efforts en ce sens ont été observés. Les récits identitaires des trois principaux groupes nord-côtiers (francophones, anglophones et Innus) se côtoient et se voient, mais sans nécessairement se rencontrer. Pourtant, à la lumière de la diversité ethnique, culturelle et religieuse de la Côte-Nord, il apparaît hautement improbable que ces trois groupes n'aient pas partagé à plusieurs moments de leur histoire un espace public commun.

L'abbé Huard peut être considéré d'une certaine manière comme un précurseur par le portrait, même partisan, qu'il brosse de la diversité religieuse et culturelle de la Côte-Nord. À l'heure actuelle, les archives gouvernementales, ecclésiastiques et régionales offrent amplement de matériaux documentaires pour tracer les paramètres d'une vaste étude qui reconstituerait l'histoire des apports culturel, social et économique des francophones, des Innus et des anglophones de la Côte-Nord. De toute évidence, cette histoire, construite autour des diverses trajectoires empruntées par les peuples nord-côtiers et des nombreux espaces aménagés pour eux et partagés entre eux, pourrait nous faire découvrir un héritage culturel riche et insoupçonné. □

* Jean-Philippe Croteau est professeur d'histoire à l'Université de Hearst, en Ontario.

Notes

- 1 Né en 1853, dans le quartier Saint-Roch, à Québec, l'abbé Victor-Alphonse Huard a été tour à tour administrateur scolaire, naturaliste, auteur, rédacteur, conservateur de musée et premier entomologiste provincial. Il commence à enseigner au Grand Séminaire de Chicoutimi en 1875, pour ensuite occuper divers postes au sein de l'administration de cette institution à partir de 1893. Il relance, en 1894, la revue *Le Naturaliste canadien*, fondée par l'abbé et le naturaliste bien connu, Léon Provancher, qui avait cessé de paraître en 1891. Au cours de cette période, Huard s'adonne à l'activité scientifique en géologie, zoologie, ornithologie, microbiolo-

gie et en entomologie. Il écrit un nombre important d'abrégés à l'intention des maisons d'éducation et devient en 1904 conservateur du Musée de l'Instruction publique. Il publie un seul ouvrage scientifique, en 1929, peu de temps avant de mourir, *Faune entomologique de la province de Québec*, sur les lépidoptères diurnes. Auteur prolifique, il a collaboré à plusieurs revues et il a laissé dans le fonds d'archives du Séminaire de Chicoutimi une correspondance volumineuse de plus de 24 000 lettres. Source : *Dictionnaire biographique du Canada en ligne*. [En ligne], 2008, [http://www.biographi.ca/index-f.html]

- 2 Abbé V.-A. Huard, *Labrador et Anticosti, Journal de voyage — histoire — topographie — pêcheurs canadiens et acadiens — Indiens montagnais*, Montréal, Beauchemin, 1897, p. ix.
- 3 Rappelons que le projet de la colonisation est plus complexe qu'il n'y paraît à première vue. Les promoteurs de la colonisation ne se sont pas opposés proprement dit au développement industriel et n'ont pas remis en cause les postulats de base du capitalisme. En effet, l'utopie colonisatrice n'était pas révolutionnaire et ne visait pas à renverser l'ordre social. Ses promoteurs ont cherché à développer une économie agraire commerciale, grâce à la construction d'un réseau de chemin de fer, qui aurait acheminé les produits agricoles vers les marchés économiques. Le clergé catholique souhaitait intégrer les Canadiens français au sein d'un système économique basé sur l'exploitation générale des ressources du territoire. Toutefois, la pauvreté des sols rend impossible un tel développement économique. C'est dans ce contexte que se développe l'économie agro-forestière, que l'on pourrait définir comme un mode de coexistence des activités agricoles et forestières. Le colon cultive la terre la moitié de l'année, puis, pendant l'autre moitié, travaille sur les chantiers et vend ses surplus agricoles aux compagnies forestières. Cette activité économique mixte a empêché l'émergence d'une agriculture commerciale et spécialisée et a subordonné l'agriculture aux impératifs de l'exploitation forestière. Au sujet de la colonisation, voir Normand Séguin, *La conquête du sol au 19^e siècle*, Sillery, Boréal Express, 1977, 295 p. Christian Morissonneau, *La terre promise : le mythe du Nord québécois*, Cahiers du Québec/Hurtubise-HMH (coll. Ethnologie), Montréal, 1978, 214 p. Gabriel Dussault, *Le curé Labelle. Messianisme, utopie et colonisation au Québec 1850-1900*, Montréal, Hurtubise HMH, 1983, 392 p. J. I. Little, *Nationalism, Capitalism and Colonization in Nineteenth-Century Quebec : The Upper St. Francis District*, Montreal McGill-Queen's University Press, 1989, 336 p. Gérard Bouchard, *Quelques arpents d'Amérique : population, économie, famille au Saguenay (1838-1971)*, Montréal, Boréal, 1996, 635 p.
- 4 À propos du peuplement de la Côte-Nord, nous nous sommes basés sur deux ouvrages de synthèse essentiellement. Gérard Duhaime, (dir.), *Le Nord. Habitants et mutations*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval et les Groupes d'études inuit et circumpolaires, 2001 (Coll. Atlas historiques du Québec) ; Pierre Frénette (dir.), *Histoire de la Côte-Nord*, Québec, Institut québécois de la recherche sur la culture, Presses de l'Université Laval, 1996. Voir aussi Paul Bussiès, « La population de la Côte-Nord », *Cahiers de la géographie du Québec*, vol. 7, n°14 (avril-septembre 1963), pp. 157-192; vol. 8, n°15 (octobre 1963-mars 1964), pp. 41-93. Paul Charest, « Le peuplement permanent de la Basse-Côte-Nord-du-Saint-Laurent : 1820-1900 », *Recherches sociographiques*, vol. 11, n°1-2 (1970), pp. 59-90.
- 5 Voir les textes de Daniel Chevrier, « Les premières populations humaines : 8500 à 2000 ans avant aujourd'hui » et « Le partage des ressources du littoral : 2000 à 350 ans avant aujourd'hui » in Frénette, *op. cit.*, pp. 23-134. Voir aussi Yves Labrèche, « Terres habitées, interactions et changement au temps de la préhistoire » in *Le Nord : Habitants et mutations...*, pp. 5-22. Voir aussi Daniel Chevrier, « L'archéologie historique sur la Moyenne et la Basse-Côte-Nord », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 5, n°2 (1975), pp. 25-31. Daniel Chevrier, « La Côte-Nord-du-Saint-Laurent », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 7, n°1-2 (1978), pp. 75-86. Claude Chadelaine (dir.), « Des éléphants, des caribous... et des hommes. La période paléolithique », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 15, n°1-2 (1985). Normand Clermont, « La préhistoire du Québec », *L'anthropologie*, vol. 91, n°4 (1987), pp. 847-858.
- 6 Sur l'histoire des Innus ou Montagnais, voir Paul Charest « Les Montagnais ou Innus », *Le Nord : Habitants et mutations...*, pp. 37-51. Voir aussi Françoise Niellon, « Du territoire autochtone au territoire partagé : le Labrador, 1650-1830 » et José Mailhot, « La marginalisation des Montagnais », *Histoire de la Côte-Nord...*, pp. 135-177; pp. 321-357. Voir aussi José Mailhot et Sylvie Vincent, *La situation des Montagnais du Saguenay-Lac-Saint-Jean et de la Haute-Côte-Nord au milieu du XIX^e siècle*, Village-des-Hurons, Conseil Atikamek-Montagnais, 1979. André Mak, *Présence historique et*

- contemporaine des Montagnais sur la Basse-Côte-Nord, Québec, Ministère des Affaires culturelles et département d'anthropologie, Université Laval, 1982.
- 7 Voir Maurice Ratelle, *Contexte historique de localisation des Attikamekw et des Montagnais de 1760 à nos jours*, Québec, Ministère de l'Énergie et des Ressources, 3 volumes.
- 8 Cette description des vagues de peuplement sur la Côte-Nord est inspirée en grande partie du texte de Paul Charest, « Les Nord-Côtiers, Peuplement de la partie orientale de la Côte-Nord du Golfe du Saint-Laurent », in *Le Nord : Habitants et mutations...*, pp. 23-36. Voir aussi André Lepage, « Le peuplement maritime », *Histoire de la Côte-Nord...*, pp. 231-279.
- 9 Voir André Lepage, « Cap sur le Nord », *Saguenayensia*, vol. 29, n°1 (1987), pp. 19-23. André Lepage, « La pêche à la morue sur la Moyenne-Côte-Nord en 1861 : une évaluation sommaire », *Saguenayensia*, vol. 29, n°1 (1987), pp. 24-30.
- 10 Voir Carmen Roy, « Les Acadiens de la Côte-Nord du fleuve Saint-Laurent », in Musée national du Canada, *Contributions to Anthropology, 1961-1962, Part II*, Ottawa, Département du secrétariat d'État, pp. 155-198.
- 11 Voir Patricia Thornton, « The Demographic and Mercantile Basis of Initial Permanent Settlement in the Strait of Belle-Isle », dans John Mannion (dir.), *The Peopling of Newfoundland, Essays in Historical Geography*, St. John's, Institute of Social and Economic Research, Memorial, University of Newfoundland, 1977, pp. 152-153.
- 12 Voir *Recensement Canada, 1901*.
- 13 Nathan Keyfitz, « Population Problems », Marcel Rioux et Yves Martin (dir.), *French Canadian Society*, Toronto, Carleton Library, 1968, p. 223.
- 14 Ces proportions connaissent des variations selon les sous-régions de la Côte-Nord. La Haute-Côte-Nord est constituée à 99 % de francophones. La Moyenne-Côte-Nord est représentée par 89 % de francophones, 9 % d'Innus et 2 % d'anglophones. Enfin, la Basse-Côte-Nord compte 62 % d'anglophones, 18 % de francophones et 20 % d'Innus. Voir *Recensement Canada, Côte-Nord, 2001*.
- 15 À ce sujet, voir les ouvrages de Gaston Carrière, *Les missions catholiques dans l'est du Canada et l'Honorable Compagnie de la Baie d'Hudson (1844-1900)*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1957 et *Explorateur pour le Christ : Louis Babel, O.M.I.*, Montréal, Rayonnement, 1969. Huguette Tremblay (dir.), *Journal des voyages de Louis Babel, 1866-1868*, Montréal, Les Presses de l'Université du Québec, Tékouérimat 4, 1977 et *Journal des voyages de Charles Arnaud, 1872-1873*, Montréal, Les Presses de l'Université du Québec, Tékouérimat 5, 1977.
- 16 Abbé Huard, *op.cit.*, pp. 14-23.
- 17 Voir Jacques Frenette, *Mingan au 19^e siècle : cycles annuels des Montagnais et politiques de la Compagnie de la Baie d'Hudson*, Ottawa, Musée canadien des civilisations, Musée nationaux du Canada (coll. « Mercure » n°106), 1986. Jacques Frenette, « Le poste de traite de la compagnie de la Baie d'Hudson de Betsiamites (1855-1870) », *La Revue d'histoire de la Côte-Nord*, n°20 (mai 1995), pp. 23-27.
- 18 Abbé Huard, *op.cit.*, p. 29.
- 19 *Ibid.*, pp. 8-9.
- 20 *Ibid.*, p. 36.
- 21 *Ibid.*, pp. 34-35.
- 22 À ce sujet, voir Julie Rodrigue, *Pratiques religieuses contemporaines des Innus de Uashat et de Mani-Utenam dans le cadre du pèlerinage de Saint-Anne de Beaupré*, Mémoire de maîtrise, département d'anthropologie, Université Laval, Sainte-Foy. Voir aussi Denis Gagnon, « Les Innus de la Basse-Côte-Nord et la mission catholique de Musquaro (1800-1946), Contexte historique et tradition orale », *Recherches amérindiennes au Québec*, Vol. XXXII, n°2, pp. 50-62.
- 23 Voir les récits des missionnaires Louis Babel, Charles Arnaud et F. Durocher dans *Rapport sur les Missions du Diocèse de Québec, 1847-1866*.
- 24 Abbé Huard, *op.cit.*, pp. 263-264.
- 25 *Ibid.*, p. 264-265.
- 26 *Ibid.*, p. 32.
- 27 Claude Gélinas a écrit un article présentant la figure de l'« Amérindien » dans l'imaginaire canadien-français. Il relève un nombre important d'auteurs, tant laïcs que religieux, qui sont persuadés que les Autochtones sont voués à l'extinction. Pour eux, leur seule chance de survie constitue l'assimilation à la société canadienne. Claude Gélinas, « Amérindiens, Inuits et Euroquébécois, de la Confédération à la Révolution tranquille (1867-1960) », *Recherches amérindiennes du Québec*, Vol. XXXII, n°2, 2002, pp. 3-16. Pour le cas précis des Innus, voir Arthur Buies, *Le Saguenay et le Bassin du Lac Saint-Jean, ouvrage historique et descriptif*, Québec, L. Brousseau, 1896. François Pilote, *Le Saguenay en 1851, Histoire du passé, du présent et de l'avenir probable du Haut-Saguenay du point de vue de la colonisation*, imprimerie Auguste Côté et cie, Québec, 1852.
- 28 *Ibid.*, p. 33.
- 29 *Ibid.*, pp. 37-38.
- 30 *Ibid.*, p. 257.
- 31 *Ibid.*, p. 40.
- 32 *Ibid.*, pp. 39-40.
- 33 *Ibid.*, p. 43.
- 34 Il faut rappeler que les Montagnais sont sous la tutelle gouvernementale depuis 1876. La Loi de 1876 vise à aider l'Indien à cheminer vers la « Civilisation » et à assumer ses responsabilités comme tous les citoyens. Elle confère à l'Indien un statut juridique de mineur, accompagné d'une immunité fiscale et au gouvernement fédéral un rôle de tuteur qui subvient à ses besoins. Le gouvernement fédéral, par l'entremise d'un agent des affaires indiennes, est responsable de protéger le territoire des réserves (propriété de la couronne), de gérer les fonds provenant de la cession des terres ou de la vente des ressources naturelles des réserves, de définir les modes d'élection des chefs et des pouvoirs des conseils de bande et interdire la vente de boissons alcoolisées sur la réserve. Voir José Mailhot, « La marginalisation des Montagnais », *Histoire de la Côte-Nord...*, pp. 350-351. Au sujet des politiques indiennes du gouvernement fédéral, voir Rémi Savard et Jean-René Proulx, *Canada, Derrière l'épopée, les autochtones*, Montréal, L'Hexagone, 1982. Olivia Dickason, *Les Premières Nations du Canada, Depuis les temps les plus lointains jusqu'à nos jours*, Sillery, Septentrion, 1996. Alain Beaulieu, *Les autochtones du Québec, Des premières alliances aux revendications territoriales*, Québec, Musée de la Civilisation, Fides, Musée de Bretagne, 2000.
- 35 Abbé Huard, *op.cit.*, p. 44.
- 36 Cet événement est relaté dans Hélène Bédard, *Les Montagnais et les réserves de Betsiamits, 1850-1900*, Québec, Institut québécois de la recherche sur la culture, 1988.
- 37 Abbé Huard, *op.cit.*, p. 45.
- 38 *Ibid.*, pp. 163-165. À ce sujet, voir également André Lepage, « Le "Petit Paspébiac du Nord". L'implantation de la compagnie Robin à Magpie en 1871 », *Gaspésie*, vol. 26, n°4 (1988), pp. 31-39.
- 39 *Ibid.*, p. 166.
- 40 *Ibid.*, pp. 169-174.
- 41 Au sujet de l'île d'Anticosti, voir Michel Gagnon, « Anticosti 1896 : début d'une ère d'effervescence », *Revue d'histoire de la Côte-Nord*, n°22 (décembre 1996), pp. 11-15. Lionel Lejeune, *Époque des Menier à Anticosti 1895-1926*, Saint-Hyacinthe, Éditions JML, 1987, 243 p. Robert Parisé, « Anticosti des Menier », *Saguenayensia*, vol. 15, n°1 (janvier-février 1973), pp. 24-28.
- 42 *Ibid.*, pp. 221-222.
- 43 *Ibid.*, pp. 202-203.
- 44 *Ibid.*, pp. 244-245.
- 45 *Ibid.*, pp. 242-243.
- 46 *Ibid.*, p. 248.
- 47 Pour l'histoire de Havre-Saint-Pierre et Natashquan, voir Réjean Beaudin, « Le couvent de Havre-Saint-Pierre », *La revue d'histoire de la Côte-Nord*, n°9 (juin 1988), pp. 37-39. Denis Turbis, « Une page d'histoire dans l'Église de la Côte 1917-1938 », *La revue d'histoire de la Côte-Nord*, n°5 (mai 1986), pp. 8-13. Bernard Landry, « Natashquan, hier et aujourd'hui », *La revue d'histoire de la Côte-Nord*, n°8 (mars 1988), pp. 33-36.
- 48 Abbé Huard, *op.cit.*, p. 394.
- 49 *Ibid.*, p. 288.
- 50 *Ibid.*, pp.307-309.
- 51 *Ibid.*, p. 308.
- 52 *Ibid.*, pp. 335-337.
- 53 *Ibid.*, pp. 362-365.
- 54 *Ibid.*, pp. 380-384.
- 55 *Ibid.*, pp. 375.
- 56 *Ibid.*, pp. 398-399.
- 57 *Ibid.*, pp. 400-401.
- 58 *Ibid.*, pp. 398-399.
- 59 *Ibid.*, p. 407.
- 60 Pour comprendre l'aspect économique de la colonisation, voir Christian Morissonneau, « La colonisation équivoque », *Recherches sociographiques*, XIX, 1, 1978, pp. 34-53. Gabriel Dussault, « L'utopie colonisatrice contre l'ordre économique », *Recherches sociographiques*, XIX, 1, 1978, pp. 56-78.
- 61 Abbé Huard, *op.cit.*, pp. 413-415.
- 62 *Ibid.*, p. 416.
- 63 *Ibid.*, pp. 417-418.
- 64 *Ibid.*, p. 418.
- 65 *Ibid.*, p. 420.
- 66 Denis Blondin, *Les gens de la terre et les gens de la mer, Histoire économique de la Basse-Côte-Nord*, Québec, Ministère des Affaires culturelles et Département d'anthropologie, Université Laval, 1982. Gaëtan Gendron et Paul Charest, *Les villages de la Basse-Côte-Nord, Origine et peuplement*, Québec, Ministère des Affaires culturelles et Département d'anthropologie, Université Laval, 1982. Gabriel Dionne, *La voix d'un silence Histoire et vie de la Basse-Côte-Nord*, Montréal, Léméac, 1985.
- 67 Abbé Huard, *op.cit.*, p. 440.
- 68 *Ibid.*, p. 472.
- 69 *Ibid.*, pp. 479-486.
- 70 Voir Gabriel Dionne, « La Basse-Côte-Nord s'ouvre à l'éducation », *La Revue d'histoire de la Côte-Nord*, n°6 (novembre 1986), pp. 7-11.
- 71 Abbé Huard, *op.cit.*, p. 491.

Claude Marceau : Le solitaire écrivain

CLAUDE RODRIGUE*

Voyez jusqu'où va sa méditation, sa sensibilité d'écrivain avec ceci :

« Explication qu'est le vers?

c'est un tout petit bruit, comme le bris d'un colibri de verre,
un bibelot en toc tombant d'une bibliothèque antique, en teck! »¹

N'est-ce pas élégamment peaufiné?

UNE RENCONTRE DIFFÉRENTE

La profession de professeur de littérature permet de faire des rencontres intéressantes et, parfois, quelques-unes hors de l'ordinaire. Ma rencontre avec Claude Marceau remonte à 1981 quand il était inscrit au Cégep de Hauterive², en français écrit, premier cours à suivre, à cette époque, à son entrée au niveau collégial. Un peu plus vieux que la majorité et assis dans le fond de la classe, déjà il établissait une coupure physique avec le groupe; je l'avais remarqué pour cette raison. D'ailleurs, la première parole qu'il m'adressa, à la fin du cours, fut de me dire que j'avais, selon lui, commis une faute en écrivant au tableau un cas d'exception. J'avais la preuve en main, il dut admettre s'être trompé et sortit sans rien ajouter. Voilà pour l'anecdote.

Claude Marceau est de nature timide et solitaire, même secrète : autant parmi ses pairs à

l'époque du cégep qu'aujourd'hui, lorsqu'on le croise, principalement sur la rue à Baie-Comeau ou à la bibliothèque du Cégep. Écrivain anonyme, peu connu du public même baie-comois, il vit à Baie-Comeau depuis 1990 et peu de gens peuvent le décrire physiquement et encore moins psychologiquement. C'est une personne qui apprécie la solitude, le silence et la méditation et qui fuit les mondanités. Il évite de se projeter sous les *feux de la rampe*.

FORMATION

À l'époque des études collégiales, on sentait en lui un vif intérêt pour le domaine littéraire, la lecture et les manipulations syntaxiques au-dessus de la moyenne estudiantine.

Son périple commence à Forestville où il naît le 25 décembre 1956; ce dernier se

poursuit à Hauterive³ où il débute ses études collégiales en lettres (1981-1983), puis, à l'Université du Québec à Chicoutimi (1983-1987) avec un baccalauréat en études littéraires et à l'Université du Québec à Trois-Rivières d'où il reviendra avec une maîtrise en création littéraire (1987-1989). Depuis la fin de ses études universitaires, monsieur Marceau consacre tout son temps à la réflexion, à la lecture et à l'écriture.

PUBLICATIONS

Sa carrière littéraire a débuté au Cégep de Hauterive où il a écrit un recueil de poésie, probablement inconnu de plusieurs, édité aux éditions de l'Istorlet⁴ et introuvable aujourd'hui. Comme les lecteurs le constateront à la lecture du Tableau 1, cet écrivain ne publie pas à la vitesse de l'éclair.

Claude Marceau a aussi participé, avec un groupe de collaborateurs, à l'écriture d'un spectacle théâtral intitulé *Clair-obscur* en 1983; le texte n'est pas publié. Il fut joué à Baie-Comeau et à Montréal.

Pendant ses études universitaires, il a poursuivi sa démarche en création et il a participé à plusieurs reprises à des concours littéraires (*Concours du meilleur texte de 3 pages*, *Concours du meilleur texte de 4 lignes*, etc.) (voir le Tableau 2) et publié dans la revue *La Bonante*⁵.

Quant à la reconnaissance de son talent d'écrivain, il est récompensé à divers moments par des prix et des bourses qu'il s'est mérités depuis 1985 (voir le Tableau 3).

LE SON DE L'ASTRE

Le recueil *Le Son de l'Astre*⁶ est la seule publication regroupée de ses poèmes. L'illustration, en page titre, d'un soleil fait de mots, dont la répétition du mot *poèmes* représente les rayons, est par analogie évocateur de chaleur et de lumière. Or, à la lecture de ce recueil, on entre dans un monde sombre, car « la dure image du néant temporel / s'incruste / dans la pierre de [s]es artères⁷ » et l'on sonne le glas à la clarté à cause de la surabondance d'images métaphoriques, antithétiques accompagnées d'oxymores qui se soudent d'un vers à l'autre dans la « violence d'écriture désespérée / [...] à la multiple caresse de la pierre⁸ », ne laissant aucun répit au lecteur qui éprouve de la difficulté à s'imprégner de tous ces doubles sens. Sa poésie est amère et pantelante comme « une multitude de multitudes de zombis bienséants⁹ » dont le malheur est de vivre. Elle est pleine de solitude puisque « c'est un poète qui passe / en quelques lignes / qui se voudraient signes / sous votre face¹⁰ » de lecteur pantois. Ainsi, devant l'hermétisme ou l'écriture automatique d'où semblent nés plusieurs poèmes à « l'obscur certitude / comme la voix d'un paysage / où des forêts de femmes pétrifiées / seraient ensevelies sous le sel / de très anciens marécages¹¹ », il est difficile de réagir. Se laisser guider par son intuition, c'est peut-être la solution momentanée. L'utilisation de l'assonance et de l'allitération n'allège aucunement les tautogrammes de quelques strophes puisque « le bouillon – brontosauve s'embrouille dans la pousse des broussailles de la bulbille buccale¹² » et amène ainsi le lecteur interdit dans un dédale de mots inhabituellement regroupés.

PRODUCTION LITTÉRAIRE

TITRE	GENRE	ÉDITIONS	ANNÉE
<i>Le Son de l'Astre</i>	poésie	L'Istorlet, Baie-Comeau ISBN 2-920468-006	1983, 103 p.
<i>Explosions</i> (mémoire de création)	récit	Univ. UQAC et UQTR	1989, 240 p.
<i>Enfant-sans-Âme</i>	conte, récit jeunesse	Hachette jeunesse, Paris ISBN 2-01-015791-5	1990, 123 p.
<i>Le viol de Marie-France O'Connor</i>	roman	XYZ, Montréal ISBN 2-89261-147-4	1995, 184 p.
<i>Mémoires incroyables d'un tricentenaire</i>	roman	Libre Expression, Mtl ISBN 2-89111-778-6	1998, 209 p.

Tableau 1

TITRE	TEXTE 4 LIGNES	TEXTE 3 PAGES	ANNÉE
<i>Parasitoparsitisme</i>		◆	1985
<i>La marche aveugle</i>	◆		1986-87
<i>Consonnes</i>		◆	1986-87
<i>Bouge bleu rouge rose...</i>		◆	1986-87
<i>Le cri du voyant</i>	◆		1986-87
<i>Zoophobie</i>		◆	1988
<i>Explication</i>	◆		1988
(* * * *)	◆		1988

N.B. : La recherche dans les revues littéraires de cette période n'est pas exhaustive.

Tableau 2

PRIX, BOURSES...

ANNÉE	PRIX	ORGANISME
1985	Premier prix*	Concours de création littéraire de l'UQAC
1986	Premier prix*	Concours de création littéraire de l'UQAC
1987	Troisième prix*	Concours de création littéraire de l'UQAC
1987	Qualité du français	Concours <i>La Plume saguenéenne</i> (texte intitulé <i>Abécédaire d'une passion</i>)
1988	Premier prix*	Concours de création littéraire de l'UQAC
1988	Bourse	Boursier du FCAR pour l'écriture du mémoire de maîtrise en création littéraire (texte <i>Explosions</i>)
1989	Bourse	Prix Inter-Canadien : concours La Plume saguenéenne (texte intitulé <i>La légende de l'enfant sans âme</i>)
	Bourse**	Fondation des arts et de la culture Comeau

* : Tous ces textes ont été publiés dans la revue de création littéraire de l'UQAC, *La Bonante*.

** : Dans la décennie 1990.

Tableau 3

C'est une œuvre de jeunesse m'a-t-il dit au début des années 2000 lors d'une rencontre pour valider des informations pour *Terre de Caim*¹³. Mais déjà son écriture a du style et l'on sent l'étoffe de l'écrivain dans les 56 textes, en vers libres, sauf deux ou trois exceptions, dont la longueur varie de une à deux pages. Que faire pour s'y retrouver? Voici ce que l'éditeur, Henriel Dufour, écrivait en guise de préface. Elle est révélatrice et présente avec justesse le tout jeune poète Marceau à cette époque : « Venu d'un labyrinthe intérieur dont le prisme polyphonique en accentue les spirales, *Le Son de l'Astre* de Claude Marceau, tout filé de chair et de sang, palpite à cor et à cri de désirs et de souffrances. / Pour l'avoir entendue du plus profond de son silence écartelé, cette voix nouvelle qui claque aux entrailles m'est devenue plus intime, à force d'en scruter les faisceaux de violence à mi-mot déracinée. / Que les mots de ce poète s'infiltrent goutte à goutte aux cœurs des gens qui savent patiemment écouter, écouter, écouter jusqu'à comprendre que *Le Son de l'Astre* est un écho du *Soir d'hiver* de Nelligan!¹⁴ », sans oublier l'angoisse et la difficulté de devoir vivre dans la société qui l'accompagne.

Enfin, le titre devrait mettre en appétit et faire vibrer l'âme du lecteur; toutefois, il apparaît, à la toute fin, étranger au contenu. Le temps de l'ermitage n'est plus possible aujourd'hui. Il faut guérir ses souffrances, mais surtout espérer, faire confiance à la vie et « cultiver son jardin¹⁵ ».

ENFANT-SANS-ÂME

À l'époque, en 1990, *Enfant-sans-Âme*¹⁶ a été bien accueilli par le milieu baie-comois. Imaginez, *quelqu'un du pays* est publié aux éditions Hachette (France); cela laissait entrevoir de beaux lendemains. Au même moment, dans une école secondaire, madame Géralda Lafrance¹⁷ et monsieur Roger Viens¹⁸, enseignants en français, font lire le texte de Claude Marceau malgré sa quasi-absence de la scène littéraire. On utilise le volume en secondaire trois (1990 à 2001 environ), car le conte est un élément d'apprentissage obligatoire à ce niveau. Il est très apprécié des élèves.

Dans ce « premier livre pour enfants, il [l'auteur] laisse libre cours à son extrême sensibilité aux grands espaces et aux traditions, ranimant ainsi la mémoire collective de tout un peuple¹⁹ ». Ainsi

ET CE NE SERA PLUS L'HIVER

Extrait *Le Son de l'Astre*, p. 82-83.

Les mots
qu'il faut dire
pour que la neige
soit des étoiles
pour que les arbres
soient des antennes
et nos maisons
des Cœurs palpitants
pour que la glace
soit un miroir
plus loin
que notre peau
et l'hiver
un envers
de ce que nous serons

Les mots
qu'il faut dire
pour que la neige
soit des étoiles
les mots
qu'il faut dire
nous les dirons
et sous la neige
nous serons
des prophètes
sous les arbres
des savants
en nos maisons
des Vivants
et dans la glace
des envers
de l'hiver
de notre peau

Les mots
qu'il faut dire
nous les dirons
et sous les étoiles
nous serons
des poètes
et ce ne sera plus l'hiver...

Les mots
qu'il faut dire
nous les dirons
et sous les étoiles
nous serons
des poètes
et ce ne sera plus l'hiver...

LA PARTHÉNOGÈNE OVOVIVIPARE EST MALHEUREUSEMENT CANNIBALE

Extrait *Le Son de l'Astre*, p. 47.

Inscris ton regard sur l'horizon du cuivre / martelé d'éclairs télescopées, car il n'y a pas / d'autre signe plus novateur pour l'homme ovovivipare, / celui-là même qui plane sur les pierres effritées / du rire humide et créateur de fantasmes élastiques / jusqu'à la mort de l'Incréé profond de ses hurlements / auguraux : Il cherche l'imminence du calvaire arrondi / jusqu'à l'atome et blanc de ses peurs délavées / à la liqueur de jonquille triangulaire; / Il débusque les immondices du rêve clandestin, / bidonville de pauvres d'esprit d'alliage; / en creusant l'azur, / Il trouve une parole / inscrite / au sang de son regard / sur l'illusion d'avoir rêvé la réalité fantôme. //

La parthénogenèse ovovivipare est malheureusement cannibale!

commence cette histoire en quatorze courts chapitres où, dans le prologue, l'auteur raconte qu'il a « connu un Amérindien de [s]on âge avec lequel [il est] devenu très rapidement ami²⁰ » puisqu'il se reconnaît un peu dans « cet adolescent farouche et souvent ténébreux [...] et, contrairement à [s]on habitude, [il] avai[t] fait les premiers pas²¹ ». Ils devinrent des amis inséparables et, un jour, il rencontrera l'aïeule, la grand-mère qui racontera l'histoire d'un jeune garçon nommé Enfant-sans-Âme qui deviendra

plusieurs années plus tard le récit que l'on connaît.

Le premier chapitre du récit est l'éponyme du volume. Le garçon est confié à un chaman, car « le fils unique de Renard-Habile, chef de l'un des clans²² » est indifférent à tout. Avec « Kiask, la mouette » le deuxième chapitre, on apprend que le premier voyage entrepris par l'adolescent, sera dans le corps de l'oiseau par lequel il apprend la faim, ce qu'est la survie... de tout être qui vit dans la nature; on pourrait

même utiliser l'expression galvaudée, mais si réaliste de l'école de la vie. Le troisième chapitre ramène le lecteur au clan avec « La saison du trappage » où l'on fait connaissance de la jeune Source-Chantante et du jaloux Vent-du-Soir, les faire-valoir indispensables au récit. « Mahikan, le loup », titre du quatrième chapitre, présente un animal affamé à la recherche d'une meute pour assurer sa survie, mais il devra montrer sa valeur pour mériter le respect, de la même manière que les humains. Le cinquième chapitre, « La saison des grandes chasses », traite de l'initiation de Vent-du-Soir à la chasse aux caribous par mimétisme. Une nouvelle transformation de l'Enfant-sans-Âme, au chapitre six, avec « Atik, le caribou » le présente dans une « longue transhumance sans âge des rennes canadiens²³ » qui est similaire à celle de tous les Amérindiens du Canada avant la création des réserves. Le titre évocateur du chapitre sept, « Le premier printemps : le dégel », annonce la chasse du *grand-père ours* et la fabrication du canoë, moyen de transport traditionnel de tous les Amérindiens du continent nord-américain. Une nouvelle transformation est annoncée par le chapitre huit avec « Amisk, le castor », mais aussi l'éveil des sens mi-humains, mi-animaux du héros. Toujours sur le mode de l'alternance, le neuvième chapitre, « Le second printemps : la pousse des feuilles », ramène le lecteur aux activités du clan, à Source-Chantante, l'idéal féminin de la jeunesse, et de Vent-du-Soir, le prétentieux, l'amoureux éconduit qui ira cacher sa peine et fomentier sa haine dans la forêt. Dans le panthéon des divinités amérindiennes, « Makwan, l'ours », au chapitre dix, est la transformation gloutonne d'Enfant-sans-Âme et le prétexte à la rencontre du jeune mâle impétueux, de l'ennemi. « L'été au bord de la Grande eau », au chapitre onze, débute par une série de soupçons qui tournent au tragique pour le chef Renard-Habile et les siens à cause de Vent-du-Soir. Enfin, en peu de pages, comme si l'auteur avait été pressé d'en finir, on retrouve dans « Le retour de Soleil-d'été », au chapitre douze, l'adolescent qui se réveille et qui retourne dans son clan après sa longue transformation comme une chrysalide, prêt à assumer sa vie d'adulte et à partir à la rencontre d'hommes à la peau blanche. Enfin, l'épilogue ramène le lecteur dans la cabane enfumée de l'aïeule et de son ami à Betsiamites.

Ainsi, avec *Enfant-sans-Âme*, nous sommes en présence d'un simple récit d'aventures

transformé en légende que la grand-mère innue raconte en disant qu'elle le tient de sa « mère, qui le tenait de la sienne, et ainsi de suite depuis de nombreuses vies d'hommes²⁴ ».

On remarquera la forte teneur pédagogique du récit initiatique qui porte sur les qualités que la culture montagnaise attribue d'emblée à un chef de clan. D'ailleurs, Claude Marceau spécifie dans « l'avis au lecteur » du volume qu'il a pris des libertés littéraires par rapport au récit initial, surtout, à mon avis, avec la finale qui ne m'apparaît pas appartenir à la culture des Innus, mais bien plus à celle de l'Homme blanc. Voilà une influence culturelle importante.

Même si aucune allusion directe n'est faite de la Côte-Nord, on sent le territoire de cette dernière très présent. On parle d'une montagne sacrée, de la Grande Eau (le fleuve), du mode de vie traditionnel, du trappage, de la transhumance pour les territoires de chasse, ainsi que des animaux avec lesquels les Innus cohabitaient, de la culture pacifique de ceux-ci en opposition avec « les nations guerrières et mauvaises du Sud²⁵ », c'est-à-dire des Iroquoiens.

Sur le plan humain, on se réfère aux Innus, ce qui veut dire les « vrais hommes », à leur culture chamannique et à leurs rapports au quotidien, toujours en se référant aux animaux à qui ils attribuent certains pouvoirs ou témoignent certaines marques de respect.

Somme toute, c'est le récit initiatique d'un Enfant sans âme qui apprend la vie d'une façon différente de la manière dont certaines communautés innues l'ont fait avec leurs jeunes qui souffraient du *mal de l'âme* ou de toxicomanie en les ramenant aux sources de leur culture ancestrale. Voilà un livre très riche, plein de profondeur et de sensibilité qui séduira [...] les jeunes [...], mais aussi les adultes [...]»²⁶, car ce conte ou cette légende, qui a maintenant pour médium l'écriture, est géographique et culturellement très nord-côtier.

LE VIOL DE MARIE-FRANCE O'CONNOR

L'auteur nous amène dès les premières lignes à Rivière-aux-Castors, village imaginaire, en Haute Côte-Nord, en 1930. Ce n'est pas sans rappeler par son nom et la géographie la « terre de Caïn » de Jacques

Cartier où se situe l'action de ce premier roman de Claude Marceau. L'intrigue se passe dans trois lieux stratégiques et raconte la tragédie issue du monde du silence... sans ordre chronologique.

Dès le début de la lecture, on ne peut s'empêcher de faire le lien avec Forestville, municipalité, elle, vraie, où grandit Marceau avec son passé chargé d'exploitation forestière, de Canadiens français soumis aux patrons anglophones, d'Amérindiens mal vus par la communauté blanche et de son auberge des *Quatre chemins* aujourd'hui démolie et remplacée par une épicerie, signe des temps modernes. L'intrigue, bien ficelée, gravite autour de dix personnages qui représentent autant de chapitres. On peut symboliquement associer ces derniers au « sens de la totalité, de l'achèvement, celui du retour à l'unité, après le développement du cycle des neuf premiers nombres²⁷ » ou, si vous préférez, aux neuf premiers chapitres. Le récit débute avec Marie-France O'Connor et se termine avec elle au dixième chapitre.

On entre de plain-pied dans l'action avec le premier chapitre où l'on présente l'héroïne cinq ans après la tragédie qui les détruira, elle et sa famille. Elle raconte ses souvenirs de jeune fille et le lecteur découvre qu'elle ne laisse pas indifférents les hommes comme Cyrille Mahikan qui la complimentent : « Tes cheveux sur tes épaules, on dirait un renard assis sur la neige²⁸ ». Ainsi, le 13 mai 1930, malgré l'aide de la voisine, « elle n'a pu faire disparaître les plus infâmes traces, celles qui ont souillé son âme à jamais²⁹ ». C'est maintenant une femme profondément blessée que l'intervention du curé n'a pas pu aider; son esprit est devenu si troublé que « c'est peu de temps après qu'on [l]'a amenée ici, à Saint-Michel-Archange. Un hôpital pour fous puisqu'[elle est] folle, ou préfère le laisser croire...³⁰ ». Voilà le « sinistre spectacle » dans lequel l'auteur plonge le lecteur et le dirige vers la « première vision d'outre-temps » qui fait le tampon entre le premier et le deuxième chapitre. Les neuf « visions d'outre-temps » sont le lien essentiel entre chacun des chapitres et facilitent le passage d'un personnage à l'autre. Celles-ci rappellent également la présence symbolique de Marie-France O'Connor aux autres personnages, de sa vie maintenant imprégnée du blanc hivernal, physique et psychologique, et du vide qui la nourrit jusqu'à la démence.

On fait connaissance, au deuxième chapitre, du « Sergent Malcolm MacDougall de la Royal Canadian Mounted Police », le policier à la recherche du criminel qu'il « a traqué du sud au nord, de l'est à l'ouest³¹ » durant de nombreuses années malgré des doutes sur sa culpabilité. Et, derrière certaines phrases, on retrouve des préjugés à l'égard des Amérindiens de cette époque.

Ensuite, Marceau présente Élisabeth Smith, avec le troisième chapitre, un bel exemple de la soumission au père et de la perfection incarnée dans cette « vieille fille desséchée³² » qui rencontre Cyrille Mahikan en 1931; ce dernier ignore presque toujours la bourgeoise qu'elle est. Socialement, « le sauvage » n'a pas le droit de transgresser les lois non écrites des Blancs basées sur l'ignorance et la différence. Elle, elle osera, mais sera muselée à tout jamais.

Le quatrième chapitre présente les jumeaux, Jean et Jane, que Marie-France a donnés en adoption; nous sommes en 1952. Lui, francophone, elle, anglophone, se rencontrent, mais contre toute attente, ils se comprennent et revivent ensemble à Montréal leur vie utérine. Cette partie peut faire sourciller, même heurter certaines convictions morales, car ils n'agissent plus comme frère et sœur. Les descriptions sont truffées d'images plus poétiques les unes que les autres. Prenons celle-ci : « La fourrure de sa poitrine [est] plus douce que la loutre, plus soyeuse que le vison³³ » ou bien « il masse doucement de ses lèvres la plante de mes pieds, comme un lièvre grignote séparément chacune des ramilles de mes orteils [...] »³⁴. Voilà une façon d'atténuer l'impact des idées présentées par l'auteur, dans la première partie du chapitre, par la subtilité de l'agencement des mots. Quant à la rencontre avec leur mère biologique, ce fut un choc pour les deux et elle accentue leur besoin d'en savoir plus et de ne plus se séparer.

Puis, au chapitre V, l'on découvre en août 1948 Sylvie Tremblay, qui s'échappe momentanément du couvent où son grand-père l'a placée contre le désir de sa « mère indigne » de son rang en réagissant contre les conventions sociales bourgeoises. L'enfant de l'opprobre sociale rêve de nature et se recrée tout un mythe entourant l'origine indienne de son père. Mais l'entourage du couvent est là pour la dompter, la transformer, « la blanchir » comme ce fut le cas de plusieurs Innus séparés, dès leur enfance, de leur famille.

L'auteur enchaîne avec le chapitre VI dédié à Cyrille Mahikan dont le totem est le loup. L'Indien réformé par les Blancs vit, en 1965, dans sa maison neuve de Betsiamites, c'est-à-dire « là où il y a des lamproies ». Le système des Blancs lui a depuis longtemps, physiquement et psychologiquement, sucé sa vie, sa fierté, son épouse morte d'alcoolisme et sa liberté en le confinant, de façon ultime, à une réserve fédérale. Depuis longtemps, le pouvoir de son protecteur le loup est inefficace contre le monde des Blancs qui l'oblige à vivre comme un lamproie de la société.

Quant à Bernard Beauchemin, il apparaît au chapitre VII, en octobre 1970. Il ne vit que pour la chasse, les femmes et l'alcool. Il radote ses souvenirs de bûcheron à son ami de chasse et ce dernier le questionne sur l'étrange histoire de Marie-France O'Connor. Son point de vue est plus complet que les autres personnages et éclaire le lecteur sur ses inconduites passées, mais nous le rend sympathique à cause de son « gros bon sens ». Les événements en rapport avec le FLQ sont minimisés, car seulement effleurés. On demeure encore dans l'engrenage de la solitude vécue par le personnage.

Avec le chapitre VIII, on découvre, en novembre 1953, Jules Dagenais à 60 ans, une loque humaine, séparé de sa famille, ivrogne et toxicomane à Montréal, devenu « joueur professionnel » après avoir été petit commis et marionnette de John Smith. Les remords le poursuivent depuis son faux témoignage contre Cyrille Mahikan et l'argent qu'il empoche alors l'empêche d'avoir la conscience tranquille jusqu'à sa mort tragique sous nos yeux.

Le neuvième chapitre est crucial, c'est la clé de voûte du roman. On jubile et on fête, selon toutes apparences; on est chez John Smith en décembre 1967 : il est centenaire. Le père, par ses propos, promène le lecteur de la réalité du moment à ses souvenirs de 1930, tout en vivant sa mort. Pour ses trois filles présentes, tout semble confus. On découvre avec stupeur que ce patriarche, fourbe et meurtrier depuis 40 ans de silence glacial, est heureux de son passé à cause du mépris et des préjugés qu'il a toujours entretenus. Le cynisme de ce personnage n'a pas d'égal dans le roman.

Enfin, au dernier chapitre, en janvier 1936, Marie-France se souvient de tout ce qu'il lui est arrivé en 1930. L'auteur boucle de cette

façon le roman devant lequel on demeure pantois, confronté à autant de misère humaine révélée, malgré tout, à petites doses.

Comme la chronologie des événements n'est pas respectée, la première impression du lecteur est associée au fouillis. Toutefois, ces retours en arrière et ces prospectives par rapport à l'événement clé de 1930 sont plus éclairants et illustrent bien les vies parallèles de ces personnages. Certains ont poursuivi leur chemin comme si rien ne leur était arrivé et d'autres ont eu leur vie transformée à tout jamais, sans avoir une quelconque influence sur leur destin. En étaient-ils tous capables? Nous en doutons.

Quant à la trame narrative des courts passages intitulés « visions d'outre-temps » et numérotés de 1 à 9 entre les chapitres, à quoi servent-ils? Ils sont une belle illustration de la voix et de la vie brisées de Marie-France O'Connor. En même temps, c'est le fil conducteur qui nous rattache à ce personnage, plutôt pur, et « objet » de convoitise des hommes en milieu géographiquement difficile, en mal de solitude, de douceur et d'exotisme « éternels hormonalement » par la passion que la jeune femme déclenche inconsciemment à cause de la carnation de sa peau, de sa jeunesse et de la couleur de ses cheveux de feu. On pourrait faire l'analogie avec le règne animal; dans la nature, l'albinos est toujours plus « courtisé » par les mâles s'il s'agit d'une femelle. L'animalité du primate, de « l'homme du nord » n'en ressort que mieux.

Que dire du conflit, sous les braises, relié à la langue parlée? On appartient à trois catégories de personnes : patrons, employés ou moins que rien. Les patrons étaient de riches anglophones, les employés, francophones plutôt pauvres, et les autres que l'on tolérât, tout en les détestant silencieusement, les moins que rien, car trop différents des deux premières catégories; le tout, en tenant compte des croyances religieuses admises à l'époque, mais à peine mentionnées par l'auteur.

Somme toute, ce ne sont plus « les deux solitudes » que Claude Marceau présente, mais bien celles de tout un peuple d'exploitants et d'exploités à la recherche du bonheur, mais incapables de le trouver, car leurs vies sont dominées par l'isolement géographique et la survie au quotidien. Ces déracinés, à la recherche d'eux-mêmes, ont

perdu leurs repères filiaux. Ainsi se déploie l'histoire d'individus que Marceau a fait évoluer dans la nature, en contact avec la froidure du Nord, sa faune et sa flore. Impuissance, dépossession, aliénation, solitude et silence sont le lot de ces personnages.

MÉMOIRES INCROYABLES D'UN TRICENTENAIRE

En ce qui concerne le roman *Mémoires incroyables d'un tricentenaire*, je n'ai pas jugé utile de le traiter dans ce présent dossier puisque Marie-Ève Vaillancourt en a déjà fait la présentation dans le no 1, automne 2006, de *Littoral* sous le titre « La force du chêne », aux pages 56-57.

Ce que je retiens de ce volume, c'est que l'histoire du Québec a servi de prétexte original à l'intrigue du roman qui se rapproche, à mon avis, du conte merveilleux à cause de la longévité irréaliste du personnage principal; encore là, un homme qui vit une profonde solitude à cause d'une mutation génétique qui l'empêche de mourir. Sa vie est une longue quête de nouvelles aventures rocambolesques et du renouvellement de sa descendance, plus ou moins significative pour ce géniteur, auprès de femmes autant blanches qu'amérindiennes depuis sa naissance le 25 décembre 1656. En somme, un peu ce que sont nos origines... que l'on a déjà qualifiées de *pure laine* pour essayer de se différencier. Et si la *savoir historique* du roman était exploitée par les enseignants en histoire, qu'arriverait-il à nos chers élèves? Seraient-ils plus intéressés par cette dernière? Verraient-ils ce roman comme le conte *Enfant-sans-âme*? Qui veut tenter l'expérience?

EN GUISE DE CONCLUSION

Globalement, l'œuvre de Claude Marceau présente des personnages du nord. Leurs attitudes et leurs comportements appartiennent aux gens des régions éloignées : ce ne sont pas des urbains. Ils peuvent vivre en ville, mais cela les étouffe, les trouble... Ils sont aux prises avec la solitude qu'ils ne pourraient jamais vaincre. Leur destinée de solitaires les amènera à poser des gestes regrettables qui influenceront le reste de leur vie. Leur destinée est déjà toute tracée; ils n'ont pas la force mentale de la transformer, de la modifier. Voici la maxime populaire à laquelle ils se rattachent : « Quand on est né pour un p'tit pain, on vit pour un p'tit pain ». N'est-ce pas, encore aujourd'hui, une idée répandue chez les Québécois? La présence d'Innus ajoute un élément concret et particulier qui permet de mieux cibler le lieu géographique, en plus de faire une *petite place littéraire* à une minorité culturelle dont on connaît peu les faits et gestes passés et présents. □

* Claude Rodrigue est professeur de langue et de littérature au Cégep de Baie-Comeau.

Notes

- Poème en 4 lignes de Claude Marceau extrait de la revue littéraire *La Bonante*, UQAC, 1988, p. 50.
- Depuis 1986, il porte le nom de Cégep de Baie-Comeau.
- Fusion des villes de Hauterive et de Baie-Comeau en 1983.
- Premier volume édité par monsieur Henri Dufour, aux éditions de l'Istorlet.
- Concours organisés par l'unité d'enseignement en lettres de l'UQAC. Cette revue littéraire est en dépôt légal à la Bibliothèque nationale du Québec et à la Bibliothèque nationale du Canada.
- Malheureusement, j'ai perdu ma copie et c'est à la bibliothèque du Cégep de Baie-Comeau que j'ai emprunté l'unique exemplaire. Le recueil fut imprimé à 300 exemplaires.
- Claude Marceau, *Le Son de l'Astre*, éditions L'Istorlet, 1983, 103 p., « L'instant d'un instinct », p. 48.

- Ibid.*, « J'accuse », p. 51.
- Ibid.*, « Dire que je pourrais être un ange », p. 57.
- Ibid.*, « Chanson », p. 52.
- Ibid.*, « Une obscure certitude », p. 53.
- Ibid.*, « L'Envers à l'échelle du cosmos-neurone (2) », p. 26.
- Le site Internet *Terre de Cain* de Claude Rodrigue était dédié à la littérature et aux écrivains nord-côtiers. Le site fut disponible sur la « toile » de 2000 à décembre 2004.
- Ibid.*, p. 7.
- L'expression est de Voltaire; elle est extraite de son conte philosophique *Candide*, publié en 1759 (chapitre 30).
- Le conte, inspiré d'une légende amérindienne, n'a pas été réédité.
- Madame Lafrance enseigne le français à la Commission scolaire Manicouagan depuis 1977. Entre 1981 et 1990, elle a été chargée cours en français et en littérature au Cégep de Baie-Comeau.
- Monsieur Viens enseignait le français à la Commission scolaire Manicouagan jusqu'à sa retraite en 2005. Il est aussi connu comme poète puisqu'il a publié deux recueils de poésie.
- Claude Marceau, *Enfant-sans-Âme*, Paris, Hachette jeunesse, 1990, p. 4.
- Ibid.*, p. 9.
- Ibid.*, p. 9.
- Ibid.*, p. 15.
- Ibid.*, p. 60.
- Ibid.*, p. 12.
- Ibid.*, p. 116.
- Denise Pelletier, « Parution : « Enfant-sans-Âme ». Une œuvre profonde et sensible », *PROGRÈS-DIMANCHE*, 95^e année, no 49, le dimanche 10 mars 1991.
- Jean Chevalier et Alain Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, Paris, éditions Robert Laffont / Jupiter, 1982, coll. Bouquins, p. 359.
- Claude Marceau, *Le viol de Marie-France O'Connor*, Montréal, XYZ éditeur, 1995 (coll. Romanichels), p. 20.
- Ibid.*, p. 24.
- Ibid.*, p. 24.
- Ibid.*, p. 35.
- Ibid.*, p. 55.
- Ibid.*, p. 66.
- Ibid.*, p. 67.

La Corporation du Salon du livre de la Côte-Nord est fière de s'associer à l'équipe de la revue *Littoral*, revue qui permet à chacune de ses publications d'élargir le spectre de la culture nord-côtière et de sa littérature.

Nous profitons de l'occasion pour rappeler que la 25^e édition du Salon du livre de la Côte-Nord se tiendra du **23 au 26 avril 2009** au Cégep de Sept-Îles.

C'est un rendez-vous!



652, De Quen
Sept-Îles (Québec) G4R 2R5
Tél. : 418 968-4634
Télec. : 418 962-3684

**25 ans de livres
à votre hauteur!**

s l c n @ c g o c a b l e . c a • w w w . s a l o n d u l i v r e c o t e n o r d . c o m

L'aigle leader et l'orignal volant : vers des croisements poétiques en terre de Côte-Nord

JÉRÔME GUÉNETTE*



À QUELQUES MOIS PRÈS AU PRINTEMPS 2008, SONT PARUS À SEPT-ÎLES DEUX RECUEILS DE POÉSIE : l'un de Marco Vigneault, *Poèmes de position*¹, et l'autre de Mélina Vassiliou, *Fou floue fléau*². À première lecture, les textes semblent décrire des chemins et des univers assez différents : ce qui se dégage du recueil de Marco Vigneault, c'est qu'il cherche surtout à dénoncer l'emprise capitaliste et les idées reçues par la majorité, alors que le texte de Mélina Vassiliou s'apparente à la quête intérieure d'une Innue dont l'identité est en totale redéfinition. Mais lorsqu'on s'y attarde un peu plus, les textes de ces auteurs respectivement blanc et autochtone se rejoignent dans ce que leurs vers ont à la fois d'universel et de nord-côtier. Après avoir fait ressortir le caractère dynamique des images et des propos de chacun des poètes, nous en montrerons les singularités respectives, liées particulièrement au ton emprunté par chacun. Nous terminerons en rapprochant les deux poètes et leurs textes qui témoignent de façon semblable d'un enracinement certain dans cette terre qui rapproche peut-être plus que ne le pensent Blancs et Autochtones qui la peuplent.

D'emblée, la lecture respective de chacun des titres des recueils à l'étude révèle, au-delà même du sens, l'engagement des poètes : les formules *Poèmes de position* et *Fou Floue Fléau*, par un recours délibéré à l'allitération, suggèrent le dynamisme,

l'action et la prise en charge. Dans le cas de Vigneault, la répétition des consonnes fortes [p] et [s] et [z] peut être associée au combat qu'il se propose de livrer dans sa lutte aux idées reçues, combat dans lequel il devra dire plus d'une fois, haut et fort, avec des mots durs et des images puissantes, la misère matérielle, mais surtout émotive et spirituelle du monde moderne : prendre position, entre autres choses, contre un modèle de réussite, typiquement moderne et nord-côtier, c'est déjà affirmer sa dissidence; le faire par la poésie, ça relève de l'héroïsme ou de l'inconscience. Parce que, d'une part, pour convaincre l'ouvrier, la poésie n'est pas *a priori* la forme de discours vers laquelle on se tourne spontanément. Et, d'autre part, parce que publier un recueil qui traite, entre autres, de l'aliénation ouvrière et matérialiste, c'est se marginaliser à coup sûr : en se commettant ainsi, Marco Vigneault n'est plus seulement celui qui dénonce, à la manière d'un syndicaliste qui se bat pour des idées, il devient dès lors le poète excentrique dont les paroles n'ont aucune chance de convaincre. Par contre, nous le verrons, ces dernières n'en sont pas moins utiles et libératrices pour celui qui se veut à la fois « poète de brousse, orignal volant » (*Pdp*, p. 74). Pour ce qui est du titre de Vassiliou, il questionne : son étrange syntaxe et sa sémantique incertaine laissent d'abord perplexe le lecteur dont l'attention, par contre, est retenue par ces



Mélina Vassiliou.

Source : journal *Innuelle*

En effet, comme l'annonce déjà la phonétique des titres, les projets poétiques de Vassiliou et de Vigneault se rejoignent en ce qu'ils suggèrent à la fois volonté d'agir et prise en charge du réel par la prise de parole et par la liberté de dire. Pour Vigneault, c'en est presque une obsession :

L'écriture de ce recueil était devenue *nécessaire*⁴, comme un cri étouffé qui devait sortir avec urgence (*Pdp*, p. 3). Je prends position parce que la *nécessité* l'oblige / Je prends position comme un homme (*Pdp*, p. 4). J'ai levé la vieille clôture / Que mon père avait levée avant moi / devant la *nécessité* / d'agir (*Pdp*, p. 6).

Quant à Vassiliou, elle s'en remet d'abord, dans l'appel liminaire de son recueil, à une force supérieure qu'elle supplie à cinq reprises : « Toi si puissant / Agis de toute *urgence*⁵ » (*Fff*, p. 8-9). Même si cette demande dénote une attitude qui semble nettement plus passive que celle de Vigneault, il n'en est rien : Vassiliou puise dans cette adresse la volonté et l'énergie nécessaires à la quête qui s'annonce. Comme pour Vigneault, cette quête prendra une double allure : d'une part, enquête solitaire et intérieure qui, à partir des méandres troubles du passé, mènera à un présent plus lumineux et serein et, d'autre part, requête solidaire et contagieuse de changement de paradigme. Examinons en quoi consistent ces voyages imaginaires où retour sur soi et en soi semble permettre aux poètes de pouvoir partager leur lumière, mission, s'il en est une, chère aux poètes depuis les Romantiques, voire depuis les poètes de la Pléiade.

Si nous avons jusqu'ici rapproché Vigneault et Vassiliou, nous pourrions voir dans les prochaines lignes en quoi, même s'ils ont une démarche semblable à la base, c'est-à-dire de partir d'un travail sur eux et sur leur passé pour ensuite partager leur expérience et le fruit de leurs réflexions avec la communauté qui les entoure, en quoi, donc, les natures de leurs démarches et de leurs discours se distinguent quant au ton emprunté, quant à l'expérience vécue et quant au but recherché.

Dans sa quête du monde par les mots, Mélina Vassiliou va énoncer les bases de sa nouvelle vision libératrice et renoncer à ses anciennes dépendances; quant à lui, Vigneault, bien qu'il passe, lui aussi, en

partie par un tel chemin, va plutôt dénoncer et accuser. Dans cette démarche cathartique, tel un survivant qui n'a plus peur de rien et n'a plus rien à perdre (*Pdp*, p. 5), on sent bien vite, dès les premiers mots du recueil, que Marco Vigneault fait œuvre de résistant. Ainsi, le sixième texte de ses « Poèmes de position » se veut un manifeste : « J'en appelle au peuple et aux artistes » (p. 8). Par la suite, il s'attaque à la « Non-action collective » (p. 10), aux « Vautours » capitalistes (p. 13), à l'apathie de la « Génération X », la sienne (p. 16), ainsi qu'à l'horreur de la guerre et des conflits armés (p. 19, 24 et 26). En fait, il se définit lui-même, dans *Sniper, sniper* (p. 18), comme un soldat dont l'arme ultime reste la force de tir que permettent, en toute liberté, les mots :

Le POWF !! POWF !! des mots
Le POWF !! POWF !! des phrases
Télescopie poésie
Arme intellectuelle à l'action
Recours nécessaire à mon droit
d'Expression
Camouflé derrière mon clavier
J'attends, j'observe et je respire [...]

Le POWF !! POWF !! des mots
Le POWF !! POWF !! des phrases
Salvatrice poésie
Au service des opprimés
VERS assassins
assassinent les tortionnaires de l'esprit
Libérateur de l'instant

Le ton semble tout droit sortir des années révolutionnaires de la fin des années soixante : en ce sens, Vigneault est héritier des Gaston Miron, Gatién Lapointe, Paul Chamberland ou Denis Vanier. Les discours identitaires personnels et autres explorations d'espaces de soi et de l'autre auxquels nous a habitués la poésie québécoise des dernières années nous ont coupés de cette langue non seulement provocatrice, mais surtout revendicatrice des années de libération et de contre-culture. Et pourtant, cette parole libérante n'en est pas moins actuelle et, comme le souligne d'emblée Vigneault, *nécessaire* aujourd'hui. La mort des idéaux collectifs a fait perdre à bien des artistes et des intellectuels leurs illusions et leur goût de dénoncer directement, comme si les injustices étaient aujourd'hui moins grandes. Marco Vigneault dresse un portrait actuel de l'ouvrier moderne, ouvrier peut-être plus riche que le Léopold Brassard brossé par Tremblay⁶, mais non moins aliéné :

harmonies imitatives ([f], [l], [u], [o]) rappelant le tumulte et la force du vent ou de la mer. Ces images nous conduisent au cœur même de la quête de Vassiliou : quête désordonnée, souffrante, insensée, d'un indéfinissable idéal, mais surtout d'une identité et d'une raison de vivre, toutes deux perdues, au fil d'une folle jeunesse. Ainsi, nous ne sommes pas devant des textes impartiaux : nous sommes devant deux quêtes identitaires et poétiques marquées par le besoin d'énoncer, de dénoncer et de définir. Voyons donc la teneur de ces discours respectifs.

Vigneault et Vassiliou en sont ici à leurs premières armes en écriture. Et c'est à croire qu'ils ont, à la manière de Franz Xaver Kappus, cherché à suivre les conseils du projet poétique de Rilke :

Ceci surtout: demandez-vous à l'heure la plus silencieuse de votre nuit :
« Suis-je vraiment contraint d'écrire? »
Creusez en vous-même vers la plus profonde réponse.
Si cette réponse est affirmative, si vous pouvez faire front à une aussi grave question par un fort et simple :
« Je dois », alors construisez votre vie selon cette nécessité.³

Epsilons, moutons, consommateurs,
esclaves, chair à canon [...]
Vous rendez-vous compte
que vous n'êtes qu'un *ostie*
de numéro?

(p. 36-37)

La saleté incrustée nous colle à la peau
Comme un tatouage de notre condition
La poussière, particule noircie en nous,
hors de nous,
Marques des frères fusion de l'usine
Signe des temps plus capitaux.
Chaque jour raccourcit la vie
Par nos poumons étouffés de fer.

(p. 38)

Le crédit facile est le nouveau pouvoir
des esclavagistes modernes,
tous la même clique.
Consommez, consommez,
Le bonheur est-il matériel? [...]
Nous ne savons même plus lorsqu'il est réel.

(p. 39)

Malgré tout, Vigneault nous rassure et parvient à faire un rapprochement entre les époques, entre l'accusation du discours identitaire d'hier et l'acceptation de la parole accommodante d'aujourd'hui :

« Nous recommençons, nous recommençons / Les mêmes discours, la même histoire / Il n'y a rien qui évolue / Il n'y a pas de révolution s'il n'y a pas d'évolution / La révolution est le changement de soi / L'ouverture aux autres : la clé / La confiance d'écorché est dure à donner / Mais elle est nécessaire » (p. 23). Cette conciliation « révolution-évolution » montre bien la quête à la fois poétique et réelle de Vigneault : les mots et les idées matraques permettent la mise en place d'un équilibre souhaitable et souhaité, évoqué dans les « Poèmes de contradiction » (p. 32-33).

Cette quête d'équilibre est sans contredit aussi celle de Mélina Vassiliou qui, en prenant une voie plus solitaire que solidaire, en chantant d'une voix plus repentante qu'accablante, détermine sa vision d'un monde à refaire. Mais avant de se faire porte-parole des autres, elle portera sa parole et sa confession, à la fois douce et dure, aux autres. Ainsi, dans les premières pages de son recueil, elle énumère, de manière hyperréaliste, ces « Artifices » décevants qu'on s'approprie afin de se forger une identité qui fera de soi une personne de valeur : « on se donne des *kiss* / pour être plus complices / [...] on jure

câlisse! / on voit des varices / sur des grosses cuisses / [...] il faut qu'ils jouissent / sans que ça finisse / pour que pourrissent / leurs délices / et qu'on en finisse! » (Fff, p. 12). À chaque fois que la poète évoque ces sources de plaisirs et ces moments d'évasion, elle mentionne par ailleurs le caractère futile et décevant de ces expériences : « Tu as trébuché / dans des chaussures empruntées / [...] jeux de façades / où on s'évade / en cascades / [...] rythmes creux / de ceux / qui sont si sûrs d'eux [...] ils seront vieux / et / ennuyeux » (p. 13). Elle confesse aussi « [l']attrait du monde » et son goût pour le « Mensonge » qui « ronge / [s]es songes » (p.21). Dans toute la première partie du recueil, Mélina Vassiliou va énoncer les raisons de sa chute, de son malheur, de sa souffrance. La confessée, dont on se fait confidant, devient peu à peu repentie en établissant un chemin de salut qui départage le bien du mal, les sources de malheurs des gages de réussite : « foi vie amour / abandon pardon » (p. 9) ou « authenticité » (p. 26) s'opposent aux « illusion[s] / de faux compagnon » (p. 14) et aux « cartels mortels de bordels » (p.15). Cette dimension éthique semble absente des pages de Marco Vigneault, du moins dans le sens où Vassiliou définit assez clairement un système moral judéo-chrétien. Marco Vigneault se porte aussi en défenseur des bonnes valeurs, mais plus à la manière d'un justicier, d'un éveillé de conscience. Il évoque bien dans « Survivant » (*Pdp*, p. 5) ses expériences limites et ses erreurs passées, mais ne donne pas, comme le fait Vassiliou, dans l'amertume ou le témoignage. L'évocation que fait Vigneault de son passé trouble ne lui sert que de point de départ; le « Survivant » a réfléchi, s'est redéfini et a trouvé dans la poésie un moyen de se rendre utile : devenir, parce qu'il l'a connu et en fut en quelque sorte la victime, celui qui dénonce le monde illusoire du matériel et du pouvoir. Le seul conseil moral qu'il prodigue, c'est celui de la solidarité. De son côté, Mélina Vassiliou propose plutôt, suite à ses expériences, un modèle de vertu, une fuite des plaisirs vains pour se tourner vers une vie intérieure autrement plus satisfaisante, moins décevante :

croire à la fin de mes déboires
écrire un jour les bloopers de Mélina
la marde
danser *cracker* se prostituer *pusher*
raver consommer
frauder trafiquer voler mendier saouler
geler renier

car pendant un temps
« Vive la *marde* a été mon slogan »
(p. 33)

sois
fière
splendide
indépendante[...]

divine sereine
la tête haute
mais humble

(p. 59)

À partir de cela, elle saura se forger tout au long du recueil cette nouvelle identité de « Tonka Shila », femme guerrière, aussi fière, libre et forte que l'aigle qui s'envole (p. 59 et 68). Ainsi, chacun des deux poètes à l'examen a pris la plume pour se définir et se forger une place : Marco Vigneault dénonce les modèles de réussite modernes capitalistes qu'il détruit aussitôt en montrant comment ils sont la cause de l'aliénation ouvrière et matérialiste et Mélina Vassiliou énonce les raisons passées de son mal de vivre pour, par la suite, à partir de nouvelles valeurs, donner un sens au présent qui semble ne plus en avoir. Cette double quête, personnelle à première vue, s'effectue dans un espace : la Côte-Nord. En quoi celle-ci influence-t-elle le discours et l'énonciation poétiques de Vigneault et de Vassiliou? Ces discours sont-ils par ailleurs liés à l'espace qui les a vus naître? C'est ce que nous nous proposons de voir en dernière partie de notre analyse.

Espace de réussites et d'expériences professionnelles et économiques, la Côte-Nord peut être définie comme le lieu de tous les possibles. Pour le meilleur et pour le pire. Dans les textes étudiés, ces deux facettes sont évoquées, de part et d'autre, selon des perspectives culturelles différentes, celles des mondes blanc et autochtone. En effet, nous évoquions au début de ce texte qu'à la seule lecture des titres des recueils, un axe de lecture se dessinait d'emblée : celle du changement et de la prise en charge. On a par la suite montré que cette poésie était fortement liée à des problématiques sociales actuelles : consommation effrénée (de plaisirs ou de biens), déception, aliénation. Présentes dans les deux textes à l'étude, ces thématiques sont par ailleurs évoquées différemment, dans des tonalités bien distinctes : diatribe et appel à la solidarité pour Vigneault, confession et quête d'identité pour Vassiliou.

Le Nord québécois et la Côte-Nord, par leur histoire économique (compagnies minières et forestières) ou sociale (immigration des années soixante, contact avec l'autre, par la présence de francophones, d'anglophones et d'autochtones), par l'imaginaire qu'ils ont permis de déployer, ont pu être et sont toujours qualifiées de Klondike québécois⁷ : c'est la terre où, malgré l'isolement, la réussite, telle que définie par le capitalisme moderne, est chose du possible. Mais là ne s'arrêtent pas les possibilités : le contact avec le paysage – vierge – sous toutes ses formes – fleuve, plages, caps, forêts, lacs, rivières, chutes, déserts, mammifères marins – y est toujours possible. Ces deux aspects typiques de l'identité de la Côte-Nord, où se rencontrent culture (post)moderne – celle de la réussite économique – et nature intouchée – contacts privilégiés avec la nature – nous permettent de mieux lire et de relier entre eux les textes à l'étude. En effet, les propres problèmes d'identité soulevés ou vécus, directement ou indirectement, à la fois par Vigneault et Vassiliou sont en grande partie liés au contexte socio-historique de la Côte-Nord. En ce qui concerne Mélina Vassiliou, les premières lignes du recueil (p. 3) nous apprennent que l'auteure, née à Schefferville, est métisse, de père grec et de mère innue. L'identité grecque est à peine mentionnée par la poète, mais l'endroit du recueil où elle le fait est, par ailleurs, tout à fait révélateur ; c'est au dernier vers de la dernière partie, avant l'appel final aux Ancêtres, que Vassiliou revendique son ascendance particulière : « je suis l'unique poète gréco-innue » (p. 68) Évocation furtive, mais lourde de sens, du moins si on se fie à Gérard Bouchard qui, en réfléchissant aux problèmes d'identité québécois et en tentant de définir cette dernière, considère (nous simplifions) qu'en n'étant d'ascendance culturelle ni totalement européenne ni totalement américaine, le Québec, au lieu de se définir comme orphelin, se rapprocherait plus du bâtard. Examinons sa conclusion à ce propos pour voir si elle permet d'éclairer l'attitude même de Vassiliou, « bâtarde nord-côtière », issue d'une union peu probable ailleurs :

[le Québec,] ensauvagé comme au début (à l'image et dans le sillage de ses devanciers indigènes et européens), s'abreuvant à toutes les sources proches ou lointaines, mêlant et dissipant tous ses héritages, répudiant ses ancêtres réels, imaginaires et virtuels, s'inventerait dans cette position originelle [du bâtard]

un destin original qu'il pourrait enfin tutoyer, dans l'insouciance des ruptures et des continuités. Non pas un bâtard de la culture, mais une culture et, pourquoi pas, un paradigme du bâtard. Au creux de son indigence, ce tiers-monde, ce « pays chauve d'ancêtres » (Miron) en viendrait à enraciner une insolence qui serait une façon de se poser dans le monde et dans le Nouveau Monde. Ce serait sa manière d'accéder enfin à l'autonomie, à sa vérité, et peut-être à l'universel.⁸

Mélina Vassiliou est issue de ce Québec, sa parole en faisant foi : enfant de l'ancien (racines grecques, autochtones, nordiques, naturelles; appel aux Ancêtres (p. 70)) et du nouveau (métissage culturel, environnement industriel, expériences urbaines de délinquance, foi dans l'enfant), elle se « pose dans le monde » telle qu'elle est, avec ses erreurs, mais surtout avec une vision du monde totalement ambivalente, mais assumée, le regard fixé sur « l'horizon » (p. 9) malgré la « révolte » (p. 66) et la souffrance (p.67). Son autonomie et sa vérité, ce sont aussi celles annoncées de son peuple en quête de racines, de lumière et d'espoir :

prières
pour nos pères

pour retrouver leur lumière
pour plus regarder derrière
l'enfer qui est sur terre

prières
pour nos pères

Mais vivons communautaire

(p. 38)

comment
faire de l'amour et de la paix
des militants combattants?

(p. 15)

redresse ta colonne
redeviens fière
saisis ta chance [...]

régénère
union et fusion
attise les nations

lâche pas!

(p. 37)

La tension créatrice de Vassiliou lui permet ainsi de transcender non seulement ses limites

et ses blessures personnelles en espoir pour elle et son fils (p. 54-55, 61-62), mais aussi en lumière pour son peuple pour qui elle peut être « sage leader » (p. 59); elle devient elle-même l'exemple de guérison pour toute une nation :

guérison
pour nos oisillons
qui se relèveront
et se reconstruiront

dans une nouvelle direction
pour une amélioration
sans aucune hésitation

pardon

d'avoir sombré
dans le passé
sans penser

maintenant [...]

imaginer un nouvel horizon

(p. 52)

La culture autochtone nord-côtière modèle ainsi le recueil de Vassiliou, mais certaines pages, comme le poème « La 138 ... vers Québec » évoquent la rencontre de la culture blanche moderne et de la nature en péril :

Les forêts fondent
de moins en moins denses

les arbres de plus en plus malades

les rivières sèchent
où s'en vont les richesses
[...]

mais pas question d'écologie
mais plutôt de technologie

fouillis des incompris

(p. 22)

De manière plus traditionnelle, plus loin, la jeune poète évoque les éléments d'une nature fondatrice, bienfaisante et thérapeutique :

pluie
pluie
désincruste la saleté

vent
vent
éloigne les tourments

soleil d'automne
illumine le paysage

lune lune
ressuscite l'espoir dans l'obscurité
(p. 48)

Cette rencontre de la culture et de la nature nord-côtière est tout aussi présente dans le recueil de Vigneault. En effet, l'ambivalence et la tension semblent aussi caractériser les propos de Marco Vigneault puisqu'après la guerre des mots, ce fils de la Côte-Nord, hier ouvrier et soldat, aujourd'hui poète et militant, termine son recueil par des textes lyriques et sensibles qui regorgent d'images évocatrices de l'univers naturel nord-côtier : « les saumons batailleurs » (p. 47), les « vagues infinies », la « plage nordique », le « soleil peureux de l'été [qui] réchauffe la plage igloo », « les feux de caplan » qui « reviennent au printemps » « comme des outardes » (p. 62), la « belle rivière » dont on rappelle la fragilité suite aux travaux hydro-électriques (p. 63) sans parler des « feux de l'automne » dont les « odeurs [...] préparent aux longs mois d'hiver » (p. 77). Culture et nature se rencontrent une fois de plus pour la mise en place d'images synesthésiques métaphoriques ou antithétiques clairement fondatrices d'un imaginaire nord-côtier baroque. Enfin, une fois ce paysage singulier dressé, Vigneault peut terminer son aventure poétique par l'ultime étape d'une

nouvelle action rendue possible par les mots qui ont transcendé les maux : « Poésir d'amour ». Après l'appel au combat, à la violence et suite à la mise en place d'une poétique de la revendication (prise de position, manifeste, dénonciation, accusation, description de la misère, proposition de solutions), Vigneault se tourne, lui aussi, comme Vassiliou, mais par un chemin différent (la femme réelle et métaphorique), vers « la loi universelle : l'amour » (*Pdp*, p. 86 et *Fff*, p. 9).

Les deux auteurs ont ainsi construit l'imaginaire de leur recueil respectif à partir des réalités sociales mêmes de la Côte-Nord que sont le milieu ouvrier et la communauté autochtone qui participent à la fois d'une même tension, parce que groupés à la fois perçus comme privilégiés mais, par ailleurs, victimes d'une aliénation⁹ maintes fois démontrée. Cette tension est aussi au cœur même d'une géographie textuelle où nature et culture se confondent pour jeter les bases d'un paysage typiquement nord-côtier porteur, et ce, dans les deux textes à l'étude, d'une réalité locale, mais surtout d'une aspiration universelle intemporelle : celle de trouver un sens à la vie qui permettrait d'entrevoir un peu d'espoir et d'amour. □

* Jérôme Guénette est professeur de littérature au Cégep de Sept-Îles.

Notes

- 1 Marco Vigneault, *Poèmes de position*, Rivière-au-Tonnerre, Zénith diffusion, 2008, 88 pages. Pour se procurer le recueil, contacter l'éditeur au 418-465-2929 ou mdepeyre@zenithdiffusion.com. Vous pouvez aussi visiter le site www.zenithdiffusion.com. Pour faciliter la lecture, nous aurons recours à l'abréviation *Pdp* pour référer au recueil de Vigneault.
- 2 Mélina Vassiliou, *Fou floue fléau*, Sept-Îles, Institut culturel éducatif montagnais, 2008, 72 pages. Le recueil est en vente aux bureaux de l'Institut culturel éducatif montagnais (ICEM), sis au 1034, rue Brochu, Sept-Îles. Pour faciliter la lecture, nous aurons recours à l'abréviation *Fff* pour référer au recueil de Vassiliou.
- 3 Rainer Marie Rilke, *Lettres à un jeune poète*, Paris, Grasset, 1937, p. 18.
- 4 C'est nous qui soulignons.
- 5 C'est nous qui soulignons.
- 6 Voir certains des monologues de l'ouvrier montréalais aliéné et complètement désemparé dans TREMBLAY, Michel. *À toi pour toujours ta Marie-Lou*, Montréal, 1970, Leméac.
- 7 Nikolas Ducharme et Frederico Fonseca, « L'amorce d'un modèle d'insertion sociale et professionnelle québécois » dans Diane-Gabrielle Tremblay, Lucie France Dagenais. *Ruptures, segmentations et mutations du marché du travail*. PUQ, 2002, p. 99.
- 8 Gérard Bouchard, *Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde*, Montréal, Boréal, 2001, p. 182.
- 9 Comme l'évoque Marco Vigneault dans ses « Poèmes pour contrer l'aliénation de l'usine » et « Les bûcherons mécaniques », les ouvriers blancs sont victimes d'aliénation économique et culturelle, alors que pour les autochtones, l'aliénation est plus étendue puisqu'elle rejoint les sphères sociale, économique, familiale et culturelle. Voir à propos des autochtones l'article de Guylaine Guay dans le présent numéro de *Littoral*.



*Nous sommes à la hauteur de ce coin de pays
où le fleuve se fait mer, les poissons baleines,
et où les gens sont des géants !*



En parfaite harmonie avec cet environnement,
dans une usine ultramoderne, l'Aluminerie Alouette de Sept-Îles
met à l'œuvre des centaines d'employés et de fournisseurs engagés
dans leur communauté, dans une poursuite incessante de l'excellence.

*Un produit léger...
Une solide présence...
Un partenaire de poids...*



www.alouette.com



LECTURES ET RELECTURES...

□ ESPACE FRANCOPHONE

p. 58 Rina Lasnier sur la Côte-Nord — Florence Davaille

p. 63 Une lecture du roman *Sur la route de Franquelin* de Claudette Lajoie — Pierre Rouxel

□ ESPACE ANGLOPHONE

p. 68 Un compte rendu de *The Forgotten Labrador* — Ann Jarnet

□ ESPACE AUTOCHTONE

p. 72 Une lecture de l'essai *Être écrivain amérindien au Québec* — Pierre Rouxel

p. 78 Une lecture sociologique de *Je suis une maudite sauvagesse* — Guylaine Guay

p. 83 Une introduction à *Fou Floue Fléau* de M. Vassiliou — Pierre Rouxel

p. 87 Un compte rendu du roman *Nipish* de L.-E. Hamelin — Geneviève Solasse

p. 88 Une collection qui présente des récits de vies innuës — Yvette Mollen

□ FACE AU(X) NORD(S)

p. 91 Le naufrage de *La Renommée* à Anticosti : lecture du récit de Crespel — Pierre Rouxel

Rina Lasnier : journal d'un voyage sur la Côte Nord

FLORENCE DAVAILLE*

DANS LES ANNÉES 1950, LA CÔTE-NORD EST DÉJÀ UN BUT DE VOYAGE TOURISTIQUE, toujours magnifié par la perspective d'atteindre une autre « frontière » américaine, le Nord, et l'une de ses formulations, le Labrador. Le journaliste Damase Potvin écrivait déjà en 1929, non sans humour, à propos de cette nouvelle destination touristique :

Il fut un temps où aller sur la Côte-Nord du Saint-Laurent était un voyage auquel on pensait longtemps à l'avance. Ne l'entreprenait pas, d'ailleurs, qui voulait et lorsqu'un privilégié de sort trouvait l'occasion d'une randonnée dans ce lointain pays, on le regardait avec autant d'admiration que le voyageur qui part, aujourd'hui, pour l'Afrique Equatoriale ou les îles Fidji. Il partait et pendant des mois, l'on n'en entendait plus parler. Il était comme mort au monde. Il n'avait pas même la ressource moderne du suprême plaisir d'adresser des cartes postales illustrées à ses parents et amis. On disait de lui avec des gestes qui exprimaient à la fois la terreur et l'admiration : « Il est allé au Labrador. » Et, en entendant ce dernier nom, l'on frissonnait. Puis, quand enfin le voyageur revenait, le front auréolé de la gloire des grands explorateurs, s'il avait un peu de lettres, il écrivait aussitôt un volume d'impressions de voyage, ni plus ni moins que s'il avait fait le tour du monde. [...] Un voyage sur la Côte-Nord du Saint-Laurent et au Labrador canadien est aussi facile à faire de nos jours qu'une randonnée dans nos campagnes laurentiennes du bas de Québec et l'on pourrait même l'entreprendre pour une cure de repos.¹

Les femmes aussi allèrent voir ce Nord pour le faire connaître à un Québec tourné vers sa frontière sud. Gabrielle Roy, dans le cadre de ses enquêtes de journaliste, écrit en 1941 deux très beaux articles sur cette région moins connue que la Gaspésie et réputée « côte de tous les vents² ». Une autre écrivaine, Rina Lasnier, poète vivant à Saint-Jean d'Iberville, fait en 1951 un voyage sur la Côte-Nord en passant par le fleuve. Elle a alors déjà publié deux pièces de théâtre, trois recueils de poèmes et quantité d'articles dans diverses revues. Elle mènera son œuvre jusque dans les années 1980 en publiant notamment les fameux recueils *Mémoire sans jour*, *L'arbre blanc*, d'autres pièces de théâtre, des textes de réflexion philosophique, qui paraissent notamment dans les *Carnets viatoriens*, la revue des Clercs de Saint-Viateur. Elle est l'une des co-fondatrices de l'Académie canadienne-française. Rina Lasnier prend le bateau le 3 juillet 1951 pour une croisière sur le Saint-Laurent qui la mènera au moins jusqu'à Mingan, alors que la route 138 ne va à l'époque que jusqu'à Baie-Comeau. Elle écrit, avant et pendant son voyage, un journal qui montre comment le parcours est préparé et comment il va nourrir son inspiration de poète³. Mémoire de l'histoire, de la géographie et de l'ethnologie d'une région, son journal est aussi le lieu d'une première formulation de la parole poétique, l'un des premiers pas du poème.

Rina Lasnier part le 3 juillet 1951, à 7 h 30, sur le bateau le « North Shore », « corvette de guerre transformée en bateau de plaisance et de service côtier ». Ces croisières sont réputées sur la Côte à

l'époque, et le passage du bateau, qui apporte aussi le fret, fait l'objet d'une information dans les journaux locaux, notamment *L'Aiglon*, journal de Sept-Îles. C'est pour elle un voyage de repos et d'agrément, semble-t-il, qu'elle mène en compagnie de quelques membres de sa famille, son père en particulier, et d'un ami proche et cher, Gustave Lamarche, clerc de Saint-Viateur. Le voyage est apparemment attendu avec impatience : il promet une découverte du pays et des noms qui en balisent l'histoire et la géographie. Une lettre de Marie Le Franc, écrivaine bretonne éprise du Québec, mentionne la carte postale envoyée par R. Lasnier du Saguenay et revient sur le plaisir onomastique que ce voyage suscite⁴.

La Côte n'est cependant pas tout à fait inconnue de Rina Lasnier avant cette date. En 1943, elle a rappelé, dans *Les Carnets viatoriens*, sous la rubrique « Histoire », le récit des amours de Marguerite de Notron et de Raoul de Ferlaud, abandonnés au XVI^e siècle, par le sieur de Roberval, sur l'une des îles de la Côte, désormais nommée « l'Île-de-la-Demoiselle ». Écrit pour entretenir une mémoire culturelle, l'article est déjà une invitation au voyage vers cette terre marquée de la parole de Jacques Cartier :

Vite, embarquons-nous. Prenons le bateau à Québec et filons le long de la côte canadienne du Labrador. Qu'importe que Cartier ait dit du Labrador que ce sol aride avait été réservé à Caïn et à ceux qui fuient sous une malédiction. Nous savons qu'il n'existe pas de terre si stérile et si sourde qu'elle ne fasse

germer la fleur merveilleuse de la vie quand l'amour l'inonde de ses eaux miraculeuses.⁵

Dans ce texte, Rina Lasnier commence par retracer pour le lecteur le parcours géographique que fit le bateau de Roberval, de l'océan au fleuve, jusqu'à « l'archipel des Démon » où se joua le destin de Marguerite de Notron : Terre-Neuve, Kégaska, Wolf Bay, Harrington, Tête-à-la-Baleine, la Baie-des Moutons, la Tabatière, Saint-Augustin, Lourdes de Blanc-Sablon, Natashquan, l'Île Verte. Les lieux sont accompagnés de remarques géographiques (le nombre de familles par village), ethnologiques (la pêche d'hiver à Terre-Neuve), onomastiques (Tabatière vient de « tabaquen » qui signifie « sorcier » en montagnais, « parce que jadis en arrivant à Tabaquen on consultait le sorcier avant de s'enfoncer dans la forêt »). L'auteure souligne l'intérêt culturel qu'elle retient du mode de vie nord-côtier : « Il faudrait parler longuement de ces familles qui vivent en marge des inventions modernes et qui n'en restent que plus intéressantes et plus vivantes. » La perspective est ici celle d'un conservatisme catholique qui se méfie de toute modernité nourrie de révolution industrielle. Mais une autre sensibilité se dessine aussi chez Rina Lasnier : comment son écriture est fondée sur une approche intellectuelle des choses. Grande lectrice, elle a fait, après avoir espéré être médecin, des études en littérature et en documentation, à l'Université de Montréal, pour travailler dans une bibliothèque. Bien qu'elle n'ait jamais exercé sa profession, elle garde une passion pour la constitution d'une documentation, l'approche analytique de toute expérience. C'est ainsi que huit ans plus tard, le journal du voyage sur la Côte-Nord fait à la fois le bilan au jour le jour de l'expérience vécue pendant le parcours, et la somme d'un certain nombre de connaissances sur la Côte.

Le journal retient en effet une série d'informations documentaires extraites de lectures, notamment celle de *En zigzag*, de Damase Potvin, journaliste qui avait fait le voyage en 1929 avec l'honorable Honoré Mercier, ministre des terres et forêts. La méthode de Rina Lasnier est ici la même que celle de ses carnets, qu'elle nomme parfois « glanures » et qui organisent habituellement le substrat informatif de sa poésie. Les notes soigneusement dactylographiées recourent les mêmes intérêts; une série de paragraphes, ouverts par un

titre, classent et organisent un savoir. Population, histoire, géographie : les informations couvrent un large champ, reprenant les domaines habituels de l'information touristique. La langue des Acadiens est tout particulièrement mentionnée : « Certains groupes ont un accent qui rappelle beaucoup celui des Méridionaux de France ». La moralité de la population, et sa sobriété, sont soulignées par cette grande Catholique : « Ce peuple est très religieux, donc très moral. Son hospitalité est remarquable; le voyageur est reçu partout comme un don du Ciel. » Les produits consommés (chasse, pêche et fruits) complètent un portrait de la vie quotidienne : lièvre, perdrix, canards, outardes, moniac; hareng, saumon, morue; bleuets, chicoté [sic], canneberges ou atocas, graines de corgigieux ou camarine. Le nom local avoisine le nom plus généralement connu. La poète fait la somme des éléments qui lui permettent d'aborder un domaine véritablement exotique pour elle, semble-t-il, avec tout l'éclectisme nécessaire. Son regard reste distancié et amusé, un peu comme celui de ces riches Européens qui faisaient leur tour d'Italie au XIX^e siècle. Pourtant, si une reconstitution « pittoresque » de la vie et du paysage nord-côtiers s'organise au fil des pages, la poète porte à certains domaines une attention toute particulière, car son art consiste aussi à voir et faire voir. Ainsi, pour le poète toujours ancré dans le monde réel et le sensible, la géographie générale et spécifique de la Côte est un point essentiel. Celle-ci est divisée en trois zones, repérées chacune par ses activités économiques : Tadoussac-Betsiamis ou l'agriculture; Betsiamis-Sept-Îles ou l'exploitation forestière; Sept-Îles – Blanc-Sablon ou la chasse et la pêche. Mais c'est l'unité que les Laurentides donnent à l'ensemble de la Côte, présentée comme « absolument montagneuse », qui est particulièrement retenue, selon un glissement fréquent des intérêts de Rina Lasnier vers une histoire antédiluviennne, plus proche de la mythologie d'une genèse que de l'histoire économique, et qui rejoint la minéralogie et sa présence sensible.

La longue chaîne des Laurentides, en contournant la rivière à Corneille, à deux milles de la mer, laisse apercevoir un immense plateau très élevé que l'on a surnommé La Table et qui, à raison de sa situation particulière et de son élévation, sert de point de repère à tous les navigateurs de la côte.

Dans les passages que Rina Lasnier retient de ses lectures, la Côte-Nord apparaît progressivement construite en deux plans : un plan éloigné constitué de montagnes qui s'affaissent progressivement au Nord, arrière-plan sur lequel se retire aussi le bois localisé « sur le bord des rivières », et un plan rapproché où la côte apparaît dans toute sa découpe minérale. Ces deux plans constituent peu à peu la véritable frontière imaginaire associée à la Côte : celle qui sépare la culture du fleuve Saint-Laurent, la « mer », de l'échappée mystérieuse vers l'intérieur des terres, lieu de la transhumance amérindienne et des lointains d'un pays qui n'a pas de frontière au Nord.

Dans le journal de cette poète attentive à l'élément sensible extrait de son environnement, c'est finalement la présence rocheuse de la Côte qui va être décrite sous divers aspects, selon l'intérêt bien connu d'une poésie attachée à dire la présence du réel dans toute sa force inhumaine.

Partout sur la côte, les roches semblent fortement minéralisées. On y voit souvent des mouches d'oxidule magnétique et de pyrite. On y rencontre çà et là des montagnes de quartz blanc. De la Pointe-des-Monts à Blanc-Sablon, toute la formation appartient au système cristallin. On voit des bandes de calcaire silurien et souvent des pierres de dimensions énormes et d'une couleur tellement belle et variée et brillante que l'on devrait pouvoir en faire des pierres ornementales de haute valeur. [...]

De Natashquan à Blanc-Sablon la côte devient de plus en plus rocheuse; elle est perpétuellement découpée ou échan-crée par des anses et des baies étroites. De Kégaska à la baie de Brador on pourrait appeler cette région la côte de granit.

[...] un peu plus loin, toutes ces hauteurs qui ne dépassent guère quatre ou cinq cents pieds au-dessus du niveau de la mer, sont recouvertes de mousses et de lichens aux couleurs les plus variées.

La base de ces élévations qui bordent immédiatement le rivage de la mer ou des lacs est défendue par une sorte de moraine formée par l'accumulation des roches arrachées à leur flanc par les glaces.

L'histoire contrebalance à peine, dans ces notes, la géographie élevée au rang de mythologie. Mais les informations sont

précises et s'appliquent à rappeler les présences historiques réelles au détriment de l'épopée des empires. La présence première des Amérindiens et la complexité de leur histoire est retenue :

Ce pays, à l'arrivée des Européens, était dans la possession des Esquimaux, qui soutenaient déjà et continuèrent à soutenir une guerre assez vive, d'une part contre les Montagnais, et de l'autre contre les Sirouquois ou Micmacs, habitants des côtes de l'Acadie, de la Gaspésie et de Terre-Neuve. Les Esquimaux, qui semblent appartenir à la famille des Samoyèdes et des Lapons, se défendirent courageusement; mais quand les Français se mirent de la partie contre eux, ils durent céder peu à peu et se retirer vers le Labrador septentrional.

On se souviendra ici que Rina Lasnier fut une grande amie de Marius Barbeau, qui organisa à Ottawa la première exposition Emily Carr, cette femme-peintre qui s'attacha à représenter les totems et le patrimoine amérindien des États-Unis. Ethno-musicologue, Marius Barbeau envoya à Rina Lasnier ses deux ouvrages, *Asiatic Survivals in Indian Songs* et *Indian captivities*. Ainsi, dans le journal du voyage sur la Côte-Nord, Rina Lasnier relève, dans sa lecture, ce qui souligne le caractère secondaire et postérieur de la présence de Cartier. Celui-ci n'est mentionné que dans le détour d'une phrase, après les Normands et les Danois aux XIII^e et XIV^e siècles, le Portugais Corvéal en 1500, les pêcheurs basques, normands et bretons dès le début du XVI^e siècle, et en concurrence avec un vaisseau rochelais « qui cherchait [à la même époque que Cartier] le port de Brest, situé près de l'embouchure de la rivière Saint-Paul ». Finalement est retenue l'image d'une Côte-Nord vivante, active, convoitée et plurielle, dès avant les découvertes homologuées.

Dans ce texte où la documentation extraite de lectures est aussi longue que le récit retenu de l'expérience, c'est ensuite le parcours de la Côte qui structure la perception du poète. Car la Côte-Nord semble un lieu où le mouvement s'impose : on n'y reste pas, on y monte toujours plus au Nord. Le journal présente donc la succession des noms de villes et villages, chacun soigneusement décrit et repéré par ses caractéristiques. De Québec à Natashquan (525 milles, note le journal), le voyage emprunte la route inverse de celle

des découvertes, ou du voyage de Roberval, et renverse la perspective habituelle : non plus un pays tourné vers son sud et les nœuds économiques essentiels de Québec et de Montréal, mais un pays tourné vers son Nord. Betsiamis – la cité sainte « que tout Montagnais souhaite visiter au moins une fois dans sa vie » – Godbout – où habite Napoléon-Alexandre Comeau, « homme d'une grande bravoure, célèbre par ses sauvetages; naturaliste connu aux États-Unis [et qui] parle plusieurs langues sauvages » –, Pointe-des-Monts, Îlets-Caribou, Pointe-aux-Anglais, Rivière Pentecôte, Les Jambons, Sept-Îles, Moisie, la Rivière aux Graines, La Chaloupe, Sheldrake, Rivière-au-Tonnerre, Ridge Point (ou richepointe), Magpie (ou magpointe), Rivière Saint-Jean, Longue-Pointe, Mingan, la Pointe aux Esquimaux, Betschewun, Sainte-Geneviève, la Rivière-à-Corneille, Saint-François-Régis de Piastrebaï, Watseshoo, Pasheboo, Nabesippi, Goynish et Natashquan. Les lieux sont cités souvent pour leur nom et le plaisir sonore qu'ils suscitent; pour leur origine, liée à une particularité physique de la géographie ou à l'histoire. L'accumulation met en évidence la diversité du peuplement : amérindien, canadien-français et acadien, anglais. Les commentaires soulignent qu'il s'agit d'un pays où l'eau et la terre s'entremêlent. Rivières, baies : les noms de villages et de villes se confondent avec ceux de l'eau. Sept-Îles est caractérisée par cette remarque paradoxale : « Les Sept-Îles sont sur la terre ferme, sur la rive d'une baie magnifique, large de 3 à 4 milles, longue de 3 à 4 lieues, et dont l'ouverture est fermée par sept îles. » La perspective du poète qui voyage par le fleuve l'emporte, et celle de l'imagination, qui fait de la Côte un territoire lacustre, où l'on ne sait si l'on vit sur l'eau ou sur la terre. Dans le journal suit une nomenclature des rivières, baies et postes, qui poursuit le parcours de Natashquan à Blanc-Sablon, jusqu'à la « rivière à la Baie Brador », « riche en truites ».

Cette documentation, enfin, s'attarde sur quelques domaines particuliers de la Côte : la pêche à la morue (sa chronologie, les mots qui permettent de la nommer, comme *la bouette*, ou ensemble des appâts utilisés), le cométique. À chaque fois, tout un univers est reconstitué avec précision, non sans faire appel à l'humour de la Côte (le harnachement des chiens du traîneau est comparé aux bretelles d'un citoyen britannique). Même si l'ensemble de ce travail ne sera guère repris ensuite dans le

récit du voyage ou dans des oeuvres ultérieures, un monde est ici constitué par le savoir pour créer cette familiarité avec les choses qui est l'apanage du regard poétique. Ainsi, certaines des particularités de la vie des Innus retiennent tout particulièrement l'attention de Rina Lasnier, déjà familière d'un univers amérindien christianisé, puisqu'elle est l'auteure d'une pièce de théâtre sur Kateri Tekakwitha. La « poste courante » ici est décrite pour la mentalité dont elle témoigne : patience, honnêteté, discrétion, toutes qualités que Rina Lasnier semble relever parce qu'elles font défaut au monde des Blancs. Elle retient de l'une de ses lectures :

[...] vous prenez un morceau d'écorce de bouleau, vous y écrivez ce que vous voulez au crayon ou avec une pointe effilée. Vous pliez en deux la feuille de bouleau ou vous l'enroulez; vous la fixez au bout d'un bâton, où vous avez pratiqué une fente *ad hoc*. Enfin, vous ficez le bâton dans le sol, en un endroit dépourvu d'arbres; et tout est dit. Il est parfaitement sûr que pas un sauvage ne passera par là sans apercevoir ce bâton et cette écorce au bout. Il lira l'adresse que vous avez écrite dessus; et s'il va lui-même à Betsiamis ou à tout autre endroit que vous avez indiqué, il prendra la lettre et la portera fidèlement à destination. [...] Le seul inconvénient est que cela ne va pas vite... mais les sauvages sont patients⁶.

À une époque où la vie des Amérindiens suscite un intérêt ethnologique de plus en plus grand, on trouve déjà en 1950, dans *l'Aiglon*, un article de Gaston Martel, de l'École Supérieure Saint-Viateur de Baie-Comeau, soulignant les particularités de cette poste :

La poste, dans ces régions éloignées de toute civilisation, se fait de manière très pratique. Une personne ayant une lettre à envoyer, la dépose dans l'entaille d'un arbre à la croisée des sentiers. Un chasseur passant par là, regarde s'il n'y a pas de courrier pour la direction qu'il prend, et ainsi de suite. Les lettres chez les sauvages sont choses sacrées.

Dans le journal de Rina Lasnier, revient l'une des raisons bien connues de la fascination des Blancs pour l'univers amérindien à cette époque : celui-ci reste pour eux à l'abri des inconvénients d'un monde modernisé (rapidité, rentabilité,

goût du profit...). Le récit du voyage reviendra sur ce rapport à l'autre, sans prendre de position claire, en mentionnant la rencontre entre quelques Innus et ces riches touristes venus en observateurs. Les rapports sont pleins d'aménité, mais restent inégaux et génèrent finalement peu de commentaires approfondis.

Dans le récit du voyage, le véritable « journal » daté au fil des jours, ces informations sont reprises de façon inégale. Il règne, dans ce texte, le délicieux dilettantisme de notes prises à tout hasard. La vie de Rina Lasnier à bord avec ses compagnons fait d'abord l'objet de l'attention : les messes, les visites à terre pendant les escales, la vie du bateau. Tout l'univers de la vie de croisière et de la vie de mer retient d'abord sa sensibilité et son esprit curieux.

4 juillet.

Dès l'éveil, opale sertie dans le hublot. Le petit matin de 5 heures – rose et bleu laiteux.

Levée la première, je me promène seule sur les ponts et monte causer avec le pilote et le premier maître.

Messe dans le salon. Un jeune Suisse assiste. On décharge pendant la messe... et les cordes, crochets servent d'étrange vitrail à travers les hublots.

Les rencontres, ensuite, sont un aspect important du récit : le fils de Napoléon Comeau, un pêcheur de Havre-Saint-Pierre venu soigner son enfant, un prêtre itinérant et des Innus visités. Le journal est elliptique, parcellaire, mais insiste sur ces contacts qui font le substrat réel du voyage. Rina Lasnier est sensible à une atmosphère qui lui rappelle le monde composite de l'ancienne France du XVII^e siècle, où l'opposition entre les cultures ne semblait pas se faire sentir. Elle note en date du 8 juillet :

Yamé signifie bonjour. À bord montent des sœurs grises, des prêtres, des Indiens... toute la vieille France au Canada de 1650.

Dans sa vision de la religion, pratiquée à bord et toujours présente à son esprit, elle souligne le syncrétisme dont témoignent les pratiques catholiques des Innus et c'est pour elle le signe d'une vitalité de la foi chrétienne. Elle développera cette perspective dans son œuvre, dans « Ountogui », poèmes haïtiens publiés dans *Mémoire sans jours*, où elle s'appuie sur une étude du vaudou.

Au-delà de ce qu'il dit, le journal est aussi un lieu où le regard poétique s'exerce. Les attitudes sont croquées pour autant qu'elles génèrent une émotion ou une idée :

G[ousse]⁷ vient me réveiller vers 6 h 45 pour la messe. Dans le salon, un prêtre (un demi-paralytique) officie. Émouvant. Un autre vieux prêtre se recueille dans un coin et crée à lui seul l'atmosphère du sacré, du respect. [...]

Au retour, sommes installés sur le pont. Les cinq sœurs grises se groupent comme des mouettes sur la mer et récitent le chapelet.

Des images, marines en général, sont retenues et travaillées dans leur formulation. Le journal est le premier cahier d'exercice pour une parole et une vision poétiques qui s'expriment dans toutes les circonstances de la vie. Il livre quelques expressions sur l'atmosphère que crée l'univers lacustre nord-côtier, la « mer », les îles et les oiseaux :

3 juillet 1951.

Majesté, ampleur de l'espace maritime. Nuit sur la « grande noire » qu'est le Saint-Laurent. Lointaine rutilance des lumières pareilles à des ruches d'or.

Banalité de la route terrienne quand la vague roule, tourne tout autour du vaisseau.

La nuit, dormir dans le lit suspendu et stable à la fois, c'est comme retourner au sein maternel.

Cette ponctuation de l'infini, les goélands. Nuit qui remue de toutes parts et pourtant le silence ne cesse point.

Il s'agit souvent de quelques mots qui retiennent une façon de voir ou de percevoir :

Chutes Montmorency.

Avalanche – blanche chevelure. [...]

Île d'Orléans couchée dans sa verdure.

Ondulations des douces Laurentides en arrière-plan.

Les fermes en croupe de cheval vert de l'île d'Orléans. [...]

Passons l'île aux Perroquets où Puyjalon fut gardien. Île conformée comme un sous-marin en marche. [...]

Îlots de goélands en pleine mer... Merveille de ces ailes rassemblées et

dispersées en écumes de clarté fondue à la lumière. [...]

Le vent prend des poignées d'âmes et les lance sur la vague comme du sable.

On peut donc se demander quel texte de l'œuvre a été généré par le journal du voyage sur la Côte-Nord. Sauf erreur, il s'agit en fait de textes maritimes, qui vont s'attarder davantage à développer l'image et le symbole de la mer qu'à reprendre l'expérience du voyage sur la Côte. Un texte paru anonymement dans les *Carnets viatoriens*, en octobre 1951, et intitulé « Routes marines », semble de toute évidence en rapport avec le tout récent voyage de Rina Lasnier. Il développe l'idée de la supériorité du voyage maritime sur le voyage par la route. Il présente le versant poétique et idéologique d'une expérience qui ne dit pas son nom, le poétique étant envisagé ici comme une abstraction de l'expérience.

Pour voyager, il faut prendre la mer si voyager c'est s'éveiller de soi et susciter les disharmonies heureuses.

Les routes terriennes ressemblent trop à l'homme au plus bas de lui-même, dur, avide, utilitaire. Les routes d'eau s'assimilent mieux à tout regard encore mal démêlé de la lumière; celui de l'enfance et de la contemplation. [...]

Mais celui qui prend la mer, la mer le prend comme partenaire pour cette pavane grave de sa danse royale; ses jeux à elle ne finissent point dans la poussière mais dans l'exultation de l'embrun et le sûr retour vers la profondeur... et la mort qu'elle t'offre est pareille à ses jeux.⁸

On peut donc considérer que ce journal a plutôt nourri la vision maritime développée, plus loin dans l'œuvre, dans le beau poème en verset « La Malemer » publié dans *Mémoire sans jour* en 1960. Pour Rina Lasnier, une certaine conception de la poésie est en jeu dans cette abstraction hors des textes autobiographiques ou préparatoires. Elle soulignera dans un avant-dire :

Le don de poésie, le pouvoir du poète n'est rien d'autre que cette sensibilité métaphysique selon les essences des choses, et accessible au cœur.⁹

La poésie elle-même se concentre donc sur l'essence des choses et leur formulation. Le journal donne un lieu où s'y entraîner, par

de courtes expressions ou phrases. Avec les carnets, il soutient d'une expérience, d'une émotion et d'un savoir une vision qui n'apparaîtra en poésie que condensée, intellectualisée, spiritualisée. Au journal seul aussi l'acceptation de l'émotion terrestre, car le journal d'un voyage sur la Côte-Nord est aussi un journal d'amour, tout entier marqué du vécu intime, personnel, qui est en train de se jouer : un voyage avec l'être aimé, dans la discrétion, la pudeur, le secret imposés par les circonstances et la présence d'autres membres de la famille.

Le journal du voyage sur la Côte-Nord de Rina Lasnier montre donc au lecteur d'aujourd'hui ce qu'on pouvait savoir de la Côte-Nord dans un milieu intellectuel, bourgeois et sudiste des années 1950. L'intérêt pour tous les aspects de la vie, de la géographie et de l'histoire nord-côtières y est vif, comme s'il s'agissait aussi d'écrire une page d'ethnologie qui permettra de construire sa propre connaissance du territoire québécois. En ce sens, Rina Lasnier appartient à la génération des écrivains qui ont voulu dire et formuler pour tous un territoire parfois mal connu. Le voyage lui-même nourrit chez la poète la passion de la nature associée aux mots, déjà patiemment recueillis avant le départ. L'expérience suscite l'expression, nourrit la recherche

poétique d'une parole vraie. C'est pourquoi le journal reste elliptique. Il est un croquis rapidement tracé en prévision d'autres travaux, comme les dessins ou les tableaux du peintre paysagiste préparent un travail plus ample. Il soutient l'imagination poétique toujours à la recherche d'une formulation en mots. Éloigné de l'œuvre parce que trop intime, il reste néanmoins un jalon important du travail poétique. C'est pourquoi, pour le lecteur d'aujourd'hui, il pourrait faire résonner autrement ces vers de *Présence de l'absence* (1956) :

Au cœur de moi j'ai pris le lac dans mes bras
Des danses noyées j'ai relevé tous les pas
Et les essaims d'abeilles qu'y jette le soleil.

Au cœur de lui j'ai mis la lune inattaquable
La lune naufragée de lame en lame
Et ses amours au visage périssable.

Cœur dessus cœur avons mêlé nos larmes
Avons même source enfouie et ignorée
Las, en avons fait trop brève lampée...¹⁰ □

* Florence Davaille est professeure agrégée au Département de lettres modernes de l'Université de Rouen, en France. Elle est chercheure à l'Institut Pluridisciplinaire d'Études Canadiennes de la même université et au Laboratoire « Imaginaire du Nord » de l'UQAM.

Notes

- 1 Damase Potvin, *En zig zag*, Bibliothèque de Saint-Sulpice de Montréal, 1929, p. 7.
- 2 Voir l'article suivant : Pierre Rouxel, « Gabrielle Roy sur la Côte-Nord ou La Côte de tous les vents » et « Heureux les nomades », *Revue d'histoire de la Côte-Nord*, no 28, mai 1999, p. 29-35 et no 32, juillet 2001, p. 28-30. Les deux textes de Gabrielle Roy viennent d'être publiés dans *Heureux les nomades et autres reportages / 1940-1945*, Montréal, Boréal, 2007. Voir p. 111-136 et 137-151.
- 3 Ce journal de voyage en Côte-Nord, actuellement inédit, paraîtra au deuxième semestre 2009, dans la collection « Droit au Pôle » du Laboratoire Imaginaire du Nord, P.U.Q.
- 4 Lettre du 3 août 1951 (fonds R. Lasnier, BANQ) : « Votre carte du Saguenay m'a remplie de rêve. Ce nom de Natashquan. Et me voilà entreprenant ce voyage, appuyée, sans parole, à la rambarde d'un bateau interminable. Il y aurait là de quoi, peut-être dresser une de nos pauvres et chères petites cabanes, je parle des livres qu'on bâtit pour une nuit, pour un jour sur son chemin, quand le chemin en vaut la peine. [...] Dites-moi bien comment vous allez et dites-moi des choses que je puis toucher de la main, des lieux que vous visitez. Votre Marie Le Franc. »
- 5 Rina Lasnier, *Carnets viatoriens*, VIII^e année, n°3, juillet 1943, p. 168-176.
- 6 Cité sans références par Rina Lasnier, *Journal d'un voyage sur la Côte Nord*.
- 7 Surnom donné à Gustave Lamarche.
- 8 Rina Lasnier, « Routes marines », *Carnets viatoriens*, XVI^e année, n°4, octobre 1951, p. 265.
- 9 *Choix de Rina Lasnier dans l'œuvre de Rina Lasnier*, Avant-dire, éditions des Presses Laurentiennes, 1981, p. 3.
- 10 Rina Lasnier, « Le lac » (4 novembre 1952), *Présence de l'absence*, Montréal, éd. de l'Hexagone, 1956.



Les... « Franquelines »... de Claudette Lajoie

Lecture du roman *Sur la route de Franquelin*
de Claudette Lajoie¹

PIERRE ROUXEL*

RÉSUMÉ ET PERSPECTIVE DE LECTURE

« Je vais partir en moto pour Franquelin quand je serai guéri. » (p. 11, 143 et 147)

Le second millénaire se termine. Un homme va mourir. Pourquoi se demande sa fille cette envie sans cesse reformulée de retourner à Franquelin? Une autre façon peut-être de lui demander d'écrire son histoire pour que ses petits-enfants sachent qu'il n'a pas été toute sa vie qu'un « vieux chialeux » (p. 16). Surtout qu'il lui a légué une boîte à chaussures pleine de souvenirs et de « traces »; et même un « semblant de manuscrit » (p. 22) d'une dizaine de pages, qui invite à l'écriture, qui commence même le récit : « Ma jeunesse » (p. 25). Mais pour mieux raconter son père et comprendre son destin, sa fille, la narratrice, devra mûrir son récit en refaisant le chemin suivi par le père au moment de la crise des années 1930 : comme lui, elle remontera la Côte Sud, direction Ouest jusqu'à Rimouski, traversera à Franquelin et visitera Chicago en septembre 2001, où elle se retrouvera prisonnière des événements du 11 septembre. Ses lectures et les écrits destinés aux touristes l'aideront à retrouver son père, mais surtout diront le temps passé, et la solitude et l'oubli dans lesquels sombrent toujours les destins des plus petits. À Chicago, le périple refait, elle sera enfin prête à écrire l'histoire du père qui commencera par les mots redisant son désir de revoir Franquelin (p. 143).

L'enfance du père, Pierre Côté, se termine à 13 ans quand, en 1928, son père – le grand-père de la narratrice – lui fait savoir sans ménagement qu'il devra désormais assu-

mer seul son destin. Après une période difficile faite de petits emplois qui lui permettent tout juste de vivre, il prend en 1931 une décision importante qui va l'éloigner des siens et du Nouveau-Brunswick : aller travailler sur la Côte-Nord, à Franquelin, où, dit-on, il y a de l'ouvrage. C'est alors le train vers Rimouski, la traversée sur le *North Shore*, et, enfin, Franquelin, le vrai, un village, mais surtout un vaste chantier. La constitution physique de Pierre Côté ne lui permet pas de bûcher; il se retrouve *chore-boy*. Commence une vie de chantier de huit années avec ses moments difficiles et ses moments heureux, qui font grandir le père. Mais peut-on rester marmiton toute une vie? Est-ce vraiment une profession? Le père qui lit et s'instruit rêve bientôt de devenir électricien après avoir découvert, fasciné, « la centrale de pouvoir » de Franquelin. C'est à Chicago, la ville du grand patron Robert McCormick et de son journal le *Chicago Tribune*, qu'il ira suivre sa formation, à la *Coyne School* (p. 109 et 110). Une autre aventure déterminante faite de découvertes fascinantes. Mais, après quelques mois, l'ennui et la déception ramèneront le père vers « son patelin dans l'espoir de vivre sa vie auprès de la femme aux yeux doux et gagner sa vie comme électricien certifié. » (p. 140)

Voilà donc rapidement résumé un texte qu'il faut lire pour mieux l'apprécier. Un récit qui offre à celui qui veut l'analyser plusieurs avenues : celle qui nous intéresse ici concerne la Côte-Nord – ici Franquelin, presque exclusivement – et sa représentation dans ce récit de l'ordre du littéraire, qui, fatalement, transforme et médiatise la réalité brute. Quels visages de Franquelin

ce texte nous offre-t-il? Plusieurs. À côté du Franquelin idéalisé et presque mythifié, un Franquelin plus près du réel, qui prend lui-même deux costumes : celui du chantier des années 1930 et celui d'aujourd'hui qu'on peut visiter en touriste – de 2001, dans le récit. Mais il est un autre Franquelin évoqué dont nous n'avons rien dit encore, qui s'appelle Jean-Baptiste et qui fut au XVII^e siècle le cartographe et l'hydrographe du Roi. Et qui a donné son nom au village appelé avant Baie des Cèdres. Mais le Franquelin de Claudette Lajoie est avant tout un référent – plusieurs en réalité – qui permet d'élaborer un récit, et donc une fiction. Une enquête puis une quête qui élaborent une histoire que tissent de brefs chapitres s'articulant autour de plusieurs réseaux de contrastes et de similitudes qui forgent à leur tour une esthétique originale. Et aussi une occasion de réflexion et de méditation où les points de vue et la sensibilité de l'auteure, faite à la fois d'ironie et de tendresse surtout, colorent le texte de prises de position discrètes et de tonalités diverses.

LES VISAGES DE FRANQUELIN

« Franquelin, petit patelin sur la rive nord du Saint-Laurent » (p. 11).

La rumeur : « Une contrée quasi fabuleuse » (p. 13)

Le réel pour qu'il soit magnifié, enjolivé, idéalisé ou mythifié exige l'éloignement, dans le temps ou dans l'espace, qui crée alors un prisme déformant qui fait voir ce qu'on ne connaît pas encore ou ce que l'on a déjà connu, autrement. Et c'est la

rencontre de la sensibilité de chacun avec des circonstances nouvelles qui modulent les perceptions. À l'âge de 16 ans, en 1931, en pleine crise économique, pour réussir sa vie, il faut s'en aller. Risquer. Pierre Côté hésite un peu entre les États où l'on paie mieux et les chantiers de la Côte-Nord du Québec dont lui ont tant parlé ses amis Canayens.

Y disaient que c'était beau et grand, et tout couvert de forêts, de troupeaux de caribous, de chevreuils et de gibier. Qu'il y avait des rivières et des lacs pleins de poissons. Le pays du bon Dieu, qu'y disaient, et un gars débrouillard pouvait toujours y trouver du travail, malgré la crise. (p. 27)

Alors il s'en va pour la Côte-Nord « où un gars peut toujours trouver du travail malgré la crise » (p. 29), porté par une farouche volonté de réussir malgré des appréhensions bien légitimes. C'est encore un gamin.

Il a les mains dans les poches, une casquette ronde enfoncée jusqu'aux oreilles, grandes, un peu détachées. Un petit maigrichon, sûrement plus doué pour le crayon que pour la hache ou la scie du bûcheron. Son allure, ses traits, habités par un curieux mélange de crainte et de méfiance, en disent long sur celui qui se prépare à quitter le giron familial et villageois pour la première fois. (p. 23)

Huit ans plus tard, en 1939, il s'en éloigne. Départ triste de celui qui quitte un beau coin de pays et les amis, mais départ heureux pour qui veut apprendre et cheminer vers son destin (p. 111). Le train, vers Chicago. Et c'est la découverte d'un autre univers dans le wagon luxueux où il s'est fourvoyé par mégarde (p. 115). Et tout à coup, il se sent loin de son camp de bois rond, des copains et de leurs histoires et même des « grandes baraques bondées d'hommes puants et ronflants » (p. 115 et 116). À Chicago, il suit sa formation pour devenir électricien et il est fier de lui, de sa décision « d'avoir quitté la Côte-Nord et d'être venu à Chicago, à mille milles de son village. » (p. 123) Mais, malgré les attraits de la ville, il s'ennuie bientôt de ne pas pouvoir travailler et il repense alors avec nostalgie aux chantiers qu'il a quittés : « La *cookerie*, les tartes aux pommes, le pain frais et les soirées autour du feu à raconter des histoires en français,

tout ça lui manque. » (p. 132) La ville a ses charmes, c'est évident, et sa chambre a des allures de grand luxe – ce n'est plus « une cabane décrépite au fin fond des bois » (p. 123). Mais c'est la dureté de Chicago surtout qui en fait parfois une véritable jungle, où les hommes deviennent à l'occasion des « bêtes déchaînées » (p. 140), qui l'oblige à une remise en question de sa destinée qu'il ne fera pas aux États, c'est décidé. Les combats de chiens le font vomir. Le choc culturel devient insupportable. Pourtant, il a maintes fois été le témoin sur la Côte de la dureté des animaux et des hommes : le loup qui dévore une bête plus petite, le chasseur qui tue du gibier – et c'était lui parfois le chasseur! –, le maître cruel qui fouette ses chiens pour que le traîneau avance. Mais « jamais de sa vie il n'[y] a vu des chiens s'entretenir pour le bon plaisir des hommes » (p. 140). La prise de conscience du héros et sa décision de partir se construisent alors à travers un retour par Franquelin, revisité par la mémoire, où les hommes de chantiers, sans être des anges, ne sont pas des brutes insensibles. Et des années plus tard, l'électricien père de famille aimera revenir vers Rimouski en voiture pour « dire bonjour aux vieux copains du temps de Franquelin qui habitaient dans la région. » (p. 37)²

Plus tard encore, sur son lit de mourant, avant de partir pour son dernier voyage, ses dernières pensées s'en iront toutes vers Franquelin et ses chantiers. L'intensité émotive du moment fait alors monter le lyrisme d'un cran et l'amplification stylistique s'en ressent : le ton n'est plus celui du roman réaliste, mais du conte, de la légende, du mythe.

[...] petit hameau perdu entre Baie-Comeau et Godbout, devenu, au fil des ans et des histoires cent fois racontées, une contrée quasi fabuleuse, comme un lieu de pèlerinage, où il retournerait souvent, en corps ou en esprit, à la recherche de quelque chose ou de quelqu'un. (p. 13)

Revenir à Franquelin à tout prix. Comme aux origines. Comme cette Indienne déracinée qu'on a envoyée de force au pensionnat d'où elle s'est enfuie et qui revient auprès des siens dans son cercueil, conformément à ses désirs sans cesse reformulés (p. 93). Revenir à Franquelin « où tout semble converger, d'où tout semble découler. » (p. 30)

Pierre Côté / 1931 : « une vague possibilité de trouver du travail dans les chantiers de la Côte-Nord » (p. 40)

Pierre Côté prend le train à 16 ans pour Rimouski, en 1931. Autour de lui, la dure réalité de la crise : des personnes comme lui qui vont chercher un emploi, et le long de la voie, des chômeurs désœuvrés. L'angoisse dispute sa place à la volonté qui réaffirme qu'il ne deviendra pas un *hobo*. Mais Franquelin n'est plus désormais qu'une vague possibilité d'emploi. Rien de tout à fait certain. Il se sent bien seul sur le *North Shore* où les draveurs du printemps, presque sûrs de leur emploi, font la fête. Mais on l'invite. Mais surtout, c'est la découverte d'un vrai fleuve avec son immensité et sa luminosité (p. 47). Pierre Côté, avec sa solitude qui jamais ne le quittera. « Fragile, mais résistant » (p. 50). Le roman de Claudette Lajoie devient dès lors un roman d'apprentissage : le héros va de découvertes en expériences et de réussites en déceptions qui vont le faire mûrir et grandir. L'arrivée à Franquelin donnera lieu à de riches descriptions du lieu qui est autant un chantier qu'un village. Côté observe tout, alors que la romancière décrit : le village vu du bateau, le débarquement et le départ de ceux qui s'en retournent après un rude hiver, l'office, la dalle, la tour de guet, le réservoir d'eau, le village bien pourvu de services où des familles sont déjà installées, et les plus grandes et plus jolies maisons, celles des patrons et des notables (p. 51 et 52). Et il faut bien expliquer une fois au moins vers où s'en vont les barges chargées de billots et au profit de qui. Impression d'un lieu où chacun est à sa place, à laquelle on doit se tenir. Mais encore faut-il en avoir une! Côté qui n'en a pas encore est un peu inquiet : « Est-ce vraiment le paradis que lui ont décrit les Canayens? » (p. 51)

Les gars de chantiers sont forts et Pierre est plutôt chétif. Un jobbeur se moque; Pierre se défend; il a de la chance : le *chore-boy* s'est estropié la veille, il va prendre sa place et devenir pour huit ans marmiton. Il s'est affirmé, il a réussi, il est fier de lui. Il comprend qu'il devra se battre, mais surtout qu'il devra obéir, surtout au cuisinier, son supérieur. Chacun à sa place : il comprend cela en montant au chantier « à la toute fin de la file » (p. 59). Mais il y a la paie de deux piastres et demie par jour. Première soirée, première nuit dans « sa » chambre. Mais que d'émotions qui l'empêchent de dormir, qui lui font faire des cauchemars et qui

rendent son premier matin difficile alors que le cuisinier s'impatiente. Dès lors, s'habituer au plus vite aux travaux de chaque jour pour arriver à l'été, revenir au village où il reste, alors que les autres repartent pour la Côte Sud ou ailleurs. Premières gâteries chez les Thibault : le père, coiffeur, et la mère, excellente cuisinière, accueillante et généreuse, qui adopte presque Pierre. Le bonheur est-il possible à Franquelin? Première grande déception : on lui a volé son argent! La mère Thibeault le console. Il repart au chantier un peu plus « rusé » (p. 70). Il maîtrise bien son emploi désormais et il n'hésite pas à remettre à leur place les chiâleux jamais satisfaits. Il a du temps pour lire et il devient un conteur apprécié. Il est décidément heureux dans sa *cookerie*. Lire! Pour se distraire, mais surtout pour s'instruire. Le temps passe : l'avion de Noël n'a pour lui ni lettre ni colis; le R-100 allemand passe et repasse, autant d'occasions de questions et de récits d'espionnage. Parfois un visiteur, comme ce Robert Laliberté, qui pour le gouvernement fait le relevé des cours d'eau de la région pour mettre à jour les cartes (p. 84). Parfois, une scène presque drôle : le curé indigné parce qu'on va enterrer dans son cimetière catholique, avec un billet de la Cour, l'Indienne qu'on a envoyée au pensionnat, qui s'est enfuie et qui a été recueillie par des Anglais protestants. Et que de beaux moments, l'été, avec les amis!

Mais rien n'est assuré totalement, même à Franquelin : les gars sont déjà à cette époque à la merci des lois du marché : ralentissement signifie perte d'emploi. Pierre se retrouve au chômage, avec sa solitude, dans un vieux camp abandonné, à douze milles de Franquelin pour l'hiver. Mais il s'en tire plutôt bien. On le visite parfois et les bruits de guerre alimentent les discussions et partagent les opinions : certains iraient se battre; d'autres, non. On est en 1939. Pierre fait un bilan : marmiton toute sa vie? Non! Électricien! La centrale de Franquelin le fascine : il veut bientôt maîtriser « les volts, les watts et les Ampères » (p. 109). Une annonce du *Chicago Tribune* retient son attention : il ira donc étudier à Chicago, la ville du grand patron, Robert McCormick. « Plus il y pense, plus il croit à un avenir radieux dans une Amérique électrifiée. » (p. 110)

À travers l'histoire de son héros, c'est donc tout un portrait du Franquelin actif et prospère des années 30-40 que dessine la

romancière. La vérité et la justesse du tableau donnent au récit une dimension historique qui consolide sa valeur et sa signification. Pour se convaincre de la justesse du tableau historique, il faut lire par exemple l'excellente monographie de Bob Rooney, *FRANQUELIN / ta place au soleil, ta place dans l'histoire*³, si riche de renseignements. Un volume que la romancière a peut-être fréquenté quand elle a cru bon de se documenter sur Franquelin et de consulter « cartes géographiques, livres historiques, dictionnaires, encyclopédies et dépliants touristiques » (p. 31). Pour préparer elle aussi son voyage à Franquelin, sur les traces de son père.

La narratrice : le « Franquelin 2001 » (p. 101)... ou « le village d'antan » (p. 104)

[...] le centre d'une industrie forestière dès la fin du XIX^e siècle.

Centre d'interprétation de la vie en forêt mettant en valeur l'histoire forestière à l'origine de la naissance de la Côte-Nord. (p. 31)

Comme son père, la narratrice, sa fille, refait le chemin vers Franquelin. Elle prend comme lui le traversier à Rimouski (p. 41). Mais ses compagnons de voyage sont des touristes chargés de bagages en quête de l'exotisme et du dépaysement généreusement promis par les dépliants touristiques. Qui présentent ainsi la région.

La Côte-Nord. Kilomètre sur kilomètre d'une belle nature jalonnée d'une ribambelle d'églises, de chapelles et de centres d'interprétation. De Tadoussac à Blanc-Sablon, des musées où l'on fait revivre « un patrimoine culturel varié... la civilisation autochtone... la traite des fourrures... l'histoire maritime... l'industrie forestière et minière ». (p. 49)

Et qui vous promettent des bélugas! Le ton est donné : le voyage, on le devine, sera probablement un peu décevant. Qu'est devenu le village bouillonnant d'activités? De la fenêtre du restaurant, elle voit un village qui ressemble à beaucoup d'autres d'aujourd'hui, marginalisés par les grands centres, vivant du tourisme l'été et « se terrant le reste du temps » (p. 101). Même le vieux bûcheron ne se souvient plus... ou ne veut plus parler. Retour au restaurant où la radio débite les mêmes informations qu'ailleurs. Un politicien parle des difficultés des régions, et donne des conseils

pompeux : la langue de bois! Qui viennent trop tard alors qu'on a saigné à blanc les régions depuis si longtemps. « Comités de coordination, projets économiques, emplois structurants. Des formules toutes faites, figées, pétrifiées en promesses de politiciens et recettes de fonctionnaires. » (p. 103)

Il faut malgré tout aller au Franquelin des guides, sur le site aménagé, pour entendre l'étudiant en histoire résumer en trente minutes 100 ans d'histoire. « Une litanie qui finit par lasser. » Mieux vaut peut-être alors le silence éloquent des photos : le regard des hommes, leurs vêtements, leurs outils. Pour se demander ce qu'il en reste : « un village fantôme vivant de ses fantômes ». À quoi donc ont servi les peines et les labeurs? Et elle quitte le village d'antan avec plus de questions que de réponses. Mais avec la volonté pourtant de donner du sens « à tout cela ». (p. 104)

Non! Le Franquelin d'aujourd'hui n'est plus celui d'hier! Mais malgré la déception et l'aigreur évidentes qui donnent sa coloration au ton de la narration, il en restera sûrement quelque chose, qu'à son insu peut-être l'artiste saura exploiter, plus tard, quand elle écrira l'histoire du père.

Et Jean-Baptiste-Louis Franquelin (1651? - après 1712)?

Franquelin : Jadis connu sous le nom de Baie des Cèdres, sera rebaptisé Franquelin au début du siècle, en l'honneur de Jean-Baptiste-Louis Franquelin, cartographe et hydrographe du roi à Québec au dix-septième siècle. (p. 32)⁴

Certes, dira-t-on, pourquoi évoquer ce personnage somme toute peu connu? Fallait-il que la romancière en parle pour raconter l'histoire du père? Non sans doute, pas forcément! Mais elle en a décidé autrement; et elle a eu raison. Elle consacra au personnage historique quatre courts chapitres qui prendront place dans le récit à des moments stratégiques.

Dans le premier passage, Franquelin revient au Canada pour la deuxième fois. La longue traversée de l'océan s'achève et il est épuisé. Il a hâte de s'écarter des écueils que constituent par exemple les icebergs qui descendent du Groenland et qui risquent d'être fatals quand le brouillard persiste. Il connaît donc déjà le Canada où il a fait le commerce des fourrures. Mais

C'est comme géographe qu'il revient, avec ses pinceaux et ses couleurs, car il aime dessiner (p. 43 et 44). Dans le second passage intitulé « Le Solitaire » (p. 105), c'est le spécialiste et l'artiste qui retiennent l'attention de la romancière. Après les voyages, la solitude pour mieux travailler les cartes qu'il dessine et enjolive de dessins riches en couleurs, représentant la faune et la flore d'ici. Pour illustrer les découvertes de Jolliet ou délimiter les frontières entre la Nouvelle-France et la Nouvelle-Angleterre. Mais le Roi le demande et il doit, avant de quitter le nouveau Monde, explorer la côte de la Nouvelle-Angleterre. Il est plus seul que jamais depuis que sa femme et ses enfants ont péri dans un naufrage⁵. Il va partir, mais rêve déjà de revenir (p. 105 à 107). Mais il ne reviendra pas. C'est dans son château de Touraine qu'on le retrouve, oublié de tous ceux qu'il a servis pourtant. Il est encore plus seul (p. 133 et 134). Et il mourra, seul et oublié, et oublié depuis, même par les historiens qui n'en ont que pour Champlain, La Salle, Jolliet et Marquette. Aussi oublié que ceux qui trimèrent dur à Franquelin au début du siècle dernier (p. 145)⁶.

Mais surtout une histoire à retrouver et à raconter

« Une histoire en quête d'une voix, d'une trame, d'un fil pour la raconter. L'histoire de Pierre, son père. » (p. 23)

Se laisser interpellé d'abord par les demandes répétées du père d'écrire son histoire. Puis par les pièces à conviction qu'il laisse : la boîte à chaussures pleine de traces et de souvenirs divers et les feuillets écrits qui sont comme le début possible d'un récit. Alors la narratrice éprouve le besoin de se renseigner et de voyager pour refaire le voyage du père à Franquelin et à Chicago. Donc, se renseigner et voyager pour mieux sentir, imaginer (p. 41). Pour remplir le rôle du roman historique qui s'abreuve aux faits, mais qui va au-delà, qui comble les trous, qui recrée la vie émotive qui est rarement dans les documents historiques bruts. Pour aller peut-être à l'essentiel, pour donner du sens, pour comprendre (p. 25, 104 et 142). Et au bout de la quête et du voyage, à Chicago, pour enfin décider qu'on est prête à écrire, à bricoler « des mots et des phrases pour en faire des histoires » (p. 143). Car il y a dans ce court roman, trois histoires au moins, autour de trois personnages annoncés : le

premier, aventurier malgré lui (Jean-Baptiste-Louis Franquelin); le deuxième, qui trace sa route (Pierre Côté); et le troisième, elle, la fille, la narratrice, qui cherche sa voix (p. 9) : mais celle du père seulement... ou la sienne aussi? Mais peut-on refaire, 70 ans plus tard, le même voyage que celui du père en 1931? Avec le même regard, alors que les choses ont bien changé et que la réalité n'est plus que l'ombre d'elle-même, à Franquelin surtout? Alors qu'on a lu, qu'on a fait des études et des voyages qui nous ont transformés et qui nous ont amenés à choisir. Par exemple en faveur du commun des mortels et de ceux qui sont exploités et qui luttent pour leur survie (p. 17 et 80). Qu'on traite avec plus ou moins de mépris et d'ingratitude. La découverte des pays de l'Amérique latine semble avoir justement laissé ses marques sur la sensibilité de l'auteure qui ne peut désormais que condamner par exemple les inégalités sociales et l'exploitation sauvage qu'on fait souvent des ressources, ce dont le Franquelin de 2001 témoigne d'une certaine façon. Et ses voyages et ses lectures remontent à la conscience qui l'amène à s'indigner : « L'histoire d'un continent siphonné, depuis plus de quatre cents ans, de toutes ses richesses au profit d'empires érigés sur le dos des Indiens, des paysans et des mineurs. » (p. 103) **Ce roman, dans son apparente candeur, est donc quelque part un roman engagé.** Les tableaux nombreux à dimension sociale le prouvent par ailleurs dans maints passages. L'esprit critique s'accompagne aussi d'un inévitable questionnement sur le sens de la vie et des destins, comme si « ne restaient que les pourquoi, les si, les peut-être. » (p. 104)

Triple quête au moins que l'écriture de ce roman : sur le père, sur la vie, mais aussi sur soi, la narratrice; cette dernière finit par recouper celle du père dans la mesure où elle évalue mieux alors ce qu'elle lui doit : le goût de la lecture et des voyages qu'il a rêvés et qu'elle a pu faire, elle! Comme il la fascinait après ses lectures du *National Geographic* (p. 79)! Et confinée par les circonstances à sa chambre de Chicago, elle constate qu'elle est comme lui, et qu'il l'a enfin rejointe. Elle a comme lui le goût de créer : lui, « autodidacte patenteux »; elle, bricoleuse de mots et de phrases pour faire des histoires (p. 143).

Des histoires en effet, au moins trois, celles de trois personnages déjà évoqués; histoires qui se côtoient, se recoupent, se traversent, n'en faisant qu'une au bout du

compte, solide, où les fractures apparentes sont devenues des joints qui soudent. C'est bien là, sûrement, la grande originalité de l'écriture romanesque de Claudette Lajoie dans ce récit. Et c'est alors qu'on comprend combien elle a eu raison d'évoquer Jean-Baptiste-Louis Franquelin, ce personnage oublié du XVII^e siècle, dont la présence amplifie la dimension romanesque : le temps et l'espace s'agrandissent alors. Comme plus tard, à l'occasion des deux voyages à Chicago, de Pierre et de sa fille. On voyage décidément dans ce roman : de la Touraine, à Paris, de l'Atlantique du Nord à Franquelin, de Franquelin au Nouveau-Brunswick et de là aux États! À Chicago! Et que de possibilités de jeux de contrastes et de similitudes qui donnent au récit un certain chatoïement. Un exemple : relire les trois traversées qui se suivent : celle de Jean-Baptiste vers le Canada et celles de Pierre et de sa fille vers Franquelin; mais au XVII^e siècle, en 1931 et en 2001 (p. 43 à 50). Enfin, même si l'étude de la forme n'est pas vraiment notre propos, ajoutons ceci : les recoupements sont la tissure même du récit et la principale est sans doute dans le traitement du thème des destins forgés dans la solitude : celle de Jean-Baptiste – dont le cartographe, Robert Laliberté, qui visite le marmiton est la réplique-, celle de Pierre Côté, celle de la fille sur les traces du père et de la narratrice en quête d'une histoire. Solitudes auxquelles font écho celles de tous les travailleurs anonymes de Franquelin ou de Chicago, immigrés en règle ou illégaux, celle de l'Indienne arrachée à ses origines, ou celle douce amère dans sa drôlerie de Charlot au Klondike, qui fait bouillir une de ses bottines trouées pour ensuite la manger « en toute dignité », comme s'il « savourait un bon bifteck » (p. 137).

Enfin, la cohérence du récit est aussi dans l'intertextualité : les extraits mis en exergue de vieilles chansons populaires, de Georges Langford, Gilles Vigneault, Saint-Denis Garneau, Jacques Brault, Félix Leclerc, France Daigle, Cocteau, Upson Sinclair, Saul Bellow, Pierre Nepveu et Milan Kundera. Extraits qui préparent au nouvel épisode en suggérant ou le propos ou le ton. Et que dire de cette présence récurrente de Robinson Crusoé, image s'il en est une de la solitude et en même temps de la prise en charge de son destin. Les références à des auteurs et à des titres nous font donc aussi voyager, mais d'une autre manière. Elles aussi élargissent les dimensions du texte et son pouvoir d'évocation tout en confortant

son sens premier qui, encore une fois, réfère aux destins forgés dans la solitude. « Seul », mot sans cesse reformulé. « Seul », mot-clé du récit.

POUR CONCLURE

Il faut lire le roman de Claudette Lajoie pour plusieurs raisons. Pour son intérêt historique sans doute parce qu'il rappelle un épisode important des débuts de l'industrialisation de la Côte-Nord. Mais surtout pour ses dimensions psychologique, morale, sociale et humaine. Car la Côte-Nord de la romancière est ici synonyme d'aventures, de défis à vaincre, de travail, de vie et de survie, de destin à bâtir et à assumer. De façon plus précise, dans ce récit, un épisode de vie inoubliable, à ce point déterminant qu'il façonne à tout jamais tout le reste de l'existence. C'est cette dernière dimension surtout qui assure une présence constante de Franquelin dans le récit, parce que ce village de la Côte est porté par les personnages, par leur imagination, leurs émotions ou leurs souvenirs. Ce qui fait qu'on en parle, qu'on y vient, et qu'on le quitte sans jamais vraiment le quitter, puisqu'on le porte en soi. Elle voyage donc sans cesse la Côte chez ceux qui l'ont côtoyée d'un peu près; même si elle prend le visage et les dimensions d'un petit village nommé Franquelin.

À travers un discours quel qu'il soit, la réalité est fatalement vue, représentée. Et cette représentation par le discours atteste d'une appropriation subjective et personnalisée de l'écrivain; la réalité lui fournit des références et des cadres certes, mais

elle l'oblige aussi à des réactions qui à leur tour élaborent des tons et des formes. Comme par exemple ici, des prises de position ou la structure originale du récit.

La Côte-Nord par conséquent propose des chemins qui conduisent à la création. C'est le cas chez Claudette Lavoie. Et la Côte-Nord de Claudette Lavoie est donc d'abord et avant tout celle de la romancière. Et c'est heureux qu'il en soit ainsi⁷. □

* Pierre Rouxel est chercheur au Cégep de Sept-Îles et chercheur associé au laboratoire Imaginaire | Nord de l'UQAM.

Notes

- 1 Claudette Lajoie, *Sur la route de Franquelin*, Tracadie-Sheila (Nouveau-Brunswick), Éditions La Grande Marée, 2005. Les références précisées entre parenthèses renvoient à cette édition.
- 2 Voir aussi p. 79.
- 3 Les Éditions Nord-Côtières, 1998. Préface de Brian Mulroney, p. V et VI.
- 4 Mais ni la romancière ni Bob Rooney (voir note 3) n'expliquent pourquoi on a décidé de rebaptiser le village « Franquelin ».
- 5 Celui du *Corrossol* qui s'abîma en novembre 1693 sur l'une des îles de l'archipel des Sept-Îles; île appelée depuis l'*Île Corrossol*.
- 6 Pour en savoir davantage sur le personnage historique, on peut consulter l'article du *Dictionnaire biographique du Canada*, t. 2, 1701-1740, Québec, Presses de l'Université Laval, 1969, p. 236 à 239. Article que la romancière a probablement lu. D'après cet article, Franquelin serait venu trois fois au Canada.
- 7 Claudette Lajoie nous a confié que son roman s'est élaboré dans le cadre d'un travail de maîtrise en création littéraire, réalisé aux Études françaises de l'Université de Moncton, travail qui est arrivé à son terme en janvier 2004. Le volet création a permis d'écrire une première version, *Il voulait qu'on se souvienne de lui*, version retravaillée devenue lors de la publication en 2005, *Sur la route de Franquelin*. Le volet recherche quant à lui s'intéressait à la notion d'américanité. Il a été l'occasion d'analyses diverses sur certaines notions plus particulières : « l'éternel recommencement, le self made man, l'attrait du nord, la présence de divers réseaux comme

symboles de la vitalité et de l'hégémonie états-unienne. Bref, plusieurs éléments qui se discutent bien au sein de la notion critique de l'américanité ». Soulignons que certains de ces éléments sont plus ou moins fortement illustrés dans le récit dont il est question ici.

- 8 Comme on peut le soupçonner en analysant le roman, la dimension autobiographique est une composante fondatrice du récit. Le tout s'inspire d'épisodes de la vie de son père, Pierre Albénie Lajoie, qui vécut quelque temps dans la région de Franquelin au début des années 30. Une expérience marquante sans cesse ré-évoquée par le père. Qui se rendit bel et bien à Chicago pour devenir électricien. Enfin, les allusions à l'Amérique du sud s'expliquent en partie : l'auteur a vécu avec sa famille en Bolivie un an entre 1977 et 1978 et a voyagé au Pérou et au Nicaragua.

Mais si la démarche créatrice est alimentée en partie par des faits vécus, elle s'enrichit aussi de nombreuses démarches, recherches et lectures. Lectures d'ouvrages à caractère historique pour mieux connaître par exemple Jean-Louis Baptiste Franquelin ou l'histoire du village de Franquelin. Elle a lu la monographie de Bob Rooney (évoquée à la note 3) qui lui a été très utile pour mieux comprendre « les lieux ». Elle a aussi jugé nécessaire de se rendre à Franquelin « afin de ne pas dire trop de bêtises ».

Mais tout le reste n'est que fiction et création. Elle n'est pas allée à la Terre de Feu; elle ne s'est pas rendue à Chicago comme sa narratrice (là aussi, la romancière s'est documentée). Et elle a surtout agencé, imaginé circonstances et personnages, épisodes et vie intérieure. Et décidé que la fille du héros serait à Chicago le 11 septembre 2001, qu'elle s'y trouverait confinée à sa chambre d'hôtel (p. 141, 142), pour mieux illustrer la fin des espoirs de tous ceux-là qui « depuis des siècles rêvent à l'Amérique comme terre de tous les possibles ».

Quant à la création proprement dite, elle fut surtout synonyme de travail, d'écriture et de ré-écriture. La romancière se rappelle ses dix premières pages « d'un ennui mortel ». Et ajoute : « Il a fallu piocher pour trouver une manière intéressante de raconter, créer une certaine émotion ». Écrire est plus souvent qu'autrement un voyage exigeant. Mais l'essentiel sans doute, pour aboutir, c'est d'être fortement porté par une idée, un projet : « raconter l'histoire d'un homme qui est parti très jeune gagner sa vie. Montrer le genre d'homme qu'il était ».

Tout quitter pour venir gagner sa vie sur la Côte-Nord et pour y vivre sa propre histoire; une histoire tissée de « mille et une petites ou grandes histoires » : est-il un paradigme plus nord-côtier que celui-là?

(Échanges de février 2007 avec l'auteure par courrier électronique. Avec son autorisation.)

Un portrait historique de la Basse-Côte-Nord : une terre plus tout à fait oubliée

Compte rendu de l'essai *The Forgotten Labrador : Kegashka to Blanc Sablon* de Cleophas Belvin

ANN JARNET*

THE FORGOTTEN LABRADOR : KEGASHKA TO BLANC SABLON est le titre d'un ouvrage qu'a écrit Cleophas « Bob » Belvin, publié par McGill-Queen's University Press en 2006. En français, nous pourrions traduire le titre ainsi : *Le Labrador oublié : de Kégaska à Blanc-Sablon*. Deux questions s'imposent d'emblée : est-ce que cette région fait véritablement partie du Labrador que nous connaissons et est-il possible de vraiment oublier ce Labrador décrit par Belvin? Par l'entremise de sa recherche poussée, Belvin tient à ce que l'on saisisse deux points essentiels : le territoire dont il traite est imposant et, malgré cela, il fut, de façon persistante, constamment oublié. L'auteur veut donc que tous ceux et celles qui ont laissé leurs traces sur cette terre ne soient, eux, jamais oubliés.

Bob Belvin, enseignant, historien, archiviste de formation et fonctionnaire fédéral de profession, porte son regard sur une seule « petite » partie de ce qu'il appelle « la péninsule labradorienne ». Cet immense territoire septentrional d'une superficie de plus de 1 620 000 kilomètres carrés est limité au nord par la Baie d'Ungava du Détroit d'Hudson, à l'est par la mer du Labrador, et au sud par le golfe du Saint-Laurent qui longe le littoral de Pointe-des-Monts jusqu'à Blanc-Sablon¹.

La « petite » partie qui intéresse M. Belvin, né à Saint-Augustin, est en fait la Basse-

Côte-Nord du Québec et ses villages isolés de Kégaska à Blanc-Sablon, où le lien avec le reste du Québec par la route 138 n'a toujours pas vu le jour, même après des décennies de discussions et de promesses initiées par ceux et celles qui nous gouvernent.

Belvin présente ainsi la longue histoire de cette région, en débutant par celle du Bouclier canadien et de ses roches de quelques milliards d'années qui font preuve d'une stabilité, d'une endurance et d'un héritage solide et fiable. Il relate également les lents mouvements des glaciers qui, pendant deux millions d'années, ont donné à la région sa forme actuelle.

L'auteur poursuit par la description du climat – oui, ce fameux climat que les Nord-Côtiers ont dû apprivoiser – avec son vent d'est, les effets secondaires du courant du Labrador, ses hivers longs et froids ainsi que ses étés courts et intenses pendant lesquels toute la nature bouge avec une vigueur et une efficacité surprenantes.

Avec humour, l'auteur cite un des premiers naturalistes américains qui est venu visiter la Basse-Côte-Nord en 1860 :

Ici, nous avons été frappés de plein-fouet par les mouches-noires [abondantes et

voraces]. [...] Les armées de mouches-noires étaient soutenues par des régiments de moustiques.²

Quelques pages sont ainsi consacrées à la faune de la région, à son abondance et à sa diversité avant l'arrivée des Européens, ce qui permet à Belvin d'insister sur l'harmonie qui régnait à l'époque entre les espèces et les écosystèmes qui les accueillait. Par contre, il ne dit presque rien au sujet de la flore.

Ensuite, Bob Belvin se lance dans l'histoire des hommes venus explorer cette terre pour, peut-être, s'y installer. Il y a entre sept et huit mille ans, arrivent à pied – progressivement – les divers groupes d'autochtones; des preuves de leur présence se trouvent dans des sites explorés récemment par des archéologues. Les premières descriptions écrites des modes de vie de ces autochtones sont tirées des documents historiques des Européens venus exploiter la mer et la terre, et ce, évidemment, beaucoup plus tard.

L'auteur fait ainsi un petit clin d'œil à ceux qui sont venus du nord de l'Europe pour de courtes périodes avant la colonisation officielle des Blancs, puis se lance dans l'histoire de l'aventure des Français. Belvin a puisé ses informations dans des archives à Ottawa et à Québec où se trouve l'histoire

des entrepreneurs de la ville de Québec qui ont reçu des seigneuries et qui sont venus exploiter terre et mer à partir des années 1660 : François Bissot, ses héritiers Louis Jolliet et Jacques de Lalande, entre autres. Nous avons là une description précise de leurs activités économiques ainsi que des défis auxquels ils ont dû faire face quand les navires de guerre britanniques se sont manifestés pendant les années 1750. Même avant la Conquête, ces entrepreneurs ont dû quitter la région, ce qui fut, en plus de celui des Acadiens, un autre « dérangement » causé par les Britanniques.

Le chapitre suivant nous fait découvrir l'histoire des marchands anglophones qui ont pris possession des seigneuries après la Conquête. Belvin est généreux envers le Gouverneur de Québec, James Murray, mais l'est moins envers le Gouverneur de Terre-Neuve, du Labrador et des Îles-de-la-Madeleine nommé en 1764, Hugh Palliser. Ce dernier était toujours en conflit non seulement avec les marchands anglophones de Québec parce qu'il désirait contrôler leurs activités, mais aussi avec les Inuits, très hostiles à ses interventions.

Même si les marchands de Québec ont réussi à faire restreindre par Londres le pouvoir de Hugh Palliser, ils n'étaient pas au bout de leur peine. Pendant la guerre qui débute en 1775 entre les États-Unis et la Grande-Bretagne, des corsaires américains empiètent sur le territoire labradorien où des marchands pratiquaient la chasse aux phoques. Ceci illustre certains des grands défis qui s'ajoutent à ces obstacles que sont le rude climat et l'éloignement, défis auxquels les compagnies exploitantes faisaient face aux XVIII^e et XIX^e siècles.

C'est à cette époque que, par petits groupes, francophones et anglophones viennent s'installer et fonder des villages le long du littoral, et ce, en développant des façons originales et distinctes de vivre et de travailler. Belvin parle avec fierté de la liberté que cherchaient ces pionniers au début du XIX^e siècle et insiste sur l'abondance qui les attendait sur ce territoire prometteur au plan économique. Sont donc relatés les noms des familles des premiers arrivés : les Buckle et les Robertson³, pour n'en nommer que deux. Défilent ainsi les patronymes de ces premiers villages qu'ont fondés des familles courageuses : pensons, entre autres, à La Tabatière, à Rivière-Saint-Paul ou à Mutton Bay. La Basse-Côte-Nord telle que nous la

connaissons aujourd'hui commence à se faire connaître.

D'où venaient ces gens? Du territoire québécois, particulièrement des Îles-de-la-Madeleine et de la Gaspésie, des Îles anglo-normandes (en particulier l'Île Jersey), de la France, du Royaume-Uni, de Terre-Neuve et d'ailleurs.

Belvin fait une description juste du mode de vie de ces premiers colons qui, souvent, possédaient deux maisons : l'une, près de la mer, qu'ils habitaient pendant l'été, et l'autre, en forêt, source inépuisable de bois de chauffage, où ils passaient l'hiver, à l'abri des grands vents froids du littoral. Belvin note qu'anglophones et francophones n'habitaient pas les mêmes territoires; par contre, plusieurs parmi les premiers colons parlaient les deux langues. Peu importe l'endroit qu'habitaient ces colons ou la langue qu'ils parlaient, tous avaient, quelle que fut leur origine, un mode de vie à peu près semblable. Voyons en quoi cela consistait.

À la mi-avril, les habitants quittaient leur maison d'hiver pour s'installer dans leur maison d'été, en bordure de la mer. Ils se préparaient alors pour la pêche et la chasse au canard dont, aussi, ils cueillaient les œufs. Vers la mi-mai, la pêche au phoque débutait. Les habitants en consommaient la viande dont ils nourrissaient aussi leurs chiens. Les peaux de phoque étaient utilisées pour confectionner des vêtements. Au mois de juin, c'était le début de la pêche au saumon pour les hommes pendant que les femmes se consacraient au jardinage. Elles cultivaient principalement navets, pommes de terre, choux et oignons.

En août, septembre et octobre, on se dévouait à la cueillette de petits fruits, qui sont toujours consommés sur la Basse-Côte-Nord de nos jours. En novembre, c'était la deuxième saison de chasse au phoque, à laquelle s'ajoutait aussi celle du gibier. Des navires qui venaient d'Halifax et de Québec permettaient aussi aux colons d'obtenir des vivres et des produits afin de se préparer pour l'hiver. Une fois arrivés dans leurs maisons d'hiver, les habitants s'occupaient de faire la provision de bois de chauffage : chaque famille consommait environ trente cordes de bois par hiver. Ensuite, au cours de l'hiver, se poursuivait la chasse au caribou, au porc-épic, au lièvre et aux autres gibiers, ce qui avait l'avantage d'offrir une bonne quantité et une grande

diversité de protéines qui s'ajoutaient à celles du poisson frais, salé et/ou séché.

Belvin dresse aussi un inventaire des activités récréatives et sociales de ces premiers colons blancs. Pendant l'hiver, on allait visiter la parenté dans d'autres villages; ces visites pouvaient durer quelques semaines, pendant lesquelles on dansait et on buvait. C'est dans ces passages que l'auteur souligne que la consommation d'alcool était un véritable problème dans ces sociétés éloignées et isolées, non seulement pour les hommes, mais aussi pour les femmes, voire leurs enfants. Les gens consommaient la bière d'épinette (qu'ils faisaient eux-mêmes) ainsi que le rhum qu'ils achetaient des marchands avant l'hiver.

Il n'y avait pas d'églises pendant la première moitié du XIX^e siècle, mais des missionnaires anglicans et catholiques visitaient les villages de temps en temps, pendant l'été. Ils profitaient de l'occasion pour baptiser les bébés, pour marier les jeunes couples et pour célébrer les obsèques des défunts. Entre ces visites, les habitants avaient tout de même droit à des cérémonies civiles. Les rapports écrits par les missionnaires sont par ailleurs négatifs en ce qui a trait à la moralité des habitants.

S'il n'y avait pas d'églises, il n'y avait pas non plus d'école ni d'hôpital. Certains parents tentaient d'instruire leurs enfants, mais Belvin constate que le taux d'analphabétisme était très élevé. En ce qui concerne la santé, les colons utilisaient des remèdes préparés à partir des plantes locales. Des sages-femmes assuraient par ailleurs, ici et là, les accouchements. Cependant, l'auteur ne va guère plus loin dans son propos en ce qui concerne la santé. Il y aurait pourtant beaucoup à ajouter à cette partie de l'histoire de la Basse-Côte-Nord : de nouvelles recherches pourraient permettre, par exemple, d'en connaître davantage sur l'importance de l'aide qu'aurait offerte la population autochtone aux nouveaux arrivés.

Belvin décrit aussi les modes de transport utilisés par les gens de la Basse-Côte-Nord : en hiver, on se fiait aux chiens et aux cométiques. L'auteur met l'emphasis sur le danger que présentaient ces chiens en tout temps. Mais ces bêtes pouvaient voyager jusqu'à 100 kilomètres par jour! En été, on pouvait visiter les autres villages par bateau. Les navires qui venaient de Québec

et d'Halifax apportaient la poste et des vivres, et permettaient le transport des passagers. Ils retournaient à destination avec les surplus dont les habitants n'avaient pas besoin : saumon, huile de phoque, peaux d'animaux.

Ainsi s'installe une routine annuelle qui persiste jusqu'au XX^e siècle, et qui contribue à une culture propre aux gens du *forgotten Labrador*. Forts de ces connaissances spécifiques à la réalité nord-côtière, les habitants de la région se transmettent de génération en génération un savoir particulier qui leur permet de perfectionner leurs habiletés et qui augmente leur chances de réussite et de survie dans un pays où tout est difficile.

Par contre, la prospérité des années 1830 cèdera la place à la misère des années 1850 : la chasse au phoque et la pêche au saumon sont en déclin, ce qui est probablement dû à la croissance du nombre des établissements de pêche ainsi qu'aux conditions climatiques particulièrement difficiles. De plus, Belvin mentionne que les conditions de pêche et que le commerce du poisson sont tout à fait anarchiques : en effet, des bateaux de pêche américains viennent s'approvisionner dans ces eaux dont les limites ne sont pas encore définies, ce qui fait que les pêcheurs de la Basse-Côte-Nord restent pour l'instant sans recours devant cette intrusion. À maintes reprises, on demande alors aux gouvernements d'intervenir, requête qui restera sans réponse durant quelques années.

Mais en 1852, Pierre Fortin est nommé magistrat « stipendiaire » afin de protéger la pêche dans le Golfe. Cet homme polyvalent, à la fois médecin et politicien, restera en poste jusqu'en 1867. Il a marqué les gens de la région par ses talents et surtout parce qu'il a réussi à imposer un cadre, là où l'on croyait que ce serait impossible. Par contre, Fortin ne put empêcher les mauvaises conditions climatiques qui survinrent alors et qui firent en sorte que, pendant quelques années, il fut difficile de pratiquer la pêche et surtout d'en vivre.

Au début du XX^e siècle, la population augmente, en dépit des grands défis et de l'incertitude qui règne dans certaines des communautés de la région. Peu à peu, églises, écoles et autres infrastructures voient le jour, ce qui permet de gros changements dans le mode de vie des gens de la Basse-Côte-Nord. Ainsi, la résidence hivernale des bois disparaît, car les gens

préfèrent demeurer près des nouveaux services. Même si la population considère alors la nouveauté du télégraphe comme étant la « magie du diable⁴ », tous ont bénéficié de cette communication précieuse avec le reste du monde.

Belvin relate tous les développements importants de l'époque : le commerce, la fondation d'églises et d'écoles, l'instauration de services de santé et d'autres services qui permettent à la population d'avoir accès à des services modernes, tels les services de coiffeuses. Bien que la crise économique qui fait suite au krach boursier de 1929 a lieu bien loin de la Basse-Côte-Nord, la population en souffre tout de même en raison de la baisse du prix de la morue dans les années trente.

Nous n'avons pas mentionné le rôle qu'ont joué des compagnies importantes telles celles des Robin, de la Baie d'Hudson ou des frères Clarke dans la vie de la Basse-Côte-Nord, mais Belvin parle amplement du contrôle qu'elles ont exercé durant toutes ces années.

Après la Deuxième Guerre mondiale, plusieurs familles quittent la Basse-Côte-Nord pour profiter de la nouvelle prospérité qui caractérise le développement de certaines villes. Ainsi, plusieurs viennent s'installer à Sept-Îles, petit village rapidement devenu ville, grâce à la compagnie Iron Ore of Canada. Ceux qui restent dans les petits villages ont accès à de nombreux services, mais l'incertitude et la pauvreté perdurent tout de même.

L'histoire plus récente n'en est pas moins intéressante et Belvin brosse un tableau détaillé de la population et des activités économiques et sociales du Labrador oublié. Les services téléphoniques améliorés sont arrivés tardivement. En effet, la population n'eut que bien tard accès à une « ligne privée », un phénomène oublié des autres Québécois depuis longtemps. Par ailleurs, aujourd'hui, le problème reste le même si l'on pense aux services d'Internet à haute-vitesse et du téléphone cellulaire qui tardent à être implantés ou au service de transport qui laisse à désirer. Cela donne l'impression que rien ne change.

Les dernières décennies ont vu poindre un nouveau problème en Basse-Côte-Nord : la quasi disparition de la morue a obligé le gouvernement conservateur de Brian Mulroney à imposer un moratoire sur cette

pêche en 1992. Question de se recycler, les pêcheurs se lancent donc dans des activités alternatives comme l'élevage des pétoncles et la cueillette des petits fruits. Mais une grande partie de la population s'est tout de même fiée aux programmes gouvernementaux pour vivre. C'est là une situation qui persiste toujours : plusieurs des travailleurs de la région occupent des emplois saisonniers de durée suffisante pour permettre l'accès à l'assurance-emploi pendant l'hiver.

Aujourd'hui, les barrages hydro-électriques et l'enfouissement des déchets nucléaires dans les anciennes roches du Bouclier canadien pourraient permettre de relancer l'économie de la Basse-Côte-Nord. De plus, le prolongement de la route 138 est toujours une question d'actualité pour ceux qui doivent déboursier des fortunes pour se déplacer en bateau ou en avion. Et ce dernier enjeu est toujours celui qui donne raison aux « Coasters » de croire qu'ils habitent... le Labrador oublié.

Ces « Coasters » ont accueilli le livre de leur fils avec enthousiasme⁵. Cleophas Belvin nous a avoué qu'il prépare un nouveau livre, qui traite entre autres choses des compagnies de l'Île Jersey et des Innus. Voilà une entreprise qui devrait assurer de nouveau que ce grand territoire n'est pas tout à fait oublié.⁶ □

* Ann Jarnet est professeure d'histoire et de sciences politiques au Cégep de Sept-Îles, secteur anglophone.

Notes

- 1 Cleophas Belvin, *The Forgotten Labrador*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2006, p. 3.
- 2 *Ibid.*, p. 7 (traduction de l'auteure).
- 3 On remarque toujours ces noms de famille dans l'annuaire téléphonique régional de nos jours; ces familles aussi durables que la terre qu'ils habitent.
- 4 Cleophas Belvin, *op. cit.*, p. 121.
- 5 « Bob Belvin's new book », dans *Labrador community forums -Coasters' connection* [En ligne], <http://forums.ourlabrador.ca/viewtopic.php?id=909> (Page consultée le 21 août 2008).
- 6 Échange de courriers électroniques entre M. Belvin et l'auteure de cet article.

*Depuis plusieurs millénaires, le teueïkan communique une vision du monde
Une vision du monde qui appartient à ceux qui ont parcouru leurs terres
Parcouru leurs terres en tout sens, en toute saison, en toute liberté et en toute fierté
En toute fierté, les Innus de l'intérieur des terres
ou du littoral vibrent avec le teueïkan*



INNU-AITUN MAK INNU-TSHISHKUTAMATUN • INSTITUT CULTUREL ÉDUCATIF MONTAGNAIS

1034, av. Brochu, Sept-Îles (Québec) G4R 2Z1 • Tél. : 418.968.4424 • 1-800-391-4424 • Téléc. : 418.968.1841



Comment peut-on... *Être écrivain amérindien au Québec?*¹

PIERRE ROUXEL*

« LUMINEUSES
ET TROUBLANTES,
les cultures
amérindiennes
appartiennent
pleinement à l'histoire
de la modernité
québécoise. [...] ces cultures relèvent
aujourd'hui des
ensembles symboliques
qui structurent
l'américanité. [...] partout dans le monde,
les marginalités
culturelles *peuvent*
être porteuses
de transformation
et de synthèse². » (11)

LES TRAVAUX DE MAURIZIO GATTI

Avec cette nouvelle publication, Maurizio Gatti poursuit en les approfondissant ses recherches et sa réflexion sur les littératures amérindiennes francophones du Québec³. Notre objectif est ici modeste : rendre compte très sommairement d'une vaste étude qu'il faut bien sûr lire si on veut en maîtriser tous les tenants et aboutissants; mais surtout, en même temps, mettre en évidence par la même occasion la présence innue et donc nord-côtière à l'intérieur de la démarche essayistique de l'auteur, faite à la fois d'informations et de raisonnements soutenus et alimentés par des exemples et des références plus ou moins abondamment empruntés à une des trois dimensions de notre réalité culturelle⁴.

Dans son introduction, Gatti précise ainsi ses ambitions : « L'objectif de cet ouvrage est d'étudier les conditions de production, de diffusion et de réception de la littérature amérindienne francophone au Québec. » (17) Et il conclut : « Enfin, le but principal de cet ouvrage est de susciter un débat sur la littérature amérindienne et de stimuler des réactions, quelles qu'elles soient, surtout chez les Amérindiens et les Québécois. » (24) L'essai se développe en deux temps : le premier réfléchit à la notion d'IDENTITÉ⁵ que, dans le cas des Amérindiens, Gatti juge « mise en réserve » (7). Alors que le second tente plus longuement de définir l'écrivain amérindien et sa littérature. Les deux questions sont fort complexes et c'est à travers une approche globale et diverses perspec-

tives (historique, politique, sociale, anthropologique, juridique) que l'auteur entend mener sa réflexion en s'alimentant de travaux récents ou plus anciens et en faisant de fréquents parallèles avec d'autres littératures minoritaires émergentes, par exemple d'Afrique, du Maghreb ou des Caraïbes. Mais aussi en évoquant souvent la littérature québécoise, et, à propos de celle-ci, la littérature dite « migrante ». Il prend aussi soin de préciser que trois écrivains amérindiens surtout seront mis à contribution. Parmi eux, la poétesse innue, Rita Mestokosho.

LA QUESTION DE L'IDENTITÉ

L'identité tant individuelle que collective? Un indispensable facteur d'équilibre! Une préoccupation presque incontournable pour un écrivain amérindien, minoritaire et marginalisé par l'histoire. Mais chez les Amérindiens, la réponse n'est pas simple. Notamment parce qu'il n'y a pas, avant même l'arrivée des Blancs, homogénéité : l'Innu ne se confond pas avec le Huron ou avec le Cri. Mais, au moins, les cultures des diverses communautés sont englobantes et solides, soutenues par des mythes et traditions qui assurent la permanence. Mais voilà tout à coup qu'à la Renaissance arrivent les Blancs et avec eux une modernité qui déstabilise et fracture la cohésion et la cohérence. Le passé ne sera plus désormais garant de l'avenir : il faudra commencer à penser le futur en questionnant la tradition qui se révèle parfois inadéquate ou

insuffisante. D'où d'inévitables tensions et conflits.

La Loi sur les Indiens

La *Loi sur les Indiens* a permis de regrouper les Amérindiens dans des stationnements, pour reprendre l'expression de certains autochtones, afin de limiter leurs déplacements sur le territoire et de permettre au gouvernement fédéral et aux compagnies privées l'exploitation [des] ressources. Elle a donné un cadre juridique au système des réserves. Il est à noter que cette *Loi* a été appliquée aux Premières Nations qui n'ont jamais signé de traités, comme les Attikameks et les Innus. (41-42)

Pas de ton polémique, mais pourtant une implacable analyse et un véritable procès des répercussions d'une telle loi : racisme, ségrégation, infériorisation, discrimination. On peut alors comprendre le désir de certains de quitter la réserve. Mais parfois pour y revenir. Comme s'il y avait impasse! Se vouloir « plus blanc que blanc » confine très vite à la caricature et à l'échec frustrant; alors que s'enfermer dans le passé en l'idéalisant amène souvent à cultiver la rancœur et la rancune, autre chemin sans issue et dysfonctionnel. Alors que faire? Que faire quand on est Amérindien d'aujourd'hui? Et surtout écrivain amérindien? Quand on décide de relever le défi de l'authenticité?

Le défi inévitable de l'authenticité

La sortie de cette impasse ne peut venir que des Amérindiens eux-mêmes [...]. En prenant conscience des mécanismes coloniaux et en les observant de façon critique, ils dépassent le refus de soi, la révolte, l'imitation, la victimisation, pour se reconstruire comme citoyens du monde. (58)

Mais quel est le chemin de l'authenticité, aujourd'hui, pour un Amérindien? pour un jeune Amérindien? pour un écrivain amérindien? Passage obligé pour mieux se reconstruire semble dire Gatti, par l'auto-critique, par l'autoconscience, par un retour sur la colonisation et donc à l'histoire, par un requestionnement de la tradition, par une inévitable ouverture à la réalité d'aujourd'hui et à certains paramètres de sa modernité. Mais plus facile à dire qu'à faire cet indispensable passage vers soi à travers son propre regard et aussi celui des autres. Retour à la tradition pour mieux voir ce qu'elle apporte encore aujourd'hui;

et mieux voir aussi les questions nouvelles auxquelles elle ne répond pas – auxquelles sans doute elle ne peut pas répondre. Pour ne pas la renier, mais mieux la mesurer. Affronter le regard des autres pour briser les clichés forgés par les autres et qu'on a peut-être fini par intérioriser : le bon, le mauvais, le dégénéré. Images fabriquées par des intellectuels européens – qui ont encore la vie dure aujourd'hui.

Décidément, quel chemin prendre pour éviter les deux écueils de l'assimilation et de la « pétrification » – terme emprunté à Memmi? (68) Revenir à l'histoire passée pour mieux comprendre et se retrouver peut-être? Ce qu'accepte de faire d'une certaine façon Jean-Louis Fontaine dans *Croyances et Rituels chez les Innus / 1603-1650*⁶ en consentant à relire les Jésuites, brisant ainsi le préjugé tenace mais en même temps si néfaste, qui prétend que tout ce qui a été écrit par les Blancs est faux! Et donc à ignorer! Le défi est certes complexe et difficile sans doute, mais pas insoluble, si on accepte d'assumer son indianité, en dehors de la tradition, sans pour autant la renier. Ce qui veut dire consentir à se rapprocher d'autres identités, opérer d'inévitables transferts culturels... tout en gardant néanmoins son identité spécifique. L'Amérindien qui « fait des affaires » cesse-t-il d'être Amérindien? Et celui qui devient avocat ou médecin? Et celui qui devient écrivain? Et l'Innu qui ferait un roman de science-fiction se passant à Bangkok... cesserait-il fatalement par la même occasion d'être un Innu?

Chez les Innus de la Côte-Nord et du Labrador

Voilà donc quelques-unes des questions que nous pose l'essayiste à propos de cette question centrale de l'IDENTITÉ, encore une fois dimension incontournable. Et pour un écrivain amérindien surtout. Dans cette première partie de l'essai, les références à la réalité innue sont d'environ une quinzaine, renvoyant tantôt à des situations, tantôt à des faits, mais remplissant toujours leur fonction explicative et illustrative. Par exemple, la question du manque d'homogénéité des cultures autochtones est illustrée de façon plus aiguë par la réalité innue, dans la mesure où entre les diverses communautés innues les différences sont grandes : les Innus de Pakua Shipi (Saint-Augustin) sur la Basse-Côte-Nord sont fort différents de ceux de Essipit (Les Escoumins) sur la Côte-Nord. Ce qui entraîne des difficultés quand il faut définir

une position commune dans les revendications : ainsi, entre 1970 et 1990, le Conseil Attikamek-Montagnais n'a pu s'associer aux démarches de l'Association des Indiens du Québec. Difficultés aussi, certes d'un autre ordre, quand il faut convenir d'une langue commune⁷. Enfin tenter de s'affirmer dans son individualité en face de la communauté est presque inconcevable (voir le différend qui oppose la famille McKenzie au Conseil de bande d'Uashat Mak Mani-Utenam à propos de territoires). (27, 29 et 49)

Le conflit souvent douloureux entre tradition et modernité se vit aussi chez les Innus. Avant l'arrivée des Blancs, l'identité du jeune innu est claire : il deviendra chasseur, comme son père. (33) Mais depuis? Tel constate qu'il faut écouter les aînés dépositaires de la tradition, mais convient aussi qu'ils ne peuvent conseiller sur la question du port du condom et du sida. Comment se sent alors le jeune Innu qui veut voyager et quitter sa communauté pour aller « voir ailleurs »? Coupable? (37, 39) Quitter, n'est-ce pas risquer le métissage? Et alors, la pureté du sang, s'inquiète tel autre (p. 46)? Et assumer plusieurs identités s'avère ou déroutant ou occasions de frustrations : Yvette Vachon raconte longuement comment nier ses origines devient vite caricature, mais que faire des ponts entre les deux cultures n'est pas de tout repos et ne satisfait aucune des deux parties. (55, 69 et 70) Presque drôle : celui-là de La Romaine se voit reprocher d'acheter à l'épicerie... les tomates et la laitue des Blancs! Ah! bon! Alors, l'Innu de Natashquan, pour avoir la paix et fuir le regard des siens, ira faire ses courses à Havre-Saint-Pierre! (71) Quant à elle, la *Loi sur les Indiens* ne s'est pas contentée de mettre à l'écart les autochtones, elle a fourni aussi des occasions de discriminations à l'intérieur même des communautés : entre purs et métis, entre hommes et femmes, brisant alors la cohésion sociale et faisant naître la suspicion. (45) Ailleurs, Gatti explique que la grande misère des Innus du Labrador (Sheshatshit et Natuashish), plus accentuée que celle des Innus du Québec, explique en grande partie leur rejet du *Livre blanc* de 1969, perçu comme une tentative du Fédéral pour se soustraire à ses obligations. (53)

Dans cette première partie de l'étude de Gatti portant sur l'IDENTITÉ, la réalité autochtone est donc très présente, et la réalité innue aussi, réquisitionnée par

l'auteur pour soutenir sa démarche et son propos. Jouant ainsi tout à fait son rôle, dans un processus d'élaboration et de construction du discours (et donc aussi du sens) qui est ici celui de l'essai.

L'ÉCRIVAIN AMÉRINDIEN ET LA LITTÉRATURE

Pour aborder leur littérature écrite, il faut rappeler que les Autochtones au Canada sont généralement issus d'une tradition orale et que leur passage à l'écriture n'est pas venu d'un processus d'évolution naturel [...]. (75)

Pourquoi l'écriture?

Pour beaucoup d'Autochtones, au début de la colonisation, l'écriture était source de méfiance; elle ne pouvait être que maléfique. En fait, ce sont les missionnaires qui vont les premiers l'« instrumentaliser » pour mieux convertir. Et ce n'est que vers les années 50-60, dans la foulée des mouvements de décolonisation, que les Autochtones s'approprient vraiment l'écriture : instrument alors de reprise de parole, de réponse, de réplique, de défense, de revendication. Le traumatisant passage obligatoire par les pensionnats, véritable tentative pour briser l'identité par le déracinement, aura malgré tout permis à beaucoup de lire et d'écrire; et certains qui s'en sont mieux tirés sont devenus par la suite des leaders. Ce qui fait écrire à l'essayiste que cette scolarisation forcée s'est révélée être, malgré sa dimension tragique pour beaucoup, « un instrument sans égal pour assurer l'avenir ». (82)

Mais écrire quand on est Amérindien, est-ce tuer la légende? Non, pas forcément! Et des textes prouvent qu'on peut s'en inspirer et s'y enrichir en l'exploitant, voire en la transformant. Dans les années 60-70, émergent alors le conte, qui joue habilement de la tradition et de la modernité; la poésie, efficace pour la revendication; et le théâtre, qui permet par son langage et le jeu scénique de rejoindre les moins scolarisés. Le roman, plus exigeant, arrivera plus tard.

Mais pourquoi écrire, quand on est Amérindien? Alors qu'il est si difficile déjà de survivre? Pourquoi, en plus, les exigences d'une écriture qui veut devenir littérature : exigences de fond, de forme, de travail? Et que faire de toute façon pour être un tant soit peu reconnu, alors que cette reconnaissance, si elle vient, sera peut-être synonyme d'isolement, sinon de

rejet? Gatti propose certains critères de reconnaissance : génétique, légal, linguistique. Retenons ce dernier surtout, plus près des questions d'écriture. Connaître sa langue, c'est maîtriser sa culture et son environnement; l'écrire, c'est être en mesure de les transmettre, de les décrire, de les communiquer. Mais ce n'est pas si simple : écrire dans « sa » langue, c'est rejoindre les siens... mais les autres? Faut-il alors écrire en français si on veut prendre part au concert francophone? L'écrivain amérindien a-t-il vraiment le choix? Alors, « le français pourrait devenir la langue de la littérature *panamérindienne* au Québec comme l'est l'anglais pour les autres Amérindiens des autres provinces du Canada [...]. » (114, 115) Bien sûr, on peut toujours « éditer bilingue ». Ou travailler le français pour qu'il dise mieux, par ses mots, ses structures, ses images et ses rythmes, l'indianité. Enfin, la langue choisie, tout n'est pas réglé pour autant, loin de là! Car écrire comment? Et où? Dans la réserve ou ailleurs? Rester ou partir? Alors que l'identité est si fortement liée à un territoire, des lieux, des espaces – et souvent maintenant à des réserves seulement, certes « restreintes », mais toujours attrayantes, sécurisantes peut-être. Mais bien des écrivains n'en peuvent plus des réserves, étouffantes aussi, et aliénantes. Alors ils quittent pour être plus libres et s'exprimer et créer enfin. Pour explorer, voyager, comparer... et peut-être, à l'occasion, mieux évaluer le poids du paradis perdu. Car on ne peut tout oublier de toute façon. Et donnée incontournable, aussi bien pour l'écrivain amérindien que pour le Québécois des régions éloignées : « c'est à Québec et Montréal que ça se passe! ». Ce qui fait dire à Gatti : « La littérature amérindienne, pour l'instant, vit le plus souvent ailleurs que dans les communautés. Elle vit à Montréal et à Québec tout comme plusieurs auteurs. » (122)

Encore une fois, on s'en rend compte à nouveau ici, rien ne va de soi quand on est Amérindien, et choisir de devenir écrivain, c'est constamment faire des choix difficiles. Plus difficiles. Et toujours, les assumer. Mais heureusement, quels que soient les choix, écrire pour les écrivains minoritaires reste toujours « un symbole du refus de disparaître et une façon de perpétuer la mémoire. » (118)

Une écriture à légitimer, à consacrer et à fabriquer

Être un écrivain amérindien aujourd'hui signifie d'abord affronter l'angoisse de

l'individu dans le monde contemporain, seul face à sa collectivité immédiate et à la collectivité mondiale. Son rôle est difficile à assumer, car il incarne toutes les ambiguïtés, toutes les difficultés d'un peuple ayant subi la colonisation, portées à un degré extrême. En même temps, les écrivains amérindiens du Québec qui s'approprient la littérature écrite contribuent à affranchir graduellement leurs communautés des limites créées par la *Loi sur les Indiens* et le système des réserves. (132)

Définir l'écrivain amérindien reste aussi difficile qu'en 2004 : ce serait celui qui se perçoit et se définit comme tel⁸. Seul le temps permettra de préciser cette définition large et ouverte. Mais des éléments restent incontournables comme l'origine ethnique et l'enracinement linguistique et culturel, encore ferments premiers de la création et de la revendication. Mais le métis? Serait-il alors en déficit d'indianité? Et que penser de Grey Owl?

L'écrivain amérindien d'aujourd'hui peut l'être de bien des façons, et presque forcément à travers d'inévitables « appartenances multiples ». (133) Certes, avoir le « look » aide toujours; c'est le regard de l'autre qui pèse ici. Être engagé socialement dans sa communauté aide aussi. Mais attention à la revendication que sature trop souvent la pression idéologique, sabordant du même coup la littérarité du texte. Et de toute façon, l'écrivain ne fera pas l'unanimité, même dans sa communauté. Tant mieux dit Gatti : celle-ci le libère alors des contraintes « indianistes »; (146) et il devient un peu plus lui-même, créateur original. Pour se libérer des forces qui la conditionneront sans doute encore longtemps (politique, ethnicité, histoire, anthropologie), l'écriture amérindienne doit donc intégrer peu à peu des éléments de la modernité environnante.

Des paramètres « consacrent » une littérature : par exemple, l'ancienneté, l'édition, la critique, la vitalité. L'édition quant à elle est un passage obligé vers la consécration, que d'autres éléments connexes peuvent renforcer : une préface, une maison d'édition avec son réseau de diffusion et de distribution et des librairies qui rendent alors l'écrit disponible. (158) Mais quel défi que celui de publier pour un écrivain amérindien! Alors que les soutiens manquent. Les tentatives souvent éphémères de maisons d'édition illustrent bien les difficultés

d'un système où la rentabilité fait la loi. Certes, Internet offre sans doute un élément de solution. Et puis, à quand un festival de littérature regroupant les dix Premières Nations du Québec?

L'édition est d'autant plus importante que sans elle il n'y pas réception de l'œuvre et donc, pas d'activité critique possible. Or cette dernière est tellement importante, surtout aujourd'hui, dans le processus de consécration. Jouent aussi leur rôle les prix et les bourses. L'impact des prix est indéniable. L'aide spécifique du Conseil des Arts du Canada se défend certainement, même si elle ne fait pas l'unanimité, surtout dans les circonstances d'émergence qui sont encore celles de l'écriture amérindienne⁹. La légitimation d'une écriture est aussi le fait d'autres écritures et d'autres environnements : les écritures dominantes, québécoise et francophone; les institutions littéraires d'ici et celles de l'étranger. Incontournables! Les règles du jeu sont les leurs : ce sont eux donc qui traceront le plus souvent, avec plus ou moins de succès, une spécificité de l'écriture amérindienne qui reste à définir. Mais faut-il s'en désoler forcément? N'y a-t-il pas là, du même coup, la possibilité d'une autre reconnaissance qui vient alors doubler et élargir celle de la communauté d'origine, qui reste toujours précieuse et quasi indispensable pour la majorité des écrivains, précise l'essayiste. Mais encore faut-il des lecteurs – idéalement amérindiens, de plus en plus nombreux! Et étrangers. Et un réseau scolaire qui jouerait son rôle¹⁰. Et des commentateurs et des critiques; et chez les spécialistes, des colloques, des publications dans des revues, des mémoires, des thèses, des essais... Les exemples nombreux donnés ici par l'essayiste sont plutôt encourageants.

Bref, une littérature, ça se « fabrique » aussi. C'est une question de création bien sûr, mais aussi d'entreprise, de « business». (189)

La littérature amérindienne n'a pas le choix : elle doit apprendre des autres littératures minoritaires – et majoritaires; de la littérature québécoise, de la littérature migrante, et de leur cheminement vers la reconnaissance. Comme autrefois la littérature canadienne-française, la littérature amérindienne francophone du Québec est encore à inventer; elle est encore un « projet »; elle est « encore dans une phase préliminaire de déclaration d'existence ». (182 et 150) Mais quand on est « *Une minorité*

dans une minorité » (179), le chemin est plus long et forcément plus difficile. Le défi plus grand.

Finalement, il se pourrait bien que la reconnaissance venue d'ailleurs joue à nouveau ce rôle qu'elle a si souvent joué dans le cas de la littérature québécoise. Quelques noms s'inscrivant dans le jeu littéraire international, c'est déjà toute une réussite. Et « le jour où les écrivains amérindiens du Québec auront un succès international important, la littérature québécoise les prendra en considération [...] ». (191) Alors, elle fera ce qu'elle a fait pour la littérature migrante : elle la considérera comme faisant partie de son corpus. Mais du même coup, la consacra, de façon définitive peut-être.

DES ÉCRIVAINS INNUS

Comme tantôt à propos de l'IDENTITÉ, la réflexion plus spécifique sur l'écriture amérindienne s'enrichit d'exemples nombreux faisant ici référence à des situations, mais surtout à des textes et à des auteurs. Les deux plus fréquemment réquisitionnés parmi ces derniers, Innus cela va de soi, sont An Antane-Kapesh et Rita Mestokosho.

Rita Mestokosho

Plus de quinze références la concernent qui servent en gros à alimenter une double réflexion : sur la RECONNAISSANCE de l'écrivain amérindien et sur l'AUTHENTICITÉ de l'écriture amérindienne¹¹.

Aborder la question de la RECONNAISSANCE, c'est en quelque sorte tenter de répondre à la question suivante : pourquoi Rita Mestokosho est-elle une auteure innue reconnue? Reconnue « d'emblée », comme une « véritable »? Ce qui n'est pas forcément évident, même pour des auteurs connus comme Assiniwi ou Michel Noël. Et sur quels critères la critique fonde-t-elle sa reconnaissance? Née en 1966, dans la communauté de Mingan, Ekuanistshit, sur la Basse-Côte-Nord, elle est la première Innue à avoir publié un recueil de poésie en français. Ses deux parents sont innus; elle a toujours vécu dans sa communauté qu'elle n'a pas quittée; elle parle et écrit sa langue maternelle; et juridiquement, elle est « inscrite » au registre des Indiens d'Ottawa, et a donc sa carte. Par conséquent, on le comprend d'emblée : pas de questions possibles sur ses origines; pas d'ambiguïtés sur la « pureté ». Son statut « parfait » cloue le bec aux plus chagrins!

Mais en plus, elle a le « look »! Elle a l'apparence physique! Pas de doute possible, c'est une amérindienne au premier coup d'œil! Aussi bien pour les Autochtones en général que pour les étrangers; personne n'en doute : c'est inscrit dans son visage! Elle n'a donc nul besoin de faire ses preuves, de se justifier! Et oui, tout ceci est plus déterminant qu'on le pense! En plus, elle affiche fièrement ses origines, les rappelant au besoin quand c'est nécessaire¹². Et son engagement dépasse les mots et l'apparence, car la poétesse est toujours présente et activement engagée dans la vie de sa communauté, par exemple au Conseil de bande ou à l'Institut éducatif et culturel montagnais (ICEM) dont elle est aujourd'hui la présidente. Elle n'a pourtant publié que deux recueils, à compte d'auteurs, à tirage limité¹³. Ce qui ne l'empêche pas de bénéficier de la « double consécration » (172) dont parle Gatti : auprès des siens et auprès des étrangers. Elle est souvent invitée à des festivals et à des colloques au Québec ou au Canada. Et elle a participé à des activités littéraires au Venezuela, en France, en Italie (où l'on a traduit en italien certains des ses poèmes!). Aucun doute possible : Rita Mestokosho est « reconnue ».

Mais l'est-elle aussi à cause de son œuvre écrite? À cause de son AUTHENTICITÉ aussi bien thématique que stylistique? En choisissant la poésie, elle faisait le choix d'une forme propice à l'expression de l'identité; une écriture efficace. En traduisant ses poèmes de l'innu au français ou du français à l'innu, elle garde sur son écriture un évident contrôle tout en affichant ses couleurs et son autonomie. Elle n'hésite pas non plus à mettre « à sa main » le français en le soumettant à ses exigences de forme (marques de l'oralité, expressions vernaculaires pour mieux dire la spécificité, etc.). Quant à sa thématique qui s'abreuve à un enracinement ethnique, culturel et linguistique fort, elle s'enrichit d'un rapport étroit à son univers et à sa langue, qui façonne inévitablement sa façon de penser et de ressentir. Et qui met en scène, dans ses textes, ses frères innus.

Mais y a-t-il là, pour la critique, suffisamment de matière pour bien définir la spécificité de l'écriture amérindienne? Pas si simple répond Gatti, pour qui aucun auteur ne saurait être le porte-parole parfait de la communauté et de ses diversités. L'écriture amérindienne s'écrit en effet au pluriel, reflète des similitudes et des différences. Mais c'est bien ainsi,

chaque auteur s'inscrivant alors, comme à son insu, dans sa propre originalité, dans sa propre liberté, dans son propre sillon. Ce que fait à sa façon Rita Mestokosho à travers ses poèmes.

Antane-Kapesh¹⁴

La publication de *Eukuan nin matshimanitu Innu-iskueu / Je suis une maudite sauvage* en 1976¹⁵ marquait de façon assez fracassante l'émergence de la parole amérindienne revendicatrice, participant à sa façon au concert de ces années-là de toutes les littératures nationales minoritaires qui réclamaient leur place au soleil, la littérature québécoise y compris. L'édition bilingue se justifiait : elle affirmait certes l'identité plus fortement, mais surtout elle disait qu'elle voulait rejoindre deux lectorats : innu et francophone. Mais toute position revendicatrice a son prix. Antane-Kapesh ne fit pas l'unanimité, même chez les siens, certains ayant été aussi choqués que le furent certains lecteurs blancs. Et Assiwini qui dirigeait la collection *Ni-T'Chawama / Mon ami mon frère*, chez Léméac décida de mettre fin à l'expérience plutôt que de publier des « textes transformés pour ne pas déplaire au public québécois ». (160) Le cas intéressant d'Antane-Kapesh illustre bien une autre problématique particulièrement aiguë chez les Amérindiens : la difficile posture de l'écrivain, – même s'il revendique pour se défendre, défendre les siens et défendre l'avenir des plus jeunes! Écrire pour un Amérindien est doublement difficile. D'abord, passer par l'écrit ne va pas de soi alors qu'on vient d'une culture orale et fortement communautaire; d'où le poids de certaines exigences souvent mal acceptées ou comprises (travail, repli, isolement), qui font qu'on se sent exilé et qu'on n'a plus d'amis. Enfin, même avec de bonnes intentions, on déplaira fatalement. Décidément, devenir porte-parole, ce n'est pas choisir le confort. Et il faut relire les extraits cités par Gatti (79 et 101) pour réaliser qu'Antane-Kapesh avait compris le prix qu'elle devrait payer quand elle a décidé d'écrire « une fois pour toutes » « après avoir bien réfléchi ». (101)

Et d'autres

D'autres Innus aussi sont appelés à la barre, qui ne sont pas cependant tous écrivains. Parmi ces derniers, certains incarnent le récit traditionnel, comme Mathieu André dans son autobiographie ou Philippe Pietacho le conteur. D'autres ont une visée didactique comme Daniel Vachon qui

publie en 1985 son *Histoire montagnaise de Sept-Îles*. Pour Jean-Paul Joseph, écrire devient une question de survie dans son autobiographie encore inédite. D'autres enfin jouent habilement de la tradition et de la modernité. André Dudemaine fait vivre des aventures nouvelles à Tshakapesh. Jean-Louis Fontaine nous fait voyager des territoires de chasse à un hôpital contemporain, à travers la *kushapatshikan*, la pratique de la tente tremblante. Et Pierre Pienish McKenzie prétend avec un sourire que le premier homme à aller sur la lune fut un Innu... et pas un Américain. Enfin, la modernité la plus audacieuse et tapageuse est sûrement représentée par Kashtin, par les musiciens Philippe et Claude McKenzie et Florant Vollant qui ont « innuisé » (148) la musique en exploitant aussi la guitare et en créant de nouveaux symboles d'affirmations identitaires. *Innu nikamu* révolutionnant les *makusham*! Et c'est ainsi que naissent de nouveaux modèles¹⁶.

Enfin, comment parler de l'écriture sans évoquer la dimension historique, le rôle des missionnaires et des pensionnats, et la prise de parole des années 1960-1970. Les déchirements que provoque la nécessaire uniformisation de la langue innue¹⁷; le rôle des linguistes qui doivent proposer des néologismes; et de *Innuvelle* qui essaye de les diffuser. Les efforts faits pour développer des habitudes de lecture, comme la première foire du livre à Betsiamites. Sont évoquées enfin les difficultés d'édition – en innu ou en français? –, de traduction, de diffusion. Comme dans les années 80, la tentative des Éditions Innu, de Daniel Vachon.

D'autres personnes enfin peuvent devenir des modèles, qui ne sont pas forcément des écrivains, comme les peintres Ernest Dominique et Richard Fontaine; comme le médecin Stanley Volant ou le biologiste André Michel¹⁸.

CONCLURE

« La littérature amérindienne francophone est en pleine émergence aussi bien au Québec qu'au plan international. » (193)

Convaincre

L'essai est une démarche qui vise à sensibiliser et à convaincre, en informant, en expliquant et en argumentant – et par son impact, il devient comme inévitablement une sorte d'apostrophe et d'interpellation.

C'est bien ce que fait ici Maurizio Gatti avec ses travaux sur la littérature amérindienne francophone, qui lui donnent une place un peu à part dans le paysage de la critique littéraire québécoise. Gatti nous redit que la littérature amérindienne existe et qu'elle est en plein développement; il affirme donc son existence. Existence qui se fonde sur des auteurs, mais surtout sur des textes, qui par leur contenu et leur style tracent le territoire d'une originalité et d'une spécificité dont il reconnaît qu'il est encore difficile de « cerner les contours ». (193) Mais étant donné l'histoire et le contexte, l'analyse des défis à vaincre et des difficultés à surmonter occupe fatalement une large place. Gatti signale aussi que l'émergence de la littérature amérindienne bouscule un peu le paysage littéraire québécois et francophone qui doit reconnaître, intégrer, s'adapter. Sorte de retour d'ascenseur puisque, à une autre époque, ce sont les Blancs, avec leur écriture notamment, qui ont bouleversé les cultures amérindiennes et leur oralité.

Interpeller

Les travaux de Gatti sont aussi des interpellations. Et sont interpellés les francophones en général, mais de façon plus particulière les Québécois... et les Amérindiens eux-mêmes. L'institution littéraire aussi, et son travail critique qui ne peut plus ignorer la littérature amérindienne francophone, qui doit la lire et l'étudier pour tenter d'en cerner sa différence et sa modernité, modernité qui réaffirme une filiation qui a ses origines dans une tradition orale. Attention par conséquent aux lectures rapides et superficielles du texte amérindien qui mérite autant qu'un autre qu'on y découvre des « niveaux de lecture et d'interprétation ». (197) Quant aux Québécois, peuvent-ils encore ignorer qu'ils partagent avec les Amérindiens un même destin? Et qu'ignorer la réalité amérindienne et ses réalisations ne réglera rien?

Mais les essais de Gatti interpellent aussi les Amérindiens eux-mêmes. La littérature amérindienne ne peut être écrite que par eux d'abord. À eux, cette première responsabilité de l'écriture : écrire et écrire davantage, et publier pour être lus. Ils ne peuvent donc se dérober au « risque de l'écriture », « vital » (Paré, 14); au fait d'« écrire sous le regard des siens », malgré les critiques inévitables. On en conviendra, ce n'est pas facile. Mais la démarche est incontournable. Et ils devront ne pas choisir forcément la facilité : l'écrivain

amérindien d'aujourd'hui ne peut se cantonner dans le témoignage des origines, il doit affronter la modernité qui l'entoure, exploiter d'autres ressources, s'affirmer dans son originalité et ses différences.

(Quand Mélina Vassiliou écrit fièrement à la fin de son poème *Sun danse* : « je suis l'unique poétesse gréco-innue », elle affirme sa différence à travers son métissage; et à son insu peut-être, elle ouvre une perspective; mais mesure-t-elle bien qu'il y a là sans doute tout un réservoir de potentialités? Et des richesses à défricher et à exploiter? Par l'écriture évidemment, puisqu'elle se veut poète. Et forcément aussi par le travail et ce qu'il implique inévitablement. Seuls, les textes encore à écrire pourront témoigner de son engagement véritable dans la voie exigeante de l'écriture¹⁹).

Enfin, ce sont aussi les Nord-Côtiers dans leur ensemble qui sont interpellés. Et tout particulièrement ceux que l'écriture intéresse. Gatti à travers ses essais participe à cette nécessaire entreprise de consécration et de légitimation de l'écriture amérindienne dont il traite abondamment. Sa grande connaissance des littératures émergentes à travers le monde fait tout à coup de la littérature amérindienne du Québec – et de notre région – une actrice à part entière d'une vaste « aventure » où se trouvent à se côtoyer dans des jeux impressionnants de similitudes et de différences, des espaces, des cultures, des écritures et des noms qui soudainement abolissent les barrières et font exploser les limites²⁰. Et dans un détour de l'argumentation, voilà que Rita Mestokosho rencontre le poète haïtien Félix Morisseau-Leroy. (89)

Quant à lui, le Groupe de recherche sur l'écriture nord-côtière du Cégep de Sept-Îles tente aussi d'apporter sa modeste contri-

bution à l'entreprise de réception en rendant compte des écrits du spécialiste, tout en profitant de l'occasion pour mettre plus spécifiquement en évidence la contribution autochtone à l'écriture nord-côtière, ici celle des Innus de la Côte-Nord et du Labrador. Pour légitimer et consacrer l'écriture nord-côtière, l'écriture autochtone est donc un passage obligé.

Décidément, une écriture régionale pose autant qu'une autre écriture les questions qui intéressent critiques et chercheurs²¹. □

* Pierre Rouxel est chercheur au Cégep de Sept-Îles et chercheur associé au laboratoire Imaginaire | Nord de l'UQAM.

Notes

- 1 Maurizio Gatti, *Être écrivain amérindien au Québec / Indianité et création littéraire*, préface de François Paré, Montréal, Éditions Hurtubise / HMH, Collection Littérature / Cahiers du Québec, no 148, 2006. Les références entre parenthèses, après les citations, renvoient aux pages de cet ouvrage.
- 2 François Paré; c'est lui qui souligne.
- 3 Voir *Littérature amérindienne du Québec / Écrits de langue française*, Montréal, Hurtubise / HMH, Collection Littérature / Cahiers du Québec, no 140, 2004. Voir notre compte rendu de l'introduction, « Pour découvrir la littérature amérindienne du Québec », dans *Littoral*, no 1, automne 2006, p. 63 à 67.
- 4 Relire au besoin l'éditorial de *Littoral* (no 1, automne 2006, p. 5 à 7). Nous y précisons que notre réalité culturelle a trois visages, qui nous intéressent tous les trois : autochtone, français et anglais.
- 5 C'est nous qui soulignons.
- 6 Québec, Éditions GID, 2006.
- 7 Lire sur cette question l'article de José Mailhot, « Un dictionnaire innu révisé et augmenté », *Littoral*, no 1, p. 18-19.
- 8 Ouvrage cité. Voir note 3.
- 9 Trois jeunes Innus au moins ont profité des bourses en question : Marie Fontaine, Mélina Vassiliou (voir *Littoral*, no 1, p. 82) et Réal Junior Leblanc (voir *Littoral*, no 2, p. 83).
- 10 À titre d'exemple, qu'en a-t-il été au Cégep de Sept-Îles de la mise en évidence de l'écriture amérindienne innue? Quelques initiatives individuelles méritent d'être signalées. Marie Lévesque, professeure de littérature, a déjà fait lire An Antane-Kapesh. Pauline Jean, professeure de philosophie, a bâti du matériel pédagogique où elle exploitait généreusement des textes innus. Et d'une autre manière qui lui est toute particulière, le professeur de lettres et écrivain, Viateur

Beaupré, a fait lire dans son cours d'essai, un de ses propres textes traitant à sa façon de la question amérindienne, *Des phoques aux Mohawks / En passant par d'autres*, Cégep de Sept-Îles, automne 1993, 123 p.

- 11 C'est nous qui soulignons. Consulter au besoin les pages suivantes : 89, 102, 103, 106, 108, 115, 116, 118, 127, 139, 141, 146, 149, 170, 174 et 194.
- 12 Dans notre première communication avec Rita Mestokosho, celle-ci nous précisait qu'elle préférait au mot « autochtone » le mot « innu », celui-ci mettant davantage en évidence les particularités et les différences de sa communauté.
- 13 En 1995, son premier, *Eshi uapataman nukum : recueil de poèmes montagnais*, Mashteuiatsh, Piekuakami. Mais elle a aussi collaboré à de multiples autres publications. Voir sa plus récente dans *Aimitaitau! Parlons-nous* (Textes rassemblés et présentés par Laure Morali, Montréal, Mémoire d'encrier, 2008, p. 37-59).
- 14 Voir les pages 79, 101, 115, 144 et 160.
- 15 Montréal, Léméac.
- 16 Voir pages 87, 90, 91, 99, 115, 119, 120, 148, 149, 153, 185 et 186.
- 17 Voir la note 7.
- 18 Voir pages 18, 76, 81, 82, 87, 111 à 113, 115, 148, 149, 153 et 160.
- 19 Voir *Sun danse* (p. 66-68) dans sa récente publication, *Fou Floue Fléau | Nin tshishe ishkuess*, Sept-Îles, Institut culturel éducatif montagnais, 2008. D'autres noms commencent aussi à s'imposer : par exemple, ceux de Réal Junior Leblanc et de Maya Cousineau dont les écritures sont aussi pleines de promesses. Il faudrait absolument que ces deux jeunes poètes publient sans tarder leur premier recueil. Et que leur communauté et d'autres aussi les aident au besoin dans leur démarche visant à éditer et à publier. Pour qu'on puisse enfin lire des textes innus, les commenter, les discuter et les critiquer. Pour qu'à son tour, l'institution critique assume pleinement son rôle de soutien, de consécration et de légitimation.
- 20 Est parue dernièrement une anthologie (préparée par plusieurs chercheurs, dont Maurizio Gatti) qui regroupe des textes d'écrivains autochtones du Québec, du Maroc, d'Algérie, de la Polynésie française et de la Nouvelle-Calédonie : *Mots de neige, de sable et d'océan : littératures autochtones* (Wendake et Montréal, CDFM et Hurtubise HMV, 2008). On y retrouve quelques auteur(e)s innu(e)s dont, entre autres, Mélina Vassiliou, Maya Cousineau-Mollen, Geneviève McKenzie-Sioui et Réal Leblanc.
- 21 Sur l'ouvrage abordé ici, voir dans *Innuvelle* de février 2007, p. 8, l'article d'Isabelle Giroux, « Lancement d'un nouveau livre de Maurizio Gatti ». Et « Confrontation ou ethnocentrisme? » dans *Lettres québécoises* (no 127, automne 2007, p. 47) par Émilie Fortin.

Construction sociale du discours sur l'indien de la Côte-Nord :

Réponse d'une chef de bande

GUYLAINE GUAY*

JE SUIS UNE MAUDITE SAUVAGESSE a été publié en 1976, par Ann Kapesch, une Autochtone de Schefferville, Chef de Bande, à un moment de sa vie, et engagée auprès de l'Association des Indiens du Québec. Au cœur de son récit de vie, on est amené à établir les liens étroits entre la culture et le territoire de la Côte-Nord, la scolarisation et la sédentarisation et entre la construction sociale de la déviance¹ et celle du discours, son préalable, qui, lui, vise à maintenir le contrôle social en contrepartie d'une dépendance accrue. Notre analyse du discours sera conduite autour de deux concepts : d'abord, la sédentarisation, principalement due à la démocratisation scolaire, à la perte du territoire nord-côtier et du nomadisme ainsi qu'à l'implantation des réserves et des maisons, tant à Sept-Îles qu'à Schefferville. Le deuxième concept, les représentations sociales, est fortement lié à la construction sociale du discours en tant que processus de marginalisation. Le témoignage de Kapesch est donc une réponse à un discours construit sur l'Indien nord-côtier dans la langue écrite, les médias, les célébrations, et à travers les institutions de contrôle social telles que l'école, la police, les tribunaux et la prison. Le mode de vie et la civilisation représentent, pour leur part, les points communs à tous les thèmes puisqu'il s'agit toujours de comparaison normative entre deux cultures.

SÉDENTARISATION

Dans la partie qui suit, nous nous arrêtons

à la question de la sédentarisation, en lien avec le territoire, l'école et la maisonnée.

Territoire et sédentarisation

D'abord, quand le Blanc a voulu exploiter le territoire, « il n'a demandé de permission à personne », écrit Kapesch. Bien informé, l'Indien n'aurait pas autorisé le Blanc à le détruire « afin que lui seul gagne sa vie indéfiniment ». Ce qui est exprimé, c'est le « sentiment » de s'être fait piégé, sciemment, en exploitant la méconnaissance. D'autant plus que l'exploitant, toujours de passage, le temps de s'enrichir, finira par créer « encore plus de misères qu'aujourd'hui ». De même pour le mode de vie imposé. Car les services de sa culture (maisons, école, chèque) ne sont fournis que pour s'assurer que l'Indien demeure au même endroit et ne dérange personne pendant qu'on exploite son territoire. Voici ce que l'homme honnête aurait dû expliquer :

[...] à chaque famille, une fois par mois, je donnerai un peu d'argent, je vous donnerai des maisons et je vous enseignerai ma culture [...]. Aimeriez-vous demeurer constamment au même endroit toute votre vie, pensez-vous ne jamais connaître l'ennui ? [...]. Attention que je vous trompe et attention de vous tromper vous-mêmes. [...] Aujourd'hui encore, je vous donne tout ce que vous me demandez mais plus tard, quand vous aurez fini de vendre votre culture et votre territoire, n'allez pas penser que je

vous donnerai des choses comme je le fais à présent. Et vous Indiens, vous fonctionnerez comme fonctionne le Blanc; que vous en soyez capables ou non, vous aussi, [...] vous débourserez de l'argent pour tout, comme les Blancs.

Vendre son territoire, c'est donc vendre sa Culture, tout en entraînant la fin du nomadisme qui, lui, signifie devoir désormais se procurer de l'argent pour sa nourriture, comme le Blanc, et demeurer « à la remorque de l'administration blanche jusqu'à [leur] mort ».

École et sédentarisation

Mais à l'origine de la perte de la Culture, il y a l'École. Car avant la sédentarisation du peuple autochtone, il y eut celle des enfants, par le biais de la démocratisation scolaire obligatoire. L'École fut, comme promis, réservée aux Indiens, reconnaît-Kapesch. Mais l'École a aussi produit un effet pervers : c'est que l'Indien a bien essayé, comme convenu, d'aller dans le bois sans ses enfants², pendant qu'ils recevaient éducation, nourriture et habillement. Mais très vite, il ne sera plus capable de partir 10 mois parce que ses enfants sont pensionnaires, explique-t-elle. « Et c'est pour cette raison [...] que l'indien a alors songé à prendre lui aussi un emploi ». Par la suite, on a démolit le pensionnat de Sept-Îles, la Commission scolaire a pris en charge les enfants indiens, les a mélangés aux autres, sans consulter les parents³, et s'ensuivirent beaucoup de

chicanes entre enfants, qu'on a ridiculisés et méprisés, sans compter qu'on les a classés en zéro^e année parce que le Blanc ne les croyait pas intelligents.

L'École a produit d'autres effets. D'une part, les enfants perdent leur langue et doivent l'apprendre en quatrième année, à la manière d'une langue seconde, et perdent leur coutume vestimentaire et alimentaire. D'autre part, les générations ne se comprennent plus : « Ça n'a pas de sens que mes enfants comprennent mieux leurs professeurs blancs que moi et [...] que les professeurs blancs comprennent mieux mes enfants que moi ». Or, c'est dans le bois que la langue indienne s'apprend avance Kapesh⁴. Car la langue, la culture et le bois sont aussi inséparables que les enfants de leurs parents. De plus, l'Indien devient incapable de gagner sa vie tant dans la culture indienne que dans celle du Blanc. Alors il se met à flâner. Perdre sa culture, c'est donc adopter celle de quelqu'un d'autre, même si de tous les peuples du monde « il n'y en a aucun qui ait la fierté de la culture et de la langue du peuple voisin ». Les plaintes à propos des problèmes que ses enfants causent à l'école, dit-elle, sont alors compréhensibles. Qui n'en n'aurait pas? Si l'Indien invitait le Blanc dans le bois et s'il « n'aimait pas venir avec nous, jamais nous ne le frapperions nous avec un bâton pour le forcer à nous accompagner ». Contrainte sociale, démocratisation scolaire, salariat, sédentarisation et vide sont donc établis en tant que relation de causes à effets.

Maisons et sédentarisation

La sédentarisation ne va pas sans parler de réserve, de maisons et de délocalisation. Pour Ann Kapesh, cela se passe en 1956, alors qu'elle quitte la maison de Sept-Îles pour « retourner » sur ses terres, près de la ville, à Schefferville, dans une tente. Mais quand l'Iron Ore a commencé à construire des maisons, une dizaine de familles indiennes « achetèrent » elles aussi les petits *shacks* (cabanes) que les contracteurs n'utilisaient plus. Quatre mois après s'être établis, l'agent du ministère des Affaires indiennes leur promet du travail s'ils déménagent à trois milles, au Lac John, sur un terrain rocailleux. La délocalisation se fera avec une grue et un câble d'acier qui entoure les maisons pour les déplacer. Ce qui les brisa, évidemment, puisque faites de rallonges. Une fois au Lac John, on n'aura pas de travail, on devra acheter l'eau puisée dans son propre lac, et l'Iron Ore

dira vouloir renvoyer les Indiens inaptes au travail à Sept-Îles. Or, Même inapte, l'Indien qui vit dans le bois peut encore « gagner » sa vie, souligne Kapesh. Dix ans passent, aucune construction n'est faite et on veut les re-déménager en ville, là d'où on les a délogés, dans la partie la plus sale de la ville. Or, quand l'homme Blanc de la compagnie « est venu, il n'a pas pris qu'une petite pointe de notre territoire, il s'est emparé du Nord dans toute son étendue. Après avoir sali un endroit, c'est à cet endroit que le Blanc cherche ensuite à construire des maisons pour les Indiens ». Pour les ramener en ville, on a usé de subterfuges, de mensonges et de menaces. Kapesh l'a vécu personnellement. Un jour, on lui a donné un travail, et lors d'une réunion de travail, on lui a dit que, si une Indienne ne prend pas de maison en ville, elle n'aura plus de travail. D'autres ont aussi vécu ce chantage. Six mois après le déménagement, on a brûlé les maisons du Lac John en disant que c'était parce que les Indiens avaient honte de leur façon de vivre. Ce qu'elle réfute.

On assiste donc à une certaine construction sociale du discours qui consiste à mettre des sentiments dans le cœur et des mots dans la bouche des gens que l'on cherche à contrôler. Nous aurons l'occasion de constater, dans ce qui suit, d'autres éléments participant aux mécanismes de contrôle social.

CONSTRUCTION SOCIALE DU DISCOURS

Dans cette partie, nous verrons, d'abord, les représentations sociales sur l'Indien dans les célébrations, les journaux et le cinéma, et ce qui fait défaut selon Kapesh. Les questions de la civilité, de la chasse et du travail seront abordées. Seront ensuite discutées les représentations par rapport à la police, les tribunaux, la prison et l'alcool.

Représentations sociales : la fête, le journal et le cinéma

Kapesh cherche à rétablir la vérité sur les faits historiques. Car ce n'est ni le père Babel ni le père Arnaud qui ont découvert le minerai de fer comme on l'a dit lors du Centenaire de Schefferville, en 1970. Ils sont venus enseigner la religion et baptiser les Indiens. Et c'est l'arrière-grand-père du conjoint de Kapesh – Astapi Antane – qui les accompagna dans le bois et les aida à survivre dans une tente pendant un an.

Puis, le premier à avoir trouvé du minerai de fer dans le Nord est Tshishenish Pien. On comprend dès lors l'ambivalence de l'auteure qui, d'une part, déplore le bruit des explosions, les accidents, les maladies du travail et le fait d'être traités en « vauriens » mais qui, d'autre part, serait « fière » dit-elle que des rues portent des noms comme Antane ou Tshishenish.

Ce qui fait cruellement défaut, c'est donc le manque de reconnaissance sociale de l'apport indien, d'abord, dans la découverte du minerai et, ensuite, dans celui de la culture indienne réelle en raison de l'image présentée de l'Indien lors de cette célébration : on les fit s'habiller comme les Indiens d'antan, ceux du cinéma, et on leur fit manger des bines dans le sable au lieu de la graisse de caribou traditionnelle. Ce qui ne reflète en rien le banquet rituel des Montagnais (Makusham).

Troisièmement, il y a tout un savoir-faire et un savoir-vivre non reconnus : un garde-chasse a saisi le poisson de son père en confondant la touladi avec la truite mouchetée. « Un garde-chasse qui ne connaît rien ne sert à rien », dit-elle. C'est donc le vieil Indien qui aurait dû être le garde-chasse. Par rapport au savoir-être, les Indiens s'entendent souvent dire qu'ils ne sont pas civilisés, qu'ils ne savent pas vivre. Pourtant « c'est toujours l'indien qui a pris soin [...] de tous les étrangers qui ont eu l'idée de venir sur [son] territoire ». Et jamais un de ces étrangers dont les Indiens aient pris soin dans le bois [...] n'[a] été maltraité et offensé par eux de la façon dont le Blanc, lui, [les] traite ». Quant au savoir-vivre, elle donne l'exemple d'un enfant blanc qui serait gardé par une famille indienne dans le bois et qui ne saurait pas vivre non plus. Pour elle, ce n'est pas le Blanc qui a du fil à retordre avec l'Indien, mais le contraire : « S'il nous déteste, qu'il retourne d'où il vient », écrit Kapesh.

Celle-ci le constate : des généralisations abusives sur l'Indien (imagerie populaire) participent à la construction d'un discours. Elle relate par exemple un article de journal qui voudrait que tous les Indiens soient pareils, ne font que s'enivrer depuis qu'on leur a construit des maisons, que leurs maisons sont sales, que leurs portes battent au vent et que leurs vitres sont cassées avec, comme toile de fond, de vieilles autos dans la cour. Déjà, en 1941, Roy pouvait écrire dans un journal avec quel mauvais

goût ils décoient et encomrent leurs maisons, et avec quelle hâte ils dépensent l'argent pour acquérir « une vieille voiture démantibulée » qu'on abandonne « parce que l'argent manque tout à coup pour l'essence ou les réparations ». À cela, Kapesh répond : le Blanc cherche à rouler l'Indien avec ses vieilles autos quand il en a fini avec elles, donne des maisons qui n'ont rien à voir avec le type de maison et de portes auxquelles l'Indien est habitué. Et il n'y avait pas de maison plus propre qu'une tente, ajoute-t-elle; et dans ce type de maison, il n'y avait pas de vitres à briser avec lesquelles on pouvait se blesser. Et à côté des tentes, il n'y avait pas de vieilles autos qui traînaient. Jamais les Indiens ne pouvaient mourir à cause d'elles ou se blesser. Le jeune ne buvait pas d'alcool, car il n'y en avait pas, et il n'existait ni casier judiciaire ni cour de justice. L'Indien n'allait donc jamais en prison et se couchait tôt. Quand il dénigre les Indiens, le Blanc se dénigre lui-même. Car c'est lui qui les a « mal élevés ».

Nous sommes en présence d'exclusion symbolique. Celle-ci se manifeste par l'utilisation des expressions du laid et du sale en tant que stéréotypes attribués à un groupe (Gaudet, 2005). On a pu l'identifier également à partir de la notion de sauvage, non civilisé, et honteux de lui-même, qui est d'une nature proche de l'animal, ou encore dans l'idée de personnes inaptes au travail, qu'on ne peut intégrer socialement, parce que différentes.

Nous avons également pu identifier, chez Kapesh, deux autres discours sur l'Indien. L'un porte sur le travail, et l'autre sur la chasse. Comme le mentionne l'auteure, l'Indien s'entend souvent dire qu'il ne veut pas travailler. Deux cents ans avant que Pien ne découvre le minerai, il n'y avait ni travail salarié, ni bien-être social, ni impôts répond Kapesh. Car « le Nord était une réserve indienne à la grandeur parce qu'il n'y avait pas un seul Blanc; [...] chaque indien était son propre gouvernement ». La majorité du temps, Kapesh répond comme si elle voulait dire que nous jugeons les éléments culturels de son peuple à partir des critères d'une autre culture, celle du Blanc, et du salariat. Ce qui est une forme d'ethnocentrisme. Pour ce qui est du discours sur la chasse, il faut davantage entendre que l'autre, le Blanc, a dérangé leur civilisation et rendu leur mode de vie, basé sur la pêche et la chasse, plus compliqué. Elle va donc contredire le

discours selon lequel l'Indien ne pense plus à chasser. On y pense constamment, dit-elle, mais les Blancs y vont aussi, partout il y a des traces, des pistes de motoneiges et des maisons, les Indiens y perdent leur équipement, des bateaux à moteur déchirent les filets dans les lacs, des terrains de chasse sont détériorés quand ils n'ont pas été inondés avec le barrage de la rivière Hamilton.

Quelque part, nous sommes ici face à une critique du mode de vie occidental, du capitalisme et du salariat tout autant qu'une critique envers une catégorie générale, l'homme Blanc, qui y participe. Dans la partie qui suit, la construction du discours tient davantage des institutions : police, tribunaux, fonctionnaires, hôtels et hôpitaux.

Représentations sociales : l'hôtel, la police, les tribunaux et la prison

En effet, des pratiques institutionnelles participent également à la marginalisation de certains groupes qui sont, d'ailleurs, sur-représentés dans les institutions pénales en raison de leur ethnie et de leur classe sociale. C'est le cas des pauvres, des immigrants et des Autochtones (Poupart, 2003). Ceci permet de suspecter *a priori* certaines personnes et d'agir en conséquence. Le mécanisme par lequel les groupes autochtones sont étiquetés déviant semble ici s'apparenter au profilage racial – se traduisant par des écarts objectifs entre groupes majoritaires et minoritaires.

Tout un chapitre porte ainsi sur la violence symbolique institutionnelle et l'absence de protection sociale. Cela se traduit par le constat d'être plus souvent poursuivis et incarcérés : le Blanc « n'éprouve pas de honte du fait que nous soyons les seuls à aller constamment en prison et n'a pas honte de nous traîner devant les tribunaux chaque jour », précise l'auteure. Et, en effet, bien que les Autochtones représentent, en 2001, 3,3 % de la population canadienne, ils représentent 16 % de tous les prisonniers des prisons fédérales (Gaudet, 2005).

Le processus de profilage débute, il va sans dire, lors des arrestations⁷. L'Indien a d'ailleurs de plus en plus peur qu'on le brutalise lors des arrestations et n'ose plus parler pour ne pas qu'on aggrave son dossier, fait remarquer Kapesh. Il est vrai que certaines études (citées par Gaudet, 2005) mettent en évidence les pratiques policières distinctes selon certains groupes :

arrestations et accusations systématiques plus fréquentes, ou avec plus de force que nécessaire, propos grossiers, harcèlement. « Nous par exemple, sommes vraiment harcelés par les Blancs », dit Kapesh. Certains Indiens sont entraînés sur la neige ou les cailloux lors de leur arrestation. Ils sont battus à coups de pied, frappés à la tête dans le mur, bousculés et giflés dans l'espoir qu'ils réagissent. Par exemple, un fils qui a été battu par un policier devra marcher trois milles avec de la fièvre et des bleus pour être ensuite hospitalisé une semaine : « Quand les policiers ont battu ton gars, une chance que je n'étais pas là, moi, il serait mort », lui dira un policier. Elle-même et sa fille ont été témoins de ce genre de scène. La brutalité policière dénoncée se traduit alors par une moindre protection sociale : parmi les Blancs à notre service, « il n'y a vraiment personne pour nous protéger et nous défendre ». Ils nous poussent pour que « nous nous soumettions entièrement au régime des Blancs ». Même le fonctionnaire travaille secrètement pour le Blanc et Kapesh se demande par quel discours on a enrôlé les gens censés les protéger.

Elle croit donc que c'est au Blanc à qui la civilisation fait défaut et ne comprend pas cette façon de vivre blanche ni pourquoi ils ne sont pas considérés comme des humains : « Depuis que nous vivons la vie des Blancs, nous avons fait, seulement par la peur, toutes les choses qu'on nous a obligés à faire, sans bien les comprendre et sans qu'on nous les ait bien expliquées ». Elle ne voit que mensonges et injustices dans la vie des Blancs et n'arrive pas, dit-elle, à se tirer d'affaire dans cette culture. Voilà pourquoi en tant qu'Indienne, elle ne prête pas serment en cour. Quand nous étions dans le bois, rétorque-t-elle à nouveau, on n'a jamais vu personne passer en cour et se faire assementer pour mentir. Ni la police ni les tribunaux ne les ont civilisés. Au contraire, ils ont dérangé leur civilisation, écrit-elle. C'est vrai que les jeunes font du trouble au bar, admet Kapesh. Mais cela aussi ça n'existait pas avant l'arrivée du Blanc. Après avoir apporté l'alcool chez eux, quand il les amène en cour, il les « engueule » en demandant combien de fois par mois l'Indien boit, à quelle heure il rentre, et pourquoi il ne travaille pas. « Pourquoi nous pose-t-il toutes ces questions concernant notre propre culture? » et nous punit-il ensuite, se demande-t-elle? L'alcool ne vient pourtant ni du bois ni des rivières.

Avec l'arrivée à Schefferville du marchand d'alcool, « source principale de leur inquiétude », le tenancier du bar a permis à l'Indien d'y boire⁸ avec l'homme blanc, mais de manière discriminatoire : les verres étaient différents de ceux des Blancs et on ouvrait les fenêtres quand les Indiens entraient dans l'hôtel. Puis, le tenancier aménagea un bar-salon pour Blancs seulement, avec entrée indépendante. Les Indiens durent boire dans une cave malpropre et sombre, à part, avec interdiction de se rendre au bar-salon. Même ceux n'ayant pas l'âge légal pouvaient boire à la cave. Mais le tenancier appelle d'abord la police avant de les mettre dehors sans se soucier du temps qu'il fait ni de leur état. Ainsi, « après avoir pris notre vie, le Blanc ne nous a donné qu'une mauvaise vie » en échange. Kapesch établit alors un lien étroit entre l'alcool et la maladie. Car « C'est de là que provient le fait que mes enfants ne soient pas en santé ». À cause de l'alcool, ils ont toujours peur, ne dorment jamais et manquent de nourriture. L'alcool est donc vu, d'abord, comme une conséquence de toute cette assimilation à un mode de vie qui n'est pas celui de l'Autochtone et, ensuite, comme une conséquence de la dynamique des rapports sociaux.

Bref, le Blanc a tenté de devenir leur frère à leur insu, dit-elle, et son École a plusieurs facettes : la Commission scolaire, qui les a fait disparaître; l'Hôtel, que quittent ses enfants pour recevoir un autre enseignement; la Prison; et enfin l'Hôpital, d'où sortent ses enfants en dernier. C'est à ce moment-là, considère-t-elle, que son enfant reçoit son diplôme voulant que toute sa vie il ne connaisse pas sa culture ni n'intervienne sur le marché du travail. On « a détruit notre culture à notre insu » et jamais « je ne pourrai m'évader de l'enclos où le Blanc m'a enfermée ». Nous « ne valons rien et ne gouvernons rien », « notre territoire ne nous appartient plus » et le Blanc dit que c'est lui « qui donne tout aux Indiens » avec ses taxes. Pourquoi dire cela alors qu'on ne l'a pas invité et qu'on ne lui a rien demandé? Ce n'est rien quelques millions à côté du gaspillage de ses enfants, du territoire et des espèces animales. Aucune maison ne la consolera de toute cette désolation. D'ailleurs, s'il avait été vital de vivre dans une maison et de boire de l'alcool, le Blanc n'aurait pas autorisé les Autochtones à le faire, soutient-elle. Leur nourriture l'était et on leur a enlevée. Avec notre nourriture, écrit Kapesch, nous n'avions pas besoin d'hôpital : « Notre nourriture était notre

remède ». La santé est donc liée à la nourriture et la maladie à l'alcool. Dans les deux cas, la disparition de l'un au profit de l'autre est, d'une part, signe de malaise dans la civilisation et dans les rapports sociaux et, d'autre part, signe de changement social contraint.

La Culture, telle est la grande perte. Avec la scolarisation de ses enfants, l'Indien de la Côte-Nord cesse d'aller dans le bois, se sédentarise et tente d'entrer dans le salariat, sans beaucoup de succès, pour ne pas se séparer de ses enfants. En envoyant ses enfants à l'école, le peuple autochtone de Schefferville et de Sept-Îles perd ses coutumes, sa langue, son mode de vie. Mais le discours populaire voudra que ce soit le voleur culturel indésirable qui paie, avec ses taxes, une maison qui ne lui appartiendra jamais, et qu'il n'entreprendra pas. Aujourd'hui dans une sorte de vide culturel, incarné par la flânerie et l'ambivalence, il se voit lui-même comme inapte à diriger sa propre vie dans l'une ou l'autre des cultures, et y perd ce qui aurait pu faire la fierté de son identité. En plus de manquer de reconnaissance sociale quant à son apport historique sur le développement du territoire nord-côtier, son savoir-faire et son savoir-vivre, il se voit constamment dénigré par le Blanc qui l'a mal « élevé ». Il se voit lui-même comme un vaurien, qui n'a rien, plutôt qu'un fondateur qui a tout partagé. Tel est le sens du discours de Kapesch.

La culture et le territoire nord-côtier sont intimement liés, tout comme la sédentarisation est associée à l'école et à la maisonnée. Et la réponse de Kapesch par rapport à tout discours sur l'Indien est presque toujours une comparaison normative entre la culture blanche et celle qu'on a dû abandonner. Ce n'est alors pas entre la culture blanche et celle qu'on a concrètement, au présent, mais celle qu'on n'a plus. Ce qui renvoie à l'idée comme quoi il est inutile de juger la culture de quelqu'un à partir de critères propres à une autre culture. L'Indien, inapte, sans travail, qui boit et flâne, qui revient de l'école troublé, ou de la prison ensanglanté, fait partie de cette construction normative. L'Indienne ne le juge pas par rapport au Blanc, mais par rapport à lui-même, à ce que l'Indien était avant la venue du Blanc et qu'il a oublié d'apprendre. C'est pourquoi la réponse au discours social est toujours par rapport à soi, à son mode de vie antérieur, dans le

bois, qu'on a dû quitter sous la contrainte, le mensonge, la menace et la peur. Les conséquences sont désolantes : ennui, dépendances de toutes sortes, incarcérations, violence, blessures. L'alcool entre dans le jeu des rapports sociaux et des rapports de force. Il est identifié par Kapesch comme le grand responsable des troubles de sommeil et de l'insécurité de ses enfants qu'on a « gâchés ». Les représentations sociales ont le beau jeu.

L'Indien nord-côtier boit, comme beaucoup d'autres. Mais lui, on le remarque et l'emprisonne. La victime, de l'exclusion et de l'injustice, n'a pas appris à se protéger lui-même et de lui-même tout en jouissant d'une moindre protection sociale. Car ceux qu'il croyait être ses gouvernants l'ont trahi, selon Kapesch. C'est pourtant lui, l'Indien, fait-elle remarquer, qui a pris soin de celui qui le rejette aujourd'hui et a favorisé son intégration au point d'être maintenant le seul à pouvoir gagner sa vie à même le territoire. La destruction culturelle est en voie d'être achevée. Mais les véritables enjeux, ce sont le territoire et l'assimilation progressive du peuple autochtone. D'où la violence symbolique institutionnelle et l'absence réelle de protection sociale. Mais la critique de Kapesch s'adresse implicitement au capitaliste. Et notre réponse n'est pas très rassurante. Car la véritable motivation du capitaliste a toujours été cette abstraction morte⁹ à laquelle nous accordons de la valeur : l'argent. C'est la considération la plus compétitive avec les questions environnementales. Mais quand il n'y aura plus d'environnement, toute production industrielle n'aura plus aucun sens pour celui qui se trouve à la base de la force créatrice de la valeur et du profit, l'Homme. L'Indien ferait peut-être bien alors d'être son Garde-Chasse. □

* Guylaine Guay est professeure de sociologie au Cégep de Sept-Îles.

Bibliographie

GAUDET, Édith. *Relations interculturelles, Comprendre pour mieux agir*, Thompson, Groupe Modulo, 2005, 248 p.

GOUVERNEMENT DU QUÉBEC. Affaires indiennes et du Nord du Canada. *Mythes et réalités sur les peuples autochtones*, édition Commission des droits de la personne et des droits de la jeunesse en collaboration avec l'Institut culturel et éducatif montagnais, 2002, 88 p.

GUAY, Guylaine. « Michel Henry, Du communisme au capitalisme : théorie d'une catastrophe », *Aspects sociologiques*, vol.18, no.1, septembre 2002, pp.118-125.

GUAY, Guylaine. *Préparation, rendement et réussite scolaires des enfants du Canada à partir de l'Enquête longitudinale nationale sur les enfants et les jeunes (ELNEJ). Recension et analyse des écrits*, Montréal, [en ligne], INRS-Urbanisation Culture et Société, Partenariat Famille en mouvance et dynamiques intergénérationnelles, 2003, 74 p.

KAPESH, Ann Antane. *Je suis une maudite sauvagesse*, EUKUAN NIN Matshimanitu Innu-Iskueu, Traduit par Josée Milhot, coll. Anne-Marie André et André Mailhot, Éditions Leméac, 1976, 238 p.

POUPART, Jean. « La déviance et le crime comme réalités socialement construites », dans *Problèmes sociaux et méthodologies*, Tome I, sous la direction d'H. Dorvil et R. Mayer. Sainte-Foy, PUQ, 2003.

ROY, Gabrielle. « Heureux les nomades », dans *Le Bulletin des Agriculteurs*, Édition spéciale sur l'industrie animale, Montréal, novembre 1941, pp. 7 et 47-49.

Notes

1 Construction sociale de la déviance signifie construction d'un discours, en référence à une norme sociale, susceptible d'être définie par un groupe dominant, en position d'influencer les institutions de contrôle social. Prenons, par exemple, le fait de donner la mort, toujours défini par rapport à une norme, et qui change selon le contexte. Donner la mort est un *crime* suite à un homicide, de la *légitime défense* suite à un vol de dépanneur, un *geste altruiste*, dans un suicide assisté, accepté ou puni selon le pays. Pour déterminer si un geste est déviant, celui-ci doit transgresser une norme, le geste doit être jugé par autrui qui lui assigne alors ce statut (inspiré de Poupert, 2003).

2 C'est en se mariant que les enfants quittaient le nid familial, comme les Québécois de la famille traditionnelle.

3 Suite à un transfert de responsabilité du gouvernement fédéral au gouvernement provincial.

4 Nous l'avons expliqué ailleurs (Guay, 2003). L'apprentissage de la langue est plus que le simple alignement des mots. La langue est porteuse des valeurs culturelles partagées permettant de nouer des interactions. Des scores élevés en vocabulaire, par exemple, sont liés à des interactions positives et à de moindres difficultés scolaires.

5 Le profilage est basé sur la probabilité statistique d'un délit et du profil de son auteur (Gaudet 2005). Le profil statistique peut-il se distinguer du profilage? Est-ce le profil du délit qui se traduit dans les statistiques ou le profilage?

6 Leur taux d'incarcération est 8 fois plus élevé que le taux national. L'inégalité sociale chez l'Autochtone se traduit dans l'éducation, le travail, le revenu, l'incarcération, le suicide, l'espérance de vie (Gaudet, 2005).

7 Les policiers se fient à certains signes sociaux pour classer les jeunes (habillement, expression du visage et de la voix, démarche, attitudes à leur endroit, lieu). Lors de l'arrestation, on se sert de l'existence d'un dossier, de la position sociale de

la famille, des conduites antérieures, de la performance scolaire pour confirmer l'image qu'on a de lui (Poupert, 2003).

8 La loi de 1867 sur les Indiens - qui leur interdisait de boire - a été amendée en 1963.

9 Nous empruntons le terme à Michel Henry, philosophe, qui fait le procès du marxisme.

Le(s) sentier(s) de Mélina

Pour une introduction à *FOU FLOUE FLÉAU* |
NIN TSHISHE ISHKUESS de Mélina Vassiliou

PIERRE ROUXEL*

LE(S) SENTIER(S) DE MÉLINA⁴

Dans la vie d'un Innu, il y a deux chemins se défilant devant lui. Le premier est tracé par des pas d'hommes qui ont passé avant lui [...].

[...] L'autre chemin est invisible. Il est tracé par la lumière de la vie.

[...] Quand les deux chemins se rejoindront, à ce moment-là, l'Innu se retrouvera lui-même.

Rita Mestokosho⁵

Combattre

Un *sentier* pour mener sa *quête*, dire sa *révolte* et son *combat*. Un *sentier*, indispensable, pour se refaire quand on est *déboussolé(e)* et *égaré(e)*. C'est donc qu'il faut (re)trouver un *sentier*, mais pas n'importe lequel. Mais celui qui nous est *destiné*, pour désormais l'assumer. Et pour le *tracer au jour le jour*. Pour pouvoir bientôt s'identifier avec lui et dire avec plus d'assurance : *je suis le sentier*.

Les poèmes de Mélina Vassiliou racontent une histoire. En réalité plusieurs histoires : la sienne d'abord⁶. Mais aussi à travers elle, celle de sa communauté d'origine : la communauté innue de la Côte-Nord. Et plus largement à travers celle-ci : celle de beaucoup d'autochtones du Québec, du Canada et peut-être bien de l'Amérique. Et certainement aussi d'ailleurs. Et plus largement encore par conséquent, celle de ceux que l'histoire et le destin malmènent et dont on a bafoué l'identité et l'authenticité. Celle des *voués à la malédiction*; celle des *mal aimés*, des âmes errantes et suicidées.

Histoire personnelle donc, mais aussi, collective et universelle.

Mais si on y regarde de plus près, histoire surtout d'une jeunesse qui a perdu ses points de repère, d'une génération de *déboussolés* et de *jeunes adultes désaxés*. Génération égarée entre la culture d'origine, mal intégrée peut-être et qui ne donne pas forcément les réponses à toutes les questions d'aujourd'hui, et les perturbations que provoque une modernité plus souvent qu'autrement agressivement séductrice et réductrice. Et déstabilisatrice. Avec ses fausses *déeses*, ses plaisirs faciles et ses lendemains amers. Dans ce « monde nouveau où la magie se fane⁷ », alors tout est *dérisoire* et *déboires* quand on marche dans des *chaussures empruntées*.

Histoire difficile de femme(s) enfin, toujours cernée(s) par les *menteurs*, les *séducteurs* et les *manipulateurs*.

Comment alors tracer son *sentier* et mener sa *quête* — ou sa reconquête? Cheminement difficile, fait de reculs et d'ambiguïtés forcément, qui requiert en même temps qu'une forte dose de ténacité orgueilleuse, un passage obligé par la lucidité. La première partie du recueil surtout fait un procès⁸, sans complaisance, des *artifices* qui mettent en scène et en cause autant le *moi oublié* que la collectivité. Qui sont aussi coupables et responsables. Le regard des jeunes est décidément dur et impitoyable. Procès des *jeux de miroirs*, de la *fiction bidon*, du *style caméléon*, des fuites, des mensonges et des démissions. Pourtant, le procès, aussi noir qu'il puisse paraître dans un premier temps n'est pas

« La LITTÉRATURE AMÉRINDIENNE francophone est en pleine émergence aussi bien au Québec qu'au plan international. Et ses écrivains sont désormais des acteurs de la vie littéraire québécoise¹. »

totallement désespéré. Et sans issue possible. Il est aussi plein de compassion, pour soi, pour le *rejeton sans horizon* et pour la *génération future*. Il est aussi fait de mises en garde contre le *Malin*. Et d'appels au secours : au *Créateur*, à la *Terre Mère*, aux *Pères*, aux *Ancêtres*, à la *Vérité*. Il se questionne : *mais comment s'en sortir ?* Il se rassure : *mais ça va passer*. Et avoue encore et malgré tout, *l'attrait du monde*.

Pour *comprendre* et continuer le *combat*, pour « toujours avancer » et « connaître la véritable raison⁹ », Mélina Vassiliou doit tenter *des affirmations fragiles, avec son fils*. Et la lucidité doit rester en éveil, pour mieux analyser ses forces et ses faiblesses. Il faut malgré les *pannes d'inspiration*, *croire très fort*. Sans cesser cependant de se méfier *des vibrations toxiques*. Pour arrêter de plus en plus de s'auto-détruire. La colère doit alors céder la place à une certaine maîtrise de soi : *rester humble et savoir attendre*. Et s'accrocher à des valeurs essentielles. À *l'amour* par exemple. Ou aux enfants, *nouveaux combattants*. Mais aussi aux *racines innues*, pour retrouver son *identité*. En effet, la quête de soi n'empêche pas celle qui écrit d'interpeller les autres de sa communauté. Pour mieux les convaincre de *ne pas lâcher*, de *vivre communautaire*, de *vivre à l'unisson*.

Désormais, de plus en plus forte, encouragée par le *regard pur de son fils*, la vie s'impose de plus en plus. Au présent, *temps précieux*. Mais aussi au futur, à travers des mots comme *avenir*, *action*, *ambition*, *horizon*, *révolution*. D'une nouvelle manière peut-être : *sans ironie*, forte d'une nouvelle *sérénité* et d'une nouvelle *liberté*, pour enfin *foncer*, *fière*, *honnête*, *authentique et joyeuse*. Avec, à ses côtés, la *vérité* et les *enfants* de plus en plus présents. Mais aussi les autres, les humains à qui elle dit *merci*. Mélina peut alors *s'envoler* et se confondre avec *l'aigle*. Solidaire cependant du *mouvement de coalition* créé par *Jéronimo*, qui semble avoir une fois pour toute déjoué le *Malin*.

Comme Rita Mestokosho, Mélina peut désormais dire : « J'ai effacé de mon esprit

le corridor sombre / de mon passé, pour faire place à la lumière¹⁰. » Maintenant qu'elle a appris à « voler » et que « [s]a vie va vers l'avant », Mélina peut rejoindre ses frères qui ont besoin d'elle et de son aide¹¹, les « enfants perdus » qui « Rêvent de leur dignité et de leur sagesse¹². »

Écrire

« Écrire, c'est vivre avec les mots au présent. [...] ce lien charnel, [...] ce lien à la terre¹³. » « Être [soi]-même avec l'écriture, c'est passer au travers des gens en leur montrant un signe de respect¹⁴. »

La quête de Mélina est-elle maintenant terminée? Non! Elle ne fait en réalité que commencer. Une sorte de première étape que ce premier recueil. Importante sans doute. Mais le plus dur reste à faire. **Écrire**

rendre hommage aux *Anciens* à qui elle offre ses textes. Et pour remercier les *Sages autochtones* auprès de qui elle devra continuer à chercher de nouveaux enseignements. Pour que la démarche d'écriture s'accompagne toujours d'une quête de sens. Et d'une quête des Autres. Pour pouvoir dire comme son aînée en écriture :

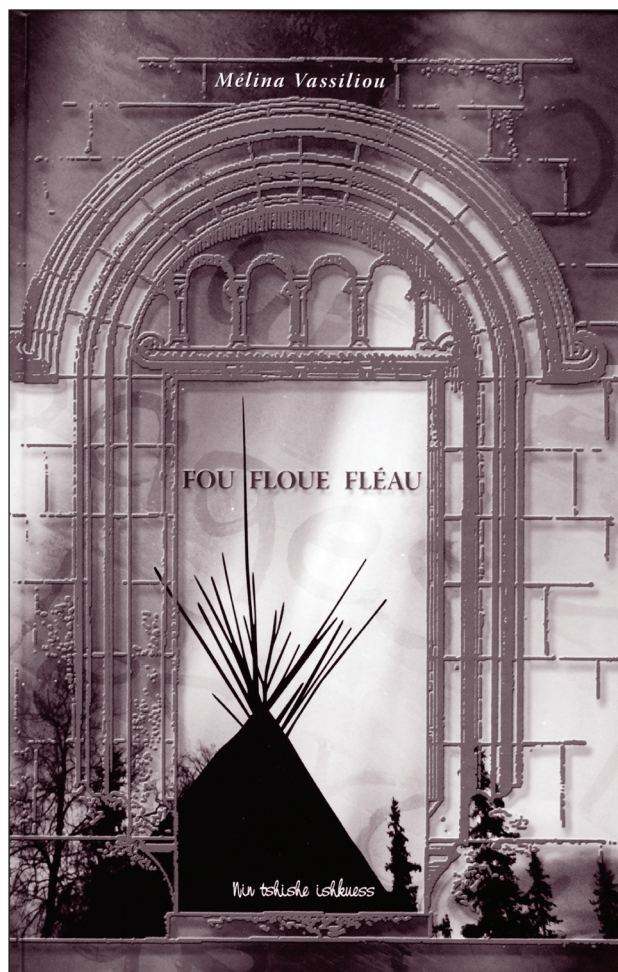
Pendant que je vous écris, ma pensée parle avec mon cœur innu. Je respire chaque mot pour souffler jusqu'à vous. Je remercie le grand esprit de [m]'avoir placé[e] sur la ligne de l'écriture, et de [m]'accorder une place dans le livre de la vie¹⁵.

Mais écrire surtout pour apprendre à écrire. Expérience toujours difficile et de plus en plus exigeante. Qui passe par le

travail sur le texte. Qui passe par les relectures et les réécritures. Car on ne saurait la plupart du temps se contenter du premier jet où se côtoient souvent le bon et aussi le moins bon. Le moins bon qu'il faut impitoyablement élaguer. S'astreindre donc, coûte que coûte, *au régime minceur*¹⁶, pour s'efforcer de ne garder que l'essentiel. Réécrire pour trouver le mot, la forme, la formule, le ton. Pour resserrer le sens, pour renforcer le rythme, pour trouver une meilleure image. Voir l'écriture comme un travail par conséquent. Un travail qui s'inscrit dans la durée, la ténacité et la persévérance. Et donc s'astreindre à ce travail et se plier à ses exigences. Le prix à payer pour la qualité et la réussite¹⁷.

Enfin écrire pour approfondir et dire sans doute des choses nouvelles. Relire ici, absolument, le premier texte publié de Mélina, *SUN DANSE*¹⁸, que l'on retrouve à la fin du recueil. Et qui le résume en quelque sorte dans la mesure où il en reprend les propos essentiels en même temps qu'il retrace en accéléré le sentier suivi et le chemin parcouru qui va du plus noir au

plus clair, du procès à la prise de conscience, et de la prise de conscience à l'affirmation sereine et heureuse. Mais ce texte va beaucoup plus loin : son dernier vers, inattendu, est davantage une ouverture qu'une fermeture : *je suis l'unique*



encore. Tel semble être heureusement la volonté de la jeune auteure : continuer à dire et à écrire. Écrire pour soi bien sûr, pour continuer à bâtir sa destinée, pour se dire et dire son futur. Mais écrire aussi pour les autres, *les mal pris de la vie*. Et pour

poète gréco-innue. Certes, ce vers clôt, mais surtout fait rebondir. Certes, il nous renseigne davantage. Mais surtout, il nous projette dans le futur. Comme s'il annonçait une suite, comme s'il ouvrait un autre sentier. Et pour Mélina, un autre chantier. À explorer, pour dire et se dire davantage : la complexité ou les nuances? la facilité ou la difficulté? Seule Mélina pourra décider du sens de ce vers, pour le lecteur, plein de promesses. Mélina qui devra passer inévitablement par un exigeant travail sur soi, par un exercice indispensable de remémoration et de ré-appropriation. Et qui devra pour y arriver continuer à « s'entraîner ». En écrivant et en se ré-écrivant. Alors, elle pourra dire à son tour, comme son aînée en poésie : « Je suis parti[e] à la conquête de la vie / Avec le bagage de mon père sur le dos / Les rêves de ma mère dans l'esprit [...] »¹⁹.

Écrire pour être lue

Mélina a donc assumé le risque de l'écriture. Risque vital, qui n'est pas forcément un désaveu de la tradition orale, mais qui permet sans doute de mieux penser et formuler « une amérindianité du présent²⁰ ». Or écrire sous le regard des siens n'est jamais facile, surtout quand on est membre d'une petite communauté. C'est inévitablement s'exposer aux jugements et à la critique. Mélina le sait : elle risque de *déranger* et ne pourra *plaire à tous*.

Écrire pour être lue, c'est presque nécessairement aller jusqu'à cette étape déterminante de la publication²¹. Véritable victoire, surtout quand on vient d'une minorité dans la minorité. Pour que l'œuvre existe davantage. Et surtout pour la rendre accessible aux regards des autres. Car l'œuvre littéraire n'existe vraiment que lorsqu'elle est lue, commentée, critiquée. L'œuvre reçue est le passage obligé vers la reconnaissance des siens et des autres. Passage nécessaire vers la légitimation et une certaine consécration. Mais cette étape, indispensable, ne dépend plus uniquement de celle qui écrit. C'est désormais à nous, à l'Institution littéraire et à la communauté restreinte ou élargie, de prendre le relais : lecteurs, commentateurs, critiques, enseignants. À nous de faire connaître le recueil, à nous d'en parler, de partager nos réactions, de formuler nos critiques, d'étudier les textes pour mieux en mesurer les forces et les faiblesses. Alors nous assumerons ce rôle de la réception critique qui fait véritablement vivre les œuvres publiées.

ÊTRE UN AUTEUR AMÉRIDIEN AUJOURD'HUI, signifie d'abord affronter l'angoisse de l'individu dans le monde moderne, seul face à sa collectivité immédiate et à la collectivité mondiale. Son rôle est difficile à assumer, car il incarne toutes les ambiguïtés, toutes les impossibilités d'un peuple colonisé, portées à l'extrême degré. En même temps, les auteurs amérindiens au Québec qui s'approprient la littérature écrite contribuent à affranchir graduellement leurs communautés des limites créées par la LOI SUR LES INDIENS et par le système des réserves. De plus en plus d'auteurs considèrent qu'écrire, publier et être lu est gratifiant et efficace. Ils commencent à être conscients du rôle social qu'ils jouent aujourd'hui³.

Malgré d'évidentes inégalités, on reconnaît sûrement à l'œuvre de Mélina les mérites du témoignage humain authentique et engagé, car Mélina, pour dire et se dire, a, de façon évidente, dû *fracasser son épaisseur de carapace*. Et ne jugeons pas trop vite son va-et-vient incessant entre lucidité aiguisée et naïveté plus convenue : il est peut-être un des éléments structurants et signifiants du recueil. Mais est-ce suffisant pour mesurer le degré de littérarité de l'œuvre? Sans doute qu'il faudrait aussi puisqu'on est en poésie s'intéresser aux images et aux rythmes. Les premières sont parfois connues, mais reconnaissons cependant que beaucoup sont fortes, concrètes, surprenantes et efficaces. Les seconds dépendent forcément du procédé incontournable de la répétition : des vers, des espacements, des reprises de structures et de mots. On parlera peut-être ici de facilité, mais on devra, si on est de bonne foi, reconnaître l'efficacité rythmique de certains textes dont la modernité évidente rappelle parfois la syntaxe fracturée et le rythme heurté et martelé du rap. Gardons-nous par conséquent, sous prétexte qu'on a là une œuvre innue, la première de Mélina Vassiliou, d'une trop facile condescendance. L'œuvre amérindienne, l'œuvre de Mélina Vassiliou, peut se prêter autant qu'une autre à différentes approches : psychologique, sociologique, politique, thématique, esthétique.

Mélina fait la preuve ici qu'un(e) Innu(e) peut écrire et publier. Que les Innus doivent écrire. D'abord pour prendre leur place et refuser de disparaître. Et sans doute pour continuer à revendiquer. Mais pas simplement pour revendiquer. Mais aussi pour affirmer les différences, les originalités et les individualités. Mais en français? Pourquoi pas! Surtout qu'ainsi c'est forcément rejoindre un plus vaste public, puisque c'est parler à la fois aux siens et aux autres, puisque c'est une façon aussi de prendre sa place dans le corpus québécois et dans le corpus francophone²².

Le corpus innu écrit est encore jeune et fragile : il reste à construire. À enrichir et à consolider pour qu'il puisse aspirer lui aussi à une certaine autonomie. Mélina donne l'exemple. Il faut l'imiter. Les Innus doivent donc écrire et publier. Et encore écrire et encore publier. Car personne ne peut le faire à leur place. Pour être lus, commentés, critiqués. Nous attendons les textes. Nous sommes prêts²³. Le Groupe de recherche sur l'écriture nord-côtière aussi.

*« Parlons-nous des vraies choses
Même si tu parles une langue différente
de la mienne²⁴ ».* □

* Pierre Rouxel est chercheur au Cégep de Sept-Îles et chercheur associé au laboratoire Imaginaire | Nord de l'UQAM.

Notes

- 1 Maurizio Gatti, *Être écrivain amérindien au Québec / Indianité et création littéraire*, Montréal, Hurtubise HMH, Cahiers du Québec, no 148, 2006, p. 193. Nous citerons désormais Maurizio Gatti (pour cet ouvrage) de la façon suivante : MG | 2006, 193.
- 2 François Paré, « Préface » à MG | 2006, 11.
- 3 Maurizio Gatti, *Littérature amérindienne du Québec / Écrits de langue française*, Montréal, Hurtubise HMH, Cahiers du Québec, no 140, 2004, p. 26. (Références prochaines : MG | 2004, 26.) On trouvera dans *Littoral* (revue publiée par le GRÉNOC, Groupe de recherche sur l'écriture nord-côtière du Cégep de Sept-Îles), no 1, automne 2006, p. 63-67, notre article rendant compte de cette publication : « Pour découvrir la littérature amérindienne du Québec ».
- 4 Tous les passages en italiques de l'article, nombreux, renvoient de façon directe ou indirecte aux poèmes publiés dans *Fou Floue Fléau* | *Nin tshishe ishkuess*, Sept-Îles, Institut culturel éducatif montagnais, 2008. Nous avons, de façon délibérée, fait le choix de ne pas donner les références des emprunts. De toute façon, le lecteur attentif les reconnaîtra facilement au fil des textes, s'il accepte d'accompagner Mélina dans son voyage.
- 5 *Eshi Uapataman Nukum : recueil de poèmes montagnais*, Mashteuiahtsh, Éditions Piekuakami, 1995. Poème, « La vie d'un Innu », p. 19. Faut-il rappeler que Rita Mestokosho (R. M.), originaire de Mingan, est reconnue par la critique comme la première poète innue ayant publié. On comprendra par conséquent ici notre préoccupation : citer R. M. pour jeter des ponts entre les deux poètes – à la fois semblables et différentes; pour aussi inviter le lecteur intéressé à relire – ou à découvrir – R. M. et, de façon plus générale, l'écriture innue. Les prochains emprunts à R. M. seront désormais indiqués de la façon suivante : RM, 19.
- 6 Évoquée plutôt que vraiment racontée; et dont les détails n'appartiennent qu'à elle seule.
- 7 RM, 23.
- 8 En réalité, le procès reste présent tout au long du recueil, mais à mesure que les textes progressent, il occupe une place de plus en plus marginale. Il n'est plus bientôt que le faire-valoir indispensable à la prise en mains et à l'affirmation.
- 9 RM, 27.
- 10 *Ibid.*, 39.
- 11 *Ibid.*, 39.
- 12 *Ibid.*, 43.
- 13 RM dans *AIMITITAU! Parlons-nous!* (Textes rassemblés et présentés par Laure Morali, Montréal, Mémoire d'Encrier, 2008, p. 58).
- 14 *Ibid.*, p. 59.
- 15 *Ibid.*, p. 58.
- 16 Une expression de Mélina Vassiliou lors du premier travail sur ses textes, qui consistait d'abord à couper et à choisir.
- 17 C'est ce que nous avons essayé de faire avec les textes du manuscrit, *Paroles d'une femme bison fragile*, que nous avons retravaillés entre l'été 2006 et l'été 2007. Et qui paraissent ici dans leurs nouveaux costumes avec le nouveau titre *Fou Floue Fléau* | *Nin tshishe ishkuess*.
- 18 Dans la revue *LITTORAL*, no 1, automne 2006, p. 82.
- 19 RM, 13.
- 20 MG | 2006, 14.
- 21 Dans cette dernière partie du texte, nous nous inspirons beaucoup des analyses de MG | 2006. On ne saurait trop insister sur l'importance des travaux de ce chercheur en ce qui concerne la littérature amérindienne d'expression française du Québec. Quiconque veut s'intéresser à ce domaine doit passer par les deux volumes cités de Maurizio Gatti.
- 22 Maurizio Gatti a préparé avec d'autres une anthologie dont le titre est *Mots de neige, de sable et d'océan : littératures autochtones (Québec, Maroc, Algérie, Polynésie française, Nouvelle-Calédonie)*. On retrouve dans cette anthologie quelques textes de Mélina Vassiliou : « Identités flouées », « Lâche pas », « Affirmations fragiles » et « L'ironie me fuit ». Une véritable chance pour Mélina. Et pour quelques autres auteur(e)s innus qui sont aussi publié(e)s dans cette anthologie.
- 23 Soulignons en terminant le rôle essentiel que se trouve à jouer l'ICEM (Institut culturel éducatif montagnais) dans la constitution d'un corpus écrit innu en permettant l'édition du recueil de Mélina Vassiliou. Espérons que d'autres publications suivront.
- 24 RM, *Aimititau! Parlons-nous!*, op. cit., p. 59.

Mots de neige, de sable
et d'océan

LITTÉRATURES AUTOCHTONES



Mots de neige, de sable et d'océan

L'anthologie dirigée par Maurizio Gatti,
a été lancée le mercredi 10 septembre 2008 dans le cadre
de la rencontre des écrivains autochtones francophones
tenue à Wendake / Québec du 5 au 14 septembre.

Parmi les écrivains édités, quatre Innus :
Maya Cousineau-Mollen (p. 71-73), Réal Leblanc (p. 11-115),
Geneviève Mckenzie-Siouï (p. 116-121) et Mélina Vassiliou (p. 242-247).

Précisons qu'on y retrouve aussi deux écrivains de Nouvelle-Calédonie :
Luc Camoui (père d'une étudiante arrivée au Cégep de Sept-Îles en 2007
pour y étudier) et Waixen Wayewol (p. 30-35 et p. 248-257).

Quand l'essayiste se fait romancier...

Compte-rendu du roman *Nipish* de Louis-Edmond Hamelin

GENEVIÈVE SOLASSE*

LOUIS-EDMOND HAMELIN A PUBLIÉ EN 2007 CHEZ GUÉRIN, *NIPISH*¹, un ouvrage singulier, sous-titré en toute modestie : *une narration en autochtonie*. Par là, l'éminent géographe nous prévient qu'il n'a pas prétendu écrire un roman ni aucune œuvre proprement littéraire. Il s'agit plutôt d'un ouvrage didactique, empruntant certaines formes narratives.

Aucun suspense *a priori* dans ce récit, puisque la première page du livre présente un résumé de l'action principale, action dont l'issue fatale apparaît aussi inéluctable que celle d'une tragédie antique. Une liste des personnages avec leurs principales caractéristiques nous est fournie au début de la « narration », une nomenclature des lieux à la fin, l'une et l'autre schématiques et sans ambiguïté.

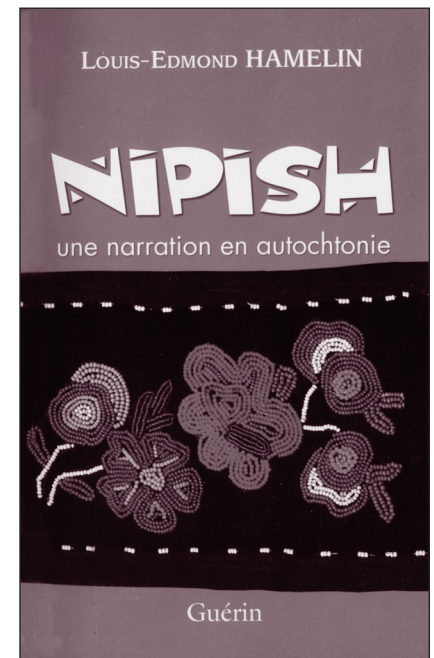
« Tout est fictif », annonce clairement l'auteur. C'est vrai pour les noms de ces personnages et de ces lieux. Il vous avouera cependant, si vous le questionnez, qu'il s'est inspiré d'un fait divers atroce et authentique, et aussi de plusieurs rencontres qui l'ont marqué lui-même au cours de ses voyages d'études dans le Nord du Québec. L'écrivain a tissé des relations inventées entre ses personnages tirés du réel; la principale est un mariage improbable entre son policier, raciste forcené, et une remarquable métisse, héroïne véritable du récit, bien plus que Nipish, la malheureuse enfant qui prête son nom au titre du livre. Les deux protagonistes n'ont que des points de mésentente, sur lesquels ils dissertent savamment, mais dont l'issue sera donc catastrophique comme on en est amplement averti.

Le chapitre intitulé *Le dieu du caribou trône au pays d'en haut* est l'un des plus intéressants, très instructif relativement à ce qui reste des traditions autochtones au moment où se déroule l'action. Parmi les thèmes récurrents de cet ouvrage, citons les rapports conflictuels entre « Blancs » et « Indiens » (ou Métis) avec un parti pris évident en faveur de ces derniers de la part du narrateur. À propos du rôle du clergé de l'époque, sa position nuancée mérite d'être soulignée, en ces temps de polémique ranimée depuis peu avec la virulence d'antan. Si les religieuses auxquelles l'héroïne métisse cherche à s'intégrer la traitent généralement avec un mépris savamment distillé et font preuve d'obscurantisme tenace, elle a eu la chance de rencontrer, quand elle vivait au sein de sa communauté, un prêtre dévoué, intelligent et profondément humain.

Dans l'ensemble du récit, on s'imprègne de tout un vocabulaire, celui qui désigne les réalités du Nord, à propos duquel s'exerce la véritable créativité de l'auteur dont témoignent aussi ses publications précédentes. C'est dans l'évocation de la nature qu'il manifeste le mieux ses qualités stylistiques. Décrivant, par exemple, le verglas en forêt :

Le lendemain, au travers d'un ciel sans nuages, le soleil assure la brillance de ses fourreaux *glaciques*, drapés qu'ils sont de milliers de perles transparentes. Le pays s'*endiamante*. Puis, un souffle léger assure une douce mouvance au carrousel des étincelles suspendues. (p. 100)

Avec les différents thèmes abordés, les situations évoquées, les paysages, coutumes et



objets décrits, et ces mots de la nordicité, Louis-Edmond Hamelin offre une sorte de boîte à outils et à inspiration dont pourraient tirer profit romanciers, scénaristes, nouvellistes, auteurs dramatiques et essayistes. À eux d'emprunter ces pistes ouvertes par le géographe « explorateur ». □

* Geneviève Solasse a été professeure de littérature au Cégep de Sainte-Foy.

Notes

- 1 HAMELIN, Louis-Edmond. *Nipish, une narration en autochtonie*, Montréal, Guérin, 2007, 255 pages.

Aianishkat tipatshimun

YVETTE MOLLEN*

En entendant mon père me raconter le « nutshimit », c'est-à-dire l'intérieur des terres, je ressens de la nostalgie, sa nostalgie. Tout comme les hommes et femmes de sa génération, il est conscient qu'il est un des derniers à connaître la vie d'autrefois, la vie de nomade. Plus que tout autre, il voit que la culture innue est de plus en plus laissée à l'abandon. Il constate que les enfants ne connaîtront pas la vie qu'il a vécue, il y a de cela une cinquantaine d'années. « Ils ne se soucient plus de rien, ils ne font plus attention à rien », dit-il. Les Innus ont suivi le courant qui les a menés vers le progrès. En l'espace d'une génération, les enfants, et encore plus les petits-enfants, se sont éloignés de leur culture pour adopter l'autre culture, l'autre façon de faire et de vivre.

Ces années où mon père et les siens migraient encore d'un endroit à un autre, où sa communauté n'était pas encore « réserve » et où sa vie était de suivre le caribou, le porc-épic et le castor pour survivre, mon père s'en souvient avec nostalgie. Ils étaient nomades. Son plus grand souhait aujourd'hui est que les enfants et les jeunes conservent leur langue... Il ne leur restera que cette richesse. Ils devront la garder précieusement pour ne pas oublier qu'un jour, il y a eu le « nutshimit ».

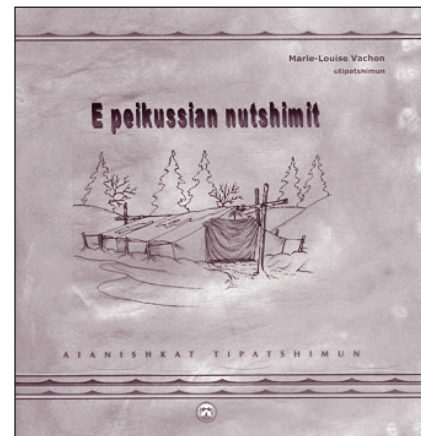
Aianishkat tipatshimun, ces « Histoires pour les générations futures », rend hommage aux femmes et aux hommes qui ont vécu intensément à l'intérieur des terres et qui, comme mon père, voulaient laisser en héritage leur patrimoine culturel à la jeune génération. Comme ces conteurs sont nés vers la fin du 19^e siècle ou au tout début du 20^e siècle, ils ont connu la vie sous la tente à l'intérieur des terres. Nous avons recueilli une partie de leur récit de vie et des événements marquants de leur existence



pour les transcrire et les faire connaître au public.

La collection *Aianishkat tipatshimun* compte maintenant quatre livres qui racontent la vie d'autrefois à l'intérieur des terres. Ce sont des histoires vécues, intenses et riches en vocabulaire. On se rend compte en lisant ces histoires que, même issus de communautés différentes, les Innus ont vécu de la même manière. Trois thèmes sont récurrents : la chasse, la vie en forêt et la culture.

Dans *Apishish manitishiu*, Barthélemy McKenzie rapporte l'histoire extraordinaire d'une chasse aux castors qui tient de la magie. Monsieur McKenzie vient d'Uashat mak Mani-utenam. Ce livre a été publié en 2000. Il y a beaucoup de descriptions de lieux, de mots techniques en lien avec la chasse et les animaux. Le castor serait-il plus rusé, plus habile ou plus intelligent que les hommes? Selon son témoignage, on ne peut que le constater et se questionner. D'après ce récit, le petit castor aurait la taille de ses parents alors qu'eux auraient la taille de loups-marins. Traduit littéralement, le titre *Apishish manitishiu*,



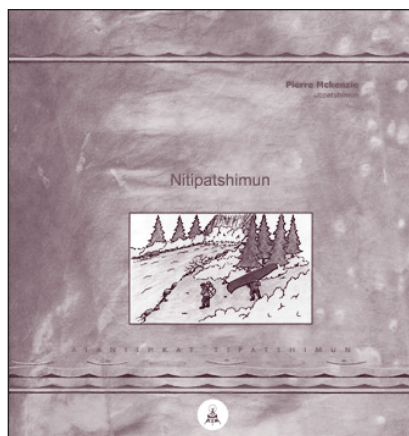
signifie « il fait un peu de magie ». Le castor fait donc de la magie! Dans ce récit, il se volatilise.

E peikussian nutshimit, en français « seule à l'intérieur des terres », est l'histoire de Madame Marie-Louise « Nuishish » Vachon de Sept-Îles. Ce livre, publié en 2001, raconte le désarroi d'une mère qui n'a plus qu'une perdrix et la pêche sous la glace pour survivre à la famine. Le père est parti chercher de l'aide. Nuishish reste seule au campement avec ses deux enfants et va bientôt accoucher. Elle s'occupe de la maisonnée, du bois de chauffage et des enfants. Ses contractions ont commencé et elle souhaite que cela arrête pour ne pas avoir à vivre cela toute seule. Elle envoie ses jeunes enfants voir les lignes sur le lac tandis qu'elle se prépare à accoucher, seule, avec son plus jeune fils de deux ans qui joue à ses côtés. Que lui arrivera-t-il? Et son mari, reviendra-t-il bientôt?

Nitipatshimun qui signifie « mon histoire » est le récit de vie de Pierre McKenzie. Il a été publié en 2001. Le père de monsieur McKenzie vient de Matimekush alors que sa mère est native de Ekuanitshit. C'est

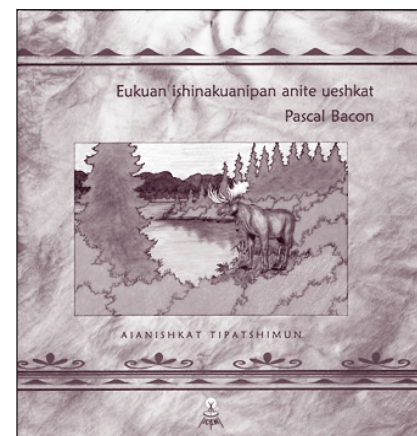
l'histoire d'une vie qui longe la Mishtashipu (rivière Moisie), les vastes territoires, les portages et les lacs, et qui rejoint les côtes du Labrador. Monsieur Mckenzie raconte son quotidien, la survie, mais aussi la vie. On peut facilement suivre son trajet sur une carte. Il nomme chaque endroit, chaque lac, chaque rivière et chaque portage qu'il a traversés. Mais aussi toutes les particularités des territoires visités avec les noms des animaux que l'on y retrouve.

Pascal Bacon est le seul auteur encore vivant de la collection. Son livre, le plus récent de la collection, a été publié en 2006. Le titre de son récit : *Eukuan ishinakuanupan anite ueshkat* se traduit par « c'était ainsi autrefois ». Depuis sa naissance à Pessamit, en 1917, il n'a cessé par la suite de parcourir le territoire de ses ancêtres. Il nous raconte le départ, les provisions à apporter, l'éducation préconisée dans le temps, la nourriture ainsi que les moyens de communication utilisés à l'intérieur des terres. Il précise



comment son père a appris de son grand-père et comment à son tour, il lui a transmis ses connaissances.

Nous espérons que cette collection incitera les Innus à lire. Pour apprendre non seulement des mots, mais aussi pour



comprendre toute la teneur de l'héritage que leur ont légué les aînés. Cette lecture saura leur rendre la fierté d'être Innu. □

* Yvette Mollen est directrice du Développement de la langue innue - ICEM.





DESIGN
Web et images

Le père Crespel (1703-1775) à Anticosti (14 novembre 1736 - 1^{er} mai 1737) ou Comment « gérer le Nord »

PIERRE ROUXEL*



Emmanuel Crespel

EMMANUEL CRESPEL

« Sa robe de bure, sa tête rasée, sa figure candide et modeste, ses yeux vifs et expressifs, où pétillait l'intelligence, tout en lui captive la confiance. On est surpris de retrouver tant d'animation, tant d'expression, de satisfaction et de gaieté, dans un homme qui fut exposé à tant de péril et si rudement maltraité par la mauvaise fortune. » (XL)¹

« [...] il s'était montré en d'autres temps, aumônier sensible et compatissant, pasteur charitable et pieux, envoyé consciencieux et partout apôtre accompli. » (iv)

ANTICOSTI

Un fleuve : le Saint-Laurent

[...] le Saint-Laurent sert de couloir de circulation de premier ordre; c'est une grande porte continentale. [...] Cependant, dès sa découverte par les premiers explorateurs, le fleuve Saint-Laurent ne se laisse pas domestiquer facilement. [...] Les premières difficultés que rencontrent ceux qui utilisent le fleuve comme moyen de transport et de communication touchent directement la navigation. Le « majestueux », comme certains auteurs se plaisent à le nommer, oppose aux navigateurs hauturiers des conditions de navigation des plus difficiles. Le Saint-Laurent qui a été découvert comme une merveille, est progressi-

vement devenu un obstacle à vaincre. [...] Les témoignages dans les nombreux récits de voyages datant du régime français dénoncent l'austérité, voire même les dangers que présente la navigation en aval de Québec. [...] Ainsi, on navigue généralement à la lumière du jour et, dès que des vents violents se lèvent, on s'abrite dans une anse. On ne s'aventure jamais sur le fleuve avant le début du mois de mai, ni après la fin du mois de novembre².

Ce qui explique largement que, dans l'imaginaire, le Saint-Laurent, « [c]'est également une scène de théâtre où se produisent de nombreux événements heureux ou malheureux³. »

Ses courants, brouillards et tempêtes entraînent la formation d'un véritable cimetière marin, surtout aux abords de l'île aux Œufs, d'Anticosti, de Sept-Îles et de l'île d'Orléans.

Dans une lettre envoyée en 1685 au ministre de la Marine, Louis Jolliet, seigneur de Mingan et d'Anticosti, écrit : « Ce n'est pas sans raison que de tout temps, ceux qui sont venus dans ce pays de la Nouvelle-France, ont appréhendé l'entrée du golfe de Saint-Laurent et tous les passages depuis Anticosti jusqu'à Québec » [...]⁴.

Une île : Anticosti

Le 15 août 1534, Jacques Cartier décou-

vrait la grande île du Golfe qu'il nommait « l'île de l'Assomption ». C'est seulement plus d'un siècle après que cette terre est concédée, avec la seigneurie de Mingan, à Louis Jolliet, le découvreur du Mississippi. À ce moment, la concession portait déjà le nom d'île d'Anticosti qui semble être une transposition du nom montagnais « Natiskotek » (lieu où l'on chasse l'ours) aux diverses variantes : Natiscouti, Natiscotek, Natashkouch, Natascotek, Natascouch, Natiskuan. La forme Anticosti (et Enticosti) paraît avoir été employée par Champlain en 1603⁵.

L'une des particularités les plus singulières de l'île est constituée de ce que nous, les insulaires, désignons par l'anglicisme *reef*, soit la plate-forme littorale ou les hauts-fonds rocheux qui entourent Anticosti, parfois jusqu'à un kilomètre de la rive. Depuis quatre siècles, des centaines de navires se sont écrasés sur cette barrière, transformant les abords de l'île en un triste cimetière⁶.

Peu élevée, bordée de récifs et souvent couverte de brumes épaisses, cette terre est fort dangereuse pour les bâtiments qui entrent dans le fleuve Saint-Laurent ou qui en sortent. L'automne et le printemps, les vents soufflent avec une extrême violence sur la mer voisine; aussi de nombreux naufrages ont rendu tristement célèbre le nom d'Anticosti. Autrefois, quand un vaisseau venait se briser à la côte, les hommes de l'équipage, qui n'étaient pas engloutis par les flots, ou broyés par les rochers, étaient condamnés à périr de faim et de froid, sans pouvoir espérer de secours⁷.

Des histoires

Il n'y a pas d'endroits de l'Anticosti qui n'ait sa lugubre légende⁸.

Tous les naufrages qui ont eu lieu sur les côtes d'Anticosti ont leurs lugubres histoires [...] ⁹.

En 1920, Marie-Victorin, dans ses *Croquis laurentiens*, évoque ainsi le désastre de *La Renommée* où se trouvait Emmanuel Crespel :

[...] dans les adoucis du vent et dans la vague, on croit encore ouïr des fragments de *Miserere* et l'*Ite, missa est* de cette émouvante messe du Saint-Esprit dite dans la cabane d'épaves pour

choisir ceux qui allaient partir dans l'unique barque, laissant les autres sur le rivage maudit¹⁰.

En 1941, Damase Potvin dans *Le Saint-Laurent et ses îles*, poursuit la même complainte que lui raconte la mer aux abords d'Anticosti :

[...] puis, ce sont les plaintes résignées et les ardentes prières des pauvres naufragés de *La Renommée* qui a péri, tout près d'ici, à l'automne 1736, et des vagues plus douces rappellent les paroles de consolation du bon père Crespel qui soutint ses infortunés compagnons qui eurent à lutter pendant sept longs mois contre le froid et la faim. [...] Enfin, ce sont les cris d'agonie de tous les autres que l'ouragan a jeté sur les brisants de l'Anticosti depuis qu'elle fut découverte¹¹.

Passer un hiver à Anticosti
cette île déserte (51)

[...] cette contrée sauvage et loin de tout secours, de toute relation possible avec leurs semblables, pendant près de six longs mois. (xxi)

Mais bientôt, épouvantés par la rigueur du climat d'un vaste pays désert, dont ils avaient entendu parler comme d'une terre absolument inhospitalière (xviii).

la vue de la mort et l'espérance de la retarder (38)

Comment passer un hiver à Anticosti alors qu'on vient d'y faire naufrage? Comment réagir? Réagir? C'est-à-dire, observer, mesurer, réfléchir, juger, évaluer. Pour mieux décider et agir. Pour résister. Pour lutter jusqu'au bout. Et surtout, pour ne jamais désespérer.

NORDICITÉ D'ANTICOSTI

Le « degré de nordicité » d'Anticosti est en effet confirmé par les travaux du géographe Louis-Edmond Hamelin qui accorde à l'île, à partir d'un certain nombre de paramètres qu'il précise longuement, 284 VAPO (valeurs polaires). Ce qui l'amène à situer Anticosti dans le *Moyen Nord*. Hamelin distingue en effet quatre zones nordiques : *Extrême Nord*, *Grand Nord*, *Moyen Nord* et *Pré Nord*. Et c'est alors que l'on découvre avec surprise que Sept-Îles se situe dans le *Pré Nord* avec 133 VAPO... alors qu'Anticosti, pourtant plus au sud, se retrouve avec un coefficient de nordicité plus élevé et, en conséquence, « plus nord » que Sept-Îles! On comprend tout à coup l'auteur qui intitule un sous-chapitre de son étude : « Il y a tant de Nords dans ce Nord » (p. 45). (Voir, pour plus de précisions, *Nordicité canadienne*, Montréal, Hurtubise HMH, coll. Géographie / Les Cahiers du Québec, 1975. Surtout les deux premiers chapitres : « Perception et désignation du Nord » et « Un espace nordique diversifié ».)

Le récit du naufrage du père Crespel à Anticosti en 1736, puisqu'il s'agit bien ici d'abord d'un récit, en contexte nordique (voir encadré ci-dessus), obéit dans une grande mesure au schéma qui structure, anime et dynamise tout récit nordique : la nordicité d'hiver surtout, et ses « conditions extrêmes », interpellent vivement les personnages, les défient, les bousculent, les malmènent, les agressent, et souvent les réduisent à néant. Obligeant ces mêmes personnages, s'ils ne veulent pas succomber très vite, à se mesurer, à se prendre en mains, à se révéler à eux-mêmes et aux autres qui les accompagnent. En tout cas, quelles que soient les particularités des circonstances propres à chaque aventure, elles les obligent à s'adapter, à résister, à combattre, à lutter, à refuser la défaite. Le sens profond des récits nordiques ne serait-il pas en effet dans ce rapport de force entre le Nord et les personnages, qui oblige ceux-ci à aller au bout de leurs limites? Ce que semble dire à sa manière Damase Potvin, dans son *Puyjalon*, en 1938, quand il disserte sur la littérature labradorienne, les misères et les émouvantes péripéties qui vont de pair avec le « rude et terrible voyage d'autrefois au Labrador canadien » : « C'est une littérature instructive, passionnante de lecture à cause des aventures racontées et des faits historiques évoqués¹². » Quelques années plus tard, en 1944, dans *Les Oubliés. Écrivains nordiques*, il précisera son idée en évoquant les personnages dans les « drames poignants qui se déroulent dans des déserts de neige et des régions d'épouvante et de mort. » Il conclura alors que les oeuvres nordiques sont le plus souvent « une perpétuelle leçon d'énergie » exaltant le courage humain¹³.

Or justement, le récit du père Crespel mettra sans cesse de l'avant, tout au long des presque six mois passés à Anticosti, une

inébranlable volonté d'affronter les événements, un refus têtu du découragement et un systématique et absolu rejet de la désespérance. Le 14 novembre (dans la « Lettre Troisième¹⁴ »), en plein naufrage, alors que la mer et le vent se jouent du bateau et de ses passagers, alors qu'on tente de mettre le canot à la mer, Crespel écrit des mots qui seront sans cesse repris, même si c'est d'autres manières, tout au long du tragique hiver passé à Anticosti :

[...] la vuë de la mort, et l'espérance de la retarder donna du courage à tout le monde, et quoique nous fussions sûrs d'être malheureux dans cette Isle inhabitée, du moins pendant plusieurs mois, chacun de nous croïoit gagner beaucoup en s'exposant à tout souffrir pour se conserver à la vie. (38-39)

Un peu plus tard dans le même mois, dans la lettre 4, alors que la décision difficile est prise de rejoindre Mingan, « un endroit situé à la *grande terre du Nord* » (52), malgré les conditions climatiques dangereuses et la longue distance à parcourir, Crespel réaffirme : « Nous étions résolus à surmonter tous ces obstacles; notre situation présente ne nous permettait pas d'en craindre une plus affreuse » (53). Au début décembre, les 17 occupants de la chaloupe maintenant séparés de leurs 13 compagnons qui avaient tenté en vain de les suivre en canot se résignent à manger deux renards, « la crainte de mourir de faim » les empêchant de « laisser aucune occasion de prolonger [leur] vie. » (61) Dans la lettre 5, au milieu décembre, ils doivent se résigner à passer la fin de l'hiver sur le rivage. Alors commence une longue lutte pour la survie « Toute notre ressources étoit de pouvoir prolonger nos jours jusqu'à la fin du mois d'Avril, et d'attendre que les Glaces fussent fonduës afin de pouvoir avec notre Chaloupe achever notre Voïage » (67-68). À la mi-février, deux personnes sont déjà décédées, mais on a trouvé deux canots que des Amérindiens ont laissés sur le rivage avant l'hiver. Et Crespel est persuadé qu'ils vont revenir au printemps, vers la fin mars probablement (78-79). Espoir qu'il réaffirme à son frère à qui il destine ses écrits au début de la lettre suivante, la sixième : « soutenus par l'espérance de voir bientôt finir nos peines » (82). Au milieu d'avril, dans la lettre 7, ils ne sont plus que trois survivants. Comme les vivres manquent et que leur faiblesse augmente, il prend la résolution de partir en canot à la recherche des Sauvages (108). Dans sa prière à Dieu, il

Lui demande surtout de ne pas laisser le désespoir les gagner, mais il ajoute aussitôt, comme dans un sursaut d'énergie : « Mais, Seigneur, si vous n'avez pas encore résolu notre mort, envoyez-nous du secours » (109). Fin avril, ils ont enfin trouvé un Sauvage qu'ils s'efforcent de suivre dans la neige, l'eau et les glaces, « mais l'espérance » les soutient toujours et leur donne du courage (116).

Voilà certes quelques extraits qui disent bien, au fil de la tragédie, le courage de l'homme et sa volonté sans cesse réaffirmée de se battre, en même temps que la foi jamais vacillante du prêtre, qui vient seconder et conforter sa formidable énergie et son sens aiguisé de la « gérance de crise ».

EN NOUVELLE-FRANCE

Un territoire

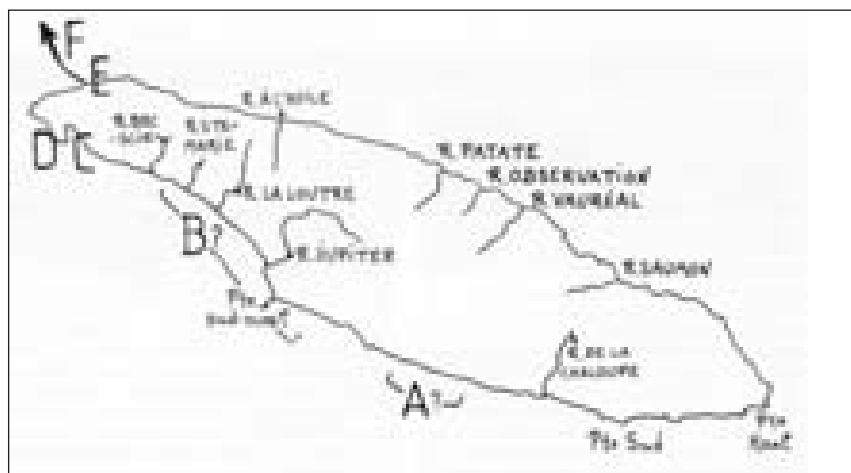
Car rien n'est plus réel que le sol et en même temps plus évocateur [...]. Le sens géographique, et nous dirions plus étroitement le sens topographique, quels auxiliaires pour l'imagination [...] ¹⁵

Dans tous les cas, l'appropriation du territoire engendre son propre récit [...]¹⁶.

Des faits et des expériences

[...] ses supérieurs le jugèrent hautement qualifié pour aller, à titre d'aumônier, suivre les hasards d'une expédition lointaine. (xiv)

Le récollet Emmanuel Crespel arrive au Canada le 8 octobre 1724. Il mûrit pendant deux ans sa vocation religieuse au couvent de son ordre, Saint-Antoine-de-Pade, à Québec. Le 16 mai 1726, il est ordonné prêtre par Mgr de Saint-Vallier. De 1726 à 1728, il est nommé à la mission de Sorel, au fort Richelieu, une desserte étendue et difficile qui l'oblige à se déplacer en canot. Entre juin et septembre 1728, il accompagne, comme aumônier, Monsieur de Lignery qui va combattre les Renards de la région des Grands Lacs. L'été suivant, il retourne dans cette région éloignée, toujours comme aumônier. Entre 1729 et 1732, il est au fort Niagara; puis au fort Frontenac (1733-1735); puis au fort Saint-Frédéric (1735-1736). C'est alors qu'il reçoit de son supérieur une obédience pour retourner en France. Ceci explique qu'entre la fin septembre et le début novembre 1736, il est à Québec où il cherche une occasion pour traverser l'océan : il répondra à la proposition du capitaine Joseph Damours de Freneuse qui a 46 ans d'expé-



Les lettres renvoient, de façon approximative, aux secteurs de la côte ouest d'Anticosti où se sont succédé les principaux épisodes de la tragique aventure des naufragés de *La Renommée* durant l'hiver 1736-1737.

- A. *La Renommée* s'échoue à Anticosti à environ 8 lieues de la Pointe Sud (le 14 novembre 1736)
- B. Près d'une pointe, naufrage du canot avec ses 13 occupants (1er et 2 décembre 1736)
- C. Hivernement des 24 occupants de la chaloupe dans une baie (du 8 décembre 1736 à la fin avril 1737)
- D. Découverte d'un campement amérindien innocupé à environ une heure de marche (5 janvier 1737).
- E. Crespel et ses deux compagnons, les trois seuls survivants, rejoignent la « grande Cabane » (121) des Amérindiens située en face de Mingan (29 avril 1737).
- F. Traversée et arrivée à Mingan (1^{er} et 2 mai 1737).

(Carte : Steve Dubreuil. Voir dans la *Revue d'histoire de la Côte-Nord*, « Une perception de la forêt sauvage de la Nouvelle-France à travers le récit de naufrage du père Emmanuel Crespel à Anticosti (1742) », nos 35-36, juin 2003, p. 9-13.)

rience dans la navigation. Il sera sur son bateau, *La Renommée*, aumônier durant le temps du voyage. *La Renommée* quitte le port de Québec le 3 novembre 1736 avec 54 passagers à bord.

Si l'on s'en tient à ces données dont la plupart sont précisées par Crespel lui-même dans les deux premières lettres de son récit, on admettra que sa connaissance du pays est multiple et surtout bien concrète, résultats d'événements qui sont autant d'aventures qui ont mis plus d'une fois à rude épreuve son endurance physique et morale. Ses voyages hasardeux et difficiles lui ont appris à vivre sous la tente, à diriger seul un canot, à endurer les rigueurs du froid et des privations et à côtoyer les Amérindiens dont il a appris la langue. On comprend alors qu'il puisse résumer ses deux premières lettres avec une assurance évidente et une fierté certaine : « Voilà, Mon cher frère, le récit abrégé des Courses que j'ai faites dans une partie de la *Nouvelle-France*. Ceux qui ont voyagé dans ce Pais, peuvent voir que je connois le terrain, ce à quoi je me suis plus particulièrement attaché. » (30) Quant à ceux qui seraient insatisfaits et qui voudraient en savoir davantage, il les renvoie aux relations nombreuses de « quantité de Voïageurs » (30). Mais l'endurance physique, l'expérience et les connaissances suffisent-elles à faire du père Crespel la personne la plus apte à affronter les rudes épreuves qui attendent les naufragés sur l'île d'Anticosti?

Des traits de caractère et des valeurs

En réalité, les deux premières lettres de Crespel qui veulent, c'est évident, attester de la compétence du narrateur en même temps que de la véracité du récit, tracent aussi le portrait psychologique et moral de celui qui, au fil de la narration, deviendra, un peu malgré lui, le personnage central. Une sorte de héros toujours modeste, mais dont la modestie ne ferait paradoxalement que fonder davantage le rôle et l'envergure.

Crespel restera toujours, et même au cœur de la tragédie, un homme sensible, sensible aux autres surtout. Dès le début de son récit, il précise une des lignes de force de son comportement : « le Cœur » y occupera la première place, avant « l'Esprit » qui ne voit pas toujours de la même manière (2). Cette sensibilité aux autres sera à la fois synonyme d'accueil et de réserve. En expédition, il est vivement touché par l'insistance des Amérindiens qui veulent partager les

produits de leur chasse; il évoque alors leur « humanité » et leur « générosité » (8). Mais cette même sensibilité le déstabilise et le révolte quand il voit les mêmes personnes torturer leurs prisonniers. Le spectacle « horrible » dont il est témoin illustre une « opposition de sentiments » qu'il ne comprend pas et qu'il condamne sans hésiter (10-11). Ce qui l'amène à préciser autrement sa pensée : la « modération » devrait toujours guider l'humain, car elle est une autre façon de respecter « la Nature » (13), car elle est aussi « le partage des bons Cœurs » (14). La sensibilité vive de Crespel marquera forcément la démarche du narrateur qui fait du « Cœur » le lieu de rencontre entre l'émetteur et le récepteur : en écrivant avec son cœur, c'est le cœur de son frère qu'il espère toucher¹⁷. Il espère exciter sa curiosité certes, mais surtout susciter son attendrissement, sa tristesse et sa compassion. Il écrit, précise-t-il, pour « les bons cœurs », sensibles au malheur des autres. Car « [qui] ne s'attendrit point sur les maux de ses Frères, porte, pour ainsi dire, un caractère de réprobation qui le sépare avec justice de l'humaine Société. » (30-31) On voit ici comment le narrateur prend en charge son récit dont l'une des stratégies sera justement de miser sur la sensibilité. La prétention à la vérité en sera une autre affirmée résolument : la « Vérité » sans les ornements de la fiction (2).

Mais la sensibilité du père Crespel n'est pas signe de faiblesse et surtout pas de mollesse, elle est plutôt une approche qui vient supporter et éclairer un esprit déterminé, qui n'ignore jamais qu'il arrive dans un pays où il a beaucoup à observer et à apprendre. Son désir d'œuvrer dans les pays de mission est déjà présent quand il rentre au couvent et il ne cessera de solliciter ses supérieurs qui lui donneront enfin « la permission de passer dans le *Nouveau-Monde* » (3). Mais son apprentissage du pays et de ses dures réalités, pour un Européen, synonymes de rupture et de différences, géographique, climatique, politique, et culturelle, il le fera au cours de ses nombreuses expéditions comme aumônier accompagnant des armées où se côtoient soldats et Amérindiens. Les mini-récits qui relatent chacune des expéditions révèlent un regard attentif qui permet au narrateur de décrire les lacs traversés, les obstacles à surmonter et les dangers à affronter. L'hiver passé au fort Frédéric est particulièrement éprouvant : distances, froid, neige, manque de nourriture, maladies, scorbut (28-29). Et en été, ce n'est

guère mieux « car la fièvre nous surprit tous et pas un ne put jouir des agréments de la campagne. » (p. 29)¹⁸ La rencontre de Crespel déjà évoquée avec les Amérindiens est révélatrice de sa rapide « préhension » de son nouvel environnement humain et culturel et de la nécessité de s'y adapter pour pouvoir être autre chose qu'un acteur impuissant. Quand il les observe alors qu'ils torturent leurs prisonniers, il voudrait intervenir, mais il ne connaît pas encore leur langue et il n'y a sur place aucun interprète (10-11). Et quand il en trouvera un, il sera comme Montaigne insatisfait de son « truchement »; lui aussi doutera de la capacité de celui-ci à bien rendre sa pensée et en éprouvera une évidente frustration (13-15). Il comprendra encore mieux l'impérative nécessité de maîtriser la langue « du Pais » quand il verra son confrère de Détroit la manier avec facilité, ce qui le rend cher « à plusieurs Sauvages ». Et de tirer tout de suite sa propre conclusion qui montre sa constante observation et étude de la nature humaine : « L'Affabilité attire de la confiance » (23). On est alors en 1730. Deux ans plus tard, en 1732, il précisera visiblement satisfait : « j'apprends pendant ce temps assez de la Langue des *Iroquois* et des *Ooutaouïacs* pour m'entretenir avec eux » (24). Et le narrateur toujours soucieux de l'impact de son texte interpellera discrètement son lecteur en ajoutant : « dans la suite vous verrez qu'elle me fut d'une grande utilité, et qu'elle me sauva la vie. » (24) Crespel, toujours en éveil, est toujours tout attentif à ce qu'il voit, à ce qu'il fait, à ce qu'il décide; mais aussi, à ce qu'il écrit.

Au fond, la lecture des deux premières lettres de Crespel donne de l'homme une image extrêmement rassurante et compétente et, disons-le, sympathique. L'observateur attentionné des réalités physiques et humaines surtout, s'efforce de comprendre et d'analyser pour mieux réagir, mais surtout pour mieux décider, agir et s'impliquer. Certes, Crespel réagit d'abord, très souvent, avec le cœur, mais c'est aussi un homme de réflexion, de raisonnement et de jugement qui croit qu'un esprit est « cultivé par l'étude » (24) et qui est sensible au « sens droit » et au « jugement solide et profond » qui rendent les hommes « admirables » (23). Crespel n'est peut-être pas un très grand intellectuel, mais par sa formation et ses études, c'est quelqu'un qui est porté à intervenir, par la parole, pour expliquer, débattre et convaincre. Quand il voit les Amérindiens torturer les captifs,

il se désolait surtout de ne pouvoir leur représenter ce qu'il voit « de condamnable dans leur procédé » (11). Plus loin, alors qu'un Iroquois s'explique, il tente par le biais d'un interprète de lui montrer le « défectueux » de sa réponse. Son argumentation d'ordre moral surtout, mais aussi d'ordre religieux (13-14), fait alors intervenir « le droit de la guerre » des Européens qui permet de « simplement ôter la vie », mais pas de prendre plaisir à torturer (14). Et quand l'ordre du départ arrive, il se voit priver de lui faire dire encore « quelques raisons » (15). Doit-on se surprendre alors de le voir tenter parfois des comparaisons qui sont aussi des jugements où se révèle un esprit qui a un goût évident du débat et de la pointe. La générosité des Amérindiens qui insistent pour partager leur nourriture l'amène à penser que « le titre de barbares » conviendrait davantage à certains Européens qu'aux « Habitants de l'Amérique » (8)¹⁹. Il se permet même un jugement lapidaire et sans appel sur l'expédition contre les Renards, qui manifeste une indépendance d'esprit certaine : « une démarche absolument inutile » (18).

Mais la compétence et la sage assurance du père Crespel sont aussi redevables pour une grande part à son état ecclésiastique, qu'il appellera ailleurs son « Caractère » (73), qui lui confère une prestance et une autorité qui ne seront jamais discutées et qui lui seront si précieuses durant les six mois passés à Anticosti, dans certaines circonstances surtout. Mais jamais, chez ce religieux, d'attitudes ostentatoires et outrageusement autoritaires; mais plutôt une fine conscience de son emprise dont il n'usera qu'à bon escient et avec une intelligence et une mesure remarquables, comme un bon gestionnaire de crise, toujours en tenant compte des situations et des circonstances, comme pour mieux se mesurer à leur tragique démesure. La même discrétion se remarque dans les deux premières lettres : le prêtre s'y rencontre bien sûr, mais sans occuper le devant de la scène. Le père Crespel est d'abord un religieux soumis qui obéit à ses supérieurs et à son évêque sans rechigner quand on lui demande de s'éloigner à répétition de Québec ou d'y revenir (3-5, 19, etc.). En expédition, il assume comme il se doit les devoirs de sa charge d'aumônier militaire : il dit la messe, bénit des drapeaux, mais enterre aussi des soldats que la fatigue ou la maladie leur ont enlevés (7). Il doit parfois s'adapter aux circonstances : le fort Niagara n'ayant pu être ravitaillé pour l'hiver, il

manque de vin pour dire la messe et s'empresse de célébrer Pâques dès que les vivres arrivent, « le premier jour de mai » 1730 (21). Sa religion et ses valeurs déterminent par ailleurs ses interventions et la nature de ses propos : s'il condamne la torture, c'est parce la religion exige que nous soyons « humains les uns envers les autres » et parce que le pardon est « une vertu dont la pratique nous est expressément ordonnée par le Ciel » (13). Enfin, si la modération, « partage des bons Cœurs », est si importante à ses yeux, c'est parce qu'elle « fait admirer et aimer la Religion chrétienne, et conséquemment ceux qui la professent. » (14) Le devoir du prêtre ne se limite donc pas aux exercices spirituels, il exige aussi, quand c'est nécessaire, la prise de parole. On verra qu'à Anticosti, il en usera à maintes reprises. Dans les circonstances les plus tragiques, l'éloquence du père Crespel sera déterminante, relançant la marche du récit, ponctuant sa progression et rehaussant son ton. Mais le récollet Crespel n'a rien du moine austère. Il dit volontiers son goût pour la société, les échanges et un certain bien-être. Il a du plaisir à « lier conversation » avec les Amérindiens. Son hiver 1732-1733 au couvent de Québec l'amène ailleurs à se confier : « Ce fut pour moi une grande satisfaction de passer là cette saison rigoureuse; si l'on n'y a point de superflus, du moins n'y manque-t-on pas du nécessaire, et, ce qui n'est pas le plus petit agrément, on y reçoit des nouvelles de sa Patrie, et on y retrouve des gens avec qui l'on peut s'en entretenir. » (25) Il reconnaît volontiers les difficultés et avoue plus loin que l'épisode du fort Frédéric commençait à lui être « à charge » quand il reçut de son supérieur « une Obédience pour retourner en France » (29). Et l'évidente sérénité de son confrère de Détroit l'amène à conclure : « En un mot, il étoit heureux à la façon dont les Hommes doivent l'être pour ne point rougir de leur bonheur. » (24) Décidément, chez le père Crespel, la sensibilité nuance, tempère, équilibre et humanise sans cesse le personnage.

Le père Crespel était-il prêt à affronter l'épreuve qui l'attendait à la fin de l'automne 1736 sur les rivages de la sauvage et lointaine Anticosti? Ou plutôt, était-il le mieux préparé? Assurément, ses expériences et ses connaissances seraient des atouts importants. Mais pas forcément suffisants. Car pour affronter l'implacable hiver nordique sur l'île d'Anticosti, il fallait encore une grande résistance physique.

Mais pour sauver les autres ou les accompagner dans la mort? L'état religieux était-il suffisant? Car que pourrait faire un homme de prière qui ne serait pas guidé et secondé par un homme sensible, mais surtout attentif, lucide, perspicace et déterminé? Comment gérer le Nord à Anticosti durant tout un hiver quand on est prêtre et qu'on a autour de soi 53 compagnons de voyage à sauver?

« GÉRER LE NORD » À ANTICOSTI, DURANT L'HIVER 1736-1737

La Renommée

Ce Bâtiment étoit neuf, bon voilier, commode, chargé de trois cents tonneaux, et armé de quatorze pièces de Canons. Plusieurs Messieurs demandèrent, pour leur sureté et leur agrément, à passer avec nous, de sorte que nous étions cinquante-quatre hommes sur ce Vaisseau. (35)

Petite chronologie d'un naufrage

1736

- **3 novembre** *La Renommée* quitte Québec « avec plusieurs autres Navires » (35).
- **14 novembre** *La Renommée* fait naufrage à Anticosti. Elle essaye de « faire Côte », mais s'échoue « à un quart de lieu de terre, sur la pointe d'une batture de Roches plates ». Le navire donne des « coups de talon » et l'eau y pénètre en abondance. À bord, « c'est le désordre général » (37-38).
- **Du 16 au 26 novembre** Le froid s'installe et *La Renommée* prise par les glaces est bientôt « inaccessible » (51). Une décision est prise : rejoindre le poste de Mingan « à la grande terre du Nord » (52).
- **27 novembre** Départ de la chaloupe (17 hommes) et du canot (13 hommes) après un adieu « des plus tendres », des larmes et des pressentiments funestes (56). Sur le lieu du naufrage, 24 hommes demeurent.
- **2 décembre** Le canot, par mauvais temps, incapable de doubler une pointe, est renvoyé vers la terre. Alors la chaloupe perd de vue le canot. C'est bientôt « la consternation la plus affreuse » (58).
- **Début décembre** Le froid s'installe, fige les glaces et emprisonne de façon définitive la chaloupe. Il faut dès lors se résigner à s'organiser pour tenir « jusqu'à la fin du mois d'Avril » (67).
- **25 décembre** Le père Crespel célèbre la messe de Noël. Après la messe, il fait « un petit discours pour exhorter [ses] gens à la patience » (71).

1737

- **1^{er} et 2 janvier** Pluie forte. Vents violents. Les vagues emportent la chaloupe au large. Le désespoir gagne la plupart des naufragés. Crespel juge qu'il doit intervenir et fait avec succès sa « remontrance » (75).
- **5 janvier** Deux hommes partis à la recherche de la chaloupe découvrent, en bordure du bois, une petite cabane et deux canots d'écorce (appartenant très probablement à des Amérindiens).
- **Janvier et février** Période difficile. Décès de six naufragés.
- **Mars** Période de grands froids. Nombreux décès.
- **1^{er} et 2 avril** Rencontre d'un Amérindien qui promet de revenir le lendemain avec du gibier. Mais il ne reviendra pas. Le second canot est alors ramené au campement.
- **Fin avril** Ils ne sont plus que trois survivants. Les vivres sont épuisés. Crespel décide qu'il faut partir en canot à la recherche d'Amérindiens. Mais un soudain coup de fusil leur permet d'en retracer un qu'ils obligeront à les nourrir. Il les conduira à son campement où un Ancien les accueille. Ils sont sauvés.
- **1^{er} et 2 mai** Départ d'une chaloupe pour le poste de Mingan. Le 2, le maître du poste, Volant, arme une chaloupe qui retourne sur le lieu du naufrage (quatre hommes ont survécu, mais l'un d'eux décède). Quant aux 13 hommes du canot, ils sont tous décédés.
- **Du début mai au début juin** Les six rescapés demeurent à Mingan six semaines, remerciant Dieu et priant pour les 48 qui avaient péri dans le naufrage. L'un d'eux, Léger, quitte « pour *Labrador* » où il espère trouver un navire de Saint-Malo pour passer en France (132).
- **Du 8 au 13 juin** Crespel et ses cinq compagnons quittent Mingan le 8 juin pour Québec où ils débarquent le 13 au soir. On les croyait en France et on les presse de questions.

Gérer les événements

Trouver une énergie introuvable ou périr²⁰.

[...] retarder la mort (94)

Gérer les événements ou gérer les éléments? Ne sont-ce pas en réalité les seconds qui déterminent les premiers? Peut-on gérer Anticosti, cette île redoutée des marins, à éviter à tout prix, particulièrement dangereuse durant les tempêtes d'automne? Cette île inhabitée en hiver qui

retient prisonniers ceux qui y font naufrage en novembre alors que la navigation sur le fleuve fait relâche. Ce que Crespel prend la peine d'expliquer à ses compagnons et à son lecteur (51). Alors, comment réagir? De deux façons : la première, proposée très vite par le père Crespel, en essayant de « trouver l'occasion de sortir de cette Isle déserte » (51), ce que tenteront de faire une partie des naufragés. En vain. La seconde, imposée le plus souvent par les éléments et les circonstances, en se résignant à passer l'hiver sur l'île, ce qui signifie tenter de survivre jusqu'au printemps. Mais dans les deux cas, c'est affronter un Nord de plus en plus menaçant qui prend ici diverses figures tout aussi agressantes les unes que les autres (l'eau, la mer, les vagues, la pluie, la neige, la glace, le froid, le vent, etc.). Dans un premier temps, il faut préserver d'abord tout ce qui est de première nécessité dans les circonstances : certains objets et certains matériaux prennent alors une grande importance. Pas moyen de quitter l'île sans canot ou sans chaloupe. Pas moyen d'y passer l'hiver sans vivres pour se nourrir, sans cabane pour se protéger et sans bois pour faire du feu.

La chaloupe permet d'abord de rejoindre la rive et de retourner au navire y chercher ceux qui y sont restés pour la nuit. Mais aussi de ramener à terre des vivres, des outils et du matériel qui serviront soit à réparer l'embarcation (du goudron par exemple), soit à fendre du bois (une hache par exemple), soit à recouvrir les cabanes (« quelques voiles pour cabaner ») (44-46). Chaloupe et canot deviennent d'une extrême importance lorsque la décision sera prise de se rendre à Mingan (17 hommes dans la chaloupe; 13, dans le canot). On comprend alors la place que le narrateur lui accorde dans son récit lorsqu'il nous montre ses occupants la délestant de son contenu pour lui éviter de se briser sur les rochers, s'efforçant toujours de la protéger, la réparant (60-66) ou s'épuisant à vouloir la récupérer alors que, prise dans les glaces, elle ressemble à « une petite montagne » (78). Sans elle, en effet, comment se rendre à Mingan au printemps? On comprend alors « la consternation » et le « désespoir » ressentis quand le 1^{er} janvier 1737 un vent de nord très violent emporte la chaloupe (72-73). Et aussi le sursaut d'espérance que leur donne le 5 janvier la découverte de deux canots d'écorce. Tout de suite, Crespel comprend « qu'il y avait des Sauvages dans l'île et que, vers la fin

de Mars, ils pourraient [les] secourir lorsqu'ils reviendraient à leur cabane pour reprendre leurs canots. » (77-78) Trois mois plus tard, au début avril, un Amérindien rencontré promet de revenir le lendemain, mais n'en fait rien. On veut le retrouver, mais il a fui avec son canot. Crespel qui sait la peur de la maladie des Amérindiens comprend son comportement et voit l'urgence de « prendre des mesures » : « le parti » est dès lors pris de ramener au camp le second canot que l'on attache solidement à un arbre (103-104). C'est ce canot qui sauvera les trois derniers survivants. Car Crespel prend alors « la résolution », malgré des risques évidents, « de chercher les Sauvages » dont ils attendent l'arrivée, et de se servir « pour cet effet de leur Canot ». Il ajoute aussi : « je sçavois parfaitement canotter » et que, s'il le faut, il courra le risque de traverser à Mingan en canot (108). Finalement, c'est dans la chaloupe des Amérindiens qui les ont recueillis que, le 1^{er} mai 1737, les trois rescapés traverseront à « la grande terre » (127). Mais comme le vent tombe tout à coup, Crespel va insister auprès de l'Ancien pour finir la traversée en canot d'écorce, escorté par deux hommes (127). Et dès le lendemain, le 2 mai, une chaloupe armée par le maître de poste de Mingan, Volant, s'en va explorer les rives d'Anticosti pour voir ce qui était arrivé aux 24 personnes restées sur le lieu du naufrage et aux 13 hommes du canot qui n'avaient pu suivre la chaloupe où se trouvait le père Crespel²¹.

Mais que faire dès le début décembre alors que le froid augmente, que la baie est glacée et que la chaloupe est « prise de tous côtés » (65-66)? Il faut la vider de tout ce qui est essentiel et prendre forcément le « parti » de s'installer pour l'hiver, pour environ cinq mois. Alors Crespel et ses compagnons construisent trois cabanes que l'on recouvre de branches de sapin : une pour lui et le capitaine²², une plus grande pour les matelots et une plus petite pour les vivres. Et il fait l'inventaire des « meubles des Appartements », ô combien essentiels eux aussi : un pot de fer pour chauffer le goudron, qui sert aussi de chaudière, une seule hache²³, et des couvertures à demi brûlées. Et le narrateur d'insister : « Sans le pot, il nous étoit impossible de rien faire cuire pour nous sustenter, sans la hache nous ne pouvions avoir de bois pour faire du feu, et sans nos couvertures, toutes mauvaises qu'elles étoient, il n'y avoit pas moyen de résister pendant la nuit au froid excessif qu'il faisoit. » (67) En mars, un vent

de nord très violent et une neige abondante qui remplit la cabane et éteint le feu oblige Crespel et ses compagnons à rejoindre celle des matelots pour « [se] mettre ensemble et [se] serrer les uns auprès des autres » (89). Ils sont trois jours sans sortir et sans manger, quatre ou cinq matelots meurent de froid. Le samedi, Crespel prend la résolution de sortir, mais le bois est inaccessible et il doit se résoudre à faire de la colle « à froid » qui les rend tous malades (90-91). Le lendemain, la température étant plus clémente, ils réussissent au prix d'efforts qui auraient pu leur coûter la vie à se procurer du bois²⁴, à allumer du feu et à faire une colle « fort claire ». Ils prennent alors la décision de revenir à leur « première demeure » plus petite et plus chaude : ils la vident de sa neige, la regarnissent de branches de sapin, la réchauffent et y ramènent leurs compagnons malades (91-92).

Voilà quelques exemples parmi d'autres qui montrent un homme toujours attentif à la dure réalité de l'hiver et à ses conséquences possibles, qui ne cesse de réagir pour agir encore et prendre des initiatives auxquelles les autres, visiblement dépassés ou mal en point, n'ont d'autre choix que de se rallier. Crespel dont l'énergie n'en finit pas de nous surprendre sait d'expérience que le Nord gagne si on cesse de lutter contre lui, que la meilleure façon de se battre est un mélange de défi et de prudence. Cette prudence du père Crespel est particulièrement vigilante sur un autre point, peut-être encore plus vital que les autres : la nourriture. S'il est une réalité qu'il faut gérer très tôt et sans relâche, c'est bien celle-là. Car une cabane pour s'abriter et du bois pour se chauffer n'assurent pas à eux seuls la survie : sans nourriture, on s'épuise, on s'affaiblit, on devient vite malade... et on meurt. Rien de surprenant donc que la plume du narrateur ne cesse d'évoquer et de ré-évoquer la question des vivres, parfois en passant, mais parfois aussi de façon généreusement détaillée. Cette question se pose dès que le bateau fait naufrage. Crespel note ici la prévoyance, dans le désordre général, du canonier qui remonte vers l'entrepont le matériel de première nécessité et des biscuits notamment (38). Dès le lendemain, le canot ramène des vivres du navire et la faim se faisant sentir, ils prennent un modeste repas²⁵. Déjà, est signalé le souci de « ménager » pour ne pas « manquer si tôt de Vivres » (45). Dès les premiers jours, les naufragés doivent se contenter d'un repas par jour; la « prudence » l'exige et

l'analyse de leur situation aussi²⁶. Au départ de la chaloupe et du canot, Crespel ne ménage pas ses conseils de prudence à ceux qui demeurent sur place : mieux vaut se priver pour avoir de la nourriture de reste plutôt que d'en manquer (56). Et il faut « profiter de tout » plutôt que de « mourir de faim » : deux renards tués et mangés aident à ménager les provisions (61). Contraints de se résigner à passer l'hiver sur l'île, les occupants de la chaloupe construisent trois cabanes dont une petite pour les vivres, « précaution nécessaire » pour mieux la contrôler (66). À partir de ce moment, le défi est de tenir jusqu'en avril, d'où, « dans cette conjoncture », la nécessité de bien maîtriser la situation. Or, pour Crespel, maîtriser une situation, c'est d'abord bien l'analyser pour la gérer; et pour le narrateur, la décrire²⁷. En mars, les vivres diminuent²⁸ et Crespel conclut à la nécessité de « penser à chercher d'autres moyens de vivre » (93-94). Alors, lui et Léger vont ramasser sur le rivage, à marée basse, des coquillages, « des espèces d'Huitres » qu'il trouve bonnes. Mais il faut se mouiller, et les pieds et les mains gèlent. Il est bien conscient des conséquences et des dangers, mais la détermination l'emporte toujours : « il fallait vire ou plutôt retarder de quelques jours le moment de notre mort » (94). Un mois plus tard, ils ne sont plus que trois (Crespel, Léger et Fürst). Il ne leur reste plus alors qu'un petit jambon (107). Crespel, qui toujours analyse et décide en fonction de la réalité du moment, prend alors « la résolution » de partir en canot à la recherche des Amérindiens (108). Et quand Léger et lui en rejoignent un qui s'enfuit, il coupe court à toute explication et exige d'abord de la nourriture²⁹. L'Amérindien doit partager un « Ours presque entier ». Ils mangent, retrouvent Fürst qui, trop faible, n'a pu les suivre, le nourrissent et mettent « le pot au feu » pour pouvoir toute la nuit s'alimenter du bouillon (111-112). Arrivé au campement des Amérindiens, l'Ancien qui les accueille ordonne qu'on cuise pour eux de la viande et des pois (que Crespel a toujours gardés précieusement avec lui) (122). Et pendant deux jours, la « viande d'Ours et de Caribou ne [...] manqua point » (126).

Crespel, « gestionnaire de crise », et de façon plus précise ici, « gestionnaire de situations extrêmes en contexte nordique », se révélera toujours dans le récit un personnage d'une envergure exceptionnelle. Son expérience et sa volonté jamais défaillante de survie l'amènent à ne jamais s'éloigner de la réalité et de la « conjoncture » qui en

découle, qu'il faut alors analyser en réfléchissant et maîtriser en décidant et en agissant. S'assurer de pouvoir disposer d'une chaloupe ou d'un canot, construire un abri, être en mesure de couper du bois pour faire du feu, et exercer sur la nourriture une vigilance de tous les instants, voilà quelles sont d'abord les préoccupations premières du père Crespel. Et dans ces circonstances, le prêtre sait toujours s'effacer et laisser toute la place à l'homme compétent, à l'« homme de terrain ».

Gérer les autres

Mais quand il s'agira de gérer les personnes, très souvent le prêtre viendra seconder l'homme ou se confondra avec lui dans des interventions où la sensibilité de Crespel se manifestera d'abord dans un premier mouvement, mais en n'empêchant jamais cependant la lucidité et l'esprit de réflexion et de décision de reprendre très vite la place qui leur revient forcément dans les circonstances. Surtout si on refuse de se rendre, surtout si on veut continuer à lutter et à se battre contre les assauts du Nord. Gérer les autres? C'est-à-dire surtout, gérer le groupe, gérer les personnes, gérer les corps, mais aussi les émotions, la douleur morale et le désespoir toujours prêt à s'installer.

Gérer le groupe. Gérer les personnes. Première grave décision à prendre dans les jours qui suivent le naufrage alors que l'impossibilité de rejoindre le navire et les conditions climatiques difficiles font naître chez plusieurs désespoirs et découragement (51-52). Très vite, Crespel voit la nécessité de « prendre un parti » : rejoindre Mingan, malgré les difficultés à vaincre pour y arriver (52). Il conclut : « Nous étions résolus à surmonter tous ces obstacles » (53). Mais une « réflexion » tout à coup les arrête : il faudrait forcément se séparer « ou se résoudre à mourir tous en cet endroit au bout de six semaines » (53). Alors, Crespel doit expliquer et argumenter pour convaincre. Mais qui va rester? Il est prêt quant à lui à demeurer sur place. Les autres s'y opposent très vite : il connaît la langue du pays et il promet de revenir, or la parole d'un prêtre l'emporte sur celle « d'un simple Particulier » (55). La séparation sera difficile et douloureuse : on s'embrasse, on pleure et on pressent un avenir sombre (56). Bientôt, le vent et la mer séparent chaloupe et canot; celui-ci qui ne peut franchir une pointe est rejeté vers la terre « où la mer brise toujours plus qu'au Large » (59). C'est la consternation. Une fois à terre, ceux de la chaloupe feront du feu et des recherches, mais « inutile-

ment » et « en vain » (59-61). Même s'il est peu question de ceux qui sont restés au premier lieu du naufrage dans la suite du récit qui ne concernera désormais que les 17 occupants de la chaloupe³⁰, le père Crespel ne les oublie pas et dès qu'il a rejoint Mingan, il presse Volant d'armer une chaloupe pour « aller les secourir » et voir si « quelqu'un des treize hommes du canot vivoit encore » (129). On le sait, trois seulement reviendront à Mingan, qu'il faudra bien soigner « pour les mettre en état de partir avec [eux] pour Québec » (130). Mais gérer les personnes, c'est aussi, quand il le faut, négocier préférentiellement ou menacer si c'est nécessaire. C'est ce que Crespel devra faire avec les Amérindiens qu'il rencontre et qui, finalement, le sauveront, lui et ses deux compagnons. Le premier Amérindien avec qui il s'entretient ne revient pas comme promis le lendemain (102). Crespel qui a déjà côtoyés des Amérindiens devine la raison : « les Sauvages craignent la mort plus que personne » (103) et « l'épave » des morts et la vue des malades l'aura sûrement effrayé. D'où la décision de Crespel de s'emparer du second canot (103-104). Et de ne pas laisser s'enfuir celui que les trois survivants retrouveront plus tard, qu'ils rejoignent parce que son fils ralentit sa marche, « circonstance qui fit notre salut » constate le narrateur (110). En position de force : ils sont « deux contre un, bien armés », Crespel peut exiger de lui de la nourriture et l'obliger à construire un traîneau pour y mettre son canot. Il menace de le traiter « fort mal » s'il ne les conduit pas à sa chaloupe. Mais la violence met Crespel mal à l'aise et il préfère plutôt le ménager tout en le surveillant étroitement (112). Arrivé au campement des Amérindiens, Crespel qui comprend que leur sort dépend d'eux, prend le « ton de suppliant », le seul possible dans les circonstances (121). Voyant les bonnes dispositions de l'Ancien, il lui offrira son fusil (125). Et en route pour Mingan, alors que le vent cesse, il négocie avec lui l'aide d'un canot d'écorce et de deux compagnons contre une promesse de tabac et d'eau-de-vie (127). Arrivé à Mingan, soucieux de sa parole, il pressera Volant de remplir sa promesse (128).

Gérer les corps. On sait l'attention que Crespel porte à la gestion des vivres. Mais les règles que Crespel établit ne versent jamais dans une sorte d'intransigeance qui pourrait se retourner contre lui et ses compagnons ; quand il voit les matelots de la chaloupe affaiblis, il comprend qu'il

doit les bien traiter pour leur redonner des forces : et il fait cuire de la viande alors qu'on ne mange depuis le naufrage que de la morue salée ou crue et de la colle (57-58). Mais une fois installés pour l'hiver, la gestion des vivres s'impose avec plus de rigueur. La survie des corps en dépend et la construction d'une petite cabane pour les protéger prend tout son sens. Mais elle révèle surtout la profonde connaissance de Crespel de la nature humaine et de ses faiblesses possibles dont il faut se protéger : « un petit endroit où personne ne pouvait entrer qu'en présence de tous les autres. » (66)³¹ Maintenir les corps en vie signifie aussi les garder le plus longtemps possible en santé. Pour Crespel, cela veut dire s'occuper, agir, se dépenser. Quand il donne ses conseils avant de quitter ses 24 compagnons qui restent au lieu du naufrage, il évoque la nécessité de ménager les vivres bien sûr, mais il ajoute : « je leur dis [...] qu'ils devoient s'entretenir dans un exercice continuel pour écarter d'eux la maladie, et ne point tomber dans le découragement » (55). Installés pour l'hiver, les tâches sont bientôt distribuées : « Ce n'étoit pas assez d'avoir fixé la quantité de nourriture que nous devions prendre; il falloit encore régler quelles seroient nos occupations. » (68-69). Léger, Basile et Crespel se chargeront de la coupe du bois, d'autres, de le porter, d'autres enfin, d'entretenir le chemin pour aller dans la forêt (69). Crespel montre alors l'exemple en choisissant de couper le bois, exercice « violent » qui, selon lui, chasse les mauvaises humeurs, éloigne la fièvre et protège du mauvais air. La fatigue « extrême » et « assidue » s'impose donc, et il y a tout à craindre à la négliger (70). Et il est tout fier de dire à son frère que c'est à ces exercices qu'il a dû sa « conservation » (69). En mars, la neige qui tombe, abondante, les oblige à se regrouper dans la même cabane pour avoir plus chaud, mais après trois jours sans sortir et se nourrir, Crespel comprend qu'ils vont tous mourir s'il ne réagit pas : alors il s'oblige à retourner au bois malgré le froid et la fatigue (90-91). Surtout qu'à cette époque, la mort fait des ravages³² et que la maladie fait souffrir la plupart de ceux qui sont encore en vie. Dans cette nouvelle situation de plus en plus tragique, Crespel ne baisse pas les bras : le soin des âmes ne dispense pas l'homme sensible et le prêtre de panser les « playes », même s'il faut le faire avec de l'urine, même si les linges qu'il enlève emportent avec eux des « lambeaux de chair », même si la corruption répand « un air infecté aux environs même de la

Cabane » (100). En effet, l'état des malades, en mars, va se dégradant sans cesse, la « Cangrène » se mettant dans leurs jambes. Et comme personne ne peut les panser, il doit se charger « de ce soin ». Ce qu'il explique avec beaucoup de franchise, sans chercher à dissimuler les difficultés à surmonter.

[...] il étoit de mon devoir de donner l'exemple de cette Charité qui est la base de notre sainte religion; je fus pourtant combattu quelques moments entre le mérite de remplir mes obligations, et le danger qu'il y avoit à m'en acquitter; Dieu me fit la grace de triompher de ma répugnance; mon devoir l'emporta, et quoique le tems auquel je pansois les playes de mes Camarades fût pour moi le plus cruel de la journée, jamais je ne rallentis les soins que je leur devois. (100-101)

Le narrateur annonce à la fin de la lettre 6 qu'il n'hésitera pas dans sa prochaine lettre à décrire les plaies en détails pour que ses lecteurs puissent mieux juger de sa situation difficile et du bien fondé de sa « répugnance » (95). Ce qu'il fera avec un réalisme surprenant, une sorte de naturalisme qu'il assume et défend³³ : il ne veut pas en imposer, mais seulement donner une image d'une vérité « encore plus horrible » (100). Il précise alors : « J'étois obligé de les panser à plusieurs reprises, l'infection qui en sortait étoit si grande qu'il me falloit prendre l'air à chaque instant pour n'en être point suffoqué. » (100) Crespel, tout au long de la tragique aventure vécue à Anticosti, ne sera jamais insensible à la souffrance des malades à laquelle il compatit en mêlant ses larmes aux leurs (101), et à la maladie qu'il s'efforce de soulager du mieux qu'il peut. Par ailleurs, l'agonie des mourants qu'il accompagne vers la mort l'éprouve aussi beaucoup. Surtout quand il s'agit des plus jeunes dont il décrit plus longuement les souffrances : celles des Foucault (93), Vaillant et Senneville (105) qui le font rougir, car il n'aurait pas à les consoler, selon lui, le même courage qu'ils manifestent à souffrir (105-106). Mais il se sent récompensé de ses peines par la reconnaissance de ceux qu'il soigne ou aide à mourir : des liens se tissent qui lui redonnent du plaisir, des forces et du courage (95-96). Quant aux cadavres, ils s'entassent autour des cabanes parce que les autres manquent de force et de courage pour les transporter ailleurs, mais aussi parce qu'ils pensent tous que le froid excessif limite les dangers de la corruption (84).

Le Nord éprouve donc les corps, les fait souffrir et les fait mourir. Mais il malmène aussi les esprits, la raison et l'équilibre. Il fragilise, déstabilise, provoque des réactions démesurées et souvent le désespoir, situation la plus inquiétante semble-t-il pour Crespel, autant pour l'homme que pour le prêtre. Il peut même conduire à la folie : « Tourillet contre-Maître, du département de *Brest*, avoit le cerveau troublé » (130). Dans les moments d'émotion intense, il faut donc à nouveau gérer. Par exemple le « désordre général » qui suit le naufrage : ce que fait le canonier qui a la présence d'esprit de sauver nourriture et objets de première nécessité (38). Ce que fait aussi tel autre qui retient la chaloupe alors que tous ses occupants s'empressent d'en sortir, geste que note Crespel qui remarque : « nous étions perdus sans cette précaution » (42). La décision de rejoindre Mingan est aussi une façon de contrer le « désespoir » (51). C'est alors que Crespel doit intervenir par la parole et le raisonnement pour la première fois. Le récit passe tout à coup du « nous » au « je » : « Je fis entendre [...], j'ajoutai [...], je représentai [...], je finis par leur dire [...] » (53-54). Dans les circonstances comme celles-ci, on peut le vérifier ailleurs à maintes reprises, la prise de parole par Crespel est encore une façon d'agir. Et dans ses nombreux conseils, il n'oublie pas celui-ci : éviter le découragement (55). Un autre moment fort du récit montre l'aptitude de Crespel, véritable psychologue, à désamorcer une crise, et encore une fois sa grande connaissance de la nature humaine. On est le 1^{er} janvier 1737 : une pluie « considérable » et un « Vent de Nord très violent » brisent les glaces et emportent la chaloupe. C'est la consternation ! Crespel, observateur, voit tout de suite les « conséquences » : « le désespoir s'empar[e] » de tout son monde. Certains veulent épuiser la nourriture et s'en aller mourir au pied d'un arbre, d'autres refuseront désormais de travailler puisque la mort s'en vient de toute façon. Il ne condamne pas tout de suite, il comprend, car même le « cœur le plus barbare » serait touché. Mais il sait aussi que son rôle est de réagir : « J'eus besoin de toutes mes forces pour m'opposer aux résolutions de mes camarades » (73) écrit le narrateur. Il essaye d'abord le raisonnement, qui impatiente ; puis la douceur, qui demeure sans effet. Il se résout alors à recourir au ton d'autorité que son « Caractère » autorise : « je leur dis avec une force dont ils furent surpris [...] » (73). Ce sera son premier prêche, sa première « remontrance ». Et la première fois aussi où il citera ses propres paroles (74-75).

Ses gens sont si impressionnés qu'ils le prient « de leur pardonner l'excès du désespoir dans lequel ils étoient tombés », qu'ils promettent de redoubler d'effort pour conserver leur vie et qu'ils retournent à leurs occupations ordinaires (75). Crespel a réussi à ramener un peu de calme dans les esprits perturbés. Il sait aussi à l'occasion encourager : il loue le zèle de ceux qui veulent partir à la recherche de la chaloupe et ajoute à la fois psychologue et philosophe : « Dans quelque situation que l'on soit, on aime toujours à s'entendre louer ; l'amour propre ne nous quitte qu'avec la vie. » (76) Même genre de remarque quand, plus tard, en février, « l'alarme » est « partout » parce que six compagnons sont morts en peu de temps : l'homme aussi malheureux qu'il soit n'envisage la mort qu'avec « horreur » explique le narrateur qui prend la peine de rendre compte des regrets et plaintes de ceux qui vont probablement mourir bientôt³⁴ (84-85). Il comprend encore une fois et, dans un premier temps, il compatit, console, pleure, jugeant qu'il ne peut « sans injustice leur refuser cette consolation ni condamner leurs plaintes. » Même s'il juge qu'il ya « du danger à prendre ce parti ». Mais il préfère laisser passer « les effets de leurs premières réflexions » et ne pas « étouffer la Nature » (85) qui serait méprisable si elle était insensible dans de telles circonstances alors que chacun est « l'image de la Mort » (86). Pourtant, il surveille toujours les réactions : il constate bientôt que la douleur violente et excessive plonge ses compagnons dans un « silence » inquiétant. Il intervient alors de nouveau, mais avec un autre ton : celui de l'exhortation plutôt que celui de la « remontrance » (86-88). Il constatera ensuite : « Nous fûmes assez tranquilles jusqu'au cinq de mars » (88).

Décidément, le récollet Crespel, dans son récit, a la stature d'un fin psychologue, mais surtout d'un meneur d'hommes, d'un véritable leader. C'est vrai que durant les douze années³⁵ qu'il a passées en Nouvelle-France, il a davantage côtoyé les soldats et les Amérindiens que ses confrères du couvent de Québec. Ces longues fréquentations dans des circonstances souvent difficiles lui ont permis d'approfondir sa connaissance de la nature humaine qui, visiblement, le fascine. C'est vrai encore que chez lui les premiers mouvements sont toujours ceux de la sensibilité chaleureuse et de la compassion qui le portent d'abord à partager et à comprendre. Mais que c'est toujours pour mieux observer, mesurer,

réfléchir, décider et agir. Crespel est un mélange de sensibilité, de perspicacité et d'efficacité qui supportent une détermination et un sens du devoir qui ne le quittent jamais. Crespel sait aussi que son statut de prêtre lui donne un prestige et une autorité qu'il doit pleinement assumer dans les circonstances. Ce qu'il fera avec la même mesure et la même détermination. Le récollet Crespel n'a pas le choix : il doit aussi « gérer Dieu ».

Gérer Dieu

mais Dieu ne vouloit pas [...], les desseins de sa Providence sont impénétrables (79)

quelques prières qui convenoient à notre situation, et à nos besoins (88)

Comment « gérer Dieu » à Anticosti durant tout un hiver de froid, de neige, de vent et de glace ? Un hiver qui disperse, sépare, affaiblit, rend malade, fait souffrir et fait mourir 48 de ses compagnons, dont treize qu'il devra accompagner dans leur agonie. Le Dieu de Crespel a un double visage : il sauve (43), mais il décide (39) ; il est « Providence », mais aux « desseins impénétrables » (77). Cette ambivalence de la figure de Dieu va permettre au père Crespel de tenir sur Lui deux types de discours en fonction des situations et des circonstances. Dieu est donc « Providence », le mot reviendra fréquemment dans le récit. Il est le « Sauveur du monde » (71), le « Créateur » (80) qui récompense, qui distribue ses faveurs avec bonté et attention (87). Jésus-Christ, « Homme-Dieu » qui a sauvé le genre humain est aussi le soutien de la veuve et de l'orphelin (98, 99). C'est ce Dieu-là qui les sauve du naufrage et il ajoute : « sans un secours particulier de la Providence, il étoit impossible que nous évitassions la mort » (43). Le 5 janvier 1737, la découverte de deux canots appartenant à des Amérindiens est une « faveur » de Dieu (77). En février, pour consoler ses compagnons et les convaincre que Dieu ne les abandonne pas, il va récapituler « les faveurs » obtenues : la chaloupe sauvée du naufrage, la décision des 24 qui ont accepté de rester sur le lieu du naufrage, la découverte des deux canots (87). Il est d'ailleurs persuadé que Dieu disposera favorablement les Amérindiens qui viendront : Il les « attendra » et « excitera leur compassion » en leur faveur (88). Il juge plus loin que c'est la grâce de Dieu qui lui a permis d'accomplir son devoir auprès des malades et de vaincre « sa répugnance » (95). Aux « Moribonds », il assure que la bonté de Dieu fera en sorte qu'il n'abandonnera pas

ceux qui leur sont chers et qu'ils vont laisser : Dieu prendra soin de leurs enfants et de leurs familles (99). En avril, ils ne sont plus que trois survivants. Alors qu'il écrit son récit cinq ans plus tard, « cependant en réfléchissant », il voit une décision appropriée du Seigneur dans le fait que les malades soient décédés avant que la rencontre avec l'Amérindien ait lieu, car « si le Sauvage étoit arrivé lorsqu'ils vivoient encore, il aurait fallu les laisser dans la Cabane seuls et sans secours, ou perdre l'occasion de partir ». Et il ajoute : « je crus devoir remercier le Seigneur de m'avoir épargné, en appelant à lui tous nos Malades, une si cruelle alternative. » Il voit par ailleurs dans ces circonstances « un parfait retour » : pour le soin pris pour les malades et pour la tendresse de père qu'il leur avait manifestée (107). Vers la fin du récit, si Fürst qui n'a pu suivre ses deux compagnons à cause de son état de santé passe une nuit dehors par un « froid inexprimable », et pourtant survit, c'est que « Dieu seul put le garantir de la mort » (126). En juin, à Mingan, alors qu'ils se refont une santé en attendant un navire pour Québec, Crespel rendra grâce à Dieu qui les a « conservés au milieu de tant de dangers » (132).

Mais ce Dieu Providence est aussi « le maître » et c'est lui qui décide des destinées et des vies qu'il peut ôter quand bon lui plaira (63). Par conséquent, « c'est en vain que les Hommes s'appuient sur leur prudence; lorsque Dieu veut apesantir sa main sur eux, toutes leurs précautions sont inutiles. » (39) Il peut donc « tirer du danger » ou « rappeler » (72). En janvier, après la découverte des canots des Amérindiens, Crespel et ses compagnons espèrent la fin mars et l'arrivée de ceux qui feraient leur salut, mais les desseins de Dieu ne sont pas ceux-là et le narrateur précise à son frère, à la fin de la lettre 4, pour lui annoncer la suite de leur « désastre » (80) : « mais Dieu ne voulait pas que tous profitassent du secours qu'il nous destinait » (79). Au début de la lettre 5, il reprend la même idée brièvement, assurant ainsi la cohérence de son récit : « je vous écris pour vous dire que nous étions au commencement de Février, soutenus par l'espérance de voir bientôt finir nos peines, mais que Dieu en avoit résolu autrement; et c'est, mon cher frère, ce que je veux vous écrire aujourd'hui. » (82) Plus loin, Crespel, précisant sa pensée sur les visées impénétrables de Dieu, écrit, en tenant toujours compte des divers événements survenus : « Il ne nous

distribue ses faveurs que par degrés »; et il met en garde ses compagnons : Dieu ne fait pas de miracle, il ne « délivre pas en un instant », mais plutôt à l'aide de « moïens qui paroissent naturels » (87).

Quel est alors le devoir du chrétien? Certes, de ne jamais désespérer de Dieu, mais de faire surtout preuve de soumission. Le 2 janvier, alors que la chaloupe a été emportée par la tempête et les glaces, il se voit contraint, devant le découragement de ses compagnons, de recourir à son ton d'autorité pour dire avec force : « le premier devoir du Chrétien est de se soumettre aveuglément aux ordres de son Créateur » (74). Et quelles que soient les circonstances, celui-ci ne peut les discuter et se révolter sans blasphémer, car « ce que nous appelons mal est souvent un bien selon les vues de notre Créateur ». Par conséquent, que Dieu récompense ou punisse, qu'il éprouve « par l'infortune ou la prospérité », le chrétien lui doit « toujours des remerciemens » (79-80). Il doit donc se résigner à souffrir les maux que Dieu lui envoie (87). En mars, constatant que les malades ne pouvaient éviter la mort, le récollet en priant avec eux, les confirme « dans la soumission qu'ils avoient à la volonté du Ciel. » (98) Son exhortation présente alors Jésus-Christ comme l'« Homme-Dieu », « parfait modèle de patience et de résignation ». Et il les invite à voir dans leur naufrage la volonté généreuse de Dieu qui leur fournit ainsi « les plus sûrs moïens d'arriver au Port du Salut » (98-99). Dans la mort des plus jeunes, il verra des exemples de soumission chrétienne. Et la fin du passage concernant l'agonie de Vaillant, âgé de seize ans, lui sert d'occasion pour reformuler fortement son enseignement : leur « résignation » et leur « courage » « caractérisent le parfait Chrétien » (105). Cependant, la soumission à Dieu n'est jamais synonyme d'abandon, mais au contraire de confiance. Elle s'accompagne d'ailleurs d'une sorte de devoir de confiance qui permet de s'en remettre à Lui dans certaines circonstances. Pour se mériter les bénédictions du ciel, il faut « ne point se livrer au désespoir, et [...] s'abandonner entièrement » (55). Dans l'« horreur » du danger augmentée par l'obscurité, il exhorte ses compagnons à « ne pas désespérer de la Providence » (63). Le prêtre est sûr que Dieu écoutera « favorablement » les plaintes et qu'il sera sensible aux douleurs, car la Providence « n'abandonne jamais ceux qui se soumettent entièrement à ses volontés » (86-87). Et si Dieu éprouve, c'est pour mieux rendre

digne de la récompense (98) : « l'espérance d'une récompense éternelle » (101). Il faut donc s'en remettre à Dieu quand on n'a plus le contrôle sur les événements. Comment convaincre 24 personnes de rester sur le lieu du naufrage alors que la séparation est « absolument nécessaire »? Il espère que le Seigneur va disposer les cœurs à décider d'eux-mêmes. Mais pour les aider à prendre leur décision, il annonce qu'il va dire une « Messe du St. Esprit ». Le « même jour vingt-quatre hommes s'offrirent à rester à condition qu'on leur laisseroit des Vivres, et qu'on leur promettrait sur l'Évangile de leur envoyer du secours aussitôt qu'on seroit arrivé à *Mingan*. » (54). Le 2 janvier, après sa vigoureuse « remontrance » (75), il annonce une seconde messe du Saint-Esprit pour demander à Celui-ci les « forces » et les « lumières » dont ils ont besoin, et il a à peine fini que Vaillant et Foucault décident de partir à la recherche de la chaloupe (76). Crespel, en mars, espère « de la Bonté Divine » que les soins qu'il donne aux corps et aux âmes n'auront pas été inutiles au « Salut de tous ces Mourans » (93). En avril, ils ne sont plus que trois, la situation semble sans issue, ils vont tenter de partir à la recherche des Amérindiens en canot alors qu'ils n'ont plus de vivres. Pour Crespel, ils doivent se disposer à la mort. Il récite alors la « Litanie des Saints ». Et à genoux tous les trois, ils prient. Crespel remet leur sort entre les mains de Dieu : si Dieu a décidé qu'ils meurent comme les quatorze compagnons disparus, il Lui demande de ne pas tarder à accomplir sa volonté et supplie : « ne permettez pas que le désespoir nous surmonte ». Mais tout de suite après, Crespel, que l'espérance de vivre ne quitte jamais tout à fait, ajoute : « Mais, Seigneur, si vous n'avez pas encore résolu notre mort, envoyez-nous du secours et donnez-nous la force de supporter » (109). Lorsqu'il finit sa prière, ils entendent un coup de fusil qui les conduira vers un Amérindien (110).

L'image de Dieu étant clairement et généreusement précisée et reprécisée, les devoirs qui en découlent pour le chrétien étant expliqués et réexpliqués, gérer Dieu, c'est aussi pour le prêtre surtout intervenir dans les situations critiques ou désespérées et adapter ses faits, ses gestes, ses propos et ses décisions. Le prêtre récite les prières qui conviennent, prend la parole en choisissant son ton et ses paroles, célèbre la messe, administre les sacrements (confession et extrême-onction surtout) et convertit si nécessaire. Lors du naufrage, la barque

malmenée et le rivage escarpé font que les occupants ne voient plus que la mort. Alors le prêtre juge qu'il doit préparer les gens « à se mettre par un acte de contrition en état de paraître devant Dieu ». Après le *Confiteor*, il donne « l'Absolution générale » (41). Même scène quelque temps plus tard dans une circonstance semblable (63). En avril, les trois rescapés se jettent à genoux et lèvent leurs mains « vers le Ciel » et Crespel prononce une prière dont il cite les paroles (109). Enfin éloigné d'Anticosti et de son hiver, à Mingan, les survivants remercient Dieu et implorent chaque jour « sa miséricorde pour les âmes des quarante-huit hommes qui avoient péri » depuis le naufrage (132). On prie donc souvent à Anticosti durant l'hiver 1736-1737 : comment pourrait-il en être autrement? Mais les naufragés de *La Renommée* ont la chance d'avoir avec eux un récollet exceptionnel qui les accompagne et les dirige. Qui dit la messe de Noël (71) et deux messes au Saint-Esprit pour Lui demander de les éclairer (54 et 76). Qui prend la parole et qui préfère visiblement les exhortations à l'aide desquelles il peut soutenir, consoler, partager et encourager (55-56, 71-72, 77 et 86). Mais qui ne se dérobe pas devant ses responsabilités qui consistent aussi à admonester, à interpeller, et même, à menacer. Crespel connaît les hommes et sait qu'un ton autoritaire peut surprendre et faire réagir. Le Dieu de sa « remontrance » (74-75) est un dieu irrité qui punit pour les crimes passés qui devaient être « sans doute bien énormes, puisque la punition en étoit des plus rigoureuses ». Il apostrophe alors les « Coeurs rebelles » et les prévient qu'en devenant « homicides » ils doivent craindre les « tourments qui n'ont de borne que l'Éternité ». Cette approche-là (une seule fois dans le récit), qui n'est visiblement pas celle de Crespel, se conclut d'ailleurs par des propos qui adoucissent le côté un peu rude de l'intervention et qui prennent l'allure d'un appel à se joindre à lui dans ses prières. Mal à l'aise peut-être après son intervention, il veut se retirer, mais ses gens l'arrêtent, le rassurent et lui promettent de ne plus irriter le ciel (75). Le prêtre qui s'occupe des corps malades prend aussi soin des âmes qui s'en vont et il devra aider à mourir quatorze de ses compagnons. On voit donc souvent Crespel auprès des mourants dans le récit. Les premiers meurent en janvier (79), les autres en février et en mars : il aide à mettre en ordre les consciences, confesse et donne l'extrême-onction. Certaines morts le bouleversent : la « violent agonie » du robuste Foucault

qui se défend « contre la Mort » (93), celles des jeunes Vaillant et Senneville³⁶ qui décèdent après d'atroces souffrances, « les deux plus belles âmes, et les deux meilleurs cœurs » qu'il ait connus de sa vie (105-106). Enfin, Crespel doit aussi convertir avant sa mort un calviniste, le maître-canonnier Robert Bosseman (83-84). Il convient de voir travailler fort, car les « Prétendus-Réformés » sont bien instruits. Les « raisonnements » de Bosseman l'étonnent et de s'exclamer : « quel dommage que les Calvinistes ne soient pas de la Communion romaine! ». Mais la cause de Crespel, « la bonne Cause », lui fournit les talents nécessaires pour « le disposer à faire l'abjuration ». Le calviniste meurt donc après avoir abjuré et répété sa profession de foi. Le récollet a fait son devoir une fois de plus.

Crespel? Homme exceptionnel et prêtre tout autant exceptionnel qui agit toujours avec à propos, équilibre et mesure. Religieux qui sait pertinemment que pour passer l'hiver à Anticosti, on ne saurait se contenter de prier sans agir, car Dieu ne fait pas de miracle et ne « délivre pas en un instant », mais plutôt par des moyens « naturels » (87) qui renvoient le chrétien à la prise en charge de sa propre destinée. D'où l'impérieuse nécessité de se battre jusqu'au bout. Et pour le prêtre, de n'intervenir qu'avec perspicacité. Ce qu'il explique d'une certaine manière au début du récit du naufrage, quand la chaloupe tente d'atteindre le rivage et risque de sombrer, alors que la pluie empêche de voir « les endroits propres à un débarquement » : « Je crus qu'il étoit tems d'exhorter tout le monde à se mettre par un acte de contrition en état de paraître devant Dieu; j'avois jusque là différé de le faire pour ne point augmenter l'épouvante, ou diminuer le courage ». Cependant, la prière n'empêche pas les hommes de continuer « à jeter l'eau et à ramer » (41). Plus loin, il écrira : « quelques prières qui convenoient à notre situation et à nos besoins » (88). Cette remarque peint aussi bien le prêtre que l'homme, toujours conscient des circonstances, des réactions et des besoins; qui intervient quand il le faut, mais pas de façon arbitraire et exagérée; qui sait poser les gestes appropriés et prononcer les paroles qui conviennent.

POUR CONCLURE

Le portrait de S. J. M.

L'étude que nous avons tentée ici du père Crespel est largement confirmée par le portrait que son biographe trace de lui en

1883. À maintes reprises, il met en évidence la sensibilité du religieux et son sens du devoir, son grand cœur et sa capacité de s'oublier devant les misères d'autrui en s'y associant pour les partager (ii) : « Il aidait ses compagnons, il partageait leurs souffrances » (xx). Il souligne aussi sa grande capacité de maîtrise de soi : « Dans les dangers, il se montrait intrépide, calme et se possédant bien. Le livre qui nous reste de lui, *Sa Relation*, décèle un grand courage, servi par un esprit d'observation peu ordinaire et par beaucoup d'expérience. » (v-vi) Il insiste pour faire remarquer que le religieux, à cause des expéditions auxquelles il a participé, faisait de lui un homme mieux préparé que les autres : « Dans son opuscule, on voit qu'il s'était, dès longtemps, habitué à souffrir toutes sortes de privations, et qu'il pouvait aider aux autres à les supporter. » (xiii-xiv) Il rappelle qu'il apprit très tôt à gouverner seul « son frêle canot » dans les îles du Lac Saint-Pierre (xiii) et que sa connaissance du « langage des Sauvages du pays » lui fut fort utile (xix). Il ne manque pas non plus de souligner les mérites du prêtre qui sut aider ses compagnons à mourir : « Le sentiment chrétien ne les abandonna cependant point; et, grâce aux exhortations de l'héroïque Père Récollet, ceux que la mort emporta moururent avec résignation à la volonté de Dieu. » (xxv-xxvi) Il souligne enfin que le souci missionnaire ne quittait jamais Crespel (xxxii) : on se rappellera qu'à Anticosti, en plein hiver, il convertit un calviniste. Après son retour en Nouvelle-France, en 1752, il fut appelé à de hautes fonctions³⁷.

Un homme (et un écrivain?)

de son époque?

À travers le récit de Crespel, quel type d'homme, quel type de prêtre, quel type de penseur, quel type d'écrivain rencontrons-nous finalement? Certes, par sa fascination envers la nature humaine notamment, et par cette tendance qu'il manifeste souvent pour la réflexion d'ordre général sur les comportements humains, Crespel a quelque chose de l'écrivain classique qui voit dans tout homme une image de l'homme éternel. Mais le mélange qu'il y a chez lui de rigueur et de raison, et d'émotion et de sensibilité, en font peut-être un homme de ce début du XVIII^e siècle où l'on voit la sensibilité s'installer peu à peu et de plus en plus, surtout vers les années 1750 (or Crespel écrit son récit, en Europe, en 1742). Crespel, homme de transition peut-être, dans la mesure où il y a dans son texte une

sensibilité toute pénétrée d'intelligence qui caractérise bien la littérature française dès que la génération des classiques cesse de la dominer absolument. Par ailleurs, il y a dans son récit un évident « sentimentalisme » que l'historien des lettres Van Thieghem définit ainsi : « Tendances littéraires qui fonde la valeur esthétique d'un ouvrage ou d'un texte sur l'émotion affective qu'elle suscite chez le lecteur ou le spectateur³⁸. » Or on sait le souci du narrateur maintes fois reformulé de mettre au premier plan le « Cœur », de toucher la sensibilité de son frère et de ses amis et de faire naître chez eux des émotions. À moins qu'il faille s'interroger autrement pour ne voir surtout dans le texte de Crespel que celui d'un moine récollet, c'est-à-dire d'un moine franciscain? Mais il faudrait alors pouvoir définir davantage ce que l'on entend exactement par « esprit franciscain³⁹ ».

Crespel fut-il un écrivain? On sait que c'est sur l'insistance de son frère et de ses amis, séduits par une première version plus courte, que Crespel écrivit (ou plutôt réécrivit) son aventure avec plus de détails. Mais qu'une fois convaincu, il prit en mains, comme à son insu, la démarche de rédaction qu'il assumait avec détermination et, selon nous, avec une certaine fébrilité et une évidente passion, dans une posture en tout semblable à celle de l'écrivain créateur. Cette réécriture, cinq ans plus tard, dans d'autres conditions, à travers une démarche de remémoration et d'amplification, ne pouvait donner naissance qu'à un récit. On aurait pu d'ailleurs retrouver facilement, derrière le « gestionnaire du Nord » que nous avons essayé de dépeindre, le « gestionnaire de récit » toujours soucieux de la dimension dramatique de celui-ci, de sa progression, de son rebondissement et de son intérêt soutenu pour le lecteur. Ceci est particulièrement évident quand on voit le prêtre se raconter : chacune de ses interventions majeures est comme une pause et en même temps une étape. Mais aussi un tremplin qui relance le récit, dont la dimension romanesque, voire quasi merveilleuse⁴⁰, à ces moments précis du texte, n'est pas sans faire sourire. Par exemple, juste après le naufrage, alors que la chaloupe peine à se rendre au rivage et que Crespel a jugé bon de *rééciter* le *Confiteor* et le *Miserere*, et que, sûr de sa fin, il s'est déjà « couvert la tête de [son] manteau pour ne point voir l'instant de [sa] perte », un « tourbillon de vent » pousse brusquement à terre « la chaloupe et ses occupants (41-42)⁴¹.

Un récit de voyage de la Nouvelle-France

Au cours du XVIII^e siècle, pas moins de quinze cents récits de voyages en Amérique ont vu le jour : journaux de mer (demeurés presque toujours à l'état de manuscrits), rapports d'explorations, relations de voyages, « lettres » de missionnaires et « campagnes scientifiques », pour reprendre les termes de l'époque, forment un corpus impressionnant, à la fois bien connu par les historiens et par les anthropologues qui y puisent des renseignements indispensables à leurs travaux, à la fois méconnu par des littéraires qui boudent ces textes *mineurs*⁴².

Les textes de la Nouvelle-France sont très souvent l'expression d'une expérience personnelle souvent dramatique [...] ⁴³.

Ce texte de Crespel, au destin exceptionnel, dont les rééditions dans plusieurs langues et jamais interrompues depuis 1842 n'ont jamais cessé de séduire les lecteurs (signe donc de son attrait de récit : récit-témoignage, récit d'aventures, récit exotique, etc.) a été étrangement ignoré par la critique littéraire sérieuse, toute accaparée par les genres littéraires canoniques; ce « vieux » texte s'étant comme tout naturellement retrouvé classé dans la littérature « facile », la littérature « populaire ». Enfin ce texte, il ne faut pas l'oublier, est un texte de la Nouvelle-France. Or on sait que la critique littéraire s'est longtemps demandé que faire exactement des textes de cette époque (français ou canadiens? domaine des historiens, des ethnologues et anthropologues d'abord?). Heureusement, aujourd'hui, ces textes enfin relus et étudiés à la fois par des lecteurs passionnés et par des spécialistes de l'écriture ont retrouvé leur place, à part entière, dans le corpus littéraire québécois. Et l'attention qu'on leur porte, avec un autre regard, met au jour dans plusieurs des écrits de cette époque une évidente littérarité. L'ouvrage de Crespel que son biographe qualifiait, avec peut-être une certaine condescendance, d'« opuscule » (xiii) et de « récits naïfs » (vi), l'atteste de façon toujours plus surprenante à mesure qu'on le travaille; et sur ce texte, il reste encore à dire et à découvrir, signe de sa richesse et de fond et de forme. Comme le dit la plus récente *Histoire de la littérature québécoise* : « La littérature de la Nouvelle-France ne se présente pas sous la forme d'un héritage, mais d'un travail de relecture⁴⁴. »

Crespel, « héros nordique d'un récit nordique »?

Crespel, témoin de la tragédie maritime à

Anticosti lors du naufrage de *La Renommée* en novembre 1736, et compagnon des naufragés qui passent l'hiver sur l'île jusqu'à la fin avril 1737, devient sous sa propre plume de narrateur, cinq ans plus tard, un personnage de récit, le plus important sans aucun doute, qui occupe tout l'espace étant donné les rôles qu'il joue et la maîtrise avec lesquels il les assume. Crespel, héros nordique? Oui, sans doute, puisque c'est dans sa confrontation avec le Nord qu'il se révèle ici. Et c'est en tenant toujours compte de ce contexte nordique (ici maritime) que nous avons tenté de cerner le personnage dans ses dimensions humaine, morale et religieuse, qui soudent la grandeur et la cohérence du « héros ». Faudrait-il cependant aller jusqu'à remercier le Nord et Anticosti de nous avoir révélé le récollet Crespel, quand on sait par ailleurs le prix payé? Une chose est sûre, le naufrage et le récit de Crespel illustrent bien ce que Potvin disait de la littérature labradorienne. Son voyage vers la Côte-Nord est bien « rude et terrible » et Anticosti a tout « des régions d'épouvante et de mort ». Quant au récit, il est instructif et passionnant autant par les faits historiques que par les aventures racontées, et il a décidément tout d'une « leçon d'énergie » exaltant le courage humain (en même temps que la foi la plus entière)⁴⁵.

Ce que dit aussi notre travail, c'est que le récit nordique en forçant les personnages à se révéler et à se dépasser offre un vaste et riche matériau pour l'analyse des comportements humains. Et qu'en étudiant un héros nordique d'envergure, même dans une œuvre qu'on pourrait par ailleurs trouver modeste, on se trouve à réinvestir les grands espaces critiques et les grandes problématiques, tant de fond que de forme, que pose toute littérature, grande ou petite. Plusieurs des autres textes nord-côtiers le prouvent également, à leur façon. Qui permettent de passer du régional au national. Et du national à l'universel. □

* Pierre Rouxel est chercheur au Cégep de Sept-Îles et chercheur associé au laboratoire Imaginaire | Nord de l'UQAM.

Notes

1 S. J. M. (qui? un religieux, c'est évident, mais l'histoire littéraire n'a pas encore réussi à l'identifier) rédige en 1883 (le texte est daté du 19 mars) une *Biographie du Rév. Père Emmanuel Crespel* qu'il ajoute à sa publication du récit de Crespel (p. [i] à xl) de 1884 : *Voisages du R. P. Emmanuel Crespel, dans le Canada et son naufrage en revenant de France*, Québec, Imprimerie Augustin Côté. Cette édition reprenant la première publiée en français par Louis Crespel, son frère, à Francfort-sur-le-Main, en Allemagne, en 1742.

- Le texte de Crespel devrait être réévalué sous peu dans la collection JARDIN DE GIVRE publiée par le Laboratoire international d'étude multidisciplinaire comparée des représentations du Nord de l'Université du Québec à Montréal. (www.imaginaireunord.uqam.ca).
- Dans notre article, les références entre parenthèses en chiffres romains renverront aux pages de la biographie de S. J. M. Et celles, en chiffres arabes, aux pages du récit comme tel.
- 2 Alain Frank, *Naviguer sur le fleuve au temps passé (1860-1960)*, Sainte-Foy, Les Publications du Québec, 2000, p. [ix] et x.
 - 3 *Ibid.*, p. [ix].
 - 4 Raymonde Litalien, Jean-François Palomino et Denis Vaugeois, *La Mesure d'un continent*, Sillery et Paris, Éditions du Septentrion et Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2007, p. 196.
 - 5 Marie-Victorin et Rolland-Germain, *Flore de l'Anticosti-Minganie*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1969, p. 12.
 - 6 Alain Dumas et Yves Ouellet, *Anticosti. L'Éden apprivoisé*, Outremont, Éditions du Trécarré, 2000, p. 30.
 - 7 Jean-Baptiste-Antoine Ferland, *Opuscules*, Montréal, Beauchemin, 1912 [1876], p. [11].
 - 8 John Uriah Gregory, *En racontant. Récits de voyages en Floride, au Labrador et sur le fleuve Saint-Laurent*, Montréal, Beauchemin, 1913 [1886], p. 150.
 - 9 Mgr Charles Guay, *Lettres sur l'île d'Anticosti*, Montréal, Beauchemin, 1902, p. 142-143.
 - 10 Cité par Louis-Edmond Hamelin, « Mythes d'Anticosti » dans *Mélanges offerts à Jean-Charles Falardeau*, Recherches sociographiques, XXIII, 1-2, Québec, 1982, p. 154.
 - 11 Montréal, Éditions Léméac, 1984, p. 113.
 - 12 Puyjalon. « Le Solitaire de l'Île-à-la-chasse », Québec, *Le Quotidien*, p. 34.
 - 13 Québec, Roch Poulin, p. 150 et 154.
 - 14 Le récit du naufrage comme tel est raconté dans les lettres 3 à 8.
 - 15 Damase Potvin, *Puyjalon*, op. cit., p. 34.
 - 16 Michel Biron, Françoise Dumont et Élisabeth Nardout-Lafarge, *Histoire de la littérature québécoise*, Montréal, Éditions du Boréal, 2007, p. 19.
 - 17 Rappelons que le père Crespel écrit d'abord son récit pour son frère Louis et ses amis.
 - 18 La dimension descriptive des deux premières lettres n'est pas étrangère à un certain « didactisme » que l'on retrouvera à l'occasion dans le récit du naufrage. Didactisme bien compréhensible si on se rappelle que le texte de Crespel, comme la plupart de ceux écrits en Nouvelle-France, était d'abord destiné à des lecteurs étrangers (européens surtout, le plus souvent français).
 - 19 La présence de l'Amérindien dans le récit de Crespel et son traitement mériteraient à eux seuls toute une étude. On verrait mieux alors dans quelle mesure les points de vue et les jugements de Crespel s'expliquent par sa sensibilité et son humanisme ou par l'influence sur lui du discours sur le « bon Sauvage ».
 - 20 Marco Vigneault, *Poèmes de position*, Rivière-au-Tonnerre, Zénith Diffusion, 2008, p. 76.
 - 21 Sur le lieu du naufrage, quatre hommes aux « visages décharnés » ont survécu. L'un d'eux meurt après avoir bu un verre d'eau-de-vie (129). Trois rejoindront Mingan. Des treize hommes du canot, il ne reste que des traces (des corps de noyés et une pauvre cabane). La plupart sont donc « morts de faim et de froid » (130).
 - 22 Le narrateur prend soin de préciser que le capitaine et lui sont « assez au fait de la manière de les construire » et que la leur est la plus commode (66).
 - 23 Ils en trouveront une autre dans les deux canots laissés par les Amérindiens sur les rives d'Anticosti (77). La hache leur servira aussi à fabriquer des avirons (108).
 - 24 La coupe du bois en hiver, « métier [...] bien dur », mais absolument nécessaire pour pouvoir se chauffer, est une fois au moins longuement décrite (69-70).
 - 25 Le narrateur soucieux des détails précise : « environ trois onces de viande pour chacun, un peu de bouillon et quelques légumes » (45).
 - 26 Crespel explique, non sans un certain didactisme : « Nous n'avions dans le navire que deux mois de Vivres; c'est la provision ordinaire que l'on fait en partant de Québec pour la France; tout notre biscuit étoit perdu, et plus de la moitié de notre nourriture avoit été consumée ou gâtée pendant les onze jours que nous avions été à la Mer. Ainsi, avec toute l'oeconomie possible, nous n'avions que pour cinq semaines de Vivres. Ce calcul, ou si vous voulez cette réflexion, nous annonçoit notre mort au bout de quarante jours » (50-51).
 - 27 « Dans cette conjoncture, il étoit nécessaire d'examiner mûrement ce que nous avions de Vivres, et d'en régler la distribution de telle sorte, qu'ils pussent durer jusqu'à ce tems. Nous réglâmes donc notre Nourriture de la manière suivante » (68). Et de préciser les repas du matin et du soir (contenus et quantités). Et qu'une fois la semaine, une cuillerée de pois étoit en vérité le meilleur des repas (68).
 - 28 Plus de farine, dix livres de pois, un peu de lard et un jambon (93).
 - 29 L'Amérindien est seul. Ils sont deux et « bien armés » (111).
 - 30 En février, dans un passage qui dit le découragement qui s'empare de tous, le narrateur repense au sort « incertain » des passagers du canot et de ceux restés au lieu du naufrage, certainement aussi « malheureux » qu'eux (86).
 - 31 Il ajoute : « C'étoit une précaution nécessaire, et pour prévenir les soupçons qui auroient pu naître contre ceux qui en auroient eu la direction, et pour empêcher que quelqu'un ne consumât en peu de jours ce qui devoit nourrir longtemps plusieurs personnes. » (66)
 - 32 Durant ces trois jours de grands froids, quatre ou cinq hommes meurent (90). Alors que six autres sont déjà décédés.
 - 33 Cette dimension du texte de Crespel illustre une double préoccupation du narrateur : le souci affirmé plusieurs fois de la vérité (et donc de la réalité, même dans ce qu'elle a d'horrible et de répugnant), mais aussi de l'écriture et du style, et de leur impact. Quoiqu'en dise par ailleurs Crespel qui prétend ne pas soutenir sa relation par « la force des expressions » (2).
 - 34 Plaintes qui évoquent les familles, les femmes, les enfants, les amis, la jeunesse, la patrie, les emplois « avantageux » (84-85).
 - 35 Crespel arrive à Québec le 8 octobre 1724, après deux mois et demi de navigation « assez heureuse » (4).
 - 36 Crespel précise à propos de Senneville : il « m'avoit plusieurs fois prié de lui couper les jambes, pour empêcher que la Cangréne ne gagnât plus haut; vous jugez bien que ses prières furent inutiles ». Il ajoute : « Alors il mit ordre à ses affaires, il écrivit à ses Parents de la manière du monde la plus touchante, et rendit son esprit à Dieu » (106).
 - 37 En 1754, il dirige le couvent de son ordre Saint-Antoine-de-Pade de Québec. Et en 1758, il est nommé Commissaire provincial de l'Ordre des Récollets (xxvi). Entre 1758 et 1775, date de son décès, il aurait, selon son biographe, été du nombre des « vétérans du sanctuaire » qui restèrent fidèles à la cause du peuple canadien (ii). Il aurait alors joué un grand rôle dans « l'administration de la chose publique » (xxvii). Son réalisme sut vite prévoir « que de nouvelles destinées allaient commencer à s'accomplir pour lui et pour ceux avec lesquels il avait vécu pendant plus de trente ans. » (xxviii) On avait confiance en lui parce qu'il faisait toujours la preuve des mêmes qualités d'esprit qu'il avait mises en évidence dans les périls qu'il avait traversés : modération, sagacité, fermeté (xxix). Jusqu'à la fin de sa vie, il se soucia des missions et de la conversion des Amérindiens, s'efforçant de communiquer aux plus jeunes religieux son ardeur et son dévouement. Il accepta la maladie avec résignation et piété, accueillant jusqu'à la fin ceux qui venaient le visiter (xxxi-xxxi). Il mourut en avril 1775, après « près de cinquante années en religion » (xxxiii).
 - 38 *Dictionnaire des littératures*, Paris, Presses Universitaires de France, 1968, t. 3, p. 3573.
 - 39 L'expression est de Jack Warwick dans son article du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* (Montréal,
- Fides, t. 1, 1978, p. 299) consacré au *Grand voyage du pays des Hurons* du frère récollet Gabriel Théodat Sagard. Les récollets, branche réformée de la famille franciscaine, s'établissent en France à la fin du XVI^e siècle. De manière générale, ils observent de façon plus stricte la règle de saint François et l'attachement à certaines valeurs les caractérise : pauvreté, simplicité, humilité, justice, paix et joie, émerveillement face à Dieu, aux personnes et à toute la création. Ils arrivent au Canada en 1615 et ils sont les premiers religieux à remonter le Saint-Laurent. L'ordre disparaît en 1848 avec la mort du dernier récollet canadien à Montréal (en 1763, les autorités britanniques leur ont interdit d'admettre des novices). S. J. M., dans sa biographie de 1843, mettra souvent en évidence l'appartenance de Crespel à son ordre en rappelant ses qualités de « bon franciscain » (vii) fidèle « aux leçons de saint François d'Assise » (xiv) : entre autres, un grand cœur, un esprit d'humilité, de sacrifice, d'abnégation et de compassion. Il faut signaler que dans de nombreux passages de son texte, S. J. M. se livre à une véritable défense des récollets toujours acaparés par leurs travaux. Et quand il s'en prend à ceux qui passent leur temps à écrire pour « faire savoir au monde que chaque jour ils remplissent[ent] leurs devoirs » (xi), il est évident qu'il vise les jésuites. On sait que ceux-ci, après l'occupation des frères Kirke (1629-1632), empêcheront le retour des récollets au Canada. Ces derniers n'y reviendront qu'en 1670.
- 40 Le lecteur attentif pourrait voir dans ces passages-là comme une sorte de « merveilleux chrétien » : comme si le geste posé par le prêtre, en appelant à Dieu, amenait Celui-ci à lui répondre en se manifestant de manière imprévue (ce qui ajoute au romanesque), mais toujours déterminante (Sa puissance étant ainsi confirmée... et la relance du récit, assurée). Crespel, écrivant son texte, en avait-il vraiment décidé ainsi? Probablement pas. Il faudrait plutôt voir ici les conséquences de deux élan créateurs : celui du narrateur soucieux de bien raconter, de toucher et de « plaire » (en bon classique), soutenu par celui du prêtre dont la foi entière ne saurait voir autrement les « signes » de l'intervention divine.
 - 41 Pour savoir qui restera au lieu du naufrage, le prêtre s'en remet au Saint-Esprit et, sa messe dite, « le même jour vingt-quatre hommes s'offrirent à rester » (54). Après son admonestation du 2 janvier, ses gens regrettent leur attitude désespérée, promettent de se battre pour conserver leur vie et le narrateur note satisfait : « À l'instant chacun reprit ses occupations ordinaires » (75). Le 5 suivant, après sa deuxième messe au Saint-Esprit, il a « à peine fini » que deux hommes décident de partir à la recherche de la chaloupe dont le mauvais temps les a séparés (76). Après son exhortation de février, personne ne pense plus à ses maux et il note : « Nous fûmes assez tranquilles jusqu'au cinq mars » (88). Mêmes succès auprès des malades qui n'espèrent plus qu'en Dieu (99) Qui, toujours secondant le prêtre et le narrateur, les rappelle à Lui, permettant ainsi aux trois derniers survivants de quitter les lieux pour tenter de retrouver des Amérindiens (107). Enfin, le 28 avril, « sans ressources », ils vont quitter en canot, désespérés, le prêtre récite les *Litanies des Saints*, se jette à genoux et prie. Et le narrateur ajoute : « Je finissais ma prière lorsque nous entendîmes un coup de fusil » (109-110). C'est le début d'un dénouement qui va sauver les trois derniers survivants. Décidément! Crespel « gère Dieu »! Mais Dieu, en retour, aide l'écrivain à bien mener son récit!
 - 42 Pierre Berthiaume, *L'aventure américaine au XVIII^e siècle. Du voyage à l'écriture*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, Cahiers du CRCCF, no 27, 1990, p. [1].
 - 43 Biron, Dumont et Nardout-Lafarge, op. cit., p. 34.
 - 44 *Ibid.*, p. 21. Relire surtout les pages 17 à 21 auxquelles nous empruntons.
 - 45 Voir, au début du texte, les notes 12 et 13 concernant les propos de Damase Potvin. À remarquer que la dimension éducative du texte n'a pas échappé au frère de Crespel, Louis. Celui-ci mettra habilement en évidence les qualités morales et humaines de son frère, religieux et « honnête homme » ([iv]), et les vertus illustrées par son récit pour s'autoriser une dédicace au Grand d'Espagne, le comte de Montijo. Puisque celui-ci se serait justement distingué par les mêmes vertus et les mêmes qualités. (Voir p. [1] à [11], au tout début du volume, avant la préface (p. i à vi), de son frère également.)

Un écho méconnu du monde littéraire nord-côtier : la parution, il y a 30 ans, du recueil *De l'eau salée dans les veines* de Roland Jomphe

GUY CÔTÉ*

« GENÈSE » DU MONDE LITTÉRAIRE NORD-CÔTIER « MODERNE »

Alors que le Salon du livre de la Côte-Nord se dirige vers sa 25^e édition, il est bon de rappeler que la littérature d'ici a fait ses premiers pas avant cet anniversaire qu'on célébrera bientôt. La décennie 1970 nous apparaît certainement être celle d'une renaissance, quoique les décennies 1950 et 1960 aient vu s'affirmer quelques auteurs nord-côtiers de naissance ou d'adoption, tels Gilles Vigneault ou Yves Thériault. De fait, en prenant comme point d'ancrage de cette littérature d'ici l'œuvre la plus connue du regretté poète Roland Jomphe de Havre-Saint-Pierre, il est un décor et des circonstances dont nous devons nous souvenir avant que le rideau du temps en efface les témoins.



Archives nationales - Fonds Roland Jomphe

DERRIÈRE DE L'EAU SALÉE...

Le monde culturel nord-côtier, pour ses villes surtout, peut compter sur des lieux où la culture, tout comme la littérature, peut s'épanouir. Ces lieux sont, depuis peu, identifiés à la mémoire de personnages marquants, comme si, peu à peu, l'identité nord-côtière se définissait à partir de balises qui servent à se dire, à se retrouver et à se rappeler. Pensons par exemple à la Bibliothèque Alice-Lane à Baie-Comeau, à la salle Jean-Marc Dion et à la Bibliothèque Louis-Ange Santerre à Sept-Îles ou encore à la Maison de la Culture Roland-Jomphe à Havre-Saint-Pierre. À cela, s'ajoute le développement des librairies, actuelles ou passées, qui ont nourri ou révélé ou fait naître certains auteurs. Il est aussi des noms d'artisans, d'animateurs,

de « constructeurs culturels » qui circulent alors; pensons aux Jocelyne Boudreau; André Michel ou Jeannine Belzile, par exemple, qui ont contribué au développement de la poésie, de l'histoire et de l'art d'ici. Plusieurs de ces artisans ont permis la « naissance » du poète Roland Jomphe.

DES LIBRAIRIES ET SON ÉDITEUR-PROPRIÉTAIRE

L'un de ces artisans qui a marqué les années soixante-dix et quatre-vingts est une figure méconnue du grand public. C'est l'homme à qui l'on doit les débuts d'une diffusion certaine du livre sur la Côte et d'une édition plus soutenue de titres nord-

côtiers : il s'agit de Gérard Leméac. Il a ainsi ouvert plusieurs librairies en région, notamment, en septembre 1969, la Librairie Côte-Nord à Sept-Îles et plus tard la Librairie Manicouagan à Baie-Comeau. En rééditant plusieurs récits de voyages nord-côtiers, il en vint à s'intéresser aux auteurs d'ici et à devenir leur éditeur. De fait, la fin des années 1970 vit des institutions comme le Musée régional de la Côte-Nord et la Bibliothèque municipale de Sept-Îles agir de même auprès de nos auteurs. C'est ainsi qu'on vit croître l'intérêt pour les œuvres littéraires d'ici qui furent de plus en plus lues grâce aux bibliothécaires, qui, avec les années, ont monté des collections « Côte-Nord ».

DES LANCEMENTS ICI ET AILLEURS : LE DÉBUT D'UNE CARRIÈRE

C'est donc à la fin des années soixante-dix que la somme d'écriture¹ du poète Jomphe est découverte et que plusieurs intervenants, dont ceux que nous avons nommés plus haut, convainquent le Cayen le plus connu depuis à publier. Il faut ici parler du passage de cet homme authentique à la télévision, événement déterminant qui permettra la mise au monde d'un livre, dans lequel les mots et les images uniques de Roland Jomphe seront à tout jamais accessibles à tous, pour le plus grand plaisir de chacun qui se laissera prendre par la musique de cet homme inspiré par la mer qu'il a côtoyée toute sa vie. Le chercheur de Radio-Canada Julien Cormier, père blanc, travaille alors à l'émission *Second Regard* : il propose alors à Roland Jomphe de témoigner de sa foi. La chronique intitulée « Sous le chêne de Mambré », sera diffusée le 26 février 1978, et c'est en quelque sorte là que Roland Jomphe fut baptisé en tant que poète. Ce passage est plus que remarqué, ce qui incite la chaîne de télé canadienne-française, d'une part, à rediffuser deux autres fois ce reportage et, d'autre part, à s'associer aux Éditions Leméac pour publier sous forme de livre² cette rencontre télédiffusée, livre dans lequel on retrouve les vers du « nouveau poète ». Ainsi, on peut assister le soir du 7 novembre 1978, à Havre-Saint-Pierre, au premier lancement du recueil intitulé *De l'eau salée dans les veines*. Plus de 450 exemplaires y sont écoulés en une seule soirée! Puis ce sont Sept-Îles et Montréal qui verront naître le poète de la Minganie. Pendant les années qui suivent, on voit ici et là le poète présenter ses mots, ce qu'il aime faire à l'aide de projections d'images typiquement nord-côtières et signifiantes pour lui. D'autres lancements et conférences suivront : douze titres de recueils en tout, quelque 80 000 spectateurs aux présentations, tout particulièrement à Havre-Saint-Pierre, qui forment une part importante de son lectorat. Et nous ne parlons pas des nombreuses collaborations, des rencontres et des échanges qu'il a avec ces hommes et ces femmes qu'il aimait voir solidaires les uns des autres.

CHEMINEMENT DU POÈTE CAYEN NORD-CÔTIER

Après avoir parlé des îles Mingan et du vécu des Nord-Côtières de sa génération, c'est en 2002 qu'il publiait son dernier livre. On estime donc à près de dix mille

exemplaires le nombre des recueils de Roland Jomphe vendus. De ce nombre, *De l'eau salée dans les veines*, titre phare de la poésie nord-côtière, a connu de nombreuses rééditions depuis la première édition en octobre 1978, et ce jusqu'en 1992, année où Roland Jomphe a racheté ses droits d'auteur des Éditions Leméac qui passaient à ce moment à d'autres mains. Après le rachat et la réimpression de ce recueil biographique et poétique en 1992 par son auteur, les réimpressions se sont succédé. Et depuis le décès du poète en 2003, la succession a vu à la réimpression de plusieurs autres de ses livres. À Havre-Saint-Pierre, ceux-ci, tout comme le « premier né » dont nous fêtons les trente ans, sont toujours en vente. Pour notre mémoire et notre plus grand bonheur. □



Archives nationales - Fonds Roland Jomphe

* Guy Côté est historien, collectionneur et chercheur indépendant associé au GRÉNOC.

Notes

- 1 Un fonds d'archives, dans lequel monsieur Jomphe avait commencé à déposer divers documents, dont l'un concernant *De l'eau salée dans les veines*, est accessible pour consultation à la succursale septilienne de la Bibliothèque et des Archives nationales du Québec et le sera sous peu au www.banq.qc.ca via l'icône pistar.
- 2 Un premier livre avait précédé le livre du poète Jomphe, dans cette collection coéditée par Radio-Canada et les Éditions Leméac : *J'ai fait un rêve...celui d'aimer*. Y était reproduit un autre entretien de l'émission *Second Regard*, celui d'une personnalité interviewée par Wilfrid Lemoine et Julien Cormier, Marcel-Charles Roy.

Dany-Philippe Desgagné, écrivain d'ici!

CLAUDE TREMBLAY*

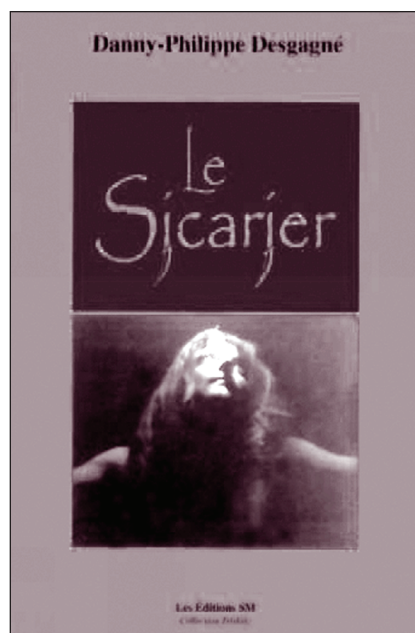
IL Y A ENVIRON DEUX ANS, LORS D'UN SALON DU LIVRE DE LA CÔTE-NORD, J'AI RENCONTRÉ DANY-PHILIPPE DESGAGNÉ. Il venait de terminer son troisième roman : *Le Sicarier*. Je livre ici l'essence de l'entrevue dans une adaptation libre des propos de l'écrivain sur certains aspects de l'écriture. Nous avons entre autres abordé ses convictions sur le rôle de la littérature nord-côtière. Mais avant, voici une brève présentation de l'auteur.

Né à Chicoutimi, au mois d'août 1958, Dany-Philippe suit ses parents sur la Côte-Nord lorsque son père quitte Chibougamau pour s'installer dans la région de Sept-Îles. De son enfance, il garde le souvenir de grands espaces de sable qui lui servent de terrain de jeu. Après avoir complété des études collégiales au Cégep de Sept-Îles et décroché un emploi comme facteur dans les années 80, un certain mois de février « par un froid presque sibérien », il décide

de profiter d'une opportunité d'aller en Europe. Il séjourne en Bretagne, non loin de St-Malo, sur la ferme du père d'une amie. De retour sur la Côte-Nord, il ouvre un commerce de vélos à Baie-Comeau, vit quelques mois à Montréal. Puis c'est le retour définitif à Sept-Îles où il travaille comme « waiters » dans un bar. C'est à ce moment que va se produire l'incident qui va changer le cours de sa vie. Le père de Dany doit prendre sa retraite comme détective de la Ville de Sept-Îles en 1990. Un certain midi, Dany et son frère Robin sont réunis et ils s'amusent à se raconter des anecdotes concernant la carrière de leur père, anecdotes dont ils ont été témoins. C'est là que germe l'idée d'écrire un roman dont le personnage central serait calqué sur le père. Dès l'après-midi, le projet est mis en branle et on jette sur papier conjointement la structure de l'histoire. Mais très tôt, Robin, moins persévérant, se désintéresse du projet et Dany décide de

poursuivre seul, tout en consultant son frère, féru d'économie, pour certaines parties du récit dont l'intrigue est reliée au domaine économique. Après un travail acharné, « une écriture de la main gauche », conséquence d'une opération à la main droite, le rêve prend forme, *Irimi* voit le jour. Mais laissons l'auteur poursuivre...

« C'est donc le hasard qui est à l'origine de mes débuts d'écrivain. Mon frère et moi avons commencé à bâtir un scénario de roman qui consistait en des phrases, quelques lignes, et j'avais déjà en tête le titre de ce récit, *Irimi*. J'imagine que, comme la majorité des écrivains, le premier roman s'inspire de la réalité quotidienne de l'auteur, qu'une large part du récit se nourrit du monde qui l'entoure, des liens qui lui sont familiers comme cet auteur canadien du XIX^e siècle, dont j'oublie le nom, à qui on reprochait de toujours situer ses histoires dans l'Ouest et qui a répondu : " Je ne connais rien d'autre que l'Ouest. " Ainsi, moi, j'ai travaillé douze ans comme huissier. Mon père a travaillé dans la police. Je sais comment on fait pour monter un réseau dans le monde interlope, comment ces gens agissent, réagissent. Cet univers, c'est le mien. J'ai ma faune. Il est normal que mes personnages possèdent des caractéristiques de ce milieu. De même, le cadre spatio-temporel reflète ma réalité. Que ce soit sur la terre du grand-père à Falardeau, mon séjour en Bretagne, à Sept-Îles, les personnages qui décrivent ces lieux le font par mes yeux. Je me dis, à quelque part que si Stephen King s'est bâti une petite ville qui s'appelle Castle Rock dans le Maine – tout le monde le sait, le Maine c'est le Clark City des États-Unis – et qu'il a une réussite mondiale avec cela, alors pourquoi est-ce que je ne pourrais pas écrire avec ce que je connais bien et réussir? Il n'y a pas que New-York, Los Angeles ou Montréal. Cependant, si, dans le premier récit, il est difficile



d'échapper à " l'univers biographique ", le deuxième permet davantage la distanciation, la construction de personnages imaginaires sans lien direct avec ton vécu. C'est le cas dans *Le Sicarier*. J'ai développé des personnages différents inspirés par le sujet religieux, suite à des recherches historiques, archéologiques, scientifiques. Ce qui fait que certains personnages m'échappent, vont plus loin que ce que j'avais prévu. Cependant, que j'écrive un thriller policier comme *Irimi* ou un récit policier avec une " intrigue religieuse " comme *Le Sicarier*, je ne sacrifie sous aucun prétexte la vraisemblance du récit. Il est important que les informations soient vraisemblables, sans exagération, que la trame romanesque, même si c'est une fiction tirée de la réalité, soit cohérente avec le monde où je vis, le monde contemporain où se situe l'action.

En réfléchissant sur les motifs qui m'ont poussé vers l'écriture, je constate que le divertissement y occupe une large place. J'écris pour divertir le lecteur... mais aussi pour passer un message de façon subtile. Dans *Irimi*, j'ai voulu démystifier l'aura qui entoure les arts martiaux, faire comprendre la culture japonaise... aussi la perception erronée que les gens entretiennent sur cet art à une échelle réelle; un individu qui combat deux ou trois adversaires, ça se peut qu'il puisse les vaincre! Mais quatre, dix, vingt... c'est impossible! Dans *Le*

Sicarier, j'ai voulu proposer une alternative au « mystère de la foi » en offrant une autre version du passage de Jésus sur terre en m'appuyant sur les recherches scientifiques, archéologiques et historiques tout en divertissant le lecteur en créant des personnages haut en couleur. »

Depuis cette rencontre, Dany a publié un troisième récit *La flamme et l'abîme* qui explore un univers totalement différent des précédents. L'intrigue se situe dans un monde fantastique où les humains doivent s'allier à des êtres mi-humains, mi-animaux, les Kalganns, afin d'empêcher l'Aurochs de conquérir le monde. Écrit dans un style vif, alerte, l'auteur entraîne le lecteur dans une suite de péripéties où se côtoient personnages originaux et décors insolites.

Terminons avec la position de Dany-Philippe Desgagné sur l'idée d'associer un auteur à un lieu, à une région, de le désigner comme un écrivain nord-côtier.

« Je n'aime pas l'étiquette auteur nord-côtier, car elle est réductrice. Elle identifie l'écrivain comme limité, restreint à sa région, un auteur régional; alors que j'écris pour le monde francophone. De plus, le mot auteur m'apparaît technique, mathématique. Je lui préfère écrivain qui provient de scribe et scribere, celui qui fait profession d'écrire. Écrivain de langue française, voilà qui convient parfaitement, car il faut



chercher à écrire, bien lécher la forme sans rechercher nécessairement à écrire comme Tremblay, ce qui est régionaliste ou québécois. Par contre, avec l'expression " écrivain d'ici ", je n'aurais pas de difficulté. » □

* Claude Tremblay est professeur de littérature au Cégep de Sept-Îles.

LA MAISON DU BOUQUINEUR INC.

1005, boul. Laure • Galeries Montagnaises
Sept-Îles (Québec) G4R 4S6 • Tél. & Fax : 418 962-3323

**LA MAISON
DU BOUQUINEUR**
Librairie agréée

Dans l'œil de la truite

EMMANUELLE ROY*

J'ÉTAIS, DE TOUTE FAÇON, PROMIS À UNE TRISTE FIN. C'était écrit dans les astres, ça ne pouvait pas durer. Tous ces lombrics plus gras que nature qui se dandinaient devant mes yeux; il fallait bien qu'il y ait, derrière, un quelconque piège. Tôt ou tard, je me serais fait hameçonner par une fillette de trois ans flanquée de son grand-père. On m'aurait fait rôtir au fond d'une poêle en fonte, avec du beurre noir et du sel de table.

Je ne voudrais pas avoir l'air de me vanter, mais du temps du bassin, j'étais fort, très fort, pour croquer les vers sans me faire hameçonner. Il faut dire que j'ai appris du plus grand, celui que nous avions baptisé « l'illuminé ».

Il avait dans l'œil une drôle de lueur, l'illuminé; la plupart des autres l'évitaient pour ça. Quant à moi, je me sentais étrangement attiré par lui, même si d'une certaine façon, il m'agaçait avec sa manie de raconter son histoire, toujours la même – comment il avait frôlé la mort, mais s'en était sorti *in extremis*. Il disait voir depuis ce temps une sorte de lumière, comme une auréole bleue tout autour de nos têtes. Il était, la plupart du temps, d'un calme remarquable, mais une fois de temps à autre, il lui arrivait de se jeter sur nous et de lancer, en nous secouant : « Il faut vivre, mes amis! Il faut vivre, vous comprenez? »

Il était bizarre, l'illuminé, mais il n'avait pas son pareil pour feindre de mordre à l'hameçon avant de s'éclipser avec son butin. Je lui dois d'ailleurs quelques belles semaines de louvoisements, de feintes et de vers qui coulent au fond avant de se laisser croquer. Remarquez... cela n'a pas empêché la biologiste du ministère de me coincer

comme un débutant, mais dites-moi : « Quelle chance a la truite arc-en-ciel contre une puisette ministérielle? »

C'est ce que je pense aussi. Avec les hameçons, il y a toujours la ruse, mais contre la force aveugle, il n'y a qu'à s'incliner. À se dire, pour s'encourager, que si l'usine a fait ses devoirs, nous serons moins de 50 % à crever dans notre bain à la fin de l'après-midi.

D'après ce que je comprends, il y a dans ce bain assez de produits chimiques pour réveiller Dimitri Ivanovitch Mendeleev lui-même. Je le vois d'ici, se levant de sa tombe pour regarder tous les éléments de son tableau périodique qui tourbillonnent dans l'eau. *Chlore, cadmium, arsenic, mercure, plomb*.

Sans doute qu'il préférerait retourner se coucher.

Je n'ai pas très envie de regarder autour. Quelques collègues nagent encore, c'est sûr, mais pour combien de temps? Quant à moi, mes mouvements se sont subtilement ralentis. Mes branchies s'ouvrent et se ferment, mais pour respirer quoi?

Plus le temps passe, plus je me dis que j'aurais préféré finir dans une poêle en fonte. J'aurais fait les délices d'une fillette trop fière d'avoir attrapé « toute seule » son premier poisson. On aurait croqué mon portrait, en pied, au bout d'un fil. J'aurais été immortel sur fond de papier glacé, pas frétilant, peut-être, mais pas mort encore entre les mains d'une enfant magnifique, moi-même un peu héros.

La fille du ministère observe notre bain. Elle reste là, immobile, des larmes dans les

yeux. Elle peut toujours pleurer... Reste qu'elle est bien au sec et qu'elle a, pour se défendre, son chronomètre et ses grilles d'analyse. Ce n'est pas elle qui passe le *test des truites*. Ce n'est pas sa chair qui se gorge à la vitesse de l'éclair de merdes dont elle n'arriverait pas à établir la liste exhaustive si son patron le lui demandait.

Je la regarde et je me dis que c'est elle qui ne va pas tenir une minute de plus. Je vais peut-être y passer, mais elle ne fera pas long feu. Elle n'a pas le profil. Pas taillée pour ça. Elle va craquer, c'est sûr, d'ici quelques minutes. Nos corps dans un seau de plastique, elle va courir jusqu'à sa voiture et rouler à toute vitesse sur la 138. Son seau bleu à la main, elle va s'agenouiller et nous libérer. Les vivants comme les morts. Elle va nous jeter à l'eau. Et là, dans les eaux couleur thé de la rivière Rapide, j'aimerais à toutes eaux. Malgré ma chair rose devenue métallique, mes gonades séchées et ma semence déserte... De toutes mes forces restantes, je jouirai dans l'eau. Je connaîtrai enfin le plaisir des dieux, celui des mondes qui se créent, qui vivent, qui éjaculent...

Ça y est. Je délire. La fin est sans doute proche.

Si toutefois je dois y passer, je tiens à préciser une chose. Je ne suis pas puceau et je ne veux pas qu'on le croit car j'ai maintes fois goûté les plaisirs de l'eau. J'ai vu ma semence filer dans les eaux du bassin et se répandre en minces filets bleutés, pareils aux traînées laiteuses qui se détachent, la nuit, dans le ciel ardoise au-dessus de Gallix. Mais j'ai connu ces plaisirs sans les apprécier vraiment. Sans saisir l'importance – mais surtout le sens – du geste que je posais alors.

Ça me fait une belle nageoire, ce moment de conscience... Vais-je devenir à mon tour une sorte d'illuminé? Serai-je celui qu'on fuit, celui que l'on évite, les yeux levés au ciel, le sourire en coin? Celui dont on dit :

« - Fait chier, avec ses histoires... Il a survécu à un bain dans des rejets d'usine. Et après? Et alors? »

Et alors, il faut vivre! Il faut aimer, toujours... Bon sang, si je le pouvais, je saisisrais quelqu'un. Je lui brasserais les ouïes. Mais il n'y a personne. Autour de moi, ça crève.

Ne reste que la fille du ministère. Agrippée à son crayon, la face mouillée de larmes. Ses yeux dans les miens, elle jure que c'est fini. Elle n'en peut plus de ces *tests des*

truites qui l'empêchent de dormir. Je voudrais crier : « Cours. Vas. Sauve ta peau et prends-moi avec toi. »

Mais je ne peux pas parler et elle ne bouge pas. Je la vois qui suffoque dans une sorte de lumière bleue. □

Kalimeira, monsieur K.

Lorsque j'étais étudiante à l'École nationale de théâtre au début des années 1990, la directrice générale m'a un jour lancé la réplique suivante : « Tu es une romancière déguisée en auteure dramatique. » À l'époque, cela ne me faisait pas du tout plaisir, d'abord parce que j'avais peur que cela signifie mon renvoi de l'École, mais surtout parce que je m'étais mise en tête qu'écrire du théâtre constituait pour moi un vrai défi tandis que la littérature, comment dire? Coulait trop de source pour que mes textes soient intéressants. Ainsi, pendant un peu plus de dix ans, j'ai surtout écrit pour le théâtre, des pièces courtes et longues qui lorsqu'elles ont été montées, m'ont souvent valu le commentaire suivant : « Le texte est disponible? J'aimerais le lire chez moi. »

Et puis, il y a deux ans, coup de théâtre... Je suis enceinte de quatre mois lorsqu'on découvre une tumeur qui obstrue complètement ma bronche droite. Je suis hospitalisée, bien sûr, et opérée d'urgence. Après mon séjour aux soins intensifs, j'ai partagé la chambre d'un autre malade du poumon, un vieillard délirant et confus qui a rejoué, chaque nuit pendant trois nuits, différents épisodes de sa vie. Il y a eu sa fuite de Grèce durant la guerre, des conversations enfantines avec sa mère, des appels désespérés à celle dont j'ai déduit qu'elle était son premier amour et, pour couronner le tout, des engueulades avec son fils qui me demandait, au matin : « Est-ce qu'il a bien dormi? »

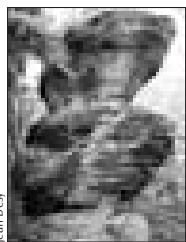
Est-ce mon propre délire ou l'instinct de survie? Pour traverser ces moments dignes du début des *Invasions barbares* de Denys Arcand, je me suis mise à écrire. Sur des serviettes de table, des pages arrachées à des magazines ou des napperons rescapés de mes plateaux-repas, j'ai couché des voix tragiques et drôles qui me soufflaient leurs histoires. C'est à ce moment que l'idée d'un recueil de nouvelles a vu le jour. *Dans l'œil de la truite* fait partie de ce recueil que j'ai baptisé *Comment je suis devenu un cas*. Pendant mon séjour à l'hôpital, j'ai marché du côté des morts. J'en suis revenue avec la certitude que je n'écirais plus que ce qui coule de source, que toutes les thématiques des histoires de mon recueil – la foi, la médecine, l'Europe de l'est, la solitude, l'espoir, les enfants – sont mon terrain de jeu privilégié et qu'en y pensant bien, la plupart des pièces que j'ai écrites en dix ans ont été des esquisses de ce que j'ai désormais envie d'écrire.

Au moment d'écrire ces lignes, mon fils a un an et demi et mes bronches sont roses comme celles d'un nourrisson. Quand je regarde les napperons et les serviettes de tables où j'ai amorcé les histoires de *Comment je suis devenu un cas*, je me dis que ces histoires-là sont autant de témoignages de la force de la vie et de l'écriture, qu'elles sont pleines de la lumière qu'on a dans le cœur quand on a traversé le fil tendu entre les vivants et les morts en n'espérant qu'une chose : se rendre de l'autre côté pour mettre des enfants au monde et écrire des livres.

Emmanuelle Roy

* EMMANUELLE ROY

Emmanuelle Roy est née à Sept-Îles en 1969. Elle est l'auteure de plusieurs pièces destinées à la scène dont *Coraline*, *stella33maris@primordial.com* et *La pacificatrice*. *Shards*, traduction anglaise de sa pièce *Far West*, est parue cette année dans le tome II d'une anthologie publiée par le Playwrights' Canada Press, *Quebec Women's Plays in Translation (1986-2006)*. Elle travaille présentement à l'écriture d'un recueil de nouvelles : *Comment je suis devenu un cas*.



Carnets de la Minganie

JEAN DÉSY*

CE MATIN-LÀ

Il faisait calme ce matin-là. Un calme plat d'océan comme une huile. Mais c'était bel et bien l'Atlantique qui vibrerait devant moi, l'Atlantique boréal porteur d'icebergs qui jouent à frôler les flancs du grand Labrador, plus à l'est, tout en les râpant.

Il faisait doux ce matin-là. Une à une, je soufflais les îles posées au creux de ma paume, je les voyais s'éparpiller devant moi. Deux moyacs sont passées en sifflant. J'aurais voulu qu'elles m'accrochent à leur dos pour m'entraîner vers le large.

Il régnait une odeur de poisson séché. J'ai pensé à la splendeur des homards qu'on rapporte encore sur les quais, trésors d'Anticosti et de la baie Nickerson, enchevêtrés sur les tillacs avant d'être déchargés pour le bonheur de tous.

La mer m'est rentrée dedans quand j'ai découvert la Côte-Nord. Spectacle de nouveau monde. Il y a trente ans, un coup de jigger ramenaient trois morues. Un seul coup de talon sur une plage faisait fuir mille capelans.

La mer s'est enracinée dans mon ventre. Depuis lors, chaque pleine lune, j'en sens les grandes marées qui me montent à la tête.

SHELDRAKE

Passé la rivière Manitou, le long de la route 138, on voit que les rochers ont été marqués par le passage des glaciers. Ici commence vraiment la Moyenne Côte-Nord. Soudain, c'est la rivière Sheldrake, un grand pont sur la gauche, puis, à droite,

une vaste courbe dans le sable. Côte de petits ports qui, un jour, existèrent tout à fait, avec leurs goélettes innombrables et leurs pêcheurs. Des usines à poissons faisaient vivre les villages. Que reste-t-il? À Sheldrake, une épicerie, toute petite. On y vend du hareng mariné. Mais ce hareng a été mis en pot en Gaspésie. Une dame aux joues rougies nous sourit. Il fait souvent grand soleil à Sheldrake.

ANTICOSTI

Un jour, à Rivière-au-Tonnerre, ce fut le Klondike de la morue. Les flétans hantaient les fonds. Un printemps de 1905, dans la baie de Magpie, cent vingt-cinq goélettes mouillaient en même temps. Mais qui pêche encore le bigorneau sur la Côte-Nord? Quels vieillards mâchouillent encore ces bêtes caoutchouteuses? Bigorneau. Entre bourgault et bigorneau, quel est le mot le plus beau?

Splendeur des mots bouscueil, moyac, pourcil, margault et Anticosti!

Anticosti, amarrée au mitan d'un chenal géant, haut lieu pour les braconniers du milieu du siècle, coffre-fort garde-manger pour tous les gens entre Sheldrake et Kégashka. Des milliers de chevreuils meurent maintenant chaque année dans la neige trop épaisse d'Anticosti. Les Nord-côtiers n'en prélèvent même plus le trop-plein. Il n'y en a que pour les chasseurs venus d'ailleurs avec leurs espèces bien sonnantes. Quant aux descendants des coureurs de mer, ils écoutent la télé en se demandant quel emploi on peut bien encore inventer à Sept-Îles ou à Baie-Comeau.

QUATRE HEURES DU MATIN

Il est quatre heures du matin. Mon âme s'agite, s'habille et sort. Elle court sur la plage munie de cuissardes. Elle m'aide à pousser dans l'eau glauque mon speeder qui dormait sur le sable.

Le vent est tombé quelque part et il pense.

J'ai du varech plein la chemise, un feu de camp dans chaque oeil. Une mouette épivardée me crie des mots d'amour.

La mer étale m'éclabousse d'étoiles filantes.

Deux sternes font la révérence, déchirant la boîte à grands coups de bec.

Ah, cette odeur de sel et de mort. Mes tripes se nouent devant l'aurore.

Tout voyage mène à un naufrage, parfois sur des îlesensemencées de macareux et de ciel.

Je pêche. Je sais que je vais mourir. Mais en attendant, le soleil se lève.

CANICULE

Côte-Nord : pays de soulèvements climatiques sans pareils. Les macareux y tirent de l'aile, becquetant les petits poissons qu'ils peuvent. Ô oiseaux de mer en état d'engelure et de glaciels. En juillet, on peut écrire à ses amis que grâce au vent du large, il ne fait pas trop chaud. La canicule, c'est pour Québec ou Montréal. □

*JEAN DÉSY

Jean Désy vogue entre le Sud et le Nord, entre les mondes de la haute montagne et de la toundra, entre l'Autochtonie et l'univers de la grande ville, entre l'écriture et l'enseignement, entre la pratique de la médecine et la poésie, entre ses enfants et ses amours, tous éparpillées au gré de leur propre nomadisme. Parmi ses dernières parutions : *Âme, foi et poésie*, aux éditions XYZ, et *Les Carnets du Kilimandjaro*, aux éditions Les Heures bleues. En 2009, paraîtra aux éditions Les Heures bleues un recueil de poésie intitulé *Les Carnets de la Minganie*, illustré avec plusieurs œuvres de Noriko Imaï, une artiste qui a longtemps vécu sur la Côte-Nord.

Poèmes inédits

VITAL GAGNON*

LETTRE DE L'ÎLE

Ce matin au réveil tu étais là, toute recroquevillée comme à ton habitude. Tu dormais et ton souffle léger habitait mon silence. Je me suis doucement glissé tout près de toi. Ton corps était chaud et fleurait bon l'automne. J'ai doucement embrassé ton cou si tendrement offert et tu t'es éveillée, souriante et heureuse.

« Viens, je t'emmène avec moi faire le tour de l'île ». Tu avais mis ta robe bleue, celle qui sur toi est si belle. Tu es venue vers moi les yeux pleins de bonheur. Je t'ai tendu la main et nous sommes partis tous deux pieds nus dans l'île. Nous étions si heureux, tes pas étaient légers, tes sourires amoureux. Nous nous sommes embrassés. Le vent subtilement enveloppait nos caresses.

Voilà que je m'éveille et mon rêve s'endort et tu vas avec lui, souvenir impalpable. Je regarde le vide que crée ton absence et l'île me semble, sans toi, inhabitée.

Déjà deux mois que je suis seul à tenir la flamme du phare allumée. Seul avec mon rêve qui chaque nuit revient et délasse mon ennui.

Je t'aime douce Éléonore. Je t'aime dans tous mes pas, dans tous mes mots, dans tous mes gestes. Chaque pierre de l'île est empreinte de toi. Je t'emmène avec moi dans toutes mes promenades. Tu es toujours si près... et pourtant, quelquefois, je te sens si lointaine.

Quand tu liras ces quelques lignes, le printemps sera là, alors va au-dehors et la première fleur que tu apercevras, dis-lui que tu l'aimes. Cette fleur, ce sera moi!

Adieu belle Éléonore

LE HAVRE

Quand au pays du havre
Un jour je m'arrêtais,
Je vis un beau pays.

Je regardai la mer
Qui lavait les rochers,
Je vis un grand pays.

J'humai l'air du large
Il avait mille odeurs,
Je vis un doux pays.

Je palpai les écumes
Elles contaient mille histoires,
Je vis un fier pays.

Et de ce beau pays
Je vis les habitants,
Fiers de leur grand pays.

Je reviendrai au havre
Adoucir mes humeurs
Dans les chaos des vagues.

*VITAL GAGNON

Vital Gagnon est enfant des champs, fils de la terre aride de St-Léon-Légrand dans la vallée de la Matapédia. Les années l'ont fait passer par St-Joseph-de-Lepage, Montréal et, enfin, en 1972, il a posé son sac à dos sur le sol sablonneux de Sept-Îles.



Il a fréquenté assidûment l'école buissonnière tout en découvrant l'odeur suave des mots et du livre. Ses premiers vers sont nés alors qu'il avait vingt ans, et depuis, peu de jours sont vides de mots et de phrases écrites : « J'ai le clavier agile », comme il aime à le dire.

Sa passion du théâtre l'a amené à découvrir la scène, ses centaines de personnages et son langage si particulier. Ses mots y ont trouvé refuge et ont pu s'adresser aux enfants comme aux adultes.

Trois de ses pièces de théâtre pour jeune public ont connu le plaisir de l'édition et ont fait la joie des gens de la Côte-Nord et de plusieurs écoliers québécois.

Chez Vital Gagnon, tout est prétexte à texte et les dialogues naissent spontanément. Même sa poésie est un dialogue avec le lecteur.

Treizième d'une nombreuse famille, il a su développer l'art d'être seul dans la multitude, en même temps qu'il créait le besoin constant d'être très entouré.

Son amour des lettres et sa persévérance dans l'écriture lui ont permis de gagner, en 2007, le Prix littéraire Radio-Canada dans la catégorie nouvelle.

Les Nord(s)imaginaire(s)

Montréal, Imaginaire | Nord, collection « Droit au pôle », 2008, 335 p.

ISBN — 978-923385-11-2

40 \$ CAD — 28 €

Territoire, images, direction, mirage et réel, représentation et cliché: le Nord, pan entier de l'imaginaire occidental, est tout à la fois pluriculturel, multidisciplinaire, universel, multiple, particulier et simplifié. La couleur blanche est son sémaphore : elle ne masque que par illusion la complexité de son histoire et de sa construction. Cet essai regroupe les articles de 21 chercheurs qui tentent de saisir le Nord à travers ses représentations.



Bibliographie sur l'imaginaire du Nord

(Arctique, hiver, Antarctique)

A Bibliography on the Imagined North : Arctic, Winter, Antarctic

Bibliografi över föreställningen om det nordliga : Arktis, vinter, Antarktis

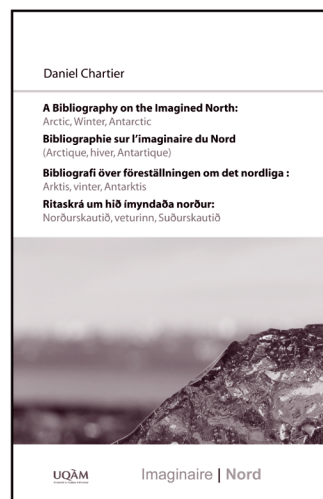
Ritaskrá um hið ímyndaða norður : Norðurskautið, veturinn, Suðurskautið

Montréal, Imaginaire | Nord, collection « Droit au pôle », 2007, 741 p.

ISBN — 978-2-923385-09-9

84 \$ CAD — 60 €

Cette bibliographie propose plus de 12 000 titres sur les territoires de la nordicité, les perspectives critiques et théoriques sur le Nord, ainsi que les principales voies méthodologiques employées pour l'étudier en études culturelles.



Ces deux ouvrages sont publiés dans le cadre des travaux du Laboratoire international d'étude multidisciplinaire comparée des représentations du Nord, dirigé par Daniel Chartier.
www.imaginaireunord.uqam.ca

Publications en vente aux Presses de l'Université du Québec (www.puq.ca) ou chez leurs distributeurs en France, Suisse, Belgique et Luxembourg.

Pour la France

AFPU-Diffusion (Association française des presses d'université - Diffusion) — Distribution : SODIS
Téléphone : 01 60 07 82 00

Pour la Suisse

Servidis SA
5, rue des Chaudronniers
CH-1211 Genève Suisse
Téléphone : 022 960 95 25
www.servidis.ch commande@servidis.ch

Pour la Belgique et le Luxembourg

Patrimoine sprl Diffusion et distribution
168, rue du Noyer
1030 Bruxelles
Téléphone : 02 736 68 47
patrimoine@chello.be

Pour le Canada et les autres pays

www.puq.ca, ou :
Prologue inc.
1650, boulevard Lionel-Bertrand
Boisbriand (Québec) Canada J7H 1N7
Téléphone : +1 (450) 434-0306
Télécopieur : +1 (418) 831-4021
prologue@prologue.ca

Innucadie

Germaine Mesténapéo et Louise Tanguay à Innucadie

PIERRE ROUXEL*

« IL S'EST ENCORE PASSÉ QUELQUE CHOSE À NATASHQUAN¹ »

« Cette fois, en provenance de Natashquan est en train de souffler un vent de fraternité. Je l'ai senti, je l'ai entendu! Qui l'eut cru? Dans les faits, le Festival du conte et de la légende de l'Innucadie qui prenait fin dimanche dernier aura atteint son ultime objectif au cours de sa troisième édition : consacrer le partage et le respect mutuel entre les Innus et les non-Innus². »

INNUCADIE... À NATASHQUAN!

Les 11, 12 et 13 juillet derniers avait lieu à NATASHQUAN | NATASHQUAN la 3^e édition du festival de conte INNUCADIE. Le journal *Le Droit* d'Ottawa présentait ainsi, en juillet 2006, l'événement et le célèbre petit village de Gilles Vigneault : « Natashquan, un hameau mythique niché sur la rive nord du Saint-Laurent au bout de la route bitumée traversant le Canada, sis à deux pas d'une réserve indienne, a créé un festival inédit mélangeant les héritages des pêcheurs blancs et des chasseurs innus³. » Depuis, tous les commentateurs s'entendent pour souligner qu'INNUCADIE est devenu le symbole d'une ère nouvelle s'inscrivant sous le signe de la rencontre des communautés autochtones et allochtones. Jacques Lachance qui a beaucoup travaillé à la mise en marche de l'événement peut alors écrire trois ans plus tard : « [...] on a senti que le vent avait tourné, qu'un esprit nouveau cherchait à s'installer, qu'Innus et descendants d'Acadiens travail-

laient ensemble à définir une démarche qui pourrait servir d'exemple. Utopie? Je ne pense pas⁴! »

Germaine Mesténapéo et Louise Tanguay

« Une jeune femme innue raconte l'histoire de ses ancêtres avec un humour débordant, son récit se croisant avec celui d'une Acadienne au rire contagieux⁵. »

Louise Tanguay et Germaine Mesténapéo se connaissent depuis fort longtemps. Louise Tanguay est une Acadienne francophone d'ascendance métisse, originaire de Natashquan. Le père de Louise et le grand-père de Germaine étaient de grands amis. Elles ont vécu ensemble une partie de leur enfance et de leur adolescence et leurs parcours n'ont cessé par la suite de se croiser. C'est à l'occasion d'une rencontre en travail social qu'elles vont se retrouver et retrouver leur passé dans ses différences et sa complémentarité⁶. Va germer alors l'idée d'une collaboration qui les conduira au festival de Natashquan. Certes, Louise Tanguay a fait des études en littérature, mais son imaginaire premier a d'abord été façonné par l'oralité si vivante encore dans les années 50 sur la Basse-Côte-Nord. Elle doit tout ou presque à ces longues soirées de contes, de chants et de danses vécues tant à Natashquan qu'à Blanc-Sablon où elle a vécu presque dix ans⁷.

En 2006, les deux artistes racontent en duo aussi bien à Natashquan qu'au Festival du conte international des Îles-de-la-Madeleine. À l'été 2007, elles se retrouvent

à Natashquan à l'occasion d'un camp de lecture du ministère de l'Éducation. Cet été, Germaine, Louise et Joan Grégoire (d'origine innue) se sont retrouvées à l'Échouerie (célèbre café de Natashquan) le samedi 12 juillet pour raconter chacune à leur manière « leur » Côte-Nord qui les fait se rencontrer malgré leurs différences. Car, comme le dit Louise Tanguay, c'est un même espace qui les fait se rejoindre : « Nos différentes cultures partagent le même territoire. À l'époque, les gens vivaient des drames et des miracles tous les jours. La vie n'était pas facile. Les gens ont réussi à survivre en s'entraidant. C'est cette culture d'entraide que nous essayons d'illustrer dans nos contes⁸. »

Et que dire de Germaine Mesténapéo? La meilleure façon de répondre à cette question, c'est probablement de la laisser se présenter elle-même dans ce petit texte de juin 2008⁹.

« Voici, Moi. Dans mon histoire personnelle, je suis conteuse depuis des millénaires, mais aujourd'hui, je dois réapprendre à apprivoiser ma mémoire ancestrale car j'ai appris à lire, à écrire et à parler une autre réalité que ma langue maternelle. J'ai dû naviguer sur Internet pendant que j'aurais pu faire fonctionner en même temps mes méninges, mon canot ou mes raquettes. J'ai dû chercher et je cherche souvent le court chemin entre mon cœur et mon cerveau. Je m'y perds souvent et je pleure à cause de cela. Mais heureusement, il y a les contes et l'écriture qui me rendent heureuse.

Mon nom francisé est Germaine Mesténapéo et mon nom en *innu aimun* s'écrit ainsi : *Shanimen Mishatanapeu*. Les Anglophones écrivent mon nom de cette façon : *Jermaine Mistinapew*. Chez moi, parfois, on me surnomme *Mishta Shanimen*. Et parfois, certains Québécois me disent pour plaisanter : À gère, pis à mène. [...] Comme *Mesténapéo*, *Mishtanapeu* veut dire Grand homme¹⁰. » □

* Pierre Rouxel est chercheur au Cégep de Sept-Îles et chercheur associé au laboratoire Imaginaire | Nord de l'UQAM.

Notes

- 1 Titre d'un article de Jacques Lachance, *Le Nord-Côtier*, 17 juillet 2008, p. 13.
- 2 *Idem*.
- 3 « Innucadie : un festival du conte sur une terre de légende », *Le Droit*, 18 juillet 2006, p. 24.
- 4 *Le Nord-Côtier*, art. cit., voir note 1.
- 5 *Le Droit*, art. cit., voir note 3.
- 6 Caroline Montpetit, « Une conteuse autochtone à la recherche de ses racines », *Le Devoir*, 12 octobre 2006, p. B8.
- 7 Entretien avec Louise Tanguay du 20 septembre 2008.
- 8 Nicolas Dupont, « Les légendes de la Côte-Nord au 400^e », *Le Nord-Est*, 23 juillet 2008, p. 6.

9 Texte transmis par l'auteure.

10 Elle ajoute dans le même texte : « Je suis une femme innue qui réfléchit et veut comprendre ses sentiments sur certains éléments personnel, social, culturel, spirituel et environnemental. Car c'est lors de ma recherche sur le *Teueikan*, le tambour sacré, comme stagiaire innue en Muséologie au Musée canadien des civilisations que j'ai vraiment pris conscience de ma réalité actuelle. J'ai beaucoup appris des Aînés, surtout de mon grand-père, Shushepis Bellefleur, ainsi que de d'autres Sages amérindiens. Je les remercie toujours. C'est grâce à eux que je suis maintenant conteuse et que je suis davantage attentive à certaines réalités qui conditionnent notre quotidien et nos problèmes sociaux actuels. Je suis convaincue que les Autochtones ont le sens développé de l'art et que cela représente également le chemin de la guérison. Les artistes sont des *Medecine-man*. »

Le loup, frère de mon grand-père, Pien-Atikus Mishtanapeu

GERMAINE MESTÉNAPÉO*

Voici l'histoire d'une rencontre mythique dans la famille de mon grand-père paternel, Pierre Mesténapéo Sr. C'était son nom de baptême officiel et enregistré ainsi, suivi de son numéro de bande de statut indien au gouvernement fédéral. Mais pendant sa jeunesse, il était reconnu par les siens, sous son vrai nom innu : Pien-Atikus Mishtanapeu.

Mon père, Pierre Mesténapéo Jr, m'a raconté les bons moments ainsi que les épreuves rencontrées, telle la famine vécue par sa famille lors de sa migration en territoire ancestral, à Nutshimit. À cette époque, Pien-Atikus était encore un jeune chasseur éveillé et avisé. Dans ce temps-là, les Innus étaient tous nomades, autonomes

et fiers de suivre la coutume, les saisons, la famille et le clan. Ils étaient surtout très heureux de suivre les traces des animaux si convoités tels que le lynx, l'ours et le caribou.

Voici donc les précieux moments que mon père m'a rapportés de cette surprenante rencontre.



ar une belle et froide journée d'hiver, pendant que Pien-Atikus et deux de ses compagnons sont en train de faire du feu pour prendre le thé et le lunch du midi, les trois jeunes chasseurs ont reçu un visiteur étrange et inattendu. Les jeunes Innus eurent la visite d'un loup solitaire, maigre et mal en point. Le loup se traînait sur ses quatre pattes vers le petit groupe de chasseurs. Le comportement intrigant de cet animal rampant vers eux, doucement et lentement, leur semblait de plus en plus étrange, surtout venant d'un loup.

Les jeunes hommes étaient conscients que le loup s'était mis sous l'emprise des chasseurs. Voyant que le loup n'avait pas un comportement normal pour un animal de son espèce, les jeunes chasseurs restaient immobiles et continuaient d'observer ce prédateur qui s'imposait, curieusement,

par ses gestes de soumission. Quand, tout à coup, lorsque le loup fut très proche du cercle de chasseurs, l'animal se renversa sur lui-même pour se coucher sur le dos. Ensuite, il ouvrit très grande sa gueule afin de montrer à Pien-Atikus le fond de sa gorge.

Prenant son courage à deux mains, Pien-Atikus regarda dans le fond de la gueule du loup. En examinant bien le fond du palais de l'étrange animal, il aperçut un solide os de caribou bien planté dans le fond de la gueule. Il devinait enfin pourquoi le loup prenait un tel risque à les côtoyer ainsi. Il prit donc son couteau de chasse pour extraire l'os de caribou. Le loup resta bien docile pendant cette opération qui le mena vers sa délivrance.

Aussitôt que Pien-Atikus eut fini de le dégager de ce piège qui le tuait à petit feu, le loup se

remit énergiquement sur ses pattes en sautillant et en reprenant son propre chemin qui le menait vers le bois, de l'autre côté de la rivière. Avant de prendre son élan, l'étrange bête jeta un dernier regard vers Pien-Atikus. Ensuite, il se mit à courir comme pour signifier au groupe de chasseurs qu'il était heureux à nouveau. Ce fut un moment inoubliable pour mon grand-père, d'après ce que m'a raconté mon père.

Mais l'histoire ne finit pas là. L'hiver suivant, les parents de Pien-Atikus subirent une période de famine. À cette époque-là, c'était le temps des grands froids, soit vers la fin de janvier et le début de février. La famille eut alors la surprise de voir une meute de loups de l'autre côté de la rivière. Elle craignait pour sa survie, car les Innus et les loups chassaient le même gibier : le caribou. Et en temps de disette, c'est le plus fort qui survit.

La meute poursuivait déjà des pistes de caribous le long de la rivière et le gibier se faisait rare. Du côté du clan familial, les chasseurs faiblissaient et ne pouvaient traquer rapidement le troupeau de caribous pour subvenir à leurs besoins. En voyant la meute de loups, les membres de la famille étaient désespérés par la présence de l'autre côté de la rive, d'une grosse meute de loups bien portants. Le lendemain matin, la meute de loup était toujours là. Les loups suivaient la cadence de la marche de la famille. Malgré tout, la famille de Pien-Atikus avançait lentement à la file indienne, mais elle observait également la meute qui semblait les guetter de l'autre côté de la rivière.

Mais soudain, quel ne fut pas leur étonnement! Un gros loup, un mâle fringant, se

tenant seul, devant eux, sans bouger, les regardait. Alors, Pien-Atikus reconnut le loup qu'il avait soigné. Le gros loup insistait de son fameux regard. Et tout à coup, l'animal se retourna rapidement et, en courant, reprit son chemin et poursuivit les pistes de caribous tant convoitées par la famille. D'instinct, le clan familial avait décidé de suivre les traces de ce loup particulier. Celui-ci pistait les caribous.

À quelques kilomètres de là, une autre surprise de taille les attendait. Cette fois-ci, en plein milieu de la rivière, un caribou fraîchement égorgé était étendu, mort et disponible pour les besoins de consommation de la famille. De plus, aucune autre trace de crocs dans les autres parties du corps du cervidé n'apparaissait.

C'est ainsi que ce loup spécial a sauvé notre famille de la famine. Et c'est grâce au loup et aux caribous que les Innus ont survécu pendant ces longues périodes de chasse d'hiver et lors de leur migration. Aujourd'hui, c'est toujours grâce à ces animaux que les enfants, petits-enfants et arrières petits-enfants de la famille de Pien-Atikus Mishtanapeu ont survécu. Alors, nous remercions toujours l'Esprit du loup et du caribou, pour la vie. □

* Germaine Mesténapeo est conteuse innue de Nutashquan.

La Princesse crapaupe

LOUISE TANGUAY*

Ce conte a été écrit dans le contexte d'un exercice en Programmation Neuro Linguistique (PNL)¹ à partir de la situation personnelle de l'amie d'une amie qui voulait avoir plus de pouvoir sur sa vie. Je tiens à remercier ici ces deux personnes qui se reconnaîtront.

Le caractère thérapeutique du conte n'est pas nouveau. Pratiquement tous les contes traditionnels ont un objectif d'enseignement : ils visent à influencer le comportement humain dans le but d'améliorer le sort des personnes ou de les protéger d'un malheur probable.

Ce que l'approche thérapeutique actuelle apporte à la métaphore et à ce type de conte, c'est l'idée de partir d'un problème personnel ou collectif pour construire une histoire qui utilise ce problème psychologique comme base et pour ainsi créer

une solution qui, bien qu'elle soit magique dans le conte, peut être utilisée par la personne pour solutionner sa difficulté dans la vie quotidienne. Le conte s'adresse alors à l'inconscient des individus et les laisse tirer leurs propres conclusions. Ce qui est intéressant, c'est que ça marche souvent, aussi bien que d'autres types d'interventions dans bien des cas. Cette approche est particulièrement efficace auprès des enfants.

Un avantage important de cette approche thérapeutique est principalement qu'elle est très respectueuse des personnes et peu dangereuse puisque la personne choisit de s'identifier ou non au personnage du conte. Après tout, il ne s'agit que d'une histoire que l'on raconte. Si la métaphore n'est pas juste, elle ne pourra avoir d'effet. D'un autre côté, une métaphore peut convenir à plusieurs personnes qui vivent une situa-

tion semblable. C'est le cas des métaphores de Salomé qui sont bien connues en ce sens.

La Princesse crapaupe, d'après les réactions qu'elle a suscitées jusqu'à maintenant, semble rejoindre plusieurs personnes. Libre au lecteur d'en juger par lui-même.

Le conte de La Princesse Crapaupe a trouvé sa saveur nord-côtière lorsque je l'ai présenté au premier Festival du Conte et de la Légende de l'INNUCADIE, à Natashquan, à l'été 2006. Cette saveur lui convient très bien, car il peut ainsi célébrer le caractère princier des femmes et des hommes de ce « pays magique » qu'est la Côte-Nord.

Quant aux femmes et aux hommes de la Côte-Nord, c'est bien connu qu'ils vivent « comme des reines et des rois » en se nourrissant de délicieux homards, de padoues savoureuses et de saumons fumés et frais!



L était une fois dans le pays d'Innucadie, une très belle princesse. Elle vivait chez le roi son père et la

reine sa mère. Elle se nourrissait de délicieux homards, de padoues savoureuses et de saumons fumés et frais.

Un jour, la princesse innucadienne rencontra un prince charmant. Ils tombèrent en amour. Ils se marièrent devant le curé. Et ils eurent

beaucoup d'enfants. Ce qui, évidemment, n'était pas pour déplaire au curé.

Cependant, après la naissance du petit deuxième, le sorcier *chiâleux* apparut dans la vie de nos tourtereaux et, en aussi peu de temps qu'il le faut pour le dire, il transforma la belle princesse en une crapaud très laide. La sorcière critiqueuse fit aussitôt son apparition et jeta un sort au prince qui, lui aussi, fut transformé en un vieux crapaud plutôt dégoûtant.

La crapaud ne trouvait de plaisir et de satisfaction dans la vie qu'à s'installer devant l'étang pour manger des mouches noires et des chenilles dodues. Comme celles-ci abondent en Innucadie, elle se mit à engraisser rapidement. Elle essaya plusieurs régimes, mais elle finissait toujours par se gaver à nouveau. Son crapaud de mari prenait plaisir à la traiter de grosse crapaud, en riant d'elle.

Hors, un matin, elle s'était installée comme d'habitude devant l'étang. Elle s'imagina en train de sauter sur les nénuphars, comme elle l'avait fait aux premiers temps de son mariage de crapaud. Une larme lui monta au coin de l'œil et tomba dans la mare. C'est à cet instant même qu'elle aperçut une belle chenille bien ronde, étalée sur une brindille, au bord de l'eau. Son premier réflexe fut de l'avaler tout rond!

Mais la chenille se mit à lui parler.

- **Épargne-moi, crapaud et je te ferai un cadeau**, lui dit-elle.
- **Un cadeau? Ça m'intéresse...** se dit la crapaud.

La crapaud décida alors d'épargner la chenille, et c'est à ce moment précis que se produisit un miracle de la nature. La chenille se transforma, sous les yeux de la crapaud ébahie, en un papillon d'une beauté majestueuse. La crapaud, étonnée, demanda au papillon comment il avait

fait pour se transformer ainsi en autant de beauté.

- **C'est simple, je me suis contenté de me nourrir en me laissant devenir moi-même**, expliqua le papillon en s'envolant.
- **Hey! Mon cadeau**, lui cria la crapaud frustrée de s'être fait avoir.
- **Tu l'as! Réfléchis un peu et tu le découvriras**, lui cria le papillon dans le lointain.

Une fois passée la colère d'avoir été roulée, la crapaud se mit à réfléchir et commença à se poser des questions comme : qui suis-je vraiment? qu'est-ce qui arriverait si je me laissais devenir moi-même?

Un jour, alors qu'elle était assise au bord de son étang en se posant des questions du genre, elle s'imagina qu'elle était une belle princesse. Cela lui plut beaucoup! Elle poursuivit son petit jeu et, à sa grande surprise, ses pattes de crapaud se transformèrent en mains. Et ainsi, de fil en aiguille, la princesse en se laissant redevenir elle-même, retrouva sa forme humaine.

Toute excitée, elle se présenta alors devant son mari qui, ne la reconnaissant pas, prit la fuite. Frustrée, elle se remit à manger des mouches noires et évita dorénavant les chenilles. Surtout les dodues. Et elle retrouva son crapaud de mari.

Cependant, elle ne pouvait plus renoncer à ses rêves et, quand elle était seule, elle ne pouvait s'empêcher de reprendre sa forme humaine.

Un beau matin, alors qu'elle rêvait encore, elle s'imagina, cette fois, que son mari était un prince. Elle éclata de rire. C'était inimaginable! Son crapaud de mari un prince! Quelle farce!

Pourtant, quelques jours plus tard, elle tenta une expérience. Elle traiterait son mari comme un prince. Elle ne réagit

même pas lorsqu'il s'adressa à elle en langage de crapaud. Elle se contenta de lui sourire, comme s'il était un prince.

À son grand étonnement, son crapaud lui renvoya un sourire princier. C'est alors qu'elle comprit que son mari aussi était un prince. Elle savait qu'elle était sur la bonne voie.

Dans la solitude, elle continua sa rêverie avec plus d'ardeur. Peu à peu, la mémoire lui revint complètement. Et elle se rappela bientôt la belle vie d'autrefois avec ses parents, la rencontre de son prince charmant et son mariage.

Quand elle se décida enfin, elle se présenta à son mari sous son aspect de princesse. Il en fut ébahi. Il voulut se sauver, mais en lui parlant doucement, avec patience, la princesse l'aidera à se rappeler que, lui aussi, était un prince. Tous deux retrouvèrent enfin leur forme humaine et ils sont demeurés eux-mêmes jusqu'à ce jour.

Quelqu'un qui est passé dernièrement en Innucadie m'a raconté que leurs petits crapauds avaient tous découvert leur forme humaine et qu'ils adorent eux aussi le homard délicieux, les padoues savoureuses et le saumon fumé et frais.

Quant à la princesse, paraîtrait qu'elle entretient un beau jardin où les plus beaux papillons du monde viennent se reproduire. □

* Louise Tanguay travaille au CLSC de Sept-Îles. Elle est très présente dans le milieu culturel nord-côtier, notamment comme conteuse.

Notes

- 1 Selon Anne Entus, docteure en psychologie, qui a développé la PNL au Canada : « La programmation neuro-linguistique, en tant que processus, représente l'interaction dynamique qui existe entre le système nerveux, la physiologie et le langage, qui crée l'expérience subjective qui se manifeste par le comportement ainsi programmé. »

Activités du GRÉNOC en 2007-2008

COMITÉ DIRECTEUR

LE GRÉNOC AU SALON DU LIVRE DE LA CÔTE-NORD 2008

Comme l'an dernier, le GRÉNOC avait son kiosque au Salon du livre où le public pouvait se procurer de la documentation d'ordre général et des exemplaires de *Littoral*. Guy Côté a profité du kiosque pour exposer sa collection de plus en plus riche de cartes postales et pour rencontrer ses amis de la Côte.

Dans l'après-midi du samedi 15 mars, au Café littéraire, le GRÉNOC présentait deux conférences. La première, de Pierre Rouxel, *DU VOYAGE À L'ÉCRITURE / Naufrage de la RENOMMÉE à Anticosti en novembre 1736*, évoquait une double histoire : celle d'un naufrage tragique sur une île célèbre de l'entrée du Golfe et celle, tout aussi exceptionnelle, d'un récit d'abord paru en Allemagne, à Frankfort, en 1742, qui sera par la suite réédité à maintes reprises (en plusieurs langues). La seconde conférence, de Guy Côté, reprenait en l'enrichissant celle déjà donnée au Salon de 2007, qui présentait des cartes postales évoquant la Côte. En effet, entre 2007 et 2008, le chercheur a enrichi sa collection, ce qui lui a permis de développer son propos en le précisant davantage.

Précisons que ces deux conférences avaient d'abord été présentées au public, le mardi



Pierre Rouxel lors de la conférence *DU VOYAGE À L'ÉCRITURE / Naufrage de la RENOMMÉE à Anticosti en novembre 1736* au Salon du livre de la Côte-Nord.



Pierre Rouxel et Mélina Vassiliou lors du lancement de *Fou Floue Fléau* au musée Shaputuan le 7 juin 2008.

11 mars en soirée, à la Bibliothèque Louis-Ange-Santerre de Sept-Îles.

LE GRÉNOC, MÉLINA VASSILIOU ET SON RECUEIL *FOU FLOUE FLÉAU*¹

L'Institut culturel éducatif montagnais et la poétesse gréco-innue, Mélina Vassiliou, lançaient un premier recueil de poésie, *Fou Floue Fléau*, lors d'une « célébration » au musée Shaputuan le 7 juin dernier. Après le discours de circonstance du directeur de l'ICEM, Denis Volland, et une intervention de Pierre Rouxel portant surtout sur le recueil de Mélina, sur l'écriture poétique en général et sur l'importance de l'événement en regard de la constitution d'un corpus de textes innus, Mélina partageait avec ses invités quelques-uns de ses textes. L'événement, en tout réussi, avait sans doute de quoi réjouir Mélina, mais aussi la communauté culturelle nord-côtière et, plus particulièrement, la communauté innue.

Cet événement est aussi pour le GRÉNOC une occasion de mieux évaluer son rôle quant à l'émergence de l'écriture nord-côtière et

plus particulièrement de l'écriture autochtone sur la Côte. Rappelons ici quelques faits. Mélina a rencontré le GRÉNOC au cours de l'été 2006, alors que se préparait l'édition du premier numéro de *Littoral*. C'est la recherche d'un inédit innu qui nous a amenés à rencontrer Mélina et à découvrir son tapuscrit. Le poème, *Sun danse*, retint l'attention du GRÉNOC et fut publié, mais après avoir été retravaillé. Ce fut pour Mélina et pour le GRÉNOC une première riche en signification : le GRÉNOC y affirmait de façon claire sa préoccupation pour la mise en valeur de l'écriture innue en émergence, et Mélina, de son côté, inscrivait par la même occasion son nom dans le panorama littéraire innu. Désormais, elle serait connue et sollicitée.

Mais l'aventure allait se poursuivre : entre l'automne 2006 et le printemps 2007, Mélina retravaillait ses textes. Pierre Rouxel l'accompagnait dans sa démarche. Peu à peu, l'idée d'une publication faisait son chemin. Pour valider le travail de réécriture, celui-ci devait être relu et évalué. Ce que firent diverses personnes du milieu de l'écriture et de façon toute particulière des

membres du GRÉNOC (Hélène Bouchard, Jérôme Guénette, Marie-Ève Vaillancourt et Johanne Charest) qui furent aussi invités à proposer une possible organisation des textes en vue d'une éventuelle publication. Le projet allait se concrétiser quand l'ICEM décidait à la fin de l'année 2007 de publier le recueil de Mélina. Ce qui fut fait en juin 2008.

Voilà une série d'événements, vécus dans leur immédiateté d'abord, qui prennent après coup une signification sur laquelle il est à propos de réfléchir. On voit mieux, à travers eux, après ces trois années du GRÉNOC, le rôle que celui-ci peut être amené à jouer dans le milieu littéraire nord-côtier, surtout quant à l'émergence de l'écriture innue : animation, soutien, accompagnement, réception, mise en valeur et promotion². Ce qu'il faut comprendre se résumerait à ceci :

1. L'écriture innue est de façon plus évidente que jamais une « incontournable » du corpus nord-côtier.
2. Le GRÉNOC, de plus en plus au fait de la réalité culturelle innue, reconnaît cette nouvelle réalité et s'engage à en tenir compte (dans les limites restreintes de ses moyens bien sûr!) à travers des gestes prenant la forme de l'accompagnement, du soutien, de la réception, de la promotion et de la diffusion.
3. La communauté innue et les instances du milieu culturel innu (l'ICEM surtout) sont directement interpellées : **pour construire un corpus innu significatif, les Innus doivent proposer des textes (déjà écrits ou à écrire); et L'ICEM (ou d'autres maisons d'édition) doivent les publier. Les textes doivent devenir des livres.**

Il faut donc souhaiter que dans un avenir rapproché des jeunes auteurs dont les textes sont déjà écrits, comme Maya Cousineau-Mollen et Réal Leblanc Junior (et d'autres qu'on ne connaît pas encore) publient leurs textes. Ajoutons, sans en dire davantage pour l'instant, qu'une idée fait son chemin d'un projet de publication qui mettrait en évidence l'écriture innue d'aujourd'hui, projet qui mettrait en présence toutes les communautés innues (du Lac Saint-Jean au Labrador terre-neuvien).

LE GRÉNOC AUX COLLOQUES

APEFC, Montréal, juin 2008

En juin 2008, Marie-Ève Vaillancourt et

Jérôme Guénette furent invités à présenter dans le cadre du colloque de l'Association des professionnels de l'enseignement du français au collégial, l'APEFC, une communication intitulée *L'influence des livres ou les chercheurs de Côte-Nord : comment allier recherche, littérature, enseignement et éloignement?* Les collègues enseignants des autres cégeps et régions manifestèrent curiosité et intérêt, vu la singularité d'un tel projet que constituent les travaux du GRÉNOC dans le réseau collégial. Jérôme Guénette y a entre autres montré en quoi ses étudiants du Cégep de Sept-Îles avaient vu le contenu de leur cours influencé par les travaux du GRÉNOC.

CILAF, Wendake, septembre 2008

La communauté huronne de Wendake (Québec) accueillait du vendredi 5 au dimanche 14 septembre le *CARREFOUR INTERNATIONAL DES LITTÉRATURES AUTOCHTONES (CILAF)* qui regroupait pour la première fois au Canada (et probablement... au monde!) une trentaine d'auteurs autochtones de la francophonie (Québec, Afrique du Nord, Océanie). Plusieurs Innus de la Côte-Nord ont participé à l'événement dont Rita Mestokosho et Maya Cousineau-Mollen. Dans le cadre de cette rencontre, une anthologie a été lancée où l'on retrouve plusieurs auteurs innus : *Mots de neige, de sable et d'océan : littératures autochtones (Québec, Maroc, Polynésie française, Nouvelle-Calédonie, Algérie)*. Anthologie réalisée sous la direction du spécialiste des littératures autochtones francophones du Québec, Maurizio Gatti (Wendake et Montréal, Éditions CDFM et Hurtubise, 2008, 306 p.).

Profitant de cette occasion exceptionnelle, le Centre interuniversitaire d'études et de recherches autochtones (CIÉRA) de la Faculté des Sciences sociales de l'Université Laval organisait au même endroit, du 9 au 11 septembre, un atelier sur les littératures autochtones émergentes qui regroupait une vingtaine de spécialistes venant de divers coins du monde (Québec, Canada anglais, États-Unis, France, Allemagne, Afrique du Nord, Polynésie française). Les auteurs présents à Wendake y assistaient. Pierre Rouxel, dans sa communication, *Le GRÉNOC découvre Mélina Vassiliou*, après avoir rapidement présenté le Groupe de recherche sur l'écriture nord-côtier et sa rencontre avec l'écriture innue, s'est intéressé à la parution récente de *Fou, Floue, Fléau* (juin 2008) de Mélina Vassiliou. Il s'est alors efforcé de cerner la « quête » de

Mélina à travers sa rencontre avec « les autres ».

CBSI CÔTE-NORD | RADIO-CANADA SEPT-ÎLES

Entre l'été 2007 et l'été 2008, Radio-Canada Côte-Nord a continué à faire la promotion de la culture nord-côtier. Tout particulièrement dans le cadre de l'émission de l'après-midi, *La Côte et le Monde*³. Dans la chronique littéraire revenant aux quinze jours, ont été présentées brièvement, lors des *Clins d'œil à la Côte*, une vingtaine d'œuvres diverses évoquant de façon précise ou allusive la Côte-Nord et le Nord. Ces ouvrages témoignent de la vitalité de l'écriture nord-côtier, mais aussi de l'attrait que continue d'exercer notre immense territoire qui ne cesse de fasciner les intelligences et les imaginations.

LES LIVRES PRÉSENTÉS ROMANS

1. *Somnolences* de Patricia Lamontagne, Montréal, Triptyque, 2001.
2. *Génération pendue / Le livre de Maël* de Myriam Caron, [Sept-Îles], [s. é.], 2007.
3. *Nipish / Une narration en autochtonie* de Louis-Edmond Hamelin, Montréal, Guérin, 2007.

NOUVELLES

4. *L'île aux masques* de Janique Watier, [s. l.], Janique Watier, 2007.

RECUEILS DE POÉSIE

5. *Une tonne d'air* de Maude Smith Gagnon, Montréal, Triptyque, 2007. (Prix Émile Nelligan 2006.)
6. *Poèmes de position* de Marco Vigneault, Rivière-au-Tonnerre, Zénith Diffusion, 2008.

RECUEILS DE HAÏKUS

7. *Carpe diem (anthologie canadienne du haïku)*, Ottawa et Nepean, Éditions David et Borealis Press, 2008. (Par Francine Chicoine et coll.)
8. *Nid de brindilles* de Carmen Leblanc, Ottawa, Éditions David, 2008.
9. *Percées de soleil* d'Hélène Bouchard, Ottawa, Éditions David, 2008.

LITTÉRATURE JEUNESSE

10. *Ajurnamat! On n'y peut rien!* de Daniel Beauvais, Saint-Damien-de-Brandon, Soleil de Minuit, 2002.

11. *L'agence Kavongo* de Camille Bouchard, Québec, À lire, 2007.
12. *Sur la pointe des pieds* de Tania Boulet, Montréal, Québec Amérique, 2007.

ESSAIS

13. *Littoral 1 et 2*, Sept-Îles, GRÉNOC / Cégep de Sept-Îles, automne 2006 et automne 2007.
14. *Histoire de la littérature québécoise* de Michel Biron, François Dumont et Élisabeth Nardout-Lafarge, Montréal, Boréal, 2007.
15. *Perdre le Nord* de Dominique Forget, Montréal, La Presse, 2007.
16. *Une histoire de pêche / La pêche au capelan sur la Côte-Nord, de 1831 à nos jours, racontée par les aînés de la Côte-Nord*, Sept-Îles, Comité ZIP Côte-Nord, 2008. (Recherche et rédaction : Mireille Dumont et Virginie Provost. Préface : Simon Gauthier. Avant-propos : Steve Dubreuil.)
17. *La mesure d'un continent / Atlas historique de l'Amérique du Nord 1492-1814* de Raymonde Litalien, Jean-François Palomino et Denis Veaugeois, Québec et Paris, Université Paris-Sorbonne et Septentrion, 2007. (Préface : Lise Bissonnette.)
18. *Mission antarctique* de Jean Lemire, Montréal, La Presse, 2007.

RÉÉDITION

19. *Le récit de Pierre Cholette. L'enfant perdu et retrouvé 35 ans plus tard...* de Serge Cholette, Joliette, Éditions du Papivore, 2007.

ANIMATION ET CRÉATION

20. *La page jaune / Nouvelles et récits, poésies et haïkus*, sous la direction de Francine Chicoine, Baie-Comeau, Éditions Tire-Veille, 2008.

PROMOTION DU GRÉNOC ET DE LITTORAL

Par ailleurs, Radio-Canada Côte-Nord a souligné généreusement, à l'occasion de diverses émissions, la parution de *Littoral 2* à l'automne 2007. Ainsi, Marie-Ève Vaillancourt a pu rendre compte du lancement du numéro 2 de *Littoral* dans le cadre de l'émission matinale *Bonjour la Côte* animée par Michel Neault. Toujours dans cette émission, en janvier 2008, Pierre Rouxel a pu échanger avec un représentant de la revue littéraire *Nuit Blanche*, qui célébrait ses 25 ans d'existence. Ce fut ainsi l'occasion de souligner la vitalité de l'actualité littéraire au Québec et sur la Côte-Nord. Auparavant, le 25 novembre 2007, Jérôme Guénette a pu partager les fruits de son analyse de la représentation de la route 138 en littérature québécoise dans le cadre de l'émission couvrant tout l'est du Québec, *Côte à côte*. Enfin, les journaux locaux *Le Nord-Est*, *Le Journal de Sept-Îles* et *Le Nord-Côtier*, ont

régulièrement rendu compte des activités d'animation du GRÉNOC, entre autres celles menées par Guy Côté. □

Notes

- 1 Méline Vassiliou, *Fou Floue Fléau / Nin tshishe ishkuess*, Sept-Îles, Institut culturel éducatif montagnais, 2008.
- 2 La portée de la décision éditoriale prise en 2005 et 2006 lors de l'élaboration du projet GRÉNOC d'intégrer dans le corpus à étudier les écrits francophones, anglophones et autochtones commence à mieux se dessiner. En faisant se côtoyer ces trois corpus, le GRÉNOC créait les conditions d'une rencontre (confirmée de façon évidente dans *Littoral* à travers ses « espaces »), rencontre dont on ne fait que commencer à mesurer les premiers effets. On ne peut ici développer davantage. Contentons-nous d'ouvrir une piste : ce que fait le GRÉNOC, d'autres ne le font-ils pas d'autres manières? Pensons au Festival du conte *Innuçadie* de Natashquan, au Festival de peinture *Mamu* de Sept-Îles, à la publication *Aimitau! Parlons-nous!*, dirigée par Laure Morali (Montréal, Mémoire d'encrier, 2008). Et c'est ainsi qu'à côté du discours politique omniprésent – et qui est là pour rester encore longtemps! – se construit peu à peu un autre discours plus prometteur – en fait, un contre-discours – qui mise sur la culture. Le premier va continuer à nous diviser; le second, heureusement, peut nous rapprocher.
- 3 Animation : Michel Plourde, Louise Savard et Évelyne Charuest. Réalisation : Lydiane Ouimet. Chroniqueur : Pierre Rouxel.

Littoral

Une publication du GRÉNOC, groupe de recherche sur l'écriture nord-côtière

☐ NUMÉRO 2 ☐ NUMÉRO 3 ☐ ABONNEMENT 2 ANS (NOS 4 ET 5)
* NUMÉRO 1 ÉPUISÉ

Nom et prénom : _____

Adresse : _____

Ville : _____

Code postal : _____ Téléphone : _____

Mode de paiement : Chèque ☐ Mandat poste ☐

Faire parvenir votre paiement au nom du Cégep de Sept-Îles à l'adresse suivante :
Littoral / GRÉNOC, Cégep de Sept-Îles
175, rue De La Vérendrye, bureau D-128, Sept-Îles (Québec) G4R 5B7 CANADA

Tarifs	no 2	no 3	2 ans
Canada :	8 \$	8 \$	15 \$
États-Unis :	10 \$	10 \$	19 \$
Europe/Afrique/Amérique latine/Asie :	12 \$	12 \$	23 \$

Ces tarifs comprennent toutes les taxes applicables et les frais d'envoi.



C'est grâce à l'Entente de développement culturel,
conclue le 7 juillet 2005, - première entente du genre
au Québec - entre la Ville de Sept-Îles,
le ministère de la Culture et des Communications
et l'Aluminerie Alouette qu'il est possible
de participer à cette initiative du Cégep de Sept-Îles.
Tout comme l'Entente de développement,
la revue *Littoral* est un levier qui se veut adapté
aux aspirations du milieu culturel de la région.

Lorraine Dubuc-Johnson

Conseillère municipale

Responsable des Arts, de la Culture et du Patrimoine



Entente de
développement culturel



Culture
et Communications
Québec



■ Chercher,
comprendre,
développer...

*pour ouvrir
de nouveaux
horizons!*

**CÉGEP
DE SEPT-ÎLES**

175, rue De La Vérendrye, Sept-Îles
www.cegep-sept-iles.qc.ca

